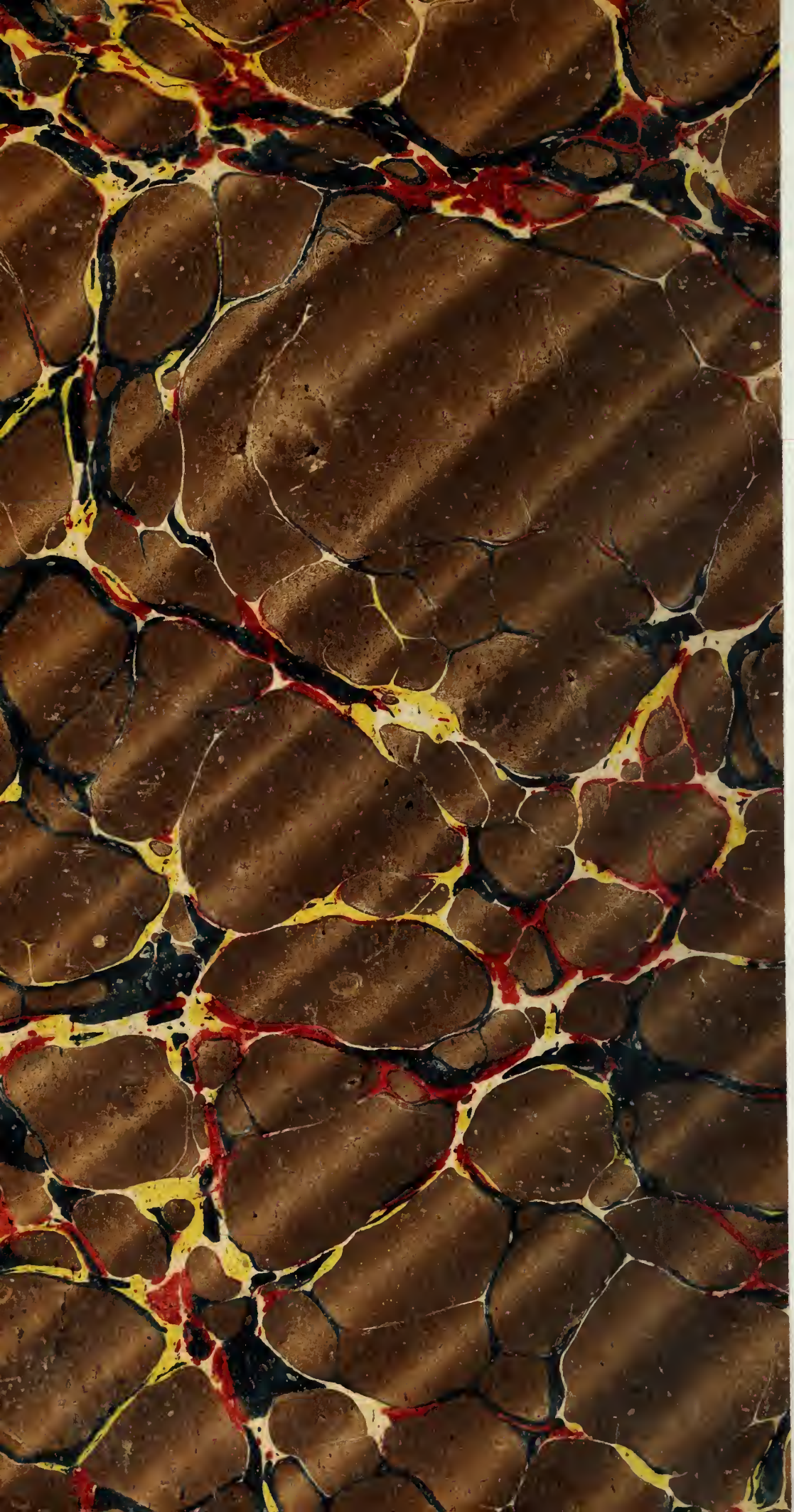
U d'/ of Ottawa
390030018314 51



L
9c
19

ANNEXE DE LA BIBLIOTHEQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
UNIVERSITAS
O. M. I.
WIENSIS

SOUVENIRS

DU

CHANOINE SCHMID.

J. A. LANGLAIS,
LIBRAIRE & MARCHAND DE VIN,
171, RUE ST. JOSEPH,
St. Roch, QUEBEC

SOUVENIRS

DU

CHANOINE SCHMID

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. L'ABBÉ P. BÉLET

TOME DEUXIÈME

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
uOttawa
LIBRARY ANNEX
Université d'Ottawa
University of Ottawa
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 5

1859

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
uOttawa
Ottaviensis
LIBRARY ANNEX

BX
4705
.S35A3H
1859
V. 2

SOUVENIRS

DU

CHANOINE SCHMID.

III.

MON VICARIAT DE NASSENBEUERN.

Dans l'après-dîner du lundi, je me mis en route pour Nassenbeuern. Un habitant de Pfaffenhausen y transporta mes hardes. J'avais laissé ma malle à la maison, en attendant que j'eusse une place de vicaire. Chemin faisant, je ne cessai de remercier Dieu de m'avoir dirigé avec tant de bonté jusqu'à ce jour, et je le priai de vouloir bien continuer d'être avec moi.

La réception qu'on me fit, quand j'entrai dans ce presbytère vieux et quelque peu délabré, ne fut pas aussi gracieuse que je m'y attendais : M. le curé n'était pas à la maison. Sa vieille mère, qui dirigeait le ménage, étant venue m'ouvrir : « Je vous apporte un nouveau vicaire, s'écria mon compagnon, un

bien brave monsieur. — Quelle petite figure de vicaire, s'écria la mère de M. le curé, après m'avoir examiné! Mais il n'y a pas de mal à cela, ce sera pour la maison un fardeau moins grand. »

Quand M. le curé revint, il me reçut avec toute l'affection d'un père pour son fils, et me conduisit dans ma petite chambre de vicaire, située un peu à l'écart. Elle était pourvue de trois fenêtres, dont deux regardaient vers l'orient et avaient vue sur une lointaine forêt de sapins, et la troisième sur le cimetière et sur l'église. Outre les meubles nécessaires, une table, un pupitre, deux chaises, une armoire pour les habits et un lit, cette chambre ne contenait absolument rien. Les murs étaient nus, excepté qu'un crucifix était suspendu entre les deux fenêtres.

Le curé s'assit à côté de moi, m'expliqua comment nous voulions nous partager les travaux du ministère, et me fit part de ses intentions. Le lendemain matin, avant l'office, il me conduisit à l'église pour me la faire voir. Les moissons ayant toujours bien réussi pendant l'administration de ses prédécesseurs, et le blé ayant été à un prix élevé, les habitants avaient beaucoup contribué à l'embellissement de l'église, car elle était surchargée d'ornements. Je remarquai aussi que les ouvrages en sculpture étaient moins bien exécutés que les tableaux.

Quant à la sonnerie, elle était aussi grandiose et

aussi majestueuse que celle d'une cathédrale. L'électeur Maximilien-Joseph, qui venait tous les ans chasser à Mindelsheim, s'arrêtait avec plaisir chaque fois que, passant à Nassenbeuern, il entendait sonner les cloches (1). Cette sonnerie avait été faite aux frais d'un des précédents curés, dont les revenus étaient si considérables, qu'ayant un jour laissé près de la fenêtre plusieurs petites corbeilles pleines de gros thalers, des voleurs entrèrent chez lui à la faveur de la nuit, lui lièrent les mains pendant qu'il était au lit, et, tandis qu'ils empochaient l'argent, l'un d'eux se tenait près de lui, le menaçant de le tuer s'il élevait la voix. Dans la suite, le curé fit mettre à la grande cloche un marteau pourvu d'un fil de fer qui descendait jusqu'à son lit, afin que si pareil cas se représentait il pût sonner l'alarme. Or, il arriva que le tonnerre tomba dans la tour et courut le long du fil jusqu'au lit du curé. Heureusement il faisait déjà jour et l'éclair ne s'alluma pas.

(1) Un jour que l'électeur devait se rendre à Mindelsheim, les conseillers furent fort embarrassés de savoir qui choisir pour lui adresser la parole ; le respect que leur inspirait un si grand prince explique facilement cette espèce de gêne chez de simples bourgeois. Comme il y avait dans la ville un boucher remarquable par son éloquence et la finesse de son esprit, ils l'invitèrent à faire l'allocution. Ils apparurent en manteaux noirs, et lui avec son costume de boucher. Le prince complimenta ce dernier sur son beau discours et lui demanda qui il était : « Je suis un boucher, répondit-il. — Et ceux-là, demanda de nouveau l'électeur ? — Ceux-là, ce sont mes bœufs. »

Si, à cette époque, un homme de science avait mis à profit cette expérience, il eût peut-être précédé Franklin dans l'invention du paratonnerre. Souvent les grandes découvertes ne sont dues qu'à l'expérience, et la plupart du temps elles tournent à la gloire des hommes de réflexion.

Le curé Keller était un cœur noble et sincère, plein de charité envers ses semblables, et un excellent pasteur. D'ailleurs, il suffit de dire que lui et Sailer étaient amis. Ses sermons avaient quelque chose de patriarcal; je les entendais avec plaisir et profit. Le matin, immédiatement après la messe, il visitait les malades, et revoyait plusieurs fois dans la journée ceux qui l'étaient dangereusement. Il faisait venir le médecin pour ceux qui étaient pauvres, et payait les remèdes. Nous prêchions à tour de rôle; il faisait le grand catéchisme, et moi le petit. Nous visitions l'école chacun à notre tour et fort souvent; mais au lieu de faire classe moi-même, je m'en tenais simplement à l'enseignement de la religion et à ce qui pouvait contribuer à former l'intelligence et le cœur : la lecture, l'écriture et le calcul, je les abandonnais au régent, lui indiquant la manière de se servir des meilleures méthodes. Chaque fois que j'arrivais à l'école, les enfants me saluaient par des marques ostensibles de joie. Le curé avait toute la confiance de sa paroisse, et celle-ci se réjouissait de voir la paix et l'union qui régnaient entre nous, et comment

nous savions nous amuser. Quand les gens nous voyaient nous promener ensemble, conversant agréablement l'un avec l'autre, ils avaient coutume de dire, en faisant allusion à la différence de notre taille : « Voici venir Abraham et Isaac. »

Sa bibliothèque était aussi la mienne. Il avait peu d'ouvrages théologiques, mais ils étaient bien choisis; il y en avait en allemand, en latin et en français. Je lisais surtout avec infiniment de plaisir *l'Histoire du peuple de Dieu,* par Berruyer. Je trouvai aussi au presbytère plusieurs in-folio, le testament d'un ancien curé, des ouvrages sur la vieille langue allemande, et une foule d'autres choses excellentes. Partout je rencontrai l'Eglise catholique toujours semblable à elle-même. Parmi les in-folio, ce furent les plans de sermons en langue latine, de Faber, qui m'intéressèrent le plus. Je fus surpris d'y découvrir des pensées que j'avais cru appartenir à Bacon, bien qu'il soit probable que Faber ne le connaissait point. Je trouvai aussi de très-bonnes choses dans les sermons de Hunolt. Il serait fort à désirer que de tels ouvrages, presque oubliés, fussent appréciés dans une notice détaillée.

Je me fis un ordre journalier, selon le conseil que m'avait donné Sailer. La musique des campagnes, je veux dire le bruit des fléaux, me réveillait dès quatre heures du matin, et je suivais alors le conseil qu'Horace donne au jeune Lollius, dans un

spirituelle épître que j'avais lue souvent et apprise par cœur (1). Je faisais de la lumière, je prenais un livre et lisais au lit jusqu'à ce qu'il fût jour. Pendant les heures qui me restaient, j'étudiais, je priais, j'écrivais mes sermons et mes plans de catéchismes pour le dimanche suivant. L'après-dîner était consacrée aux langues. Je lisais les psaumes en langue hébraïque; j'en choisissais les passages les plus sublimes et les plus touchants, que je recueillais dans un petit livre, auquel j'ajoutai un catalogue des mots qui s'y trouvaient, ainsi qu'un abrégé de grammaire. Un petit ouvrage de Weitenauer, ne contenant que trois feuilles, *Trifolium hebraicum,* me rendit de bons services. Comme je comprenais parfaitement le Nouveau-Testament grec, je lisais assidûment Homère, afin de me perfectionner dans cette langue, qui était alors peu cultivée dans les basses classes.

Je jouais aussi du clavecin, mais simplement par récréation. C'est là que je pouvais le mieux donner un libre cours à mes pensées. Quant au service immense que ce petit talent devait un jour me rendre, je n'y songeais guère alors.

Un rouge-gorge était le seul être vivant qui fût ma propriété. Je le laissais voltiger librement dans ma chambre, et je lui dressai dans un coin un petit

(1) *Lib.* I, *Epist.* II.

sapin où il séjournait de préférence, et où son bec rouge se comportait admirablement. Ce petit oiseau s'apprivoisa tout-à-fait, et venait becqueter les miettes de la table. Mais comme il était nécessaire d'ouvrir de temps en temps les fenêtres de ma petite chambre, qui était à la fois mon cabinet d'étude et ma chambre à coucher, je fis faire à un des rayons encore vide de ma bibliothèque un petit grillage et une porte, et j'y plaçai de la nourriture et de l'eau. Dès que l'oiseau y fut entré, je me levai et fermai la porte. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'aussitôt que je faisais un mouvement pour me lever, ce petit animal s'envolait de sa cage. J'avais attaché à la porte de sa prison un fil qui aboutissait jusqu'à mon pupitre. Dès que je remuais la main pour saisir le fil, cette petite et rusée créature était déjà dehors.

Qui ne voit là une sorte de réflexion, qui conclut de la cause à l'effet? Nous pourrions faire sur les animaux une foule d'autres observations intéressantes, si nous voulions les étudier avec quelque attention. Le Créateur a donné à chacune de ses œuvres autant d'intelligence qu'elle en a besoin pour l'humble sphère où elle passe son existence.

Le père de M. le curé avait été autrefois instituteur de l'endroit. C'était un excellent homme. Il était chargé de la haute gestion des travaux de la campagne, qui étaient considérables, et cultivait le jardin avec un ouvrier. La mère soignait l'intérieur

du presbytère. Comme tous deux étaient déjà âgés, il se commettait dans l'économie de la maison une foule de bévues, qui le plus souvent nous égayaient fort.

Un soir, M. le curé revint tard à la maison. Pour plus de sûreté, il avait emmené avec lui son gros chien, et pris son manteau pour se garantir de la pluie. « Sultel est-il rentré, demanda-t-il au père? » — Oh! oui, répondit ce dernier; je l'ai suspendu de suite aux perches du fourneau. » Il n'avait pas bien entendu et croyait qu'il s'agissait du manteau.

Le samedi soir, on avait coutume de donner aux batteurs de granges de petits gâteaux cuits avec du saindoux, qu'ils emportaient à la maison. La vieille mère les déposait sur un long banc dans la chambre des ouvriers, par piles de cinq gâteaux. Lorsqu'elle fut arrivée à l'autre bout du banc, le chien se glissa dans la chambre et vola un de ces gâteaux. La mère compta encore une fois pour s'assurer s'il y en avait cinq partout, et lorsqu'elle eut fini, le chien en enleva un second. Elle compta de nouveau, et cette fois encore il ne s'en trouva que quatre. Comme je venais d'arriver : « Monsieur, s'écria-t-elle, dites-moi donc ce que c'est; je ne sais plus compter cinq? » Je lui expliquai l'énigme et chassai le chien de la chambre. Quelque temps après, la mère entrant dans mon cabinet, m'apporta, pour me témoigner sa reconnaissance, une assiette pleine de petits gâteaux; elle

tenait en même temps sous son bras un tire-botte, avec lequel elle me pria de battre le chien. Je lui répondis qu'elle pouvait le faire elle-même. « Eh! je n'oserais, s'écria-t-elle, Sultel me mordrait. »

Un soir, c'était un vendredi, M. le curé, un franciscain qui recueillait des aumônes dans les environs, quelques autres personnes, le vieux père et moi étions assis à table. Après la soupe, le père, qui faisait le service de la table, apporta un plat qui nous étonna tous au plus haut degré. C'était de l'eau claire, sur laquelle voltigeaient de petits nuages de bouillon brun. On apercevait au fond des arêtes de poissons, des pattes de grenouilles et des écailles d'écrevisses.

A cette vue, tous les commensaux prirent une figure pensive, secouèrent la tête et regardèrent en silence dans le plat. Il me semble voir encore le franciscain tendre le cou hors de sa soutane afin de mieux s'assurer de ce que c'était. « Qu'est-ce donc que cela, demanda M. le curé; il nous est impossible de le manger? » Le père rentra à la cuisine et raconta le mécontentement des convives. La mère, les deux bras accoudés sur les hanches, entra dans la salle et s'écria d'un ton d'impatience : « Si cette nourriture ne vous convient pas, il vous faut... » et elle se servit d'une expression inconvenante. « Mais, pour Dieu, chère mère, répondit M. le curé, voyez donc vous-même; ce n'est pas là une nourri-

ture d'êtres raisonnables; » la mère examina de plus près et s'écria toute scandalisée : « Ce vieil homme finira encore par devenir aveugle! C'est pour les chats que j'avais préparé cette écuelle. » Elle apporta ensuite un autre plat, que tous les convives trouvèrent délicieux.

Ce petit trait prouve qu'il n'y avait sorte de méprise qui ne se présentât dans l'administration de la maison; mais la bonté et la condescendance de M. le curé, qui savait s'y prêter, réparait tout. Quand un mets subissait quelque malheur à la cuisine, et qu'il n'était plus mangeable, il avait coutume de dire en souriant : « Puisque la nourriture est si mauvaise, nous voulons boire un bon verre de vin, » et il faisait apporter une bouteille.

M. le curé aurait pu, s'il l'eût voulu, se procurer un service plus convenable et une meilleure organisation domestique; mais il préférait par amour filial confier la direction de son ménage à sa mère, qui, ayant été autrefois institutrice et faisant les choses à sa manière, n'aurait pu supporter une femme de ménage qui aurait introduit un ordre nouveau.

Comme le presbytère possédait des biens-fonds considérables, il était nécessaire d'avoir deux domestiques, trois servantes et plusieurs journaliers. Ces fonctions étaient recherchées avec avidité; car M. le curé payait bien ses gens et les entretenait parfaite-

ment. Mais, en revanche, il voulait qu'à l'amour du travail on joignît une vie irréprochable; aussi les domestiques du presbytère donnaient-ils le bon exemple à tous ceux de l'endroit. Il veillait également à ce qu'ils fissent des épargnes sur leurs salaires.

Quant à l'ensemble de la paroisse, je dois dire qu'elle était exemplaire et digne d'éloges. Les fidèles assistaient assidûment à l'office, écoutaient la parole de Dieu avec attention, et se montraient pleins de dévotion pendant la sainte messe. Ils travaillaient infatigablement pendant le reste de la semaine. Leur vie tout entière était remplie par la prière et le travail; aussi vivaient-ils heureux et contents. Le bien-être était général; s'il y avait des pauvres, non-seulement les riches les entretenaient, ils les aidaient encore dans leurs travaux. Quant à des mendiants de profession, je n'en connaissais aucun. Pendant tout le temps que j'ai passé dans cette paroisse, il ne s'y est commis aucun de ces crimes qui sont du ressort de la justice humaine, tandis que maintenant c'est chose tout ordinaire. Comme je n'avais point eu jusqu'alors de rapport avec le peuple, quand je le vis de près, je lui trouvai une foule d'excellentes qualités.

La manière dont il s'exprimait avait déjà quelque chose d'original, de spirituel et de pittoresque.

La vieille mère ayant perdu l'ouïe : « Maintenant,

dit la servante, ses oreilles ne sont plus pour elle qu'un objet de luxe. »

Un domestique pria M. le curé de lui donner un peu d'argent pour acheter un paquet de tabac du Maroc. « Comment, du tabac aussi cher que cela, s'écria M. le curé! » Le domestique ayant répondu qu'il en achèterait à un prix inférieur, M. le curé lui dit d'un ton sérieux qu'il devait s'abstenir de priser; que c'était là une dépense inutile. « Eh! s'exclama le domestique, on ne saurait pourtant laisser crever son nez. » Il se figurait que le tabac était aussi nécessaire au nez que le foin et l'avoine le sont aux chevaux.

Une tempête, mêlée de grêle, ayant éclaté sur le village, on envoya les domestiques examiner si elle avait causé quelque dommage dans les champs. Une servante revint toute joyeuse et s'écria : « Dieu merci! tout est en bon état; les tiges de blé ne font point de coudes. »

Un père de famille, laborieux, économe et toujours gai, avait fait des dettes en achetant sa maison; mais elles se réduisaient à fort peu de chose. Comme je passais un jour dans la rue, je le vis se promener sous le toit passablement large de sa maison. Je lui demandai ce qu'il faisait. « Les gens disent qu'il reste encore deux cents guldens sur ma maison, répondit-il, je les cherche. » Il en examinait le toit afin de s'assurer s'il n'y manquait rien.

Les domestiques étaient un jour assis près de la porte du presbytère, mangeant leur pain et conversant joyeusement l'un avec l'autre. Je les écoutai pendant quelques instants. Ils parlaient d'une jeune paysanne d'un village voisin, très-vertueuse et très-riche. « Je voudrais bien la connaître, dit le chef des domestiques. — C'est facile, répondit une servante ; elle a un visage blanc comme neige, et des cheveux rouges comme du feu. » Quelle justesse et quelle poésie !

Une servante de la cuisine s'étonnait que dans la création du monde Dieu eût songé à tout, jusqu'au sel nécessaire pour la cuisine. Cette réflexion, si simple qu'elle soit, n'en a pas moins l'avantage d'appeler notre attention sur la belle ordonnance de l'univers, où tout ce qui est nécessaire à l'homme a été prévu.

Comme je donnais des leçons de langue latine à un jeune garçon, je l'entendis un jour du haut de ma fenêtre s'entretenir avec un camarade. « Quel métier veux-tu apprendre, demanda-t-il à celui-ci? — Je veux devenir charron. Et toi? — Moi, je veux apprendre à étudier. » Réponse beaucoup plus significative que ne le pensait cet enfant. Celui qui a reçu à l'Université une teinture de toutes choses, qui a appris les premiers principes, les meilleures méthodes, qui s'est familiarisé avec les meilleurs ouvrages, celui-là a beaucoup appris. Il n'a pas

terminé ses études, comme on dit communément, mais il a acquis les moyens de les bien commencer.

A une demi-lieue du village se trouvait une métairie qui appartenait au presbytère; une petite et magnifique chapelle s'élevait à côté. Le fermier me priait d'aller de temps en temps y dire la messe, demande que je lui accordais volontiers. Un jour qu'il avait fait construire une grange, il vint me prier, la veille du jour où l'on devait dresser la charpente, d'y aller dire la messe à cinq heures, et il ajouta que tous les ouvriers y assisteraient afin de prier Dieu qu'il éloignât tout accident. Il désira en outre que j'y restasse toute la journée, afin que si un malheur arrivait on pût aussitôt disposer d'un prêtre. A midi, les ouvriers, le père, la mère, les enfants mangèrent ensemble à une longue table qu'on avait improvisée au jardin au moyen de quelques planches. La paysanne voulut mettre pour moi un couvert à part; mais je témoignai le désir de manger en commun, ce qui fit plaisir à tout le monde. Tous les convives se montrèrent joyeux et se comportèrent avec beaucoup de bienséance. Le soir, la charpente était debout. Un ouvrier plaça au sommet un jeune sapin vert couronné de rubans, et, selon la coutume, fit une petite allocution. Il commença par remercier Dieu de les avoir préservés de tout malheur, et le pria de remplir tous les ans cette grange des fruits de sa bénédiction. Il but à la

santé de l'autorité civile et religieuse, des maîtres de la maison et des ouvriers. On songea aussi à moi, car l'ouvrier s'écria : « Vive monsieur le vicaire de la ferme ! » Ce nouveau titre qu'il me donnait, plut à tous les assistants, qui répétèrent en chœur son joyeux vivat. — Les hommes, à cette époque, étaient bien plus gais que de nos jours. J'allai, une autre fois me promener à travers les champs de blé ; tout était beau, riche et magnifique. Je remarquai sur un sentier étroit un paysan qui, bien qu'il fît une chaleur excessive, tenait son chapeau à sa main. Quand je fus arrivé près de lui, il me dit que « quand on passait à travers ces champs bénis, il ne fallait point, par reconnaissance pour le Seigneur, conserver son chapeau sur sa tête. »

Passant un jour à côté d'un champ de blé, je vis une femme qui égrenait quelques épis d'orge, qu'elle considérait attentivement. Après m'avoir salué : « Comme je passais ici il y a quelques jours, me dit-elle, tous les épis étaient encore vides, impossible d'y trouver un seul grain ; et aujourd'hui il y en a tant que les tiges plient sous leur fardeau. Comme Dieu est pourtant admirable ! »

Une pieuse personne ayant communié pendant la semaine, fut invitée à prendre le café sous le berceau du jardin du presbytère ; mais elle pria qu'on voulût bien se contenter de lui servir deux œufs. Elle en prit un, dont elle apprécia la belle

couleur blanche et la forme oblongue. En ce moment, le coq de la maison étant venu se percher sur la haie du jardin, et ayant fait entendre son chant : « Qui croirait, dit-elle, qu'un oiseau si magnifique puisse sortir d'un œuf pareil? Qui n'admirerait ici la toute-puissance de Dieu? » Je fus heureux de voir que les gens de la campagne, quand ils sont pieux, savent reconnaître, louer et admirer Dieu dans ses œuvres.

Quand un malheur menaçait ou avait déjà frappé un père et une mère de famille, ils disaient communément : « Eh bien! que la volonté de Dieu soit faite! » Cette parole, prononcée avec foi, renferme un sens profond. Remettant toutes leurs affaires entre les mains de Dieu, ils restaient heureux et satisfaits, fermement convaincus que Dieu dirigerait toutes choses pour leur plus grand bien.

Malgré le bonheur que j'éprouvais de voir réalisé le désir que j'avais eu de vivre à la campagne, je ne tardai pas à me convaincre qu'il n'y a point ici-bas de joie sans mélange. Il y avait encore çà et là, il est vrai, quelques belles journées d'automne ; et si les feuilles des arbres, les unes rouges, les autres jaunes, étaient en partie tombées, le soleil était encore plein d'éclat et de vigueur. Mais bientôt d'épais nuages m'empêchèrent de voir la forêt de sapins, ou bien il ne cessa plus de pleuvoir pendant toute la journée, et il fut impossible de sortir.

Je me souviens encore avec délices des premiers jours du printemps; quel magnifique spectacle, quand le ciel versait ses flots d'or et de pourpre sur cette noire forêt de sapins! Quand le soleil, de ses rayons de feu, dessinait sur la muraille les petits carreaux ronds de mes fenêtres, mon petit cabinet me semblait plus beau que la chambre la mieux tapissée que j'eusse jamais vue. J'allais à mon travail avec un nouveau plaisir. Je vis alors de plus près la belle vallée de Mindelthal, j'examinai les magnifiques champs de blé verts, les prairies en fleurs, et je prêtai l'oreille au chant des oiseaux de la forêt.

Un jour il m'arriva un petit accident. Marchant à travers la forêt sans suivre aucun chemin, je tombai dans une touffe de jeunes sapins. Comme je voulais sortir, une branche d'arbre vint me frapper dans l'œil, et aussitôt toutes les fleurs jaunes qui émaillaient les prairies me parurent transformées en autant d'anneaux d'or; j'ouvris le livre que j'avais avec moi, et au lieu de lettres je ne vis que des cercles noirs. Une peur terrible s'empara de moi; je craignis d'être désormais incapable de lire. Je priai Dieu du fond de mon cœur qu'il eût pitié de moi, et au bout d'une demi-heure, je vis de nouveau aussi parfaitement qu'auparavant.

Une allée ombragée de tilleuls conduisait depuis le village jusqu'à une forêt voisine, où s'élevait une

vieille chapelle très-proprement entretenue. Il y avait aussi un ermitage qui n'était plus habité. Le dernier ermite ayant donné asile aux braconniers, ou fait lui-même ce métier, il fut renvoyé et l'ermitage fermé pour toujours. Quant à la chapelle, on s'en servait encore. En printemps et en été, les jeunes gens et les vieillards s'y rendaient processionnellement à six heures du soir, le dimanche, et récitaient le rosaire en s'en retournant. Cet antique usage a certainement bien des côtés avantageux, et est un puissant obstacle au mal.

Je dois mentionner en passant une vieille peinture qu'on voyait près de la fenêtre de la tribune. Elle représentait l'empereur orné du sceptre et de la couronne, et portait cette inscription : « Je vous gouverne tous. » On y voyait aussi le Pape, tenant dans sa main élevée ces mots : « Je vous instruis tous. » Puis venait un guerrier qui brandissait son glaive, avec ces paroles : « Je vous protége tous ! » Ensuite un paysan avec sa charrue, au bas duquel on lisait : « Je vous nourris tous. » Ensuite un tailleur armé de ses ciseaux, avec ces mots : « Je vous habille tous, etc. » Enfin, on voyait le diable avec une brouette, et on lisait au bas : « Je vous emmène tous, si vous ne faites ce que vous devez. » Je ne saurais dire si cette peinture existe encore.

Cette allée de tilleuls, avec ses ombrages et son pavé couvert de sable, était ma promenade favorite

quand je voulais faire quelque lecture et jouir en même temps du spectacle de la nature.

IV.

MES AMIS DU VOISINAGE.

Après avoir fait connaissance avec la paroisse et les personnes au milieu desquelles je vivais, je m'adressai aux localités voisines. Sans l'avoir cherché, je trouvai entrée dans la première famille de la ville voisine, où je reçus le plus aimable accueil. Le baron de Hærtling était gouverneur de la ville et premier fonctionnaire de tout le comté. Il se distinguait par ses habitudes de la vie sociale, par son intelligence, par l'étendue de son savoir et la noblesse de son cœur. Il entra inopinément, et avant que j'eusse pu lui faire une visite, dans ma petite chambre de vicaire. Comme il avait une grande estime pour M. le curé de Nassenbeuern, et qu'il vivait dans sa familiarité, il était venu lui rendre visite; ne l'ayant pas trouvé à la maison, il était entré dans ma chambre. Ayant déjà entendu parler de moi, il me salua fort gracieusement, examina ma petite bibliothèque, puis nous allâmes nous promener au jardin. Il s'entretint avec moi de littéra-

ture allemande, m'invita à lui faire de fréquentes visites, et mit toute sa bibliothèque à ma disposition. Sa femme, la comtesse Minuzzi-Seefeld, était une personne sans prétention, d'une bonté rare, affable, et d'une politesse exquise. Leur fils, le baron Clément, jeune enfant de sept ans, et fils unique, était un garçon plein d'avenir et d'un caractère aimable.

Son précepteur, Louis Mayer, était un homme de talent et de beaucoup de savoir. Sailer avait prêché à sa première messe et lui avait procuré cette place. Quand j'arrivai à Dillingen, il n'y passa plus qu'une année, ce qui ne nous empêcha pas de faire connaissance et de devenir amis intimes. Nous fûmes heureux de nous revoir après quelques années de séparation, et d'être si rapprochés l'un de l'autre. Quand le temps était favorable, le baron et son épouse venaient une ou deux fois par semaine à Nassenbeuern, où ils prenaient le café; et chaque fois il fallait que je fusse de la partie. En printemps et en été, après l'office divin, le baron Clément venait nous trouver le soir avec son précepteur. Comme j'ai toujours affectionné les enfants, ces petites et innocentes créatures, et que depuis mes premières années d'études, j'aimais à me trouver au milieu d'eux, ce jeune garçon conçut pour moi un attachement tout particulier.

Je m'efforçai de lui procurer tous les agréments

qu'on peut goûter à la campagne. Lui ayant montré au jardin un nid de linottes, il eut beaucoup de plaisir à voir comment ces petits oiseaux étaient nourris par leurs père et mère. J'avais élevé un jeune chevreuil qui me courait après comme un petit chien; il lui plut et je lui en fis cadeau. Déjà précédemment, M. le curé lui avait donné une cigogne. On prenait plaisir à voir cet oiseau, à l'attitude grave, au bec long et aux jambes élevées comme des échasses, se promener dans le jardin du comte. Une seule chose déplaisait en lui : il prenait les poissons qui nageaient dans le bassin du jet d'eau.

Le jeune baron, avide de science, aimait surtout à m'entendre raconter. A l'époque où j'étais précepteur à Dillingen, je m'étais déjà fait une provision d'histoires à la fois agréables et instructives. L'enfant retenait parfaitement ce qu'elles présentaient de plus intéressant et de plus spirituel, et le répétait à la maison, à la grande satisfaction de ses parents.

Le jour des Rois, j'allai rendre visite à la famille du baron, qui m'y avait invité. « Nous sommes heureux que vous arriviez, me dit la comtesse ; Clément désire voir les crèches qu'on a construites dans différentes maisons, et M. le précepteur, par suite d'un refroidissement, est dans l'impossibilité de sortir. Je vous prie donc de vouloir bien accompagner l'enfant. » Ces crèches renfermaient toutes sortes d'objets intéressants et délicats, qui, s'ils n'étaient pas tou-

jours à leur place, ne laissaient pas de donner lieu à des réflexions joyeuses et instructives.

M. de Hærtling avait aperçu un jour dans ma chambre une tête de pipe turque, reçue en cadeau d'un officier qui avait fait la guerre de Turquie. M. le curé me dit que cette tête, qui était bien réellement du pays, et qui était une rareté, avait beaucoup plu à M. de Hærtling. Je la donnai à M. le curé, qui devait partir pour Mindelheim, afin qu'il la remît au baron. Quand, le dimanche suivant, le petit Clément revint en visite, il m'apporta un livre, dont le père me faisait cadeau ; j'avais déclaré un jour dans une conversation que je me le procurerais. Le baron y avait inscrit son nom : je l'ai conservé jusqu'à ce jour comme un souvenir précieux.

Le matin du septième aniversaire de Clément était une magnifique journée de printemps. « Puisse le matin de la vie du jeune baron, me dis-je en moi-même, ressembler à ce beau jour ! » Ce fut le désir que je lui exprimai dans une pièce de vers, composée de trois strophes seulement. M. le curé ayant été invité à dîner ce jour-là, je les lui donnai pour les remettre à Clément. Ils furent grandement applaudis des parents, peut-être par la simple raison qu'ils étaient adaptés à la circonstance. Ainsi doit faire le prédicateur, me dis-je en moi-même : ce sont les circonstances qui doivent lui ouvrir la bouche.

Je n'oublierai jamais les belles et tendres paroles

que le baron adressa à son fils quand celui-ci alla se confesser pour la première fois. Rien de ce que son précepteur et moi avions dit à l'enfant ne saurait être comparé à ces conseils d'un père. Toutes ses paroles partaient d'un cœur convaincu de l'importance de cette sainte action et de la haute valeur de la religion chrétienne. En voyant en quelle grande estime il avait la religion, je sentis celle que j'avais pour lui s'augmenter encore. Je fus de plus en plus convaincu qu'il n'y a que l'amour pour faire entrer dans le cœur des enfants les leçons qu'on leur adresse.

M. le curé, revenant un soir de Mindelheim, me dit qu'il avait une importante nouvelle à me communiquer. Il m'annonça que le précepteur de Clément allait être appelé à un autre emploi, et que probablement il accepterait la proposition. Il ajouta que le baron étant disposé à me confier l'éducation de son fils, je devais le lendemain aller lui rendre visite. Si flatteuse que fût pour moi cette marque de confiance, et bien que ce m'eût été un bonheur d'être admis dans une famille si illustre, je fus frappé de cette nouvelle. Je ne pouvais me défaire de la pensée que j'avais absolument besoin de mon temps pour continuer à me former l'intelligence et le cœur, et je frémissais à l'idée d'être obligé de consacrer à d'autres soins toutes les heures du jour et de me rendre tout-à-fait dépendant.

Le lendemain, de bon matin, je me rendis chez le précepteur. Je le trouvai absorbé dans la réflexion; il devait, ce jour même, déclarer quel parti il prenait. A ce moment décisif, il lui semblait extrêmement pénible de quitter la famille du baron. Je lui représentai les égards pleins de délicatesse qu'on avait toujours eus pour lui, les agréments qu'il rencontrait dans cette famille et qu'il ne trouverait nulle part ailleurs. Il me proposa de prendre sa place, en me disant qu'elle m'était assurée. Je répondis que je le ferais si je ne le jugeais plus capable que moi. Je lui fis comprendre qu'il convenait mieux pour une telle famille et pour paraître dans le monde que moi, trop habitué à la vie paisible des champs et à ma petite chambre. Il se décida à rester, non point par l'effet de mon éloquence, mais par égard pour les parents; car la mère avait dit : « Si vous ne voulez point rester pour nous, faites-le du moins pour cet enfant, qui serait désolé de votre départ. »

J'allai ensuite trouver le père, et lui annonçai que le précepteur était décidé à rester; je le remerciai en même temps de la confiance qu'il m'avait témoignée. Le précepteur vint lui-même déclarer sa résolution, et la mère entra toute joyeuse, tenant par la main le petit Clément. Je fus invité à dîner, et le repas fut très-animé.

Encore un mot sur M. Mayer; il me rappelle un

fait dont je lui suis toujours resté reconnaissant. Mon frère, qui était aussi vicaire dans le voisinage, et moi, allions le trouver une fois par semaine. Or, voici la proposition qu'il nous fit : l'un de nous, choisi au sort ou nommé à la majorité des voix, traitera le sujet qui lui conviendra, et nous en ferons l'appréciation; la politique et la polémique seront seules exclues de nos conférences.

A la première réunion, Mayer fit une petite allocution fort piquante. Il débutait ainsi : « Puisque nous ouvrons aujourd'hui notre cercle scientifique, je dois, en ma qualité de président, adresser quelques mots à notre petite société, et lui exposer quels avantages nous en pouvons tirer. » Il observa fort judicieusement que dans nos entrevues précédentes nous avions parlé de tout, sans que personne en eût rien retenu. « Nous nous sommes trouvés jusqu'ici, dit-il, dans le même cas qu'une foule d'autres réunions. A mesure que les heures se passaient, elles emportaient avec elles le sujet de tous nos entretiens. L'Ecriture a donc bien raison de dire que notre vie s'écoule comme une conversation.

» Il faut, ajouta-t-il, que nos petits travaux aient quelque chose de durable; n'eussent-ils d'ailleurs aucune valeur, ils seront au moins un exercice utile. Peut-être, après plusieurs années, ne les relirons-nous pas sans profit et sans satisfaction. »

Une partie de la Souabe, ainsi que la ville d'Ulm,

étant échue plus tard à la Bavière, et M. de Hærtling ayant été nommé président du gouvernement de Souabe, M. Mayer reçut une place à l'institut royal de Munich, et le baron Clément entra à l'Université de Landshut.

Tous sont morts depuis longtemps! Quel sentiment douloureux l'on éprouve quand, à l'âge de quatre-vingt-six ans, on jette un regard sur le passé! Des multitudes innombrables d'hommes, doués des plus magnifiques talents, enrichis des plus précieux dons de l'esprit, animés des plus nobles sentiments, se sont évanouis comme l'ombre, et plusieurs au milieu de la plus éclatante floraison de la vie. Des générations tout entières ont disparu sous terre. Combien il serait affreux et désespérant s'il ne devait plus rester d'eux autre chose que des ossements, de la poussière et de la cendre! Mais, pensée consolante! il n'y a que leur enveloppe mortelle qui soit devenue poussière; leur âme est immortelle, et vit là haut dans un monde meilleur. Il existe une vie éternelle, où un jour les morts se reverront, et où il n'y aura plus de larmes arrachées par la séparation. Grâces éternelles soient rendues au Tout-Puissant pour le plus beau don qu'il ait fait à la terre, celui de l'immortalité!

Disons encore quelques mots de certains confrères du voisinage que j'appris à connaître plus intimement.

Parmi ceux-là, j'estimais surtout M. Keller, curé de Durrlewang, homme d'esprit, savant et distingué par la dignité de son maintien. Une propreté remarquable et un ordre exquis régnaient dans son presbytère. Il se vouait au ministère des âmes avec une douce sévérité. Sa bibliothèque était petite, mais bien choisie. Afin de ne point rester en dehors du mouvement du siècle, il lisait un journal littéraire. Il s'occupait aussi de belles-lettres, où il trouvait son plaisir, tout en détestant les exagérations. L'expression « ivre de délices, » dont se servait l'un des plus grands écrivains, même quand il parlait des anges, lui était insupportable. Il me priait, quand je trouverais quelque chose de beau de lui en faire part; « seulement, ajoutait-il, point d'ivresse ni de délices. » Il me fit aussi connaître quelques poètes latins des siècles postérieurs. Il observait un ordre journalier rigoureux, et avait toujours l'esprit extrêmement occupé; ce que l'on remarquait chez tous les membres de la compagnie de Jésus, où cependant il n'avait été que novice.

Un prêtre vénérable, appartenant à la même compagnie, et qui habitait à Mindelheim, homme distingué par sa piété et sa sagesse, était grand philologue et très-versé dans la littérature grecque et romaine. Malgré son âge avancé, car il avait depuis longtemps célébré le cinquantième anniversaire de son sacerdoce, il était encore plein de

vigueur. Je l'avais choisi pour mon confesseur. Lui ayant demandé un jour comment il s'y était pris pour arriver à une vieillesse si heureuse : « Je me suis fait une règle, dit-il, de ne jamais consacrer plus d'une heure, deux heures au plus, à un travail intellectuel qui serait fatiguant; mais de l'interrompre par un autre, bien qu'il ne fût pas moins pénible, puis de retourner au premier. Cette variété préserve l'esprit d'une tension trop forte, très-préjudiciable à la santé, qu'elle pourrait ruiner complètement. » Je crois utile de consigner cette règle, que j'eus soin d'observer aussi, et dont j'eus lieu de constater la justesse.

Je ne puis passer sous silence un petit fait qui caractérise un grand nombre d'ecclésiastiques de cette époque. Un curé déjà âgé fut appelé à une paroisse plus importante. Il invita trois confrères, considérés comme les plus habiles du voisinage, pour s'entretenir avec eux sur une question qui concernait sa paroisse. Le curé de Nassenbeuern était du nombre. Ils apprirent, à leur grand étonnement, que le curé en question avait découvert qu'une congrégation de saint Blaise, introduite un siècle auparavant dans sa paroisse, avait été abolie dans la suite des temps. Il ajouta, qu'ayant l'intention de l'ériger de nouveau, il leur demandait conseil sur la manière de le faire le plus solennellement. Les curés lui répondirent qu'en ce moment

il y avait pour lui quelque chose de plus important à faire; que sous son prédécesseur, brisé par la vieillesse, la paroisse étant un peu tombée, son principal soin devait être de donner au culte public la solennité qui lui convenait, d'annoncer avec force la parole de Dieu, d'exhorter ses paroissiens à assister fidèlement aux sermons, et à s'approcher souvent des saints sacrements; qu'il devait surtout avoir à cœur l'éducation de la jeunesse, la fréquentation du catéchisme et de l'école; en un mot, s'acquitter avant tout de ce que l'Eglise prescrit à tous les pasteurs. Quant aux dévotions accessoires qu'on peut introduire dans une paroisse, il y songerait plus tard. Ils ajoutèrent qu'il devait, avant de faire d'autres dépenses, commencer par payer les dettes immenses qu'il avait contractées en entrant dans cette paroisse. Le curé répondit qu'il ferait tout cela, mais qu'il avait grandement à cœur la confrérie de saint Blaise. « Comme il y aura cette année précisément un siècle qu'elle a été instituée, reprit-il, il est impossible d'ajourner le rétablissement de cette fête. J'ai l'intention d'élever un arc-de-triomphe devant la grande porte de l'église, et d'y mettre cette inscription : « Jubilé séculaire de la confrérie de saint Blaise, renouvelée dans la présente année. » Chacune des colonnes de ce monument porterait un bouclier, un symbole et une inscription. A cette occasion, on dirait un mot du

souffle (*blasen*), en l'honneur de saint Blaise. Cependant comme j'ai trouvé, après y avoir mûrement réfléchi, que ceci ne devait pas se faire, j'ai prié MM. mes confrères de vouloir bien m'aider de leurs conseils et me tirer d'embarras. »

M. le curé Keller répondit en plaisantant qu'on pourrait peindre sur l'un des boucliers une cornemuse percée de trous et écrasée, avec cette inscription : *Exsperavi,* « j'ai cessé de souffler ; » et sur l'autre, un gros monsieur en habit noir, avec ce mot : *Inflavi,* « je lui ai rendu le souffle. »

V.

VICARIAT DE SEGG.

Le professeur Féneberg était devenu curé de Segg. Il a déjà été question de lui plusieurs fois dans ces pages, où j'ai parlé de ses qualités éminentes, de sa piété, de sa bienveillance, de sa douceur, de l'étendue de ses connaissances, qui embrassaient tout le domaine des sciences, et surtout de son aptitude pour l'enseignement.

La plus belle peinture de cet homme est celle qu'en a faite Sailer ; il l'a caractérisé d'un seul trait, lorsqu'il a dit de lui qu'il était un vrai Nathanaël, une âme où ne respire que la vérité.

Au début de ses fonctions de pasteur, il eut le malheur de tomber de cheval et de se casser une jambe, qu'il fallut amputer. L'histoire de cet événement tragique a été racontée comme un exemple de confiance en Dieu et de patience héroïque, dans une foule d'ouvrages de piété à l'usage des malades et des affligés.

Féneberg, ayant besoin d'un vicaire, s'adressa à moi. Déjà à Dillingen il s'était montré plein de bienveillance, je dirai même plein de sympathie à mon égard. De mon côté, j'avais la plus grande estime pour ce vétéran de l'enseignement, auteur des *Questions sur l'histoire biblique à l'usage des enfants*. Je devins donc son vicaire.

Cette paroisse est située dans l'Allgau, contrée sauvage et voisine des montagnes du Tyrol, au-dessus desquelles les Alpes de la Suisse élèvent leurs cîmes neigeuses. La paroisse de Segg est placée sur une colline et à proximité de deux lacs. Plus de quatre-vingts hameaux, sans parler des métairies et des moulins, font partie de la paroisse et occupent un espace de douze lieues. Le blé et le seigle n'y réussissent point, mais seulement l'orge et l'avoine; les prés et les pâturages y sont excellents. L'agriculture y est très-pénible; la charrue ne pouvant être employée, on est forcé de travailler la terre avec des pioches. En revanche, le peuple y est très-laborieux, et arrache au sol une nourriture suffi-

sante. Ce qui manque du côté du blé est remplacé par le bétail.

La probité, la moralité et la douceur de caractère de ces braves gens n'étaient pas moins grandes que leur amour du travail. Les jours de dimanches et de fêtes, ceux qui étaient le plus éloignés se levaient à trois heures du matin, afin de fourrager le bétail et pouvoir arriver assez tôt à l'office. En hiver, je les voyais dès cinq heures du matin descendre la montagne avec des flambeaux à la main. Le plus vigoureux marchait le premier, afin de frayer la voie au milieu d'une neige épaisse. Ils se faisaient un point d'honneur de ne jamais manquer l'office et de n'arriver jamais trop tard. Ils écoutaient le sermon avec attention, priaient avec une piété visible, mais exempte d'hypocrisie. Et comme ils priaient et travaillaient bien, ils étaient vertueux et contents. Une cause qui contribuait sans doute à les garantir de la corruption, c'est qu'ils vivaient éloignés les uns des autres, et n'avaient guère de rapports qu'avec leur famille ou quelques voisins. Dans les villes populeuses, la corruption se glisse bien plus aisément.

L'église de Segg est assez grande pour contenir deux mille âmes. Elle est fort belle. Sailer ayant appelé l'attention des fidèles sur ce qu'il y avait de plus remarquable dans les tableaux des trois autels, les paroissiens ne les en estimèrent que davantage;

Sur l'un des autels collatéraux, Marie montre son enfant, qui s'est fait chair pour le salut des hommes; et plus bas on aperçoit saint Ulrich, recommandant le diocèse d'Augsbourg et la paroisse de Segg au souverain Pasteur Jésus-Christ, et lui confiant le cœur de tous ses fidèles. Sur l'autre autel on voit Jésus-Christ baptisé par saint Jean, et consacré au saint ministère de l'éducation et de la sanctification des hommes. Le ciel s'ouvre au-dessus de lui, et on entend retentir cette parole du Père céleste : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé! » Sur le maître-autel, Jésus-Christ, entouré de ses apôtres, des saints et des peuples de tous les siècles et de tous les pays, apparaît dans toute la magnificence du ciel, cette magnificence à laquelle nous sommes tous destinés.

Au-dessus du chœur, une magnifique sculpture représente quatre anges avec une croix, une ancre et deux encensoirs, symboles de la foi et de l'espérance, qui sont la flamme de l'amour et l'encens de la prière.

Il y avait en outre, dans la paroisse, deux autres églises plus petites, ayant chacune un prêtre coadjuteur.

Enfin, la piété des fidèles avait élevé, non loin des habitations, plusieurs chapelles, parmi lesquelles il y en avait onze où l'on pouvait dire la messe.

M. le curé Féneberg avait établi ce bel usage, que pendant chaque messe on adresserait aux assistants,

après l'Evangile, une parole édifiante ou un trait emprunté à la vie du saint dont on célébrait la fête ce jour-là.

Au printemps, par exemple, nous rappelions aux fidèles que Jésus-Christ nous invite à considérer les oiseaux du ciel, que nourrit le Père céleste, et les fleurs des champs, mieux vêtues que Salomon dans toute sa magnificence.

A l'époque de la moisson, quand, après une pluie prolongée, le soleil reparaissait dans tout son éclat et sa vigueur, ou qu'après une longue sécheresse une pluie bienfaisante venait rafraîchir la terre, ces paroles de Jésus : « Le Père céleste envoie également la pluie et le soleil, » faisaient sur ces bonnes gens une impression agréable et consolante. Ces petites allocutions ne devaient pas durer plus d'une demi-heure, afin de ne point empêcher le peuple de se livrer à ses travaux.

Mentionnons ici un embarras dans lequel je tombai dans une de ces circonstances. Le bénéficier de Lengenwand, âme sainte et pieuse, se trouvait malade, et j'étais chez lui pour remplir ses fonctions et l'aider dans son indisposition. Mon covicaire et ami Bayer m'écrivit qu'étant malade il me priait d'aller dire la messe à la chapelle de Saint-Antoine, située à deux lieues de là. Je me figurais que tout se bornerait à y dire la messe et à faire, selon l'usage, une petite allocution après l'Evangile. Mais je ne

tardai pas à m'apercevoir qu'une multitude de peuple se rendait à cette chapelle. Arrivé là, la personne qui faisait les fonctions de sacristain me dit d'aller avec elle au jardin afin de voir si la chaire me convenait; elle ajouta que toute l'herbe avait été fauchée afin que les auditeurs pussent y trouver une place convenable. Je compris alors qu'il fallait prononcer devant ce peuple un sermon en règle. Le vicaire Bayer s'était imaginé que je savais tout cela. Je m'agenouillai devant l'autel érigé hors de la chapelle, pour y prier et recueillir mes pensées. Je connaissais l'histoire de saint Antoine de Padoue, et je le vénérais comme un grand saint; mais choisir ce qu'elle offrait de plus important, le disposer et le présenter aux auditeurs de manière qu'ils pussent le comprendre et le retenir facilement, n'était point une moindre tâche. On voyait sur l'autel le tableau de saint Antoine, tel qu'on a coutume de le représenter. L'Ecriture sainte était ouverte devant lui; il tenait dans une main un lis, et dans l'autre l'Enfant Jésus qui lui apparaissait. Je me souvins d'avoir lu en manuscrit un sermon de Winkelhofer, où il expliquait un tableau du saint semblable à celui-là. « L'Ecriture sainte, disait-il, contient la révélation et l'histoire des miséricordes divines, le récit de la création du monde et des hommes opérée par le Père céleste. Elle nous montre le Fils de Dieu descendant sur la terre pour racheter le monde cou-

pable, que le Saint-Esprit est venu sanctifier. Nous devons, à l'exemple de saint Antoine, qui avait tant lu et médité l'Ecriture sainte, qui se l'était tellement appropriée, que, si elle se fût perdue, il aurait pu la reconstituer de mémoire, faire un bon usage de ces bienfaits. Ce lis signifie que nous devons mener une vie pure et sainte, comme faisait saint Antoine, qui évitait le mal et ne pratiquait que le bien. L'Enfant Jésus, qui apparaît au saint et se tient auprès de lui, nous enseigne que nous devons vivre sans cesse dans la compagnie du Sauveur, en qui seul se trouve le salut, et dans lequel la grâce et l'amabilité du Seigneur se manifestent avec le plus d'évidence. »

Je choisis ces trois points pour sujet de mon discours. Il fut écouté par cette grande multitude avec une piété et une attention visibles. Et voilà comment les tableaux peuvent servir de livres de lecture aux âmes pieuses, surtout à celles qui ne savent pas lire. Il importe que l'ecclésiastique ait fait de nombreuses lectures, afin de pouvoir tirer du trésor de sa mémoire tout ce dont il a besoin dans un cas donné.

Le prédicateur doit, en général, tirer profit de toutes les circonstances, mais particulièrement de ce qui frappe les yeux des auditeurs. Je trouvai une autre occasion de mettre ce conseil en pratique.

La place couverte de verdure sur laquelle je prêchais était entourée d'arbres dont l'on apercevait déjà les fruits; parmi eux, il s'en trouvait un qui était

desséché et ne portait point de fruits. Ce fut par là que je terminai mon discours. Je dis entre autres : « Dans ce monde, la différence entre les bons et les méchants ne frappe pas toujours les regards. Pendant l'hiver, cet arbre, sec et stérile, présentait le même coup d'œil que les arbres bons et fertiles ; ce n'est qu'au printemps qu'on a aperçu la différence. Il viendra de même un temps où les hypocrites, les faux chrétiens et ceux qui n'ont en eux aucune étincelle de vie divine, apparaîtront tels qu'ils sont en réalité. On a oublié de couper cet arbre desséché et de le jeter au feu ; mais le juste Dieu n'oubliera pas de faire subir un pareil sort à l'homme méchant. Vivons donc en véritables chrétiens, afin de porter de bons fruits ! »

Aussitôt après son entrée dans sa paroisse, Féneberg s'était appliqué à connaître en détail la nombreuse famille qui lui était confiée, et à mettre ses sermons à la portée de l'intelligence du peuple, en tenant compte de ses connaissances déjà acquises et de sa situation morale.

Il commença par faire un registre des familles, visita l'un après l'autre les quatre-vingt-six hameaux, et, autant que possible, toutes les maisons particulières. Il prit note du nom de la maison et du propriétaire, du père, de la mère et des enfants, et marqua l'endroit où ils devaient se trouver dans les divers registres de la paroisse.

Il eut ainsi l'occasion d'adresser aux habitants maintes paroles utiles et édifiantes; et les entretiens qu'il eut avec eux lui attirèrent un grand nombre d'amis. Il rencontra une foule de gens honnêtes et intelligents.

Ce registre de familles nous épargna bien des peines, du temps et des recherches, quand il fallut donner des extraits de baptême ou constater les degrés de parenté.

Féneberg avait fait une carte de la paroisse, y compris les quatre-vingt-six hameaux, et l'avait suspendue devant la salle à manger. Chaque hameau, chaque métairie, chaque forêt, si petite qu'elle fût, chaque arbre qu'on apercevait au milieu des champs, chaque pont traversant un petit ruisseau, s'y trouvait indiqué. Quand, nous autres vicaires, nous allions visiter les malades, il nous était facile de savoir quelle direction nous devions prendre.

La visite des malades exigeait un temps considérable. Partis le matin, après la messe, nous avions peine à rentrer pour midi; et après le dîner, nous ne revenions qu'à la nuit obscure. Quand quelqu'un tombait tout-à-coup gravement malade, on amenait en hiver un traîneau, et en été un cheval.

Souvent, et d'ordinaire quand le temps était le plus affreux, qu'il pleuvait et tempêtait, on venait à onze heures et à minuit sonner à la porte. Celui qui

devait partir était obligé de faire une lieue de chemin pour donner les derniers sacrements à un mourant. Je blâmais souvent les gens de venir à minuit au lieu d'être venus de jour; je ne reconnus que plus tard que la maladie s'aggravait toujours quand le temps devenait plus mauvais.

Cependant, si pénible que fût, dans une paroisse d'une telle étendue, le service des malades ainsi que les autres fonctions du saint ministère, les jours que j'y passai furent, je dois l'avouer, les plus heureux de ma vie. Le commerce continuel d'un pieux pasteur et de confrères zélés était l'élément où je vivais. Point de dissipations frivoles; jamais je n'ai été ni meilleur ni plus heureux qu'à cette époque.

Grâce à sa loyauté, à sa bonté et à la noblesse de son caractère, le vénérable Féneberg gagna de plus en plus ma confiance. Au point de vue de la science, tant en matière théologique qu'en ce qui concerne la connaissance de l'Ecriture, la pratique du ministère, l'éducation et l'enseignement, j'ai beaucoup appris de lui; il en est de même pour l'astronomie, la géographie, l'histoire et principalement pour la philologie.

A l'instigation de Féneberg, on construisit à Segg un petit établissement pour les enfants qui voudraient étudier. Outre le latin, on y enseignait la géographie, l'histoire générale et l'histoire naturelle,

et quelquefois l'une ou l'autre branche en sus. Je me souviens encore que les fables de Phèdre me fournirent l'occasion de m'instruire moi-même tout en instruisant les autres.

Féneberg avait une bibliothèque choisie, où l'on trouvait les principaux ouvrages de toutes les branches de la science. Nous parcourûmes ensemble tout le Nouveau-Testament grec. Avec mon ami Zech, qui séjourna quelque temps auprès de Féneberg, je lus des ouvrages italiens et anglais. Il était mon maître pour la première de ces langues, et j'étais le sien pour la seconde. Nous lisions ensemble, dans les originaux, quelques-uns des ouvrages les plus remarquables. Le docteur Frœhlich, qui demeurait souvent huit ou quinze jours à Segg, faisait avec moi de fréquentes excursions dans les montagnes, où il me parlait botanique; j'appris de lui une foule de connaissances géologiques. A Füssen, où j'allais souvent, je fis la connaissance d'un religieux qui se nommait le Père Basile, un vrai génie. Il avait passé longtemps à Rome, et possédait les langues italienne et française comme sa langue maternelle. Il aimait à se trouver dans ma société, et avait pour Féneberg une profonde vénération. Il est à remarquer que ce Père inventa le télégraphe bien avant les Français. Quoique ses confrères y fissent peu d'attention, la machine qu'il avait construite fut néanmoins établie dans la bibliothèque. Un jour,

comme on lisait à table une gazette qui annonçait l'invention du télégraphe : « Mais! s'écria l'un des religieux, notre Père Basile n'a-t-il pas fait quelque chose de semblable? — Vous dites vrai, répondit le Père, j'ai fait quelque chose de semblable. » Puis il fit une expérience avec sa machine, et tout le monde fut au comble de l'admiration. Il inventa encore une autre forme de télégraphe, qu'il appela *le Télégraphe-des-Dames*, et qui ressemblait à un piano droit. Les touches portaient les vingt-quatre lettres de l'alphabet latin; quand on frappait sur l'une d'elles, on voyait apparaître un signe représentant une de ces lettres. Il m'écrivit un jour une lettre avec ces signes télégraphiques, et j'y répondis par le même moyen.

Ce même Père nous communiquait aussi *la Gazette littéraire* d'Iéna, la plus célèbre de ce temps, de même que *les Annales* de Posselt, *la Minerve* d'Archenholz et autres publications intéressantes.

VI.

DEUX FAITS MÉMORABLES DE LA VIE PASTORALE.

Deux faits mémorables qui permettent d'apprécier l'union mystérieuse qui existe entre ce monde et la vie future, concordent avec mon séjour à Segg. J'ai pu me convaincre moi-même, sur place, de la vérité du premier; et quant au second, il m'a été raconté par un ami éprouvé, dont le témoignage ne m'inspire pas l'ombre d'un doute.

Dans un hameau de la paroisse de Segg, vivait un jeune homme âgé d'environ vingt ans. Il était sujet, dès son enfance, au mal caduc, et cela à un degré inouï. Souvent il lui arrivait de tomber jusqu'à vingt fois dans une journée; sa crise était suivie et quelquefois précédée d'un sommeil profond, qui durait de trente-six à quarante-huit heures.

Ses parents, quelque affection qu'ils eussent pour lui, ne pouvaient plus l'admettre à table à côté d'eux; comme il y était souvent surpris par une attaque, la frayeur et le dégoût qu'il inspirait étaient tels, que personne ne pouvait plus manger. Essayait-il de marcher régulièrement comme tout le monde, il tombait tout-à-coup, et se fracassait contre les pierres. Au moindre échauffement, à la plus légère

application de l'esprit, le mal arrivait. Quand il était surpris dans son lit, il se jetait dehors avec violence, et deux hommes pouvaient à peine le contenir. Son père ne connaissait pas d'autres moyens à employer que de le lier dans son lit avec des cordes.

Comme les parents étaient riches et considérés dans l'endroit, et qu'on redoutait généralement cette maladie, on tâchait autant que possible de la tenir secrète. Volontiers ses parents auraient donné mille guldens à celui qui aurait trouvé le moyen de le secourir. Cependant trois attaques publiques avaient rendu la maladie notoire. Une crise violente l'avait d'abord jeté à terre, puis lancé à plusieurs pieds de hauteur, et il était allé tomber dans une mare d'eau, à trente pieds de là. Si deux hommes qui l'aperçurent ne l'avaient point sauvé, il eût été noyé infailliblement.

Bientôt après, ce mal affreux le prit à l'église. Comme cette infirmité, après une forte attaque, cessait pendant quelque temps, ses parents n'avaient pas hésité à le prendre avec eux ; il avait choisi sa place au fond de l'église, près du mur. Tout-à-coup, pendant que je prêchais, il tomba de son siége avec un bruit affreux. Ce fut une stupeur universelle, et l'attention fut complètement suspendue. Je ne savais encore rien de l'affaire. Je descendis de chaire pour essayer de porter quelque secours. La vue terrifiante de ce malheureux jeune homme, son visage

décomposé, inondé de sang, et que l'enflure avait couvert de tâches noires et bleues; l'écume qui sortait de sa bouche, ses crispations tellement nerveuses, que les forces réunies de six hommes qui l'emportaient de l'église pouvaient à peine le maîtriser, firent sur moi une impression impossible à exprimer.

J'allai le voir après l'office. Assis sur un banc à côté du poêle, il était calme et souriant, mais il avait encore l'œil terne et troublé.

Depuis ce moment, son infirmité atteignit son dernier période. Dès qu'il voulait se lever, il était rejeté sur son lit; cent fois il aurait essayé de se lever, cent fois il serait retombé. Dans cette situation lamentable, il se réfugia auprès du Seigneur. Voici comment lui-même m'a raconté son histoire : « C'était dans l'après-midi du 3 juillet 1796. Toutes les personnes de la maison étaient à l'église; toutes les portes étaient fermées. J'étais au lit dans la chambre supérieure. Le triste état où je me voyais réduit me toucha plus que jamais, et je pleurai à chaudes larmes. Je priai avec une ferveur que je n'avais point connue jusqu'alors. Je m'assis sur mon lit, et cette fois je ne tombai pas; je priai les bras étendus, et tourné vers une image de la sainte Vierge suspendue au-dessus de mon lit. J'entendis frapper à la porte; mais croyant que c'était le chat, je continuai ma prière. On frappa une seconde fois,

et un rayon d'espérance illumina mon âme; mais je n'interrompis pas ma prière.

» Tout-à-coup la porte s'ouvrant avec un grand bruit, je fus effrayé et me cachai aussitôt sous la couverture. Sentant qu'on faisait effort pour me l'arracher, je la retins de toutes mes forces; mais il fallut céder. Je vis alors une boule blanche, d'une blancheur aussi éclatante que celle du plus beau linge. « Bue (enfant), me dit la boule, ta croix est grande, bien grande; mais espère en Dieu et lève-toi; il te sera aidé.

— Dieu vous le rende! m'écriai-je; puis la boule s'éleva et disparut. »

Peu de temps après le père revint de l'église. En entrant dans la maison, il fut étonné de voir que la chambre du malade fut si lumineuse; il monta l'escalier et fut surpris de trouver la porte ouverte, car il l'avait fermée avec préméditation. « Es-tu sorti du lit, et as-tu pu ouvrir, » demanda le père?

Le fils raconta ce qui s'était passé. Son père s'efforça de le convaincre que c'était un rêve, et lui adressa des réprimandes. « Je suis certain que j'étais éveillé, répondit le fils, puisque j'étais assis sur mon lit; je ne me laisserai pas persuader du contraire. »

Le père fit venir le vicaire Bayer, et le conduisit auprès du lit du malade. « Il est possible que l'affaire vienne de Dieu, dit le vicaire en s'adressant au père;

contentez-vous de croire en son assistance; » après quoi il s'en alla.

« Une heure après, continue le malade, c'était vers quatre heures, je me trouvais de nouveau seul dans la chambre, assis dans un fauteuil. Il me fut donné de pouvoir prier avec beaucoup de confiance et de ferveur; j'étais plein de consolation et d'espérance. Comme je priais avec un grand recueillement, il tomba quelque chose du plafond sur le siége. Je levai les yeux, et vis apparaître la boule. Elle descendit et vint se placer à côté de moi; j'étais tellement effrayé, que je tremblais. « Bue! me dit la boule, Dieu m'envoie ici pour t'aider; va où tu voudras. » Lorsque j'entendis parler de Dieu, ma crainte disparut et je me sentis le cœur fort à l'aise. « Tu es secouru! Va où tu voudras, » dit encore une fois la boule. « Ta croix t'est enlevée, » dit-elle une troisième fois. J'éprouvai une joie indicible. Je ne pouvais assez admirer cette boule, tant elle me paraissait belle. Si seulement je pouvais la toucher de la main, me disais-je au moment où elle reposait auprès de moi; mais je n'osai le faire. Eh! m'écriai-je, ne pourrais-je pas aller chercher mon père et ma mère, pour qu'ils voient aussi et qu'ils croient.

« Non, répondit la boule, je te laisserai un signe; s'ils ne croient pas à celui-ci, ils ne croiraient pas non plus à un autre. » Et la boule disparut. Je vis

à la place où elle avait reposée une gousse de pois remplie et non encore ouverte. Le jeune homme me la montra, en disant : « Voici comment elle est tombée du plafond (et élevant le pois aussi haut qu'il pût, il le laissa tomber sur la table). — On fut longtemps sans vouloir me croire, poursuivit le jeune homme; mais comment aurais-je pu mentir de la sorte? Une seule chose m'inquiète dans cette affaire, c'est que j'ai oublié de remercier; cela me peine. J'aurais dû demander aussi qui c'était que cette boule. La voix ressemblait parfaitement à celle du vicaire de Lengenwand (le prêtre Ehrhardt, âme extrêmement pieuse, mort depuis peu). Lui aussi, chaque fois qu'il venait, il s'asseyait auprès de moi, et me disait : « Bue! ta croix est grande, mais ne cesse pas de mettre ta confiance en Dieu! Si seulement j'avais demandé qui c'était! J'en ai un grand regret! J'ai oublié! »

Tel est le récit que le jeune homme me fit en présence du père et du vicaire, M. Bayer, et qu'il me répéta de nouveau en présence de son père. Tout ce que je viens de dire, je l'ai entendu de sa bouche. Que si maintenant on me demande ce que je crois de cette histoire, je répondrai :

Lorsque M. Bayer me la raconta pour la première fois, j'y crus, à la vérité, bien qu'une foule de détails me parussent singuliers. Ma foi n'avait pas encore de solidité, et je ne saurais dire moi-

même quels sentiments j'éprouvai; mais quand j'eus vu le jeune homme, il en fut tout autrement. Quelle joie! quelle sérénité! quelle conviction! Son visage pâle, vraie figure des temps apostoliques, était à elle seule une garantie de sa sincérité. Il n'y avait plus rien en lui de sauvage ni de troublé, rien qui rappelât sa précédente maladie. Ses yeux brillaient de joie. Une plénitude de conviction, un air d'assurance se remarquait dans tout son extérieur, et bannissait toute espèce de doute.

Ce qui me toucha tout particulièrement fut la simplicité de cet enfant. « C'est une chose singulière, disait-il, la boule pouvait parler, et pourtant elle n'avait point de bouche. » C'est là ce qui lui paraissait le plus extraordinaire dans cette affaire.

Cette apparition n'offre pour moi rien de choquant; elle est tout-à-fait dans l'esprit des apparitions bibliques, où il y avait presque toujours deux signes, correspondant aux deux principaux sens de l'homme. De même, ici, il y avait une image pour les yeux et une voix pour les oreilles. Que la voix sorte d'une boule blanche ou d'un buisson ardent, peu m'importe. La circonstance du pois me faisait illusion dans le principe; mais il n'en fut plus de même quand mes yeux l'eurent vu. La gousse de pois, encore fermée, présentait une végétation aussi naturelle, aussi intacte et aussi belle que si on l'eût choisie entre mille. Elle était si fraîche et si

bien conservée, qu'il était impossible qu'elle fût de l'année précédente. Je fais cette observation afin de ne rien exagérer.

Le père assura aussi qu'en général il n'y avait pas de pois dans sa maison. Au reste ce pois, ainsi que la porte de la chambre restée ouverte lors de la première apparition, était un fait très-simple, en même temps qu'un signe permanent qui ne pouvait guère être le résultat d'un rêve. De pareils signes ne sont pas rares dans l'Ecriture sainte. Ce qu'il y a pour moi de plus remarquable dans toute cette histoire, c'est le jeune homme lui-même. Aussitôt après l'événement, il allait librement partout, sans crainte ni hésitation. Son père, le voyant pour la première fois descendre l'escalier d'un air si décidé, accourut tout effrayé et s'écria : « Grand Dieu! bue, que fais-tu donc? » Mais le jeune homme répondit en souriant : « Ne craignez rien, puisqu'il m'a dit que je ne tomberais pas. » Non-seulement il travailla désormais, ce qui précédemment lui avait été impossible, mais il se livra aux occupations les plus pénibles, et cela par les plus grandes chaleurs, sans en être nullement incommodé. Il se trouvait parfaitement à son aise et était entièrement guéri.

La crédulité n'est point mon faible. Je vois très-bien qu'à la manière dont on a coutume de commenter de pareils faits, il serait aisé d'expliquer

celui-ci par des causes naturelles. Je ne veux pas même rechercher si un fait doit nécessairement s'expliquer par les raisons que je lui trouve. Je ferai seulement observer que ces sortes d'explications naturelles ne me semblent pas naturelles du tout, et me paraissent contredire la saine raison humaine.

Pour moi, quand je vis ce jeune homme, toutes mes objections s'évanouirent, et je me rappelai ces membres du sanhédrin, dont il est dit en saint Luc : « Ils furent témoins de la guérison du paralytique de naissance, et ils ne trouvèrent rien à répliquer. »

Ajoutons que la foi de cet infirme fut puissamment fortifiée par cet événement. Le vicaire, M. Bayer, étant allé lui rendre visite, le jeune homme lui dit qu'ayant raconté l'histoire à un monsieur, celui-ci avait dit que ce n'était que pure imagination, mais que lui avait répondu en souriant : « Vous en croirez ce que vous voudrez ; pour moi, je suis guéri. »

Mais assez sur ce sujet. Je crois à la réalité du fait, et je sens que la foi rend heureux. Cet événement a pour moi une valeur inappréciable. Je ne crois pas qu'en me donnant cent pièces d'or on m'eût fait un aussi grand plaisir ; je ne saurais me rappeler cette histoire sans éprouver une sorte de sympathie pour le monde invisible, et sans répandre des larmes. Elle excita en moi une ferme confiance

envers l'invisible Bonté, qui s'intéresse si vivement à notre sort, et je me sentis plus de force pour combattre contre les sens. Cette histoire m'affermit dans cette conviction, que nous sommes destinés à quelque chose de mieux qu'à retomber dans le néant après quelques instants de misères et de peines. Voici la pensée qui me vint au moment où je tenais ce pois : Si, au temps de Jésus-Christ, il fallait que la foi fût grande comme un grain de sénevé, ce ne serait pas trop exiger de nos jours qu'elle le fût comme un pois.

Si j'ai rapporté ce fait, c'est dans la pensée qu'il ravivera peut-être la foi dans quelque cœur, et y produira de salutaires effets. Ce jeune homme se nommait Matthieu Keller, et était né à Lengenwang en 1775.

Avant de passer à mon second récit, je dois consacrer quelques lignes à en dépeindre le personnage. Il s'agit de Jean-Capistran Weber, autrefois chapelain à Mittelberg, dans l'Allgau, et l'un des premiers disciples de Sailer à Dillingen. Sailer lui avait donné une grande preuve de son respect en prêchant à sa première messe, et en déclarant qu'il était un ami de la prière, de l'abnégation, du travail, de la solitude, de la méditation, de la lecture et de l'étude de l'Ecriture sainte. Sailer disait de lui : « Il aime tout ce qui est bon, noble, vrai et agréable à Dieu; son cœur est sans envie

et sans duplicité. » Je ne fis sa connaissance que plus tard. Un jour, nous entreprîmes à pied un voyage qui se prolongea pendant quelques heures de la nuit. La soirée était magnifique ; j'en ai encore le souvenir aussi présent à la mémoire que si c'était aujourd'hui même. Nous parcourions une agréable vallée couverte de prairies, et située à côté d'une petite forêt. La lune brillait de son éclat le plus pur; tout était silencieux, excepté le rossignol, qui faisait entendre ses gracieuses mélodies dans les profondeurs de la nuit. Nous nous laissions aller sans réserve à l'effusion de nos cœurs, et nous nous communiquions nos expériences dans le ministère des âmes.

Voici l'histoire qu'il me raconta. Au moment où il était à table avec son curé, un pauvre enfant, vêtu de haillons, se présenta à la fenêtre, grelottant de froid et demandant l'aumône d'une voix lamentable. Weber pria qu'on le fît entrer et lui donnât une assiette de soupe chaude. Le curé y consentit, et offrit à l'enfant de tout ce qui restait sur la table. Quand le petit se fut rassasié, il remercia les larmes aux yeux, et voulut s'en aller; mais il se sentit mal à l'aise. Il s'était refroidi, et comme il se trouvait dans une chambre chaude, la violence du froid ne lui était que plus sensible. Le vicaire proposa de le faire coucher dans la petite chambre qu'occupaient ordinairement les capucins

quand ils venaient dans la contrée. On y conduisit l'enfant, on le mit au lit et on appela le médecin.

Le bon Weber eut pour le malade toute la tendresse d'une mère pour son enfant. Quand la fièvre se fut calmée, il entra en conversation avec lui, afin de mieux apprendre à le connaître. Son père était mort depuis longtemps et sa mère tout récemment. Celle-ci lui avait appris le *Pater* et quelques courtes prières, que l'enfant récita très-distinctement et très-pieusement, en joignant les mains. Weber, qui de tout temps avait aimé instruire les enfants, s'efforça de lui donner sur Jésus-Christ des connaissances plus étendues. Les circonstances de la vie du Sauveur qu'il lui raconta furent écoutées avec la plus grande attention, et causèrent à l'enfant une joie ineffable. Il fit dans la connaissance et l'amour de Dieu des progrès si surprenants, que Weber n'en avait jamais remarqué de semblables chez aucun enfant.

La maladie dégénéra en une fièvre lente, pendant laquelle l'enfant témoigna d'une patience et d'une résignation admirables. Il se réjouissait d'aller au ciel pour y revoir son père et sa mère. En automne, il s'endormit doucement pour se réveiller dans un monde meilleur.

L'hiver suivant, Weber alla visiter une malade dans une métairie éloignée à peu près d'une lieue, et y resta jusqu'à la nuit. Sur ces entrefaites, la

neige était tombée, et avait entièrement couvert le sentier qu'il avait suivi. Weber, qui s'était égaré, entendit tout-à-coup le sol craquer sous ses pas : il venait de mettre le pied sur un vivier gelé, mais dont la glace n'était pas assez forte pour porter un homme. Il enfonça dans l'eau jusqu'au milieu du corps, sans sentir le fond avec ses pieds. Il n'apercevait rien dont il pût s'aider, et sentait qu'il lui était impossible de se tirer de là. Tout-à-coup, une vive clarté vient frapper ses regards, et il aperçoit, entourée d'un léger nuage, la figure transfigurée de l'enfant qu'il avait préparé à la mort et à qui il avait fermé les yeux. L'enfant, souriant gracieusement, lui présente la main, le ramène sur la terre ferme, et étendant le bras, lui indique le chemin qu'il doit suivre. Weber, miraculeusement sauvé, rentra heureusement chez lui, sous le poids d'impressions qu'il lui était impossible de rendre.

Retourné, dès que le jour fut venu, à l'endroit où il avait failli se noyer, il trouva dans la neige la trace de ses pas jusqu'à la place où il était tombé; il n'y avait point d'autres vestiges que les siens. Il examina la glace cassée, et reconnut que c'était précisément là que le vivier était le plus profond. Weber resta immobile, pénétré de sentiments d'adoration et de reconnaissance.

Ce récit fit sur moi une impression presque aussi profonde que celle que Weber avait lui-même

éprouvée. Pour lui comme pour moi, cette apparition fut une preuve de l'existence de l'autre vie plus convaincante que les plus subtils arguments. Les promesses que Dieu a faites aux hommes nous apparurent dans un jour lumineux, et nous fûmes de nouveau convaincus que, dans l'autre monde, les âmes pieuses des défunts s'occupent de nous, et, quand Dieu le leur permet, viennent nous secourir dans nos dangers. Nous sentîmes, une fois de plus, toute la justesse de ces paroles que Jésus prononçait en appelant à lui les enfants : « Celui qui reçoit un de ces petits, c'est moi qu'il reçoit. »

VII.

LE BÉNÉFICE SCOLAIRE DE THANNHAUSEN.

Je restai à Segg près de quinze mois. Le bénéficier de l'école de Thannhausen ayant été appelé à une paroisse, et l'hiver n'étant plus éloigné, il fallait trouver un remplaçant. Le bailli de Thannhausen, dans le comté de Stadion, embarrassé de trouver un sujet convenable pour ce misérable bénéfice, comme il l'appelait, s'adressa au curé de ce lieu pour le consulter. Un exprès fut envoyé au curé de Zusammzell pour le prier de proposer un homme convenable. Mon disciple et ami Salat déclina mon

nom, et m'écrivit de me présenter pour ce poste, m'assurant que je serais infailliblement nommé. Quelque respect que m'inspirât le nom de Stadion, et si grande que fût ma vénération pour le curé, je ne pouvais me faire à la pensée d'être obligé de tenir ménage. Prendre avec moi l'une de mes sœurs, qui avaient été élevées dans des maisons nobles, était chose impossible; car il m'aurait encore fallu quelqu'un pour porter l'eau et le bois. Je craignais les dettes qu'eût nécessitées l'organisation d'une maison; en effet, il était facile de compter qu'après avoir payé les frais d'entretien et le salaire d'une servante, il me serait resté peu de chose des trois cents guldens que je recevrais; tandis qu'avec les cent à cent quatre-vingts que j'avais comme vicaire, il me restait davantage pour mes deux frères qui étudiaient. De plus, il m'eût été pénible de quitter mon bon vieux monsieur, comme j'appelais M. Féneberg. Je négligeai donc cette affaire et n'écrivis point à Thannhausen.

Le curé, qui me connaissait déjà, le fit à ma place. Un jour que j'avais accompagné Sailer à Dillingen, il m'avait donné une lettre de recommandation pour M. Mayerhofer. Ce curé m'avait fait bon accueil et avait paru se plaire dans ma société; après être resté un jour chez lui, il m'avait fait emmener dans sa voiture. Il y avait deux ans que ceci s'était passé. Il m'écrivit donc, me fit une description séduisante

de la place d'inspecteur scolaire, et s'offrit à me recevoir chez lui jusqu'à ce que je pusse entrer dans le magnifique logement qu'on préparait. Il ajouta que si je voulais l'aider dans le saint ministère, il était disposé à me fournir l'entretien complet et à me donner des honoraires, ce qui compenserait les minces revenus du bénéfice. Il me fit aussi observer que M. le bailli était autorisé à choisir un homme capable, et que son choix serait approuvé. La direction d'une école s'alliait parfaitement avec mon affection pour la jeunesse, et le caractère plein de douceur de M. Mayerhofer me convenait de tout point. Je partis donc pour ce poste, d'après le conseil de M. Féneberg, qui crut voir en cela une disposition particulière de la Providence.

Ce nouveau poste offrait sans doute bien des différences avec celui que je venais de quitter, et où j'avais passé des jours si heureux dans la société de M. Féneberg et de mes autres confrères. Quant à M. Mayerhofer, c'était un pasteur infiniment respectable, et qui fit beaucoup de bien dans sa paroisse. Grâce à ses efforts, une nouvelle école fut construite, le plafond de l'église fut ornée de magnifiques peintures, et un grand orgue fut acheté. Ce même curé avait transformé la congrégation de la sainte Vierge en une association de bienfaisance. Au reste, ce n'était point un savant; sa bibliothèque était à peu près nulle; un petit nombre d'auteurs

latins dont il s'était servi pour étudier le dogme et la morale, puis quelques douzaines de sermonnaires médiocres composaient toute sa richesse littéraire. Parmi les langues anciennes, il ne savait que le latin, et parmi les modernes, l'allemand, qu'il écrivait d'ailleurs avec beaucoup de perfection. En fait de journaux, il ne lisait que l'*Augsburger-Ordinari-Postzeitung*. Ses connaissances de la littérature allemande, des événements de la guerre, ou des faits importants du siècle présent étaient fort défectueuses. Je vis bien qu'il me faudrait désormais dire adieu à la littérature, et que ma petite nacelle, qui jusqu'alors avait vogué joyeusement sur la haute mer, venait d'arriver sur un banc de sable. Au reste, le temps me manquait pour lire les journaux, et je dus borner mon érudition à l'*a, b, c,* et au livret.

Ma position à Thannhausen fut également peu favorable à mes travaux d'auteur. Dès le début de mes fonctions d'inspecteur, je fus convaincu que, n'ayant pas d'aide, et le nombre des enfants étant fort considérable, je devrais moi-même faire la classe, si je voulais obtenir quelque succès. Je dus, en outre, remplir les fonctions de vicaire : M. le curé et moi prêchions à tour de rôle. Comme j'étais surtout chargé des sermons qui se faisaient dans l'après-dîner des jours de fêtes, et que je devais monter en chaire presque aussitôt après le repas, je n'osais

dîner à mon aise. L'affluence au confessionnal était extraordinaire; souvent j'étais obligé d'y aller de très-bonne heure, puis de prêcher et d'y retourner encore. Je crois que c'est à ces longues stations au confessionnal pendant l'hiver, et à ma chaussure légère, que je suis redevable du rhumatisme dont je souffre encore aujourd'hui.

Outre l'école allemande que je dirigeais, je fus encore chargé d'initier aux premiers principes de la langue latine les jeunes gens qui voulaient étudier.

Aux exercices ordinaires qui ont lieu le soir pendant le carême, M. le curé avait ajouté d'excellentes méditations. Il avait déjà fait la lecture des meilleures, et en avait supprimé quelques-unes qui ne convenaient point. Chargé de présider à cet exercice, je n'eus point d'autre choix que de composer des méditations sur la passion, la mort, etc., de Jésus-Christ. Ces méditations furent, sans que je le susse, copiées par un grand nombre de personnes et utilisées par des prêtres. On me pria souvent de les faire imprimer; mais je ne trouvai point de temps pour y mettre la dernière main. Cinq seulement, sur les souffrances de Jésus au mont des Oliviers, ont été publiées à Augsbourg depuis que je suis ici.

Invité par la direction des écoles de la Bavière à composer une histoire sainte pour les écoles de ce pays, j'accueillis cette demande avec d'autant plus d'empressement que je m'occupais depuis long-

temps de l'histoire de la Bible, et que j'avais pris une foule de notes. Mais il y avait une circonstance à laquelle je n'avais pas pensé : cette histoire sainte devait être faite en très-peu de temps. Or, le jour commençait tard, à Thannhausen; en hiver, ma chambre n'était point chauffée avant sept heures, et ce fut seulement lorsque je fis ménage à part que je commençai, même en hiver, à me lever vers quatre ou cinq heures. Pour le moment, je dus me contenter d'employer le temps qui s'écoulait de sept à huit heures à écrire mon sermon pour le dimanche, à réfléchir sur ce que je dirais dans mon catéchisme de tous les jours, à imaginer de petites compositions écrites pour mes élèves, à corriger leurs devoirs et à leur en préparer soit pour le calcul, soit pour d'autres branches.

Après la messe, j'allais en classe jusqu'à onze heures, et j'y rentrais à une heure pour en sortir à quatre heures; puis venait la visite des malades et la classe latine. Je ne pouvais donc consacrer à l'histoire sainte que les heures avancées de la nuit; aussi mon travail marchait-il lentement. Cependant les lettres arrivaient coup sur coup de Munich, d'où l'on me demandait de la *copie;* mais comme le manuscrit ne partait que par feuilles séparées, il arriva qu'au lieu de ne faire que deux volumes, l'ouvrage fut publié en six livraisons. Je déplorais amèrement de ne pouvoir m'absorber tout entier dans mon

sujet, y vivre et y travailler exclusivement. Il eût été très-nécessaire de revoir encore une fois l'ensemble après l'avoir couché sur le papier, et de mettre plus de lien entre les diverses parties. Mais il m'était impossible de songer à faire un ouvrage d'un seul jet. Que de fois ce soupir m'est échappé : « Si seulement je pouvais disposer d'une matinée pour travailler! »

Elle ne me fut pas accordée. L'enseignement journalier du catéchisme, de même que la rédaction de l'histoire sainte me plaisaient infiniment; mais, je dois l'avouer, l'enseignement de la lecture, de l'écriture et du calcul, qui tous les jours me prenait plusieurs heures, me devenait de jour en jour plus insupportable. Je sentais que dans une sphère plus étendue, je pourrais rendre plus de services. Plusieurs fois la pensée me vint de renoncer à ma place de Thannhausen et de redevenir simple vicaire; de plus, il était aisé de comprendre qu'en ce qui concernait mes honoraires, que je consacrais à faire étudier mes frères, la position serait préférable. A la vérité, je recevais au presbytère l'entretien complet, mais je n'avais point de traitement. Partout ailleurs, me disais-je, j'aurais, comme vicaire, outre l'entretien, de cent à cent cinquante guldens, et, à mes heures libres, je gagnerais avec ma plume au-delà des trois cents guldens que me rapporte mon petit bénéfice. Toutefois, je jugeai imprudent de

sortir de ma carrière et de substituer au titre sonore d'inspecteur scolaire celui de simple vicaire.

Sur ces entrefaites parut l'histoire sainte, qui, tout imparfaite qu'elle fût, reçut un accueil auquel je ne me serais jamais attendu. Elle fut adoptée dans toutes les écoles de la Bavière, et réimprimée plusieurs fois en Autriche, en Suisse, dans le Wurtemberg, dans le grand-duché de Baden, et plus loin encore dans les contrées qui avoisinent le Rhin; elle fut traduite en français et en italien. Quand, lors des examens scolaires qui avaient lieu à Augsbourg, j'entendais lire dans cet ouvrage, j'étais étonné de n'avoir pas mieux composé tel ou tel passage; mais quand je me rappelais ma position d'autrefois, je n'étais pas moins surpris d'avoir pu, malgré tous ses défauts, la mener à bonne fin.

Les autres publications que je fis pendant mon séjour à Thannhausen sont peu de choses, comparées à mes écrits postérieurs. *Les premières Leçons sur Dieu,* que le peuple appela *le Petit livre d'or,* furent l'affaire de quelques semaines, pendant lesquelles le médecin m'avait défendu de tenir la classe. J'en avais déjà conçu l'idée pendant mon préceptorat à Dillingen. *Le Bonheur d'une bonne éducation* fut composé pour servir aux enfants de modèle de style épistolaire, d'exercice dans la lecture et l'écriture; voilà pourquoi il est imprimé en caractères semblables à ceux de l'écriture ordinaire. Bien qu'il

parût former un tout complet, il n'était fait qu'à moitié et ne fut achevé que plus tard.

Quelques années après, la double fonction de régent et de vicaire m'étant devenue trop pénible, et ma santé ayant commencé à en souffrir, un changement se produisit dans ma position, et je pus respirer plus librement. Le bénéfice de la première messe ayant été joint au bénéfice scolaire, je pus habiter la maison d'école, et, ce qui eût été impossible auparavant, je pris ma sœur Françoise avec moi et je fis ménage à part. J'eus alors beaucoup d'instants de loisirs, quoique limités, que je consacrai à mes petits travaux pour la jeunesse et ses amis. Comme précédemment, je continuai d'être chargé de la direction de l'école et de l'instruction religieuse. Les services volontaires que je rendais dans le ministère, les sermons que je faisais à mon tour, les catéchismes des enfants et surtout les confessions, devant, comme devoirs de vocation, précéder tout le reste, me laissaient peu de temps pour mes travaux littéraires. De nouvelles occupations vinrent encore s'y ajouter. Le comté de Thannhausen étant échu à la couronne de Bavière, je fus nommé inspecteur scolaire pour toutes les localités de la haute juridiction d'Ursperg, en-deçà du Mindel, et de la seigneurerie d'Edelstellen, au-delà du Mindel. Mes occupations devinrent très-nombreuses.

Pour répondre à toutes les questions qu'on m'a-

dressait sur l'état des écoles, il me fallut parcourir le district en entier. Toutes les écoles des villages situés dans les montagnes durent être réorganisées ; il fallut construire des édifices nouveaux, réparer les salles, introduire l'habitude de faire classe en été comme en hiver, obliger les instituteurs de prendre note des absents, etc.; toutes mesures qui étaient pour les paysans étranges et inouïes. Des délégués arrivaient en foule pour faire des représentations au nom de leurs communes, et j'avais mille maux de leur faire entendre raison. Il fallait apaiser les contestations qui éclataient entre les régents et les communes. Tous les instituteurs durent déclarer à combien s'élevait leur traitement, et il me fallut constater et approuver leurs déclarations. Outre ces visites scolaires, j'avais encore à instruire quelques aspirants à la carrière de régent.

Au milieu de tant de travaux et d'écritures, je ne pus composer que *les OEufs de Pâques*, que je donnai en étrennes à mes élèves. Vint ensuite *Geneviève,* dont ma vieille tante m'avait si souvent raconté l'histoire, ainsi qu'à mes frères et sœurs, en versant des larmes abondantes. Ces deux petits écrits forment à peine un volume de mes œuvres complètes. Les histoires, comédies et pièces de vers contenues dans les dix-huit volumes de mes œuvres, furent pour la plupart composées à Thannhausen, dans le but d'instruire et de récréer la jeunesse, et

surtout pour servir de lectures à la fin de la classe. Les petites pièces de théâtre étaient exécutées au carnaval ou dans d'autres circonstances; mais elles ne purent être imprimées que lorsque je fus curé de Stadion, dans le Wurtemberg, et après qu'elles eurent subi les remaniements nécessaires. Une grande partie de mes œuvres ne fut composée que plus tard.

Je regarde comme une disposition spéciale de la Providence d'avoir été placé à Thannhausen, et je l'en remercie; j'espère aussi que ma présence et mes travaux n'y auront pas été sans quelque utilité. En ce qui concerne mes ouvrages pour la jeunesse, je ne puis m'empêcher de croire que si j'avais eu des loisirs convenables, et si je n'avais pas passé les meilleures années de ma jeunesse dans un enseignement inférieur, et dans les exercices continuels de la lecture, de l'écriture et du calcul, je serais devenu un écrivain. Pourtant, le bon Dieu ayant béni mes efforts au-delà de toute attente, je ne saurais assez lui en témoigner ma reconnaissance.

VIII.

QUELQUES MOTS SUR MA MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT.

Quand je fus chargé de la direction et de la surveillance de l'école de Thannhausen, je trouvai qu'on avait mis beaucoup de zèle à instruire les enfants, mais que la méthode était fort défectueuse. Dans la correction que j'en entrepris, je commençai par la lecture.

1. *La lecture.*

Pour apprendre les lettres aux enfants qui fréquentaient l'école pour la première fois, et qui étaient très-nombreux, je fis venir de Munich quelques alphabets de lettres imprimées, tant en gros qu'en petits caractères; je les fis suspendre sur de petites planches ayant à peu près quatre pouces de hauteur et deux de largeur, et soutenues sur le tableau par des perches transversales. Les enfants commencèrent par apprendre les grandes lettres. Ne voulant pas les retenir longtemps au *ba, bé, bi, bo, bu,* je leur fis aussitôt composer des mots ayant un sens, les uns de deux, puis de trois et enfin de plusieurs syllabes; par exemple : *Je, toi, nous, vous, œil, Dieu, monde,* etc.

Au lieu d'une demi-feuille collée sur du carton et chargée de petites lettres latines et allemandes, je ne laissai entre les mains des enfants qu'un petit feuillet in-8°, portant le petit et le grand alphabet avec des mots de deux et de trois syllabes.

Les lettres séparées, qui étaient sur bois, je les mis dans une boîte à cassetins, semblables à ceux d'une imprimerie. Ce système me rendit de bons services.

Pendant mon indisposition de quinze jours, je rédigeai un petit livre de lecture, composé d'une feuille unique. Je ne voulais d'abord y admettre que quelques phrases avec des monosyllabes; mais cet exercice me fit découvrir dans la langue allemande des propriétés toutes particulières. Il me fut très-facile de remplir la première moitié de la feuille en traitant de Dieu au moyen de phrases où n'entraient que des monosyllabes. Dans la seconde moitié, je parlai de Jésus-Christ, en me servant de syllabes séparées les unes des autres. Dans la suite, je trouvai qu'il serait aussi possible d'enseigner aux enfants, dans quelques feuilles seulement, ce qu'ils devaient savoir touchant le Saint-Esprit, en ne séparant plus les syllabes et en employant des lettres plus petites.

De ce travail sortit un petit livre que je fis relier avec du papier en couleur, et que je distribuai aux enfants en récompense de leur application. Ils furent étonnés d'y pouvoir lire de suite. J'avais fait en sorte

que l'*a, b, c* du petit et du grand tableau les mît en état de comprendre tout ce qui se trouvait dans le petit livre. Les enfants s'en allèrent tout joyeux à la maison en s'écriant : « Nous savons déjà lire dans ce beau petit livre! » Non moins grandes furent la joie et l'admiration des parents. « Les enfants, disaient-ils, ont plus appris dans six semaines qu'ils n'apprennent d'ordinaire pendant tout l'hiver. »

2. *L'écriture.*

Quant à la calligraphie, elle s'apprend difficilement dans les écoles du peuple, et dût-elle réussir parfaitement, ce serait peine perdue. Les enfants, voués à des travaux grossiers, ne trouvent point d'occasion de s'exercer, et leur main, appesantie par le travail, leur rendrait cet exercice presque impossible. Il vaut mieux insister à ce que les enfants apprennent à écrire d'une manière claire, lisible et correcte.

Je ferai encore remarquer que, dans le principe, je ne permettais pas aux enfants de toucher aucune plume. Je leur traçais avec la craie des lettres sur le tableau, et ils les reproduisaient avec plaisir. Je commençais par les plus simples et j'arrivais ensuite aux plus difficiles; et c'est ainsi que, même sous ce rapport, l'enseignement se faisait en commun. On épargnait passablement de papier, et on évitait les taches d'encre.

Sans doute, ces lettres ne se composaient encore que de traits grossiers; mais quand je leur mis la plume à la main, les traits plus déliés se formèrent d'eux-mêmes.

Pour apprendre l'orthographe aux enfants, il n'est pas nécessaire de les familiariser avec la grammaire. Tout ce qu'il y est dit des déclinaisons, des substantifs, des cas, du genre, du nombre, des conjugaisons des verbes, des temps, des modes, des verbes actifs, passifs et auxiliaires, des verbes réguliers et irréguliers, ils l'ont appris dès leur enfance, par l'exercice vivant du langage et de l'ouïe, et sans aucune espèce de théorie.

On n'a jamais entendu qu'un enfant se soit trompé d'article et ait dit : *la* cheval, *le* maison, *le* femme. Les petits enfants ont déjà dans leur intelligence le tableau des verbes irréguliers qui se présentent le plus fréquemment. On entend des dames qui connaissent à peine le nom de grammaire s'exprimer dans un langage pur et correct.

La première règle pour bien écrire est celle-ci : Faites attention à la bonne prononciation. La mauvaise prononciation est cause qu'on ne sait souvent quel signe employer, et qu'on prend pour une autre une syllabe qui rend le même son. La seconde règle est celle-ci : Consultez l'usage. C'est dans les livres écrits correctement que l'on voit s'il faut employer des lettres majuscules, s'il faut écrire *coq*

au lieu de *coque, neige* au lieu de *naige, poisson* au lieu de *poison.*

A l'aide de ces quelques règles, je menais mes élèves assez loin pour qu'ils écrivissent presque sans faute des pages entières que je leur dictais.

Pour le genre épistolaire, il est clair qu'on ne saurait rédiger convenablement une lettre sans avoir l'intelligence formée et sans être doué d'un cœur bon et noble. Supposé l'intelligence et le cœur cultivés, ce qui doit être l'objet des efforts continuels d'un maître, on doit se contenter de dire à ses élèves : « Ce que vous ne pouvez dire de bouche à votre ami, écrivez-le lui de la même manière que vous lui parleriez s'il était présent. »

Mais, pour confier au papier ses sentiments et ses pensées, il est besoin de petits exercices préparatoires; car rien ne s'apprend qu'à la longue et en s'élevant graduellement du plus facile au plus difficile. Il est plus aisé d'exprimer ce que l'on sait déjà que ce qu'il faut seulement imaginer.

Je commençai par raconter à mes élèves une histoire ou une fable, à la condition qu'ils l'écriraient; ce fut seulement ensuite que je leur fis écrire des lettres, soit sur la mort d'un enfant qui s'était noyé, soit sur la foire qu'ils avaient vue, sur un incendie, etc., en leur faisant exprimer les divers sentiments qu'ils avaient éprouvés.

Croyant nécessaire de leur donner des modèles de

lettres, je leur fis cadeau d'un petit livre contenant des lettres écrites par des enfants. Ils y virent ce qu'il fallait observer par rapport à l'adresse, à la signature, à la date, etc. Je leur appris aussi à fermer les lettres.

3. *Le calcul.*

Nos dix doigts sont autant de moyens naturels de compter. Ils conviennent parfaitement pour le calcul décimal, où l'on procède par dizaines.

On peut donc, au moyen des doigts, apprendre le calcul aux enfants, du moins les quatre premières règles. En les levant ou en les abaissant, on leur apprend à additionner, à soustraire, à multiplier et à diviser. 1 et 2 doigts font 3; 2 et 3 font 5; 2 ôté de 4, reste 2; 2 fois 2 font 4; 2 fois 3 font 6; 2 fois 4 font 8; 2 fois 5 font 10; 10 partagé en 2 donne 5, etc. Par ce moyen, les enfants comprennent le calcul en petit; car ce n'est pas une moindre difficulté que de commencer par les petites choses. Ainsi fait la nature; dans le grain de semence qui germe on aperçoit déjà le commencement de la plante.

Pour compter par dizaines, on dit à l'enfant d'ouvrir les 10 doigts; il voit alors une dizaine. Un autre enfant en ouvre encore dix; ce qui donne 2 dizaines, ou 20. Les 10 doigts d'un troisième enfant font, avec les 20 doigts des deux autres, 3 dizaines, ou 30. Les doigts de 10 enfants leur donnent l'idée de ce qu'est

une centaine. — On procède de même pour les centaines. Arrivé à mille, on peut se borner là en attendant; il est facile de donner une foule de devoirs qui ne dépassent pas le chiffre mille. Au reste, il est rare que dans la vie commune, dans les achats, les ventes, etc., on dépasse les mille. Il est donc inutile de tourmenter la jeunesse en lui parlant de centaines de mille et de millions.

Tout, dans l'enseignement des enfants, lecture, écriture, calcul, doit favoriser l'instruction religieuse. Quand il s'agissait de l'écriture, je leur donnais en modèles les paroles de Jésus-Christ; plus tard, je leur dictais quelques belles strophes empruntées à des cantiques religieux, et dans la suite, des cantiques tout entiers.

Mais comment s'y prendre pour le calcul? De même que Jésus-Christ avait fait de ses disciples des pêcheurs d'un genre exceptionnel, j'appris aux enfants à calculer le gain qui importe le plus à tous les hommes, selon ces paroles du Sauveur : « Que sert-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? »

J'appelai aussi leur attention sur le sens profond de ce mot de l'Ecriture : « Seigneur, apprenez-nous à compter nos jours, afin que nous devenions sages. » — « Notre vie sur la terre, a dit un auteur chrétien, n'est pas simplement une vie de manufacture, et la fin du monde n'est pas une foire de Francfort.

4. *L'instruction religieuse.*

Notre sainte religion a pour fondement les révélations divines contenues dans l'Ecriture sainte. L'histoire sacrée doit donc être la base de l'enseignement religieux.

C'est là ce que me prouva ma propre expérience.

Quelle joie j'éprouvais quand mon père nous racontait les touchantes histoires de la Bible! J'étais comme transporté en paradis. J'écoutais avec une émotion que j'éprouve encore maintenant, quand il nous racontait comment le Tout-Puissant créa le premier homme, le conduisit dans un jardin de délices, lui en montra les arbres couverts de fruits magnifiques et rafraîchis par de clairs ruisseaux; quand il nous disait que le Seigneur amena auprès d'Adam les oiseaux du ciel et les animaux des champs, pour qu'il apprît à les connaître et leur donnât des noms; quand il nous parlait de la création d'Eve, qui devait servir de soutien à Adam; de la vie innocente et joyeuse qu'ils menaient en paradis; de l'affabilité avec laquelle Dieu s'entretenait avec eux, et de l'affection paternelle qu'il leur témoignait.

Ces récits de mon père m'affectaient profondément. Je me sentais embrasé de l'amour de Dieu le plus sincère en voyant sa tendresse et sa bonté envers les hommes. Ces histoires, dont je me souviens encore, me firent plus avancer dans la con-

naissance et l'amour de Dieu, que toutes les instructions que je reçus plus tard de mes maîtres.

La suite de ce récit, où il est dit que Dieu permit à Adam de manger de tous les fruits du paradis, avec cette défense unique : « Vous ne mangerez point du fruit de cet arbre, autrement vous mourrez; » la curiosité d'Eve, qui, séduite par le serpent, s'approcha de l'arbre, entra en conversation avec le démon, qui lui demanda : « Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du fruit de cet arbre? » Cette réponse d'Eve : « Nous pouvons manger de tous les fruits de ce jardin; seulement Dieu nous a défendu de toucher à ceux-ci, en disant : N'en mangez point, n'y touchez point, sinon vous mourrez. » Cette réponse de Satan déguisé en serpent : « Eh non! vous ne mourrez point; Dieu sait très-bien que sitôt que vous en aurez mangé, vos yeux s'ouvriront, que vous saurez tout, le bien comme le mal, et que vous serez semblables à Dieu; » la crédulité d'Eve, qui eut plus de confiance en Satan qu'en Dieu lui-même; la vue de son bras étendu pour saisir le fruit, le manger et en présenter à Adam, qui en mangea à son tour; quand, dis-je, j'entendais ce récit, je tremblais et je frissonnais de tous mes membres.

Ces paroles que Dieu dit à Adam, après la violation de sa défense : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front; la terre sera maudite. Tu ne te nourriras qu'avec beaucoup de peine, jusqu'à ce que

tu retournes dans la terre d'où tu es sorti; » et celles-ci adressées à la femme : « Tu seras soumise à l'homme, et il sera ton maître; tu enfanteras dans la douleur; » ces paroles racontées par mon père me transportaient. Je me souviens encore des avertissements qu'il me donnait, en m'exhortant à éviter le péché comme on fuit un serpent venimeux. Ce châtiment du premier péché m'allait d'autant plus à l'âme, que nous le voyons aujourd'hui encore fondre sur tous les pécheurs.

Les histoires subséquentes me montraient également la manière dont Dieu punit les hommes qui lui désobéissent, et comment, au contraire, il met sa complaisance dans ceux qui lui sont soumis : depuis Abraham, qui fut fidèle à cette parole du Seigneur : « Marchez devant moi, et soyez parfait, » jusqu'à Jésus-Christ, qui mourut par amour pour nous, et fut obéissant à son Père céleste jusqu'à la mort de la croix.

Toutes ces histoires que mon père m'avait racontées, je m'efforçai de les répéter aux enfants, sur lesquels elles firent la même impression que sur moi.

Et ce que je faisais en petit comme précepteur privé avec les enfants qui m'étaient confiés, je le reproduisais en grand comme maître de religion. Pendant mon premier vicariat, j'avais peine à obtenir dans l'explication du catéchisme de l'école l'attention que je désirais; mais quand j'eus commencé

l'enseignement de la religion par l'histoire sainte, il en fut tout autrement. Les enfants écoutèrent avec une attention soutenue, et quand je cessais de raconter, ils me priaient tous à haute voix et unanimement de continuer. Quand je racontai l'histoire de Joseph, tous fondirent en larmes. La passion de Jésus-Christ exposée en détail leur allait tellement au cœur, que la compassion et la tendresse qu'ils éprouvaient pour Celui qui avait tant souffert par amour pour nous, et qui était mort pour notre salut, les faisaient pleurer amèrement. Après la classe, les enfants couraient en toute hâte à la maison, et racontaient ces belles histoires à leurs parents, qui, ignorant une foule de détails historiques de l'Ancien-Testament, les écoutaient avec plaisir.

Je crois nécessaire d'ajouter ici quelques observations.

S'il est incontestable qu'on ne saurait raconter toute l'histoire biblique aux enfants, il l'est également que les faits principaux, bien qu'il faille omettre çà et là quelques expressions et quelques circonstances, peuvent être présentés à la jeunesse sous une forme accessible à leur intelligence et touchante pour leur cœur. Un docteur de l'Eglise, comparant l'Ecriture sainte à l'Océan, a dit qu'un agneau pouvait sans danger en aborder les rives, mais que plus loin elle était si profonde qu'un éléphant ne pourrait en toucher le fond.

Un simple résumé de l'histoire sainte n'atteindrait point ce but. Un abrégé est lu avec plaisir par ceux qui connaissent déjà l'histoire; les événements connus se représentant alors à leur esprit, leur fournissent suffisamment d'idées et de pensées; mais l'intelligence des enfants et de tous ceux qui ne sont pas très-familiarisés avec l'Ecriture sainte, reste vide, et leur cœur froid et insensible.

Si le narrateur dépouille Joseph de ses vêtements, s'il ne parle point de ses songes, s'il enlève à David sa harpe, l'histoire biblique perdra toute sa grâce.

En général, les savants historiens de notre époque, même les historiens profanes, emploient un genre d'exposition qui diffère totalement de celui de l'Ecriture. Ils trouveraient indigne et inconciliable avec le ton élevé de l'histoire, tel qu'ils se le représentent, de rapporter un entretien semblable, par exemple, à celui-ci, raconté au premier livre de Moïse, chapitre XXIX. « Jacob vint auprès d'une fontaine où se trouvaient trois troupeaux de brebis, et il dit aux bergers : « D'où êtes-vous, frères bien-aimés? » Ils répondirent : « De Haran. — Connaissez-vous Laban, fils de Nachor, reprit Jacob? — Nous le connaissons parfaitement. — Comment se porte-t-il? — Très-bien. » Ils trouveraient maladroit d'accueillir dans l'histoire de pareilles conversations. Pour nous, gens ignorants, ces détails nous plaisent; nous aimons à entendre parler des hommes qui

s'entretiennent comme nous et conversent avec une aimable familiarité.

Le petit chien de Tobie n'est pas non plus du goût d'une foule de ces messieurs. Dans un examen public, au moment où les élèves lisaient dans l'histoire sainte que je publiai plus tard, un inspecteur scolaire déclara publiquement, en présence de tous les auditeurs, que ce petit chien était une invention de l'auteur. A ces mots, le maître de religion apporta l'Ecriture sainte, et lut dans le livre de Tobie le passage où il est question du chien qu'on voulait chasser. Mais assez sur ce sujet. Si j'ai eu quelques succès dans les ouvrages que j'ai écrits pour les enfants, c'est à la lecture assidue de la sainte Ecriture que j'en suis redevable.

J'aborde maintenant la question principale. Comment peut-on utiliser l'histoire sainte dans l'explication du catéchisme? Et quel est celui d'entre tous les catéchismes qui répond le mieux à ce but?

Je me décidai pour le petit catéchisme du Père Canisius. Cet auteur fut, à cause de sa science et de sa piété, hautement vénéré par les papes Jules III, Pie IV, Pie V, Grégoire XIII, et par les empereurs Ferdinand I et Maximilien II. Saint Charles Borromée lui écrivit pour le féliciter de ses nombreux et salutaires travaux. On ne saurait assez admirer l'activité prodigieuse qu'il déploya. Il fut appelé tour à tour à Ingolstadt comme professeur de théologie, à Vienne

comme prédicateur à la cour, à Augsbourg comme prédicateur de la cathédrale à l'époque de la fermentation religieuse, puis de là au concile de Trente. On est étonné du profond respect dont il était partout entouré. Plusieurs évêchés et même la dignité de cardinal lui furent offerts; mais son humilité ne lui permit pas de rien accepter. Quant à son petit catéchisme, il fut, du vivant même de l'auteur, introduit dans toutes les écoles du peuple, et réédité près de quatre cents fois.

La brièveté est un des avantages de ce livre. Canisius disait lui-même, dans la préface d'une nouvelle édition publiée à Fribourg en Brisgau, en 1599, deux ans avant sa mort : « Plaise à Dieu qu'il en vienne encore un après moi qui soit en état de présenter les vérités fondamentales de notre religion avec encore plus de clarté, de netteté et de précision. Mais que quelques-uns veuillent augmenter sans cesse mon catéchisme et y ajouter toujours de nouvelles questions, c'est ce que je désapprouve pour plusieurs raisons. » Il voulait que le catéchisme des enfants ne contînt que les premières notions et les vérités essentielles de la religion chrétienne, et non pas que ce fût un *compendium* complet.

Une autre qualité de cet ouvrage, c'est la division du catéchisme en cinq chapitres seulement, et l'enchaînement des matières. On y voit successivement : les douze articles du symbole, les sept demandes du

Pater, les sept sacrements, les dix commandements de Dieu, etc.; de telle sorte que les enfants peuvent tout compter sur leurs doigts, et le retenir facilement dans la mémoire. Quant au style des propositions en particulier, il est tout entier conçu dans le style lapidaire. Je me souviens encore parfaitement que, dans mon enfance, il me fallut peu de temps pour apprendre ce catéchisme, que je n'ai jamais oublié depuis. Nous avions, en outre, un grand catéchisme dont nous apprenions des chapitres entiers que nous récitions publiquement à l'église; l'un faisait la question et l'autre répondait. Mais, je dois l'avouer, bien que j'eusse une excellente mémoire et que je pusse réciter mes leçons avec la plus grande facilité, il me serait maintenant impossible de dire simplement quels sont les chapitres que j'ai appris.

Le catéchisme en général comprend, dans les trois premiers chapitres, la religion intérieure : la Foi, l'Espérance et la Charité. C'est ce qu'atteste l'apôtre saint Paul, et saint Augustin dans son *Enchiridion*.

Mais comme nous ne saurions, sans une grâce particulière de Dieu, ni avoir une foi vivante, ni espérer avec confiance, ni aimer le Seigneur pardessus toutes choses, ni observer les commandements de Dieu, Jésus-Christ a établi les sacrements, signes sensibles de la grâce invisible. C'est par eux qu'à notre entrée dans la vie, et pendant tout le cours de

notre existence, y compris le combat de la mort, nous recevons d'en haut les forces nécessaires. Le quatrième chapitre, qui traite des sacrements, est donc parfaitement à sa place.

Mais, dit-on, pourquoi encore un cinquième chapitre, traitant de la justice chrétienne? Celui qui, possédant la foi, l'espérance et la charité, reçoit dans les sacrements les moyens de les pratiquer, celui-là n'est-il pas déjà juste? — On n'en saurait douter. Ce cinquième chapitre a pour objet de montrer comment l'homme peut coopérer à la grâce divine, comment il doit commencer l'œuvre de sa justification, quels moyens il doit prendre pour éviter le mal et faire le bien.

Pour éviter le mal, l'homme doit résister aux premières excitations des sept péchés capitaux; il doit être fidèle aux inspirations du Saint-Esprit, et ne commettre aucun péché contre lui; il doit réfléchir quels progrès peut faire dans le mal un homme qui a oublié Dieu, et dans quels crimes affreux il peut tomber, crimes qui, étant déjà punis ici-bas par la justice, tels que le meurtre, l'oppression des veuves et des orphelins, etc., sont pour cette raison appelés péchés qui crient vengeance au ciel. Il doit aussi faire en sorte de ne point participer aux péchés d'autrui.

Pour pratiquer le bien, un chrétien doit se vouer aux trois plus beaux exercices qui favorisent l'accom-

plissement de nos principaux devoirs envers Dieu et envers le prochain : la prière, le jeûne et l'aumône. Il doit rechercher toutes les occasions de témoigner sa charité à ses semblables par des œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle; il doit se familiariser avec les paroles de Jésus-Christ, surtout avec les huit béatitudes; il doit méditer souvent sur les quatre fins dernières de l'homme, la mort, le jugement, l'enfer et le ciel, afin de ne jamais pécher.

Si la Foi, l'Espérance et la Charité présentent la religion sous son côté intérieur, la réception des sacrements et l'exercice de la justice chrétienne nous en révèlent la forme extérieure.

Les sacrements sont la liturgie, prise dans son acception la plus élevée, et la pratique de la religion chrétienne est l'ascétisme du christianisme.

Les pages suivantes des *Souvenirs du chanoine Schmid* ont été publiées par son neveu, Albert Werfer, d'après les manuscrits de l'illustre auteur, surpris au milieu de son travail, par le choléra, le 5 septembre 1854.

Toutefois, je me hâte de le dire, la suite de ce récit ne perd rien de son charme pour avoir été continuée par une main étrangère. M. Werfer s'est du reste contenté, dans une foule de cas, d'ordonner les matériaux que le chanoine n'aurait pas manqué d'admettre dans sa narration.

LE TRADUCTEUR.

I.

VOCATION ET CARRIÈRE LITTÉRAIRE.

Christophe Schmid bénéficier et inspecteur scolaire à Thannhausen.

Christophe Schmid explique, à la fin du premier volume de ses *Souvenirs,* comment il faisait la classe à Thannhausen. Ce chapitre renfermera donc uniquement ce que l'auteur a passé sous silence et n'a point voulu révéler.

L'une de ces élèves encore en vie, la femme de l'instituteur de Thannhausen, décrit ainsi les relations de Schmid avec les enfants qu'il enseignait. « Il parlait aux enfants avec la même cordialité que ce pieux vieillard avec Henri de Eichenfels et que Geneviève avec Souffre-Douleur. Son apparition en classe était toujours, pour nous autres enfants, un moment de joie. Tous écoutaient avec attention ses douces paroles, quel que fût l'objet qu'il traitât, mais principalement lorsqu'il appuyait ses explications d'exemples et d'histoires instructives. Quand la leçon était achevée, ce tendre ami était généralement assailli par cette demande : « Une historiette! une historiette! » et rarement la prière était

rejetée. Avec un visage souriant, il montait encore une fois dans sa chaire, placée dans un coin de la salle, et tous jetaient sur lui des regards où brillaient la joie et le contentement. »

Afin de donner à ses élèves une bonne direction en matière de style épistolaire, Schmid, outre son ouvrage intitulé : *Bonheur d'une bonne éducation*, composa des *Lettres adressées par un ouvrier qui voyage à l'étranger, à son petit frère qui est à la maison.* Ce dernier ouvrage n'est pas encore imprimé; peut-être pourrait-il servir aux enfants de modèle de style épistolaire ou de livre de lecture. L'auteur fait parcourir à cet ouvrier une partie de la Souabe, d'où il donne de temps en temps des nouvelles sur ce qu'il a vu de plus remarquable dans les villes. Il parle de ses expériences, des hommes avec lesquels il a fait connaissance, et dit entre autres que c'est à l'étranger seulement qu'il a bien compris combien on est heureux d'avoir de bons parents, etc. « C'est d'après ces sortes de modèles, continue l'élève, que nous étions obligés de composer nos lettres. Il ne nous tourmentait pas en nous surchargeant de règles grammaticales difficiles à comprendre. Peu de règles et beaucoup d'exercices était son principe. Combien nos idées naïves et enfantines devaient l'amuser! Il avait coutume de lire nos compositions sans citer les noms des élèves, afin d'exciter la gaieté, et il

nous disait comment il aurait fallu s'exprimer. Les punitions étaient extrêmement rares, car nous l'aimions et le craignions tout à la fois, et son enseignement était aussi attrayant qu'instructif.

» Je me souviens qu'un jour il était tout-à-fait hors de lui-même au sujet d'un enfant qui lui avait soutenu un mensonge, car il n'y avait rien qu'il détestât tant que ce vice. Il infligea au coupable une punition extrêmement rigoureuse. Il plaçait au-dessus de tout l'amour de la vérité, l'innocence enfantine et la pureté des mœurs. C'est à les conserver que tendait son enseignement, où respirait la plus grande douceur. »

Christophe Schmid initia les élèves de la troisième classe aux plus importantes notions de l'histoire naturelle. Dans ce but, il apportait quelquefois en classe un microscope au moyen duquel il faisait regarder aux enfants de petits insectes et autres objets. Il profitait de cette occasion pour leur faire admirer la sagesse avec laquelle Dieu a créé ces animaux imperceptibles à la vue. Par là les enfants concevaient plus de respect pour ces petites créatures, auxquelles ils n'auraient pas d'ailleurs fait attention, et la délicatesse du sentiment se développait en eux. Au reste, l'enseignement de Schmid n'était pas circonscrit dans les quatre murs de l'école; il conduisait à la campagne les plus grands de ses élèves, afin de leur faire admirer, par une vue immédiate,

les merveilles de la création. Dans les belles matinées de printemps et d'été, il les accompagnait sur une charmante colline située hors du village, où ils attendaient ensemble le délicieux spectacle du soleil levant, et célébraient la bonté du Créateur. C'était là une récompense qu'il leur promettait s'ils étudiaient bien. Plus tard, ses élèves parlaient encore avec enthousiasme de ces jours heureux de leur enfance, où leur maître leur faisait si bien sentir l'amour de Dieu envers les hommes, et leur prouvait que la méditation des beautés ineffables que Dieu a semées dans la nature appartient aux plus pures jouissances de l'homme.

Pour faire plaisir aux enfants et leur montrer d'une manière aussi amusante qu'instructive, des objets placés à une grande distance, il apportait avec lui une lunette d'approche. Il les conduisait aussi dans les forêts, leur apprenait à connaître les plantes vénéneuses, comme aussi l'utilité et la beauté des fleurs et des arbres.

Schmid obligeait ses élèves à transcrire sur des cahiers les leçons qu'il leur donnait sur l'histoire naturelle, la géographie et autres connaissances utiles, et il les exhortait à les conserver soigneusement pour plus tard. Aujourd'hui encore, plusieurs de ces cahiers, écrits en 1798 et 1799, se trouvent entre les mains de pères et de mères de familles.

Christophe Schmid considérait le chant comme l'un des plus nobles moyens d'éducation. Avant son arrivée à Thannhausen, on ne chantait point à l'école, ou du moins rarement. Il n'y avait pas encore à cette époque de recueil de cantiques pour les enfants. Schmid composa exprès pour eux des chants que ses élèves furent obligés de copier dans de petits cahiers, en guise d'exercice d'orthographe et de calligraphie. M. Singer (chanteur), vicaire de Thannhausen, excellent musicien, y adapta des mélodies simples, et bientôt l'école retentit de cantiques où respiraient la douceur et la piété.

Afin que ces chants fissent une impression plus agréable, Schmid choisissait toujours ceux qui convenaient le mieux à la saison où l'on se trouvait. Quand commençait l'hiver, époque à laquelle l'école était le plus assidûment fréquentée, il dictait des cantiques pour l'hiver. Le printemps était salué par des hymnes joyeux qui célébraient le réveil de la nature. En été, on apprenait des chants du matin, des chants du soir et des chants de la moisson. Plusieurs de ces chansons figurent dans les *Blüthen* de Schmid, et d'autres sont encore inédites.

Mais le plus important objet d'enseignement était toujours, aux yeux de Schmid, celui de la religion. Quelque zèle qu'il mît à ce que les enfants pussent lire, écrire, calculer correctement, et fussent initiés à une foule de connaissances utiles, c'est à la reli-

gion qu'il consacrait le plus de soins. Il faisait tout ce qui dépendait de lui pour semer, d'une main habile et délicate, les germes de notre sainte religion dans les cœurs des enfants, pour conserver leur innocence et éloigner tout ce qui aurait pu troubler la sérénité de ce ciel sans nuage. Il rédigea lui-même un petit catéchisme, calqué sur celui de Canisius, et dont il se servit journellement pour l'instruction des enfants. Il profitait de toutes les occasions pour leur inspirer le sentiment des choses saintes. « A l'approche de Noël, par exemple, écrit à ce sujet son élève, il rappelait aux enfants l'histoire de cette fête, et leur faisait observer que ce jour était principalement pour les enfants une fête de réjouissance. Le bel usage de faire des crèches ayant disparu peu à peu au commencement de ce siècle, il apportait quelquefois en classe de magnifiques gravures encadrées et coloriées, qu'il montrait aux enfants afin de bien graver dans leur esprit les faits de l'histoire sainte, tels que la salutation de l'ange, Jésus au temple, etc. La veille de chaque dimanche et fête, l'image qui représentait le fait dont il était question dans l'Evangile du jour, était suspendue en classe et expliquée, et elle restait là jusqu'au dimanche ou jusqu'à la fête suivante, afin que les enfants l'eussent constamment devant les yeux. Chaque année, le jour de Noël, nous avions à reproduire pour devoir ce que nous avions retenu du sermon.

Les plus laborieux étaient récompensés par une belle image.

» Christophe Schmid choisissait quelques sujets intéressants de l'Ancien et du Nouveau-Testament, et qui plaisaient d'autant plus aux enfants qu'ils en connaissaient déjà l'histoire. Il nous distribuait aussi en grand nombre de petits livres magnifiquement reliés, ainsi que des cahiers. »

Pendant tout le carême, il mettait un soin particulier à bien préparer les enfants à la confession et à la communion.

Son élève écrivait à ce sujet : « Pendant les quinze premiers jours du carême, tous les élèves qui devaient recevoir l'un ou l'autre sacrement assistaient au catéchisme de dix à onze heures. L'enseignement roulait principalement sur la passion de Jésus-Christ, sur l'institution de l'Eucharistie, sur l'amour du Sauveur pour les hommes et sur la mort qu'il a endurée en expiation de nos péchés. Au bout des quinze jours, les élèves étaient séparés. Un jour le catéchisme se faisait pour ceux qui se disposaient à la confession, et un autre jour pour ceux qui se préparaient à la communion, conformément au plan du catéchisme de Schmid. Nous n'apprenions par cœur que quelques passages et quelques prières fort courtes. Cet enseignement n'était point une affaire de mémoire; les explications étaient données avec tant de clarté et d'onction, que nous compre-

nions de plus en plus l'importance de l'acte auquel nous nous préparions. La dernière semaine était consacrée à un examen qui était très-sévère pour les communiants. Comme cette épreuve durait fort longtemps, l'heure de la classe n'y suffisait pas, car chacun devait être examiné en détail. Ceux-là seuls étaient admis à la communion, qui avaient bien compris leur catéchisme et en avaient donné des marques suffisantes. Les pleurs n'étaient pas rares quand de plus âgés étaient refusés, tandis que de plus jeunes, qui s'étaient distingués par leur application, étaient jugés dignes. Mais ni les larmes ni les supplications, même de la part des parents, ne servaient de rien. Cette sainte action était tellement importante aux yeux de notre respectable maître, qu'il apportait le plus grand scrupule dans l'examen de chaque élève, et ne pouvait assez répéter ce mot de l'Apôtre : « Celui qui mange indignement, mange sa propre condamnation. »

» L'examen ne consistait point dans une récitation de phrases apprises de mémoire; les questions étaient posées de telle sorte que les réponses indiquaient si l'enseignement avait été compris, et que le maître pouvait s'assurer si le cœur de l'enfant était suffisamment digne de devenir la demeure du Très-Haut.

» Quand arrivait le jour des confessions, Schmid donnait principalement ses soins aux petits enfants

qui devaient recevoir pour la première fois le sacrement de pénitence. Il se mettait tout-à-fait à leur portée, priait devant eux avec la plus touchante dévotion, leur indiquait encore une fois comment ils devaient examiner leur conscience, et leur aidait à exciter en eux des sentiments de repentir et de bon propos. C'est seulement après cette préparation qu'ils pouvaient s'approcher en ordre du confessionnal, où Schmid unissait la douceur la plus tendre à la sévérité la plus rigoureuse.

» Le jour de la communion des enfants, qui, à Thannhausen, était celui de la fête des Sept-Douleurs-de-Marie, était pour lui le plus beau jour de fête. Quand, le matin de ce jour solennel, il apparaissait au milieu de nous, une sainte allégresse se remarquait dans tout son extérieur. Une demi-heure avant l'office, nous nous rendions en classe, modestes, silencieux et parés de nos habits de fêtes. Il apparaissait au milieu de nous, revêtu de son surplis, qui, ces jours-là, était toujours d'une blancheur éblouissante. La noble gravité avec laquelle il montait dans sa chaire et promenait ses regards au milieu de nous, produisait un silence solennel. Il nous adressait alors une petite allocution pour nous expliquer avec quelle piété nous devions nous approcher de la sainte communion. La beauté de nos vêtements lui servait d'occasion pour nous parler de la parure de l'âme et des vertus dont nos cœurs devaient être

ornés en ce saint jour. Il nous entretenait de l'amour infini que Jésus-Christ témoigne aux hommes en voulant bien habiter dans leurs cœurs, de la grande pureté où nous devions être pour recevoir Celui qui est la pureté même, des grâces abondantes qui sont le fruit d'une bonne communion : et tout cela il nous le disait avec une gravité si solennelle et une émotion si profonde, qu'après bientôt cinquante ans j'ai encore parfaitement présentes à l'esprit ses paroles et sa figure.

» Le discours achevé, il se rendait à l'église, où nous le suivions deux à deux en observant un profond silence. En entrant dans le lieu saint, on apercevait sur l'autel un touchant tableau représentant le Sauveur lors de la fraction du pain. Après l'élévation, Schmid, afin de donner un nouvel essor à notre piété, récitait lentement et à haute voix les prières de la communion qui se trouvent dans le catéchisme, puis, les yeux baissés et les mains jointes, nous nous approchions de la sainte table. Afin que nous ne fussions point distraits dans notre dévotion, il n'était permis de nous distribuer nos billets de communion que lorsque la cérémonie était entièrement terminée. Après la communion, Schmid récitait de nouveau les prières, et il nous abandonnait à nos sentiments de piété, en ayant soin pour cela de nous remettre d'excellents livres de prières.

» La cérémonie fut encore plus solennelle quand

Schmid eut transféré cette fête au premier dimanche après Pâques; il avait fixé ce jour afin que la paroisse tout entière, les parents surtout, pussent s'approcher de la sainte table avec leurs enfants. Le souvenir des prédications qu'il faisait chaque fois en cette occasion, et l'émotion profonde que les assistants manifestaient par leurs larmes abondantes, resteront éternellement présents à ma pensée. Quelle douce consolation que d'être reçu, si bien préparé, dans les bras du divin Ami de l'enfance! De telles impressions agissent sur une vie entière. Toute la paroisse se répandit en larmes, quand, après la malheureuse expédition de Russie, Schmid exhorta, en ce jour de communion générale, les enfants à prier Dieu, au moment où le Sauveur descendrait dans leurs cœurs, d'accorder la paix au monde, aux fidèles et à toute créature humaine! Avec quelles couleurs saisissantes il dépeignit les horreurs de la guerre! Avec quelle tendresse il consola les parents et les frères et sœurs, des pertes douloureuses qu'ils avaient faites! Avec quelles vives instances il conjura les enfants de prier pour ces infortunés soldats partis pour la Russie! Lorsque, à la fin de son discours, il fit ressortir les avantages que la paix aurait pour le monde et pour tous ceux qui, ayant un cœur humain, sont exempts de péchés et vivent dans l'amour de Dieu et de Jésus-Christ; quand il dit que nous nous reverrions tous un jour et habi-

terions ensemble le séjour de la paix éternelle, il fut petit le nombre des assistants dont les yeux ne se mouillèrent point de larmes, et dont le cœur demeura insensible.

» Je n'oublierai point non plus ce discours de première communion où il dit que ce jour-là était une fête et pour les parents, et pour les enfants; une fête d'allégresse et de reconnaissance; une fête où l'on contractait de nouvelles obligations, concevait de magnifiques espérances, et où la prière était douée d'une efficacité toute spéciale. Comme chacune de ses paroles était exprimée avec force et pénétration! Avec quelle sainte gravité il rappela en finissant l'immense responsabilité des parents et le compte que le Seigneur exigerait d'eux un jour! Quand l'orateur ajouta ces mots : « Plaise à Dieu que vous puissiez alors, comme vous le faites en ce moment, conduire vos enfants au Seigneur, et lui dire : Voici que je vous rends, Seigneur, ceux que vous m'aviez confiés! Mais, hélas! qu'il serait terrible si vous étiez obligés de faire cet aveu : Un seul de ces enfants s'est égaré! » il fut lui-même tellement saisi, que les larmes lui vinrent aux yeux, et que la suite de son discours fut prononcé d'un ton si ému, qu'il n'avait presque plus de voix. Qui aurait pu rester insensible à ce spectacle? Voilà comment cet ami de l'enfance conduisait la jeunesse à Celui qui a dit lui-même : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

» Les examens scolaires étaient faits avec beaucoup de solennité : c'était chaque fois une fête pour le maître, pour les parents et pour les enfants. Tous les assistants admiraient l'aplomb des élèves et la justesse de leurs réponses. Schmid faisait relier magnifiquement les livres de prix et les distribuait lui-même. Il écrivait toujours sur le premier feuillet blanc quelques vers qu'il composait lui-même. Voici les lignes qu'il écrivit sur le livre de Mayerhofer, qui avait mérité le premier prix d'écriture :

Fleisz bring Ehre,
Fleisz bring Freude!
Diese Lehre
Gibt Dir heute
Dieses gold'ne Buch.
Willst Du Ehre,
Willst Du Freude,
Folg der Lehre,
Bleib wie heute
Fleisig stets und gut!

« Le travail procure l'honneur, le travail procure la joie. Cette vérité vous est prouvée aujourd'hui par ce livre d'or.

» Voulez-vous l'honneur, voulez-vous la joie? Restez fidèle à cette vérité, restez ce que vous êtes aujourd'hui, vertueux et ami du travail. »

Sous la douce et paternelle direction de C. Schmid, l'école de Thannhausen devint une école modèle.

Le commissaire, M. Muller, étant venu la visiter un jour, disait aux élèves à la fin d'un examen public : « J'attendais beaucoup de l'école de Thannhausen ; mais vous avez dépassé mes espérances. » Il exigea que l'élève qui avait été le premier copiât au net le sujet qu'il lui avait donné à traiter, pour l'emporter à Augsbourg. Stéphani, membre du conseil scolaire, s'exprimait dans le même sens ; on trouve encore dans les papiers de Schmid un document émané de la direction des écoles, où celle-ci lui donne ce témoignage qu'il a élevé son école au rang d'école modèle.

De jeunes instituteurs, ainsi que des ecclésiastiques du voisinage, venaient également assister aux examens publics pour observer la méthode que Schmid suivait dans son enseignement, et pour former leurs écoles sur la sienne.

Quand, lors de ses visites scolaires, Schmid se rendait dans les autres écoles du district, tous les enfants se réjouissaient de le voir arriver. Il existe encore aujourd'hui dans les villages, ajoute son élève, de vieilles gens qui disent : « Comme nous étions contents quand ce monsieur venait pour l'examen ! Il nous traitait avec tant de bonté, et il était si content de nous et de nos examens ! »

Aucun maître n'avait à craindre qu'il se montrât trop sévère et lui fît publiquement des reproches. Schmid était envers tous plein de bonté et de dou-

ceur ; il lui eût été impossible de faire de la peine à qui que ce soit, surtout quand il remarquait de la bonne volonté et une conduite irréprochable. Ceux qui étaient en défaut, il les avertissait en particulier et les traitait avec beaucoup d'égards, surtout les anciens. Schmid a donné dans son récit intitulé *les deux Frères,* une image fidèle de la manière dont il procédait dans ses examens publics.

Pour faire plaisir aux enfants, récompenser leur application et leur inspirer une nouvelle ardeur, Schmid organisait de temps en temps des fêtes de la jeunesse. Les jeunes comtes de Stadion étant venus un jour à l'école de Thannhausen, après avoir examiné quelques élèves, ils donnèrent au maître trois thalers en le priant de les consacrer à récréer les enfants. Schmid conduisit ses écoliers sur une place couverte de gazon et ombragée d'arbres, leur fit servir du pain et de la bière blanche, présida lui-même aux jeux, et resta au milieu des enfants depuis midi jusqu'au soir. Si minces que fussent ses appointements, il ne laissait pas de leur faire plusieurs cadeaux en prenant sur ses propres ressources. Afin de rendre la joie plus grande et de ne point faire de jaloux, il voulait qu'ils fussent tirés au sort. Chaque enfant recevait ainsi quelque chose, et la joie était universelle. Schmid n'ignorait pas quel plaisir font aux enfants les cadeaux même les plus insignifiants.

A cette époque, l'école du dimanche n'était pas encore instituée. Le but que Schmid s'était proposé en organisant ce nouveau cours, était de fournir à ceux qui ne fréquentaient plus les classes de tous les jours l'occasion de répéter ce qu'ils avaient appris, ou d'agrandir le cercle de leurs connaissances. A la lecture, à l'écriture et au calcul, il joignit des leçons de géographie et d'histoire naturelle, fort instructives pour les habitants des campagnes. Comme ses leçons étaient extrêmement attrayantes et qu'il savait présenter avec clarté les plus difficiles questions, l'amour de la science fut excité au plus haut degré. « On voyait, écrit son élève, jusqu'à des adultes parvenus déjà à la vingtième année, accourir avec joie et empressement à la maison d'école. Souvent nous ne nous apercevions que le temps s'écoulait que lorsque, en hiver, la nuit survenait, ou qu'en été le soleil disparaissait à l'horizon. On en entendait alors plusieurs dire en sortant : « J'aurais encore écouté bien plus longtemps ! »

» C. Schmid, afin d'égayer les esprits, savait toujours joindre l'utile à l'agréable ; les fréquentes lectures qu'il nous faisait étaient à la fois intéressantes et instructives. Il profitait de toutes les circonstances d'où nous pouvions tirer quelque utile leçon, ou qui étaient de nature à faire sur nous une impression durable. Ainsi l'archiduchesse Marie-Louise, épouse de Napoléon, passant dans la ville d'Augsbourg, et

BIBLIOTHECA

plusieurs habitants de Tannhausen y étant accourus pour la voir, Schmid nous lut pendant la classe du dimanche la pièce de Schiller intitulée *le Comte de Habsbourg,* où le poète, exaltant la profonde piété de la maison d'Autriche, dit qu'elle est un héritage de la famille des Habsbourg. Après avoir cité les belles paroles qu'un saint prêtre avait prononcées dans un esprit prophétique plusieurs siècles auparavant, il dit que c'était principalement sur les filles de cette maison que reposait la bénédiction du ciel, que l'Autriche avait presque toujours été redevable de la prospérité dont elle avait joui aux heureuses alliances de ses filles, et que Marie-Louise en particulier serait peut-être, après une guerre prolongée, le gage d'une paix solide et durable.

» Un malfaiteur ayant été exécuté près d'Ursberg, il nous lut, le dimanche précédent, un manuscrit où était décrite la manière dont Sailer s'y prit pour convertir un pécheur endurci, Georges Schussmann, condamné à mort. C. Schmid nous fit remarquer les salutaires leçons que la jeunesse pouvait tirer de l'histoire de ce malfaiteur, de ses aveux et des conseils qu'il donnait à sa femme les derniers jours de sa vie. Il ne voulait pas que cette exécution fût simplement une scène horrible offerte en pâture à notre curiosité.

» De cette manière nous nous habituions à réfléchir sur chaque événement qui se présentait, à

en tirer les conséquences et à ne point le voir passer avec indifférence. »

Les exercices de chant, commencés dans la classe de tous les jours, furent aussi introduits dans les cours du dimanche. C. Schmid exhortait ses disciples à chanter hors de l'école les cantiques qu'ils y avaient appris. Ecoutons ce que son élève écrit à ce sujet : « En été, pendant les beaux jours de dimanches, lorsque l'école était terminée, ou le soir, quand les travaux avaient cessé, des groupes de joyeux écoliers, auxquels venaient souvent se joindre d'autres étudiants plus âgés, faisaient retentir de leurs chants joyeux les collines, les bosquets et surtout la petite forêt anglaise. Souvent, quand des hôtes illustres venaient rendre visite à M. Schmid, dont la renommée commençait à s'étendre, nous eûmes l'honneur d'exécuter nos chants, qui nous valaient de magnifiques éloges. Un jour que nous avions appris un beau cantique de la moisson, Schmid nous dit après la classe du dimanche : « Eh bien! jeunes moissonneuses, quand vous irez dans les champs, chantez tout à votre aise cet hymne de la moisson! » L'une de nous lui ayant répondu : « Ah! oui, quand on a soif à mourir, on n'est souvent guère disposé à chanter, » il rit de tout son cœur. »

Depuis l'époque où M. le directeur des écoles composa ses contes, qui eurent une vogue et un

retentissement si prodigieux, l'école du dimanche fut plus fréquentée que jamais; car c'était là qu'il en faisait la lecture avant de les livrer à l'impression. Ses élèves, surtout celles qui étaient douées de plus de sentiments, debout devant la porte de l'école, attendaient avec impatience le moment où elles verraient la porte s'ouvrir, et ce tendre ami de la jeunesse apparaître avec son manuscrit sous le bras. Ces lectures étaient en quelque sorte un supplément aux leçons; car c'était à la seconde heure seulement que les impatients désirs des élèves étaient satisfaits. On terminait le sujet entamé, et tous écoutaient avec une attention soutenue la lecture extraordinairement attrayante de l'auteur. Souvent l'émotion devenait telle, que non-seulement les larmes et les sanglots éclataient de toutes parts, mais qu'il fallait interrompre la lecture jusqu'à ce que les auditeurs fussent revenus à eux-mêmes. La plupart de ces larmes d'attendrissement furent arrachées par la lecture de *Geneviève* et de *la Corbeille de fleurs*. *Geneviève* fut lue dans notre école deux ans avant sa publication. Les élèves, ne pouvant se rassasier d'écouter, ne remarquaient point que le temps s'écoulait, et priaient en grâce l'infatigable lecteur de continuer encore. Quand une histoire était commencée, on se réjouissait d'un dimanche à l'autre pour en entendre la suite.

Aussi, il fallait voir l'émulation qui existait parmi les meilleurs de ses élèves. Plusieurs, après la lecture de *la Corbeille de fleurs,* écrivirent de mémoire des feuilles entières. Cependant, ces beaux récits ne restèrent pas seulement une affaire de mémoire, ils influèrent encore sur la conduite de plusieurs filles de Thannhausen, et on en vit un grand nombre se distinguer par leur modestie, leur innocence, leur piété et leur amour du travail, s'efforcer d'imiter les vertus d'une Geneviève, d'une Rose de Tannenbourg, d'une Marie, et, renonçant aux jouissances d'un monde vain et frivole, chercher leur bonheur en Dieu et dans les paisibles vertus de la vie domestique. Cette école de civilisation faisait, il est vrai, moins d'impression sur le cœur des jeunes hommes, quoique tous ne restassent pas insensibles.

C. Schmid, aidé de quelques amis de la jeunesse, fit aussi exécuter quelques pièces de théâtre à ceux de ses élèves qui montraient le plus de talents. A défaut de sujets convenables, il en composa lui-même. *La Petite joueuse de luth, les Petits ramoneurs, le Voleur d'œufs,* ou *la Puissance de l'amour filial, la Guirlande de fleurs* et *les Fraises* furent représentées à Thannhausen au moins vingt ans avant leur impression. Quelques autres, telles que : *C'est l'Honneur qui dure le plus longtemps, le Portrait, Sainte Idde,* qui furent aussi jouées, sont encore inédites. L'intention que se proposait l'au-

teur était de faire plaisir aux enfants, et de leur procurer pendant leurs instants de loisirs une occupation à la fois utile et agréable, comme on le voit dans la préface placée en tête de *la Petite joueuse de luth,* publiée en 1832, où il est dit : « L'auteur a encore étudié dans le siècle dernier, alors que a fin de l'année scolaire et la distribution des prix étaient solennisées dans les gymnases par un discours ou une pièce dramatique. Les maîtres d'alors, hommes respectables, étaient d'avis qu'il est possible d'exprimer dans une représentation théâtrale le vrai, le bon et le beau sous une forme particulièrement saisissante ; et leur bonne intention n'a pas trompé leurs espérances. Ces petites exhibitions théâtrales étaient pour les étudiants aussi profitables que récréatives, aussi utiles que divertissantes. C'est du moins à la réalisation de ce but que l'auteur a consacré ses efforts, lui dont la mission était alors de diriger et de surveiller les écoles allemandes. »

Ce but, C. Schmid l'a pleinement atteint. « La vogue de ses pièces de théâtre fut si grande, écrit son élève, que *la Joueuse de luth,* par exemple, après avoir été exécutée dans un espace passablement vaste et qui était chaque fois rempli, fut redemandée une quatrième fois. Des larmes d'attendrissement furent versées en abondance, et plusieurs entendirent répéter ces paroles : « On peut en apprendre ici autant qu'à bien des sermons. »

J'ai été moi-même non-seulement spectatrice, mais encore actrice ; or, je puis assurer par expérience qu'avec l'attention scrupuleuse de l'auteur, qui assistait tant aux exercices qu'à la représentation, ainsi que M. Singer, le vicaire, compositeur des mélodies de nos chants, que notre innocence et notre moralité n'en recevaient pas la moindre atteinte. Ces petits drames étaient tout-à-fait propres à exciter des sentiments de piété, à consoler les malheureux et à montrer aux enfants, par des exemples, les devoirs qu'ils avaient à remplir. La sœur de C. Schmid, Françoise, personne excellente et fort bien élevée, qui dirigeait son ménage, l'aidait à faire les préparatifs de la représentation ; elle arrangeait nos costumes et veillait à ce que tout fût en ordre. Nos vêtements, simples et modestes, étaient cependant en rapport avec les rôles, et on avait soin qu'il n'y eût absolument rien qui pût blesser les convenances. »

C. Schmid aimait surtout à faire jouer ses petites pièces à la fin des examens, quand la famille du comte était présente, le jour de la fête de M. le curé, ou encore à l'époque du carnaval, afin de donner à la jeunesse, qui veut absolument se divertir, un sujet de récréations plus nobles et plus pures.

Tout en ne cessant de travailler ainsi à former le cœur et l'intelligence de la jeunesse, C. Schmid n'oubliait pas que ses élèves étaient destinés à de-

venir un jour des pères et des mères de familles, et seraient obligés de vivre du travail de leurs mains. A sa demande, sa sœur, qui excellait dans les ouvrages de son sexe, rassemblait autour d'elle les filles de l'endroit pour les initier aux travaux de femmes, tels que coudre, tricoter et broder. Pendant qu'elles travaillaient, il était de règle que Françoise racontât quelque histoire amusante et instructive, afin d'occuper leur intelligence en même temps que leurs mains. Souvent aussi elles chantaient ensemble quelque beau cantique. C'est pour elles que C. Schmid composa la chanson qui commence par ces mots :

Mes amies, travaillons avec ardeur,
Sans lever la tête.....

Aussitôt la classe de l'après-midi terminée, Françoise se rendait à la salle d'école et y restait jusqu'à la nuit; aux jours de vacances, les jeunes filles pouvaient aller dans sa chambre. La sœur de Schmid, qui faisait tout cela de son propre mouvement, contribua ainsi pour une large part au bonheur futur de ses élèves. Plusieurs devinrent dans la suite d'excellentes mères de familles; d'autres entrèrent dans des couvents ou dans des établissements d'éducation où elles produisirent, comme maîtresses d'écoles, un bien immense.

C. Schmid donnait aux écoliers de la troisième classe des leçons de dessin, qu'il entendait parfaite-

ment. Il voulut aussi que les plus grands fussent instruits dans l'arboriculture par le jardinier du village, qui était très-habile, et les filles dans la culture des légumes.

Maintenant que des institutions analogues sont érigées partout, plus d'un lecteur trouvera peut-être que c'était là bien peu de chose; mais il ne faut pas oublier que C. Schmid organisa toutes ces petites écoles à une époque où il n'y avait point encore, comme aujourd'hui, des établissements de ce genre.

Malgré le temps considérable que l'auteur des *Œufs de Pâques* consacrait à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse, il ne laissait pas de déployer, comme prêtre, un zèle infatigable. Les services qu'il rendait dans le saint ministère, même après que M. le curé eut pris un vicaire, allaient bien au-delà de ses obligations. On aimait tout particulièrement à l'entendre prêcher. Voici ce que son élève écrit à ce sujet : « Il utilisait dans ses sermons tous les événements particuliers et tout ce qui se passait d'extraordinaire dans la paroisse, afin d'éclairer le peuple, que son ignorance entraîne souvent à porter de faux jugements, et pour lui faire apprécier la sagesse et la bonté des desseins de la Providence. Il faisait de même pour chaque solennité religieuse, dont il expliquait les cérémonies, afin que chaque fête fût célébrée dans un véritable

esprit de piété, conformément aux intentions de l'Eglise. Le peuple ne manquait pas de s'en apercevoir; aussi, avant qu'il y eût un vicaire, c'était lui qui prêchait à toutes les fêtes de la sainte Vierge. Il trouvait chaque fois une nouvelle occasion de consoler, d'instruire, d'édifier ou de confondre. Deux fois, pendant l'Avent, il prêcha sur les symboles de l'Immaculée Conception, tels qu'on les voit habituellement sur les tableaux, où Marie tient un lis dans sa main, foule aux pieds le serpent et porte une couronne d'étoiles autour de sa tête. Dans le second de ces sermons, prêché en 1812, il disait : « Je vous ai expliqué, il y a plusieurs années déjà, la signification de ces symboles; mais le sens en est si beau qu'on peut en parler plusieurs fois sans se répéter. » Ces sermons étaient extraordinairement fréquentés. A l'époque du carnaval, il exhortait la jeunesse à s'abstenir de ces divertissements mondains, aussi futiles que dangereux, où elle laisse si souvent son innocence et sa santé. Il s'efforçait d'éveiller dans ces jeunes cœurs le désir des jouissances plus nobles et plus élevées qu'inspire le christianisme. « Il est un de ces sermons, continue son élève, dont j'ai surtout conservé le souvenir, et qui fut universellement goûté. Dans la première partie, l'orateur parlait des plaisirs dont on se repent toujours, ce sont les plaisirs criminels; dans la seconde, de ceux dont on se repent souvent, ce sont

les plaisirs permis de la vie; et dans la troisième, de ceux dont on ne se repent jamais. Avec quelles éclatantes couleurs il dépeignit le bonheur d'un cœur pur et innocent, les joies que l'on goûte dans la solitude et dans l'union avec Dieu, le plaisir que l'on éprouve après une bonne action! Plus d'un jeune homme et d'une jeune fille prirent la résolution de s'abstenir des plaisirs enivrants du carnaval, et d'offrir à Dieu, dans la personne des pauvres, l'argent qu'ils y voulaient consacrer. « Aujourd'hui, disaient les musiciens en plaisantant, après avoir entendu cet éloquent sermon, aujourd'hui M. l'inspecteur a gâté notre jeu. »

Au reste, C. Schmid était loin de vouloir enlever à la jeunesse les récréations qu'un long usage lui avait transmises. Il ne réprouvait que ces danses sauvages auxquelles on avait coutume de se livrer à la campagne, renfermé dans un étroit espace et au son d'une musique énervante. Quant aux danses qui avaient lieu en plein air, sous le tilleul du village et en présence des parents et des voisins, il ne s'y opposait pas. Il disait lui-même :

« Pure est la joie publique; seul le vice cherche les ténèbres;

» Jamais une loi sage n'a défendu les récréations honnêtes. »

Quand il s'agissait d'apporter quelque soulagement aux malheureux, ou de faire quelque offrande

pour le culte religieux, il était de règle que Schmid fût chargé du sermon. « Il dépeignait sous des couleurs si aimables, écrit son élève, le bonheur qu'on goûte à exercer la bienfaisance, et il savait parler aux pauvres avec tant de ménagements et de réserve, que tous tendaient volontiers la main pour donner leur offrande. Le résultat dépassait tellement son attente, qu'après avoir subvenu aux nécessités actuelles, on pouvait encore épargner pour l'avenir. »

Il y avait à Thannhausen une congrégation de la sainte Vierge, dont le but principal était de secourir les pauvres. Elle devait son origine à deux vertueux citoyens du siècle précédent. Tous les mois, pendant une après-dîner de dimanche, avait lieu une courte assemblée où l'on faisait une collecte pour les pauvres. C. Schmid profita de cette pieuse association de charité pour recommander aux membres qui en faisaient partie le soin des malheureux, et leur en montrer le prix. « C'était chaque fois un touchant spectacle, écrit son élève, d'entendre la paroisse tout entière, ne formant qu'une seule âme, chanter un beau cantique qui commençait par ces mots : *Soyez miséricordieux,* etc., de voir, au milieu de ce chant universel, les assistants, précédés des ecclésiastiques et des employés du comte, s'approcher de l'autel en longues files, et, touchés du discours onctueux qu'ils venaient d'entendre, déposer une

offrande plus considérable peut-être qu'ils ne se l'étaient proposé. »

Le peuple des campagnes aime dans ses fêtes religieuses les ornements surchargés et le clinquant. C. Schmid s'efforça encore sur ce point de former et d'épurer son goût. Il fit lui-même des dessins dont il orna l'église aux grands jours de fêtes. Comme il avait gagné les cœurs des fidèles par la bonté de son caractère et son zèle pour la gloire de Dieu, il lui suffisait d'un mot pour que ses vœux fussent aussitôt satisfaits. Ayant manifesté un jour le désir qu'il y eût à la Fête-Dieu un arc de triomphe composé de fleurs simples et ordinaires, l'année suivante toutes les rues par où passa la procession furent magnifiquement décorées. Ce zèle religieux ne fit que grandir d'année en année, aussi longtemps que Schmid fut à Thannhausen. Pendant le carême avait lieu chaque jeudi soir ce qu'on appelait la dévotion du Calvaire. Pour ajouter à l'impression que devait produire ce touchant exercice, Schmid plaçait sur l'autel, du consentement de son curé, un beau tableau représentant Jésus au mont des Olives, qu'il éclairait d'un grand nombre de cierges, et il lisait à l'église les six méditations qu'il fit imprimer plus tard sur ce sujet. D'autres méditations qu'il composa sur la passion du Sauveur sont encore inédites. Cet exercice était terminé par le cantique si beau et si expressif qui commence par

ces mots : *Lorsqu'autrefois, Seigneur, votre âme priait au milieu d'une sueur mortelle,* et qui était chanté par tous les fidèles.

Quand les voix se taisaient et que tout était dans le silence, la grande cloche sonnait l'agonie. Ces exercices du soir étaient aussi fréquentés qu'ils eussent pu l'être aux jours de fêtes; on y voyait même accourir des paroisses voisines une grande multitude de peuple; aussi l'église était-elle toujours complètement remplie. Afin de perpétuer parmi les fidèles le souvenir de cette dévotion, C. Schmid fit restaurer, au moyen de pieuses offrandes, le mont des Olives qui se trouvait sur le cimetière et qui tombait en ruine, et il le fit orner d'un tableau.

C. Schmid, nous l'avons déjà fait observer, aimait que le peuple chantât pendant l'office divin. Bien qu'à cette époque on fût à Thannhausen très-passionné pour le chant figuré, et qu'il régnât contre le chant choral une foule de préjugés, il parvint néanmoins, avec l'aide de ses confrères et en cultivant avec ardeur le chant dans les écoles, à remettre en vogue les anciens usages. Une grande part de ce succès venait sans doute de ce que l'un des ecclésiastiques de l'endroit s'associait toujours au chant des vêpres, que l'on chantait en allemand. Pour atteindre mieux son but, C. Schmid recueillit un grand nombre de cantiques, en composa lui-même quelques-uns, dont plusieurs centaines furent

imprimés à ses frais. Il les distribua à ses élèves, et en donna un exemplaire aux meilleurs chantres de la paroisse. L'exercice, joint au plaisir que l'on éprouvait, fit qu'en peu de temps on sut par cœur la plupart de ces cantiques, et les personnes âgées ne tardèrent pas à unir leurs voix à celles de la jeunesse. Il suffisait alors de donner le ton avec l'orgue pour que toute la paroisse commençât à chanter.

Il ne manquait plus qu'une seule chose pour que le chant fût parfait : un bon orgue. C. Schmid, d'accord avec M. le curé et le bailli, se donna une peine infinie pour l'acquisition de ce nouvel instrument, et M. le curé réussit enfin à en trouver un excellent, provenant de l'ancien couvent de Memmingen. Se confiant dans la générosité des paroissiens, il l'acheta et le fit ériger à grands frais. C. Schmid organisa la fête de l'inauguration, et composa pour cette circonstance un cantique qu'il fit imprimer à plusieurs centaines d'exemplaires et distribuer dans la paroisse. L'un de ses amis, Louis Albrecht, curé d'Edelried, un excellent orateur, fit le sermon et exhorta les fidèles à coopérer à cette œuvre par des dons volontaires. Après l'office, le cantique composé par Schmid fut exécuté par toute la paroisse, et accompagné par un habile organiste, le curé d'Ursperg. Le chant et le jeu de l'orgue furent trouvés admirables, et comme la joie et l'émotion des assistants étaient universelles, les dons

dépassèrent toute attente. Ce qui manquait encore pour couvrir les frais fut fourni le dimanche suivant à la suite d'un discours prononcé par Schmid, dans lequel il exprima de la manière la plus touchante sa reconnaissance pour les riches offrandes qui avaient déjà été faites. En quelques années, le chant du peuple, à Thannhausen, atteignit à un degré de perfection extraordinaire, et on en parlait généralement dans toute la contrée. On voyait souvent des voyageurs, passant près de l'église au moment de l'office, s'arrêter longtemps et écouter avec admiration ce chant si beau et si solennel.

Mais ce n'était pas seulement à l'église et à l'école que Schmid travaillait à la gloire de Dieu et au salut des âmes; il prenait encore une part intime à tout ce qui touchait à la vie domestique et civile des habitants de Thannhausen; il les aidait autant qu'il était en lui par ses conseils et son intervention.

Pendant son séjour à Thannhausen, ce bourg eut beaucoup à souffrir par suite de la guerre contre les Français. Les habitants n'entendant pas leur langue, et les soldats ne sachant pas l'allemand, de fréquentes contestations surgissaient entre eux. Schmid, qui connaissait parfaitement la langue française, s'offrait, avec la meilleure grâce possible, d'aplanir les difficultés nées de cette différence de langage. Souvent on l'apercevait faisant les fonctions de truchement entre un paysan décontenancé et un soldat

français qui s'épuisait en frais d'éloquence, et il parvenait à les mettre d'accord. Un autre talent que Schmid possédait à un haut degré, rendit aussi de bons offices aux habitants : il était très-versé dans le jeu d'échecs. Des officiers français, qui furent assez longtemps en quartier à Thannhausen et qui aimaient ce jeu, furent heureux de trouver en lui un partenaire habile. Ils le prirent en affection et le traitèrent avec toutes sortes de politesses. C. Schmid profitait de cette récréation pour leur présenter les prières et les griefs des bourgeois, qui logeaient souvent une foule de soldats, et qui, avec cela, avaient peine à les contenter. Il lui arriva plus d'une fois de venir en aide à un bourgeois qui ne savait comment se tirer d'affaire.

Un jour, cependant, son adresse au jeu d'échecs faillit avoir pour lui de fâcheuses conséquences. Plusieurs officiers, qui étaient en quartier dans les villages voisins, vinrent rendre visite aux deux officiers qui se trouvaient à Thannhausen. L'un d'eux était un excellent joueur d'échecs, mais non moins orgueilleux et irascible. Le jeu commença; cet officier, constamment vainqueur, s'applaudissait ouvertement de son succès par les expressions flatteuses qui lui échappaient. A cette vue, l'un des officiers de Thannhausen déclara qu'il y avait dans l'endroit un petit abbé qui jouait admirablement, que si l'autre officier était disposé à se me-

surer avec lui, il allait le faire venir. L'officier ayant répondu affirmativement, son camarade alla chercher Schmid.

Schmid, assis dans son cabinet d'études, voulut s'excuser; mais ce fut inutilement, il fallut partir. Chemin faisant, l'officier lui dit : « Quelle joie ce serait pour nous si vous pouviez confondre notre camarade, qui se croit invincible! » Schmid, qui connaissait le tempérament bouillant des Français, manifesta ses inquiétudes; mais l'officier l'assura de sa protection, et fit observer d'ailleurs que son camarade désirait ardemment de jouer avec lui. Après les compliments d'usage, Schmid commença la partie avec l'officier en question, et les autres les regardèrent jouer.

La lutte dura longtemps; mais Schmid finit par vaincre son adversaire, sans toutefois oser dire « mat! » qui est le cri de victoire. Malgré ces précautions, l'officier voyant qu'il avait perdu, devint tellement furieux, qu'il se leva de son siége et fit mine de mettre la main à son épée. Les officiers qui l'entouraient, et qui riaient sous cape, parvinrent à le calmer; mais il ne pouvait se faire à la pensée d'avoir été vaincu en présence de ses amis par un petit abbé allemand. Il s'éloigna vivement courroucé, et pendant tout son séjour dans la contrée on ne le vit plus jamais à Thannhausen. Quant aux autres officiers, ils se réjouirent hautement de l'humilia-

tion qui venait d'être infligée à leur prétentieux camarade, et félicitèrent le petit abbé.

Une autre fois, un officier qui logeait au presbytère étant parti, les soldats ordinaires parcoururent le bourg, et commencèrent à se permettre toutes sortes de désordres qui auraient pu amener de fâcheux résultats. Or, voici la pensée qui vint à Schmid. L'officier récemment parti avait laissé à la maison son chapeau à plumet, et n'avait emporté que le bonnet ordinaire des soldats, circonstance que ceux-ci ignoraient. Schmid se rendit dans la chambre de l'officier, et plaça son chapeau sur la fenêtre de manière qu'on pût facilement, de la rue, apercevoir le plumet. Un soldat français qui passait en ce moment l'ayant aperçu, il en conclut que l'officier était de retour, et s'en alla tout triste faire part de sa supposition à ses camarades. Les soldats se dispersèrent sur-le-champ, et l'ordre fut rétabli.

Le général Souvarow lui-même passa avec les Russes par Thannhausen pendant que Schmid y était, et logea quelque temps au presbytère. Il avait coutume de prendre un bain froid tous les matins et de recevoir les ordonnances assis dans une cuve. Au dîner, il faisait lui-même la salade avec ses doigts, ce qui n'était pas trop appétissant. Il fallait qu'un cosaque armé d'un fouet montât constamment la garde devant la porte de sa chambre. Comme Schmid passait un jour devant ce cosaque au moment où il

était à son poste, celui-ci, faisant une figure lamentable, donna à entendre en montrant sa bouche qu'il ne savait pas l'allemand, et en mouvant les mâchoires comme quelqu'un qui mange, qu'il avait faim. Schmid alla à la cuisine, prit un énorme morceau de pain et le lui porta. Rien n'était plus amusant que de voir ce cosaque, tenant d'une main son fouet et de l'autre le morceau de pain, qu'il cachait derrière son dos et dans lequel il mordait de temps en temps, regarder sans cesse la porte du général pour s'assurer si elle ne s'ouvrait pas.

Les vivres et principalement la viande ayant totalement disparus par suite de la multitude des troupes, M. le curé et le bourgmestre déclarèrent au général qu'il y avait impossibilité de s'en procurer sur-le-champ. Souvarow, convaincu qu'il en était ainsi, chargea le pope d'annoncer aux soldats que le lendemain serait un jour de jeûne. Les soldats russes, croyant que cette mesure était motivée par quelque prescription religieuse, jeûnèrent de bonne grâce durant toute la journée.

Quand un incendie éclatait dans l'endroit, Schmid était toujours un des premiers sur le théâtre du sinistre ; il établissait l'ordre, donnait des conseils et aidait à porter de l'eau.

Autrefois, quand les ouvriers avaient dressé une charpente, l'un d'eux avait l'habitude de faire ce qu'on appelait alors *l'allocution des charpentiers*.

Schmid, qui voulait profiter de cette occasion pour rendre un hommage public à un malheureux tué dans un incendie et mort victime de sa charité envers le prochain, et qui crut convenable qu'on fît mention de lui dans l'allocution, la composa lui-même, et un ouvrier l'apprit par cœur. Quand la charpente fut debout, les charpentiers, revêtus de leurs tabliers en peau, et portant leurs haches sur leurs épaules, arrivèrent, sous la conduite de leur chef, devant le nouveau bâtiment. L'ouvrier chargé de faire l'allocution escalada le sommet du toit, y planta un petit sapin vert orné de rubans en couleurs, et, s'adressant à la multitude assemblée, s'exprima en ces termes :

« Vous tous que de cette hauteur j'aperçois là-bas, et qui m'êtes également chers et précieux, je commence par vous saluer.

» Puisqu'un antique usage veut qu'on pare élégamment tout édifice nouveau, et que ce soit un ouvrier qui porte la parole, permettez que moi aussi j'use de ce privilége.

» Ce n'est pas à moi de vous apprendre qu'il y a quelques jours à peine, une circonstance toute différente réunissait autour de cette maison cette multitude de spectateurs. Ce n'était point un son joyeux, cette voix terrible de la cloche d'alarmes, cette clameur sinistre et ce cri : *Au feu!* qui appelaient le peuple épouvanté.

» En un instant la maison fut en feu; le toit s'écroula avec fracas, et la flamme, dans sa fureur sauvage, réduisit la maison en une fournaise horrible. Mais Dieu — qui ne l'en remercierait! — mit une barrière à la flamme; il commanda au vent et tout se tut, jusqu'au moindre souffle de la brise.

» La population, accourue avec empressement, lutta avec ardeur contre l'incendie; on vit même des voisins charitables venir de loin apporter leur concours. Si tant d'habitations sont encore debout, c'est à eux, après Dieu, qu'on en est redevable; qu'ils en soient à jamais bénis! Aujourd'hui, le ciel a détourné toute calamité, et cette nouvelle construction s'élève majestueuse; c'est pourquoi nous voulons rendre grâce à Dieu, qui mettra le couronnement à nos travaux.

» Grâces soient rendues aussi, au nom du chef de la maison, à ceux qui, par une tendre sympathie, l'ont assisté de leurs secours. Je pourrais clore ici mon discours; mais je puis à peine contenir mes larmes. Un autre malheur, vous le savez, est survenu pendant ce sinistre. Dieu, qui montre partout sa bonté, détourna, il est vrai, une partie de cette calamité, et, reconnaissez-le avec joie, rendit aux enfants leurs pères chéris.

» Un seul, qui sans cela se réjouirait aujourd'hui avec nous dans cette assemblée, n'entend pas mes paroles, et je vois que sa place est vide. Ce digne

homme aux cheveux blancs, mais qui avait encore la vigueur d'un jeune homme, étant monté sur ce toit, tomba et mourut en chrétien et en héros. Il a donné ce qu'il avait de plus cher, sa vie, par amour du prochain; il est mort en faisant son devoir: il n'est point de mort plus magnifique.

» Pardonnez-moi d'accorder à son dévouement ces larmes de ma reconnaissance; Dieu veuille, en récompense de son action, lui accorder la couronne céleste! C'est pour nous aussi, dont les meilleures joies ne sont jamais sans amertume, qu'il est monté dans ce séjour où fleurissent des roses sans épines.

» Pour nous en tenir scrupuleusement à la tradition des anciens, versons le vin généreux et reprenons notre joie.

» Que la première coupe de cette noble liqueur, en preuve de notre sincère reconnaissance, soit offerte à la prospérité de l'Etat, comme il convient à de bons citoyens.

» Vive à jamais notre propriétaire! Dieu le conserve sain et sauf, et répande sa grâce sur sa maison; c'est à lui que je porte cette santé. A tous ceux qui sont ici présents je souhaite du ciel les meilleures faveurs; en l'honneur de toute la bourgeoisie, je vide, selon l'usage, cette troisième coupe.

» Vive tout homme honnête, quelque région de la terre qu'il habite! et que celui qui ne peut s'appliquer mon souhait fasse en sorte d'en devenir digne. »

Après avoir prononcé ces paroles, l'ouvrier vida son verre et le lança sur la rue, selon la coutume des charpentiers. Un joyeux murmure s'éleva du milieu de la foule, et tous s'en retournèrent heureux et contents.

Lorsque la fille du facteur de Thannhausen, qui pendant longtemps avait porté à Schmid ses lettres, se maria, le chanoine lui fit cadeau d'un Nouveau-Testament finement relié, dans lequel il écrivit en vers les lignes suivantes :

« Pendant bien des années, vous avez aidé votre père dans l'accomplissement de son message, et vous m'avez remis avec soin et prudence des centaines de lettres. Puisque Dieu, qui vous dirige, veut qu'aujourd'hui vous changiez de condition, recevez de ma main ce livre que vous offre ma reconnaissance. Vous y trouverez la meilleure de toutes les nouvelles, celle que les messagers de Dieu, les apôtres, nous ont annoncée. Elle vous apprendra comment Dieu a transmis, par Jésus-Christ, le salut et la paix à l'univers entier. On y trouve aussi plusieurs lettres délicieuses qui enseignent comment il faut aimer Dieu et le prochain, agir selon le divin modèle que nous a offert le Sauveur, et vivre toujours bon, joyeux et content. Ce livre renferme la plus belle lettre que Dieu nous ait envoyée de la céleste patrie dans cette terre d'exil. Si vous et votre époux lisez fidèlement ce livre, et disposez votre future de-

meure selon ce qu'il prescrit, vous aurez choisi la meilleure part; jamais le bonheur ni les consolations ne vous feront défaut. Ce livre porte le sceau et la marque du Seigneur. — Que Dieu bénisse toute votre carrière, et vous accorde un jour, après ce pèlerinage de la vie, la couronne qui vous attend dans les cieux! »

En transcrivant ces lignes, il me revient une anecdote qui a quelque rapport avec ces vers de circonstance, et que Schmid m'a lui-même racontée avec beaucoup de gaieté. Un jour, peu de temps avant le nouvel an, le guet de nuit de l'endroit alla le trouver et le pria de lui composer pour M. le bailli un compliment en vers qu'il voulait chanter à minuit devant sa porte. Schmid, charmé de cette demande, accéda volontiers à son désir et lui fit une pièce de vers, que le guet de nuit eut une peine infinie d'apprendre par cœur.

Le soir du nouvel an, Schmid se rendit chez le bailli, où il était d'ailleurs invité, et lui annonça le projet du guet de nuit. Tous deux restèrent debout jusqu'à minuit, et quand la douzième heure sonna, ils s'approchèrent de la fenêtre et l'ouvrirent. La nuit était obscure, et le vent soufflait avec une certaine violence. Le guet de nuit arriva, accompagné d'un camarade connu sous le nom de Michel. Ce dernier portait une lanterne et tenait à la main le compliment en vers, afin de faire l'office de souffleur

en cas de besoin. Le guet de nuit se mit à chanter d'une voix de basse, forte comme un tonnerre :

La première heure du nouvel an.....

Mais à peine fut-il arrivé là que déjà la mémoire lui fit défaut. Afin de gagner du temps, il répéta le premier vers, et insista plusieurs fois sur le mot heure, heure, heure..... Ne pouvant sortir de là : « Souffle-moi, Michel, » dit-il à son camarade. — Hélas ! répondit celui-ci, ma lumière vient de s'éteindre. » Le guet de nuit, se voyant ainsi sans secours et sans conseil : « Viens, Michel, viens, » dit-il à son camarade, et tous deux, fort embarrassés, s'enfuirent à toutes jambes. Il est facile de se figurer combien cette scène fut amusante pour le bailli et le poète, qui, collés contre la fenêtre, avaient tout entendu. Il est probable que ce compliment manqué leur fit plus de plaisir que s'il avait parfaitement réussi.

C. Schmid déployait une activité prodigieuse. Non-seulement il se levait, en hiver comme en été, à quatre ou cinq heures pour prier et travailler, mais il n'était pas rare, à minuit, d'apercevoir encore de la lumière dans sa chambre. Son genre de vie, quand il eut pris sa sœur avec lui et qu'il fit ménage à part, était extrêmement simple. Voici ce qu'écrivait son élève, déjà tant de fois citée : « Pen-

dant les six dernières années de son séjour à Thannhausen, j'allais presque journellement dans sa maison, soit pour travailler avec sa sœur à des ouvrages manuels, soit pour copier ses manuscrits. La simplicité que ce frère et cette sœur observaient dans le boire et le manger, dans leur habillement et dans tout ce qui les concernaient était telle, qu'on aurait eu peine à trouver un pareil exemple chez les plus simples habitants de la campagne. Je ne voyais du vin et de la bière sur leur table que quand ils avaient des hôtes. La boisson ordinaire de cet homme vraiment grand, j'ai pu cent fois m'en convaincre de mes propres yeux, était de l'eau fraîche. Ils vivaient dans l'union la plus parfaite ; je n'entendais et ne voyais que de bonnes choses dans cette maison : travail paisible, contentement et simplicité en tout. Je conserverai une reconnaissance éternelle pour tout le bien que j'y ai reçu. Mon éducation, dont je suis entièrement redevable à eux deux, reçue dans un établissement, eût coûté des milliers de francs, et peut-être m'eût-elle rendue impropre à la vie bourgeoise. »

Les honoraires que C. Schmid recevait à Thannhausen étaient peu considérables, et pourtant il faisait immensément de bien aux pauvres et aux malheureux. « Presque tous les jours, écrit son élève, je voyais emporter de la cuisine d'excellentes nourritures pour les malades; car non content de

donner aux infirmes des consolations spirituelles, il s'efforçait encore d'adoucir leurs misères corporelles : ce qui, sans la simplicité de son genre de vie, lui eût été impossible. »

A cette époque, Schmid avait, outre sa sœur Françoise, quatre frères et une sœur, qui, n'étant pas encore complètement élevés, réclamaient son assistance. Il les secourait avec cet amour fraternel qui ne connaissait point de bornes, les exhortait à la vertu et prenait à tout ce qui les concernait la part la plus intime. Thérèse, l'aînée de ses sœurs et ma mère, ayant voulu, après avoir servi dix-huit ans dans des familles nobles, se marier avec un jeune médecin, et l'affaire ayant failli, à cause de la guerre avec les Français, être différée pour un temps illimité, elle écrivit à son frère pour lui demander conseil. Christophe lui répondit :

« Je suis, dans cette circonstance, de l'avis du poète :

« La femme, en temps de guerre, a besoin d'un » protecteur, et l'amour fidèle aide à détruire tous » les vices. La poitrine d'un brave homme est à elle » seule, dans ces temps orageux, un invincible » rempart. »

Et il ajoutait :

« Quant à vos craintes et à vos espérances pour l'avenir, abandonnez-vous pleinement à la Providence divine. Nous ne sommes point, nous autres

hommes, les maîtres de notre destinée; nous croyons qu'une chose arrivera certainement, et souvent la suite est tout-à-fait contraire à notre attente. Aussi, combien nous serions malheureux si nous perdions de vue celui qui est le maître de notre sort; si, au lieu de voir dans les accidents de cette vie la main de la sagesse suprême dirigeant toutes choses, nous n'apercevions que le caprice du hasard! Nous serions le jouet de tout ce qui nous entoure, et nous flotterions, incertains, au gré d'une puissance aveugle et tyrannique. Mettez donc votre confiance en Dieu, et pour cela ayez un cœur pur; c'est l'unique moyen de trouver dans ce monde inconstant une paix inaltérable. Déposez toutes vos inquiétudes entre les mains de la Providence, priez de tout votre cœur; alors vous serez contente et rien ne vous manquera; Dieu fera tout, et finalement il ne nous restera qu'à remercier et à adorer. »

Les noces eurent lieu, et C. Schmid partit avec ses trois frères, Martin, Louis et Sébastien, pour Gmund, ville située dans le Wurtemberg, où la sœur de Schmid alla se fixer avec son mari. Schmid voulut bénir lui-même le mariage, et, de concert avec ses frères, participer au bonheur de sa sœur.

C. Schmid écrivait de Segg la lettre suivante à son frère Martin, qui, ainsi que son frère Louis, étudiait le droit à l'Université de Dillingen: «Profite bien du temps qui t'est donné, il ne reviendra plus;

mais surtout travaille avec ardeur pendant l'hiver; applique-toi à former ton cœur et ton intelligence, afin qu'on fasse de toi un homme d'affaire pratique, loyal et solide. » Et après avoir cité un texte d'Horace, il continue : « Médite ce passage comme le médita certainement Lollius. Semblable à ce jeune Romain, plein de noblesse et d'ardeur, et brûlant du désir d'opérer sur un grand théâtre, afin d'être utile à un grand nombre, ne sois point un de ces citadins énervés, sans esprit ni courage, ni une de ces âmes de boue, sorties de la lie des étudiants pleins de légèreté et d'outrecuidance. Sois pour ton frère un modèle d'application, d'ordre et d'exactitude dans les affaires; sois envers lui doux, affable, fraternel. Encouragez-vous mutuellement! »

Il leur écrivait un jour à tous deux : « Je vous fais attendre bien longtemps de mes nouvelles, chers jeunes gens! Si j'ai tant différé, c'est que je voulais pouvoir vous écrire à loisir, au long et au large, selon la joie de mon cœur; mais toujours une affaire en appelait une autre. Pour le moment, je vous écris de nuit, à la douzième heure, parce que nous avons été jusqu'à minuit à l'église, où commence notre dévotion des soixante heures. Demain et les deux jours suivants seront passés au confessionnal.

» Tout homme, mes chers frères, a son œuvre journalière, et chaque jour apporte son tourment. Il en est ainsi dans le monde. Accomplissez donc,

vous aussi, votre tâche quotidienne et accomplissez-la avec joie et empressement. Faites-vous de l'étude une affaire sérieuse; donnez-vous de la peine; travaillez avec ardeur. Les dieux vendent tout au prix du travail; devant le temple du repos et de la félicité, ils placent la sueur, disaient déjà les aveugles et antiques païens. Supportez donc en patience le fardeau de chaque jour que nous a imposé notre misère. Faites qu'elle soit pour vous un stimulant au travail. Si vous laissez votre éducation incomplète, tel et pire encore sera toujours votre lot.

» Cependant, travailler uniquement pour gagner son pain, comme fait un ramoneur, un chaudronnier ou un scieur de bois, serait la pire des raisons. Il faut que vous preniez vos études en affection; il faut qu'elles soient pour vous un plaisir et la plus agréable des occupations; il faut que vous les considériez comme un moyen de faire du bien à vos semblables, et de contribuer à la prospérité générale.

» Aimez-vous l'un l'autre, vivez dans une union toute fraternelle, exhortez-vous mutuellement à la vertu, partagez entre vous ce qui vous appartient; soyez frères! *Ecce quam jucundum habitare fratres in unum.*

» Craignez Dieu par-dessus tout! lui seul peut donner le véritable bonheur. Nul sans lui n'est devenu grand homme. Les esprits orgueilleux, vains

et impies, il les abaisse ; mais il relève de la poussière ceux qui, humbles et dociles, mettent en lui leur confiance. Pensez à lui de bonne heure, pensez-y tard ; recommandez-lui vos voies. Priez-le d'accorder à tous sa protection, et à nous particulièrement. »

Schmid avait pour sa mère, pauvre veuve retirée à Dinkelsbuhl, une affection vraiment filiale. Quelle joie ce fut pour cette mère, si bonne et si éprouvée, quand son Christophe lui envoya de Thannhausen son premier opuscule, *les Œufs de Pâques,* auxquels il joignit la petite somme qu'il en avait tirée !

A Segg, où il n'était encore que prêtre auxiliaire, il s'efforçait déjà de la secourir, comme on le voit par la lettre suivante qu'il lui écrivit de ce dernier endroit, le jour de sa fête :

« Chère mère,

» Votre fête est toujours pour moi une véritable fête d'allégresse. En ce jour, je prierai avec ardeur le bon Dieu de vous rendre au centuple tout le bien que vous m'avez fait et de me conserver encore longtemps, bien longtemps, une mère si bonne et si aimante. Je vous envoie ci-joint une petite pièce d'or que j'épargne depuis longtemps pour le jour de votre fête. Ne dédaignez point ce petit cadeau. Il vous prouvera au moins qu'un petit plaisir fait à ma

tendre mère me cause plus de joie que le jeu, la bonne chère et les autres divertissements du monde.

» Je suis avec l'amour le plus cordial et le plus tendre,

» *Votre fils reconnaissant,*

» CHRISTOPHE SCHMID. »

Mais revenons à la description du séjour de Schmid à Thannhausen. L'union la plus parfaite régnait entre lui et ses deux confrères. « Jamais, écrit son élève, on n'entendait M. l'inspecteur scolaire s'efforcer de faire prévaloir son sentiment; souvent, au contraire, on l'entendait demander, avec cette modestie et cette douceur qui le caractérisaient : « N'est-ce pas que nous voulons faire ainsi? qu'en pensez-vous? » Quand, après une détermination prise, on avait besoin du secours de l'instituteur et du maître du chœur, on appelait mon père.

C'était toujours avec les plus grandes marques de condescendance que Schmid le priait de l'aider, et, alors même qu'il eût pu l'exiger comme un devoir, jamais il ne prenait un ton impérieux.

C. Schmid vénérait hautement le bon curé Mayerhofer. Lui qui était si disposé à rendre hommage à la vertu partout où il la rencontrait, ne pouvait manquer d'apprécier les excellentes qualités de ce pasteur, son zèle dans les fonctions du ministère, sa douceur et son affabilité. Il ne laissait passer aucune

occasion de lui faire quelque plaisir. Comme M. le curé célébrait sa fête le jour de la saint Thomas, Schmid organisait chaque fois une petite solennité en son honneur. Un jour, entre autres, il construisit avec le vicaire, M. Singer, une pyramide qui pouvait être illuminée à l'intérieur, et sur laquelle on voyait briller le nom de Thomas au milieu de couleurs étincelantes. Schmid composa en outre une petite cantate que M. Singer mit en musique. On la fit exécuter par les meilleurs musiciens de l'endroit et par ceux des enfants qui avaient les plus belles voix. Le jardinier du château fut invité à donner toute la verdure, toutes les fleurs qu'il pourrait trouver dans la serre, et à les disposer avec goût dans une corbeille. La veille au soir de la fête, M. le curé, conduit dans la salle où la fête avait été préparée par les deux ecclésiastiques, aperçut de loin son nom écrit avec de magnifiques couleurs. Puis la musique se fit entendre, et le chœur entonna ce chant :

« Debout, mes amis, chantons en ce jour de joyeux cantiques! Exprimons par nos voies harmonieuses les sentiments qu'éprouve notre cœur. Que Dieu inonde de ses faveurs la meilleure de ses créatures! »

Puis un garçon et une fille chantèrent alternativement le duo *suivant :*

Un garçon : « Comme la rosée et la pluie du ciel

tombent abondantes sur les vertes prairies, ainsi puissent le contentement et la joie accompagner les jours de votre vie. »

Une fille : « Comme l'onde pure des ruisseaux s'écoule doucement à travers les fleurs des champs, ainsi puissent non moins calmes et tranquilles couler les jours de votre vie. »

Le garçon : « Il est beau de voir un pasteur conduire fidèlement son tendre troupeau, et, contentant les besoins de tous, les abriter sous les ailes de sa charité. »

La fille : « Puissiez-vous donc longtemps encore, cher pasteur, paître votre troupeau, et, à travers le désert de cette vie, le conduire jusqu'aux cieux. »

Le garçon : « Il est beau de voir la semence du laboureur se transformer en épis dorés, et la pieuse reconnaissance humecter ses yeux de ses larmes. »

La fille : « Ainsi le jour viendra, quand tous ceux qui seront morts ressusciteront, où, pleurant de joie, vous verrez récolter les gerbes fécondes produites par vos travaux. »

Le chœur répéta cette dernière strophe ; puis une jeune fille sortit de la foule, et, montrant d'une main le nom du pasteur qui brillait au milieu de la salle, tandis que de l'autre elle tenait la corbeille de fleurs, elle chanta seule, d'une voix douce et mélodieuse, les paroles suivantes :

« Noble pasteur, honorez de vos regards l'écla-

tante beauté de ces couleurs : c'est de l'amour qu'elles empruntent leur prix.

» Voyez comme dans ces traits de feu votre nom brille avec éclat; plus grande encore serait votre joie si vous pouviez lire dans nos cœurs.

» Voyez cette petite corbeille qui déborde de fleurs et de verdure : nos cœurs surabondent encore davantage des souhaits qu'ils forment pour vous.

» C'est ainsi que par nos chants et nos symboles nous nous efforçons, digne pasteur, de vous dépeindre notre amour; veuillez, de grâce, ne les point dédaigner! »

Lorsque le chœur eut répété la dernière strophe, les assistants, parents et enfants, adressèrent leurs félicitations à leur pasteur vénéré.

C. Schmid s'y prit à peu près de la même manière pour célébrer le cinquantième anniversaire du bailli. Deux années auparavant, celui-ci avait perdu son épouse, une excellente femme, et son fils unique, jeune homme plein d'avenir. Deux filles étaient presque l'unique consolation qui restât à ce père. C. Schmid composa une pièce de vers que les deux filles du bailli débitèrent devant leur père et lui remirent ensuite. Voici ce qu'écrit à ce sujet l'élève de Schmid : « M. l'inspecteur apporta à mon père les vers qu'il avait composés pour cette solennité. Mon père les mit en musique, apprit à ces jeunes

demoiselles à les chanter, et les répéta avec les musiciens. Quelle ne fut pas la surprise de M. le bailli quand une musique joyeuse vint tout-à-coup troubler le silence de sa chambre, et l'appeler dans son salon où il se vit entouré d'une multitude d'amis. L'aînée de ses filles entonna de sa voix douce le chant que lui remit sa sœur, et dans lequel chaque strophe était interrompue par un chœur qu'accompagnaient des instruments de musique.

» Je me souviens encore très-bien, ajoute l'élève de Schmid, avec quelle émotion M. le bailli remercia le poète, l'embrassa, lui pressa les mains et lui témoigna par son sourire modeste la joie qu'il éprouvait de la fête touchante que cet ami lui avait préparée. »

Il faut le dire, du reste, l'un des traits distinctifs du caractère de C. Schmid était de faire plaisir à ses semblables.

La publication de son *Histoire sainte* fut ce qui commença par attirer sur lui l'attention du public. Bientôt il reçut la visite de personnages haut placés, dont les uns désiraient faire sa connaissance, et les autres, qui déjà le connaissaient, voulaient lui donner une nouvelle preuve de leur estime. De ce nombre était surtout le professeur Sailer, qui, pendant les vacances d'automne, allait souvent lui rendre visite. Il annonçait chaque fois le jour de son arrivée, et se trouvait là à point nommé.

Schmid, sitôt qu'il avait sa lettre, écrivait aux amis que Sailer venait dans le voisinage, et l'on voyait alors accourir à Thannhausen une multitude d'ecclésiastiques et même de laïques. Ces réunions étaient des espèces de conférences libres où l'on traitait des sujets religieux, et autres questions importantes qui étaient à l'ordre du jour. Les relations qui déjà à Dillingen avaient existé entre Schmid et Sailer se transformèrent bientôt en une étroite intimité, et il y eut entre eux un échange continuel de lettres. En 1806, Sailer ayant envoyé à Schmid l'un des ouvrages qu'il venait de publier, son élève reconnaissant lui écrivit la lettre suivante :

« Très-digne, très-vénéré et très-cher professeur,

» Le gracieux souvenir que vous conservez de moi, la lettre charmante que vous venez de m'écrire et le cadeau que vous m'envoyez m'ont causé une joie vraiment ineffable.

» J'ai lu avec le plus vif intérêt votre excellent ouvrage. La profondeur et la clarté des matières que vous y traitez, le sens vaste et profond, et la trace vivante du sentiment qui y règnent m'ont puissamment ému.

» Votre aimable personne m'apparaissait en vous lisant sous une forme si saisissante, qu'il me semblait entendre de votre bouche chacune des paroles

que je lisais, et que je me croyais reporté à cette époque mémorable où je me trouvais au nombre de vos disciples! Il est hors de doute que ces éloquentes paroles produiront, en leur temps, des effets analogues sur une foule de cœurs, et opéreront un bien immense.

» M. le curé et sa sœur vous présentent leurs respects, et se recommandent à vous.

» Je ferai tout ce qui dépendra de moi, vénéré professeur, vous qui le premier avez éveillé en moi le goût de la science et le sentiment du bon, et sans la sollicitude paternelle duquel je n'aurais pas même pu achever mes études, pour vous voir au printemps prochain et pour avoir l'occasion de vous exprimer de bouche les profonds sentiments de respect, d'affection et de reconnaissance avec lesquels je serai jusqu'à la tombe,

» *Votre respectueux et reconnaissant élève,*

» Chr. Schmid.

» Thannhausen, le 12 décembre 1806. »

Sailer restait souvent plusieurs jours à Thannhausen, et y prêchait de temps en temps. Demeter, ancien évêque de Fribourg, qui alors était encore vicaire à Ried, allait souvent visiter Schmid. Comme ils se proposaient tous deux de travailler à l'amélioration de l'enseignement scolaire, ils se communiquaient mutuellement leurs vues et leurs plans,

et se lièrent d'une étroite amitié. Demeter écrivit dans la suite un ouvrage très-estimé sur l'enseignement et l'éducation. Le doyen de Jaumann, qui à cette époque était encore vicaire à Schwendi, dans le Wurtemberg, chercha aussi à faire la connaissance de Schmid. « Depuis longtemps, disait-il dans un écrit, j'avais le désir d'entrer en relations avec l'auteur de *l'Histoire sainte,* si célèbre à cette époque, et d'une foule d'autres magnifiques ouvrages à l'usage de la jeunesse. Je fus longtemps sans en trouver l'occasion, lorsque, en 1816, étant allé rendre visite à un ami, le curé Anwander, nous allâmes ensemble à Thannhausen. Nous fûmes reçus à l'école, et nous eûmes un plaisir infini à le voir ainsi face à face. Comme il y avait ce jour-là fête chez le curé de l'endroit, Schmid nous invita à y assister. Il est une circonstance dont j'ai encore la mémoire toute fraîche. C'était par une chaude et magnifique journée de juillet; les paysans étaient aux champs, occupés à moissonner. La conversation fut des plus agréables. Tout-à-coup Schmid, qui était assis à côté de moi, devint agité et commença à trembler de tous ses membres. Il se leva à plusieurs reprises et regarda par la fenêtre. Je lui demandai ce qui le tourmentait ainsi, et, à notre grand étonnement, il répondit qu'il se préparait un orage et qu'il fallait se hâter de rentrer les voitures de blé. On se contenta d'en rire; mais peu de temps

après les nuages s'amoncelèrent, puis vinrent les éclairs et le tonnerre. »

Schmid, qui avait les nerfs très-délicats, eut pendant toute sa vie ce pressentiment de l'orage. Lui-même l'avouait souvent à la fin de sa vie. « Mes nerfs, disait-il, ressemblent aux cordes d'une harpe; ils se détendent à une température humide; mais quand le temps redevient meilleur, ils reprennent leur tension habituelle. »

Pahl, éditeur de *la Chronique de la nation allemande,* revue fort en vogue à cette époque, et plus tard prélat wurtembergeois, séjourna quelque temps au monastère des dames de Edelstetten, non loin de Thannhausen, en qualité de commissaire chargé de clore ce monastère qui était supprimé, et de pensionner ces dames. Lui aussi rendait de fréquentes visites à Schmid, qui, de son côté, allait souvent à Edelstetten. A ce sujet, le curé Mayerhofer, secouait la tête et disait au bailli : « M. notre inspecteur a pourtant toutes sortes de connaissances. Pensez donc que maintenant il est en relations avec un monsieur qui est, *primo,* commissaire dans l'affaire de la suppression d'un couvent de dames; *secundo,* pasteur luthérien, et qui, *tertio,* s'appelle BAAL! » Du reste, Pahl était un commissaire plein d'humanité, et les dames du monastère rendirent hommage à la douceur de ses procédés envers elles, et à la manière dont il s'y prit pour supprimer le couvent.

C'était un homme juste, franc et honnête, et qui ne craignait pas, même quand il y avait danger, d'exprimer librement sa manière de voir.

L'un des hôtes ordinaires de Schmid, pendant les vacances d'automne, était le professeur Salat, son ancien condisciple. Salat était un discoureur passionné. La philosophie de Kant, si courue et si vantée à cette époque, faisait souvent le sujet habituel de leurs entretiens. Un soir qu'il en était question en présence de M. le curé, Schmid exposa avec beaucoup de clarté les principes fondamentaux de ce système. M. le curé, qui avait écouté longtemps et avec une grande attention, dit à la fin : « J'avais déjà beaucoup entendu parler de cette philosophie et de la « chose en soi, » mais je n'étais jamais parvenu à me faire une idée exacte de ce que cela signifiait; les explications de M. le professeur lui-même n'y faisaient rien, et mes idées s'embrouillaient de plus en plus; seul, M. l'inspecteur scolaire a eu le don de les éclaircir. » Puis se tournant vers Schmid : « J'avais toujours cru jusqu'ici, lui dit-il, que vous ne vous entendiez qu'à faire l'école et à écrire des historiettes pour les enfants; je vois maintenant que vous comprenez aussi la philosophie. » Schmid aimait à se taire et à pratiquer l'humilité, comme le prouve, entre autres, l'aventure suivante :

C. Schmid et Salat s'en allèrent un jour ensemble

au couvent de Neresheim, non encore supprimé à cette époque. Un Père leur fit visiter le monastère et l'église, dans laquelle les magnifiques tableaux de Knoller attirèrent surtout leur admiration. Le lendemain, ils se rendirent à la sacristie pour dire la messe. Le professeur Salat, grand et magnifique de sa personne, avait quelque chose de majestueux dans la démarche; ce qui faisait un contraste frappant avec la petite taille et la figure juvénile de Schmid, qui marchait modestement derrière lui. Le sacristain s'empressa d'aider Salat à s'habiller, et quand il eut fini, il dit à Schmid : « Pour vous, mon petit, vous pourrez sans doute servir la messe? » On se figure aisément quel fut l'embarras du sacristain, quand Salat le désabusa en lui disant d'un ton grave: « Ce respectable monsieur demande aussi à dire la messe. » Cependant, comme on en était encore à chercher un servant, Schmid prit en souriant le missel, et servit humblement la messe de Salat.

Il y avait à cette époque, non loin de Thannhausen, un jardin anglais qui avait été construit par un religieux du monastère d'Ursberg, Louis Albrecht, prédicateur à la cour de Stuttgard pendant le règne du duc de Wurtemberg, et plus tard curé de Saint-Ulrich, à Augsbourg, homme fort instruit et excellent prédicateur. Le comte de Stadion avait fourni le terrain de ce jardin, qu'on

pouvait appeler l'ornement de la vallée du Mindel. L'art et la nature s'y étaient donné fraternellement la main. Une multitude de sentiers agréables et sinueux conduisaient, les uns à travers des prairies verdoyantes, les autres à travers de douces collines ombragées de sapins noirs et de hêtres touffus, ceux-ci à travers des parterres semés de légumes et de fleurs, ceux-là à travers de longues et sombres allées de verdure. Dans ce jardin il y avait entre autres une petite métairie et un ermitage solitaire caché par des arbres fruitiers et des vignes, outre une petite église. On y voyait aussi plusieurs places où l'on pouvait se récréer, et s'asseoir de temps en temps sur des siéges élégants et commodes. Un petit ruisseau qui coulait à l'ombre d'une multitude de chênes majestueux arrosait ce séjour enchanteur. Dans un endroit tout-à-fait à l'écart on apercevait des monuments travaillés avec goût, élevés à la mémoire de défunts dont le souvenir était précieux. L'un de ces mausolées avait été érigé à l'épouse du bailli, et un autre à son jeune fils, sous l'initiative de C. Schmid. L'obscurité profonde qui régnait en ce lieu, les saules pleureurs dont il était ombragé, rappelaient, au milieu de ce ravissant séjour, les devoirs de la vie, la pensée de la mort et de l'éternité.

Du sommet d'une des collines les plus élevées de ce jardin, on apercevait la vallée du Mindel se dé-

rouler dans une magnifique perspective. On découvrait de là la ville de Mindelhein, l'antique abbaye d'Ursberg, le château de Kischheim appartenant aux comtes de Fugger, et une foule de charmants villages avec les clochers de leurs églises. Tout au fond s'élevaient les vertes montagnes de l'Allgau, dominées à leur tour par les sommets neigeux des Alpes du Tyrol. C'est dans ce jardin vraiment anglais que C. Schmid aimait à passer ses heures de loisir, soit en se promenant seul à travers les allées ombragées, soit en compagnie de quelques amis intimes qui s'y réunissaient souvent pendant la belle saison, et y organisaient de petites fêtes musicales. Schmid y conduisait souvent les enfants de l'école, mais seulement ceux de la classe du dimanche.

Un dimanche, comme il s'y promenait pendant l'après-midi, au moment où il passait devant un berceau de verdure, il entendit lire à haute voix. S'étant approché de plus près, il aperçut plusieurs de ses élèves du dimanche assises l'une à côté de l'autre; l'une d'elles faisait la lecture, et quelques-unes versaient des larmes. Afin de s'assurer quel était le sujet de leur lecture, Schmid se glissa sous le berceau, à la grande surprise de la petite société qui ne l'avait pas aperçu, et demanda quel était le contenu du livre. On le lui présenta. C'était l'histoire de la comtesse *Geneviève,* qui fut tant de fois vendue

à des marchands. Ce maître si aimant demanda le petit livre pour quelque temps, refit l'histoire sous une forme plus convenable pour des enfants, l'apporta en classe après l'avoir remaniée, et en fit la lecture.

En sa qualité d'ami de la nature, C. Schmid contribua lui-même beaucoup à l'embellissement de ce parc, qui depuis longtemps, hélas! a dû ouvrir son sein à la bêche et à la charrue. Il composa une petite idylle, dans laquelle il décrivit en détail les beautés de ce jardin. Elle parut à Augsbourg, à la librairie Wolf, sous ce titre : *le Jardin anglais de Thannhausen, sur le Mindel, visité par un étranger.* Les amis de la poésie qui liront cette idylle ne pourront s'empêcher de rendre hommage au magnifique talent poétique de l'auteur des *Œufs de Pâques*. C. Schmid terminait ainsi :

« Jardin enchanteur, asile des purs sentiments, continuez, quand la terre nous aura recouverts, à fleurir pour la génération future. Je vous salue toutes, âmes nobles et sensibles, dont le sentiment des beautés de la nature a embelli ce séjour. Heureux celui qui, sur le sein d'une mère riche et aimante, oubliant ses soucis et calmant ses fatigues, découvre dans les magnificences du monde le temple de la divinité, et, prosterné sur la tombe d'un ami, espère en un monde meilleur. »

II.

SCHMID QUITTE THANNHAUSEN, ET DEVIENT CURÉ D'OBERSTADION, DANS LE WURTEMBERG.

C. Schmid passa près de vingt années dans les utiles et salutaires occupations dont nous venons de parler. Pendant ce temps, on lui avait proposé la place de professeur de pédagogie et d'esthétique à Dillingen. Mais comme sa santé était alors fort affaiblie, et qu'il était convaincu qu'en écrivant pour la jeunesse il rendrait plus de service à sa patrie, il ne put se décider à se rendre à cette invitation. A cette époque, les paroisses et bénéfices de la Bavière étaient grevés d'impôts considérables, et le petit bénéfice de première messe de Schmid, qui jusqu'alors en avait été exempt, fut chargé de contributions excessives. Ses travaux littéraires lui fournissaient bien une petite compensation; mais ils ne suffisaient point à couvrir ses frais, d'autant qu'il avait à soutenir une mère pauvre et plusieurs frères et sœurs dont l'éducation n'était pas achevée. Il se vit donc forcé de résigner sa place de Thannhausen et d'en chercher une plus lucrative. Il se présenta pour une paroisse, et en demanda une qui fût peu considérable; mais chaque fois sa prière fut rejetée. Cette circonstance fit sensation. On savait que

Schmid était l'auteur de *l'Histoire sainte* adoptée dans les écoles de la Bavière, et que son institution avait été élevée au rang d'école modèle.

On soupçonna quelque motif secret; mais la cause unique était un article de gazette, rédigé sur de faux renseignements. Voici le fait. Le nouveau plan scolaire, qui avait été dressé par le conseiller ecclésiastique Wissmayer, ayant été publié, plusieurs personnes, surtout dans le nord de l'Allemagne, le trouvèrent inadmissible. Le célèbre philologue Voss, appelé en Bavière, avait refusé la place qu'on lui avait offerte, parce que, disait-il, il lui était impossible de conformer son enseignement au nouveau plan scolaire. De son côté, Schmid avait été nommé professeur de pédagogie et d'esthétique à Dillingen, mais il avait refusé ce poste pour les raisons indiquées plus haut. Or, on publia dans les journaux que ce n'était point à cause de sa santé, mais parce qu'il n'approuvait pas le plan d'études, que Schmid refusait d'accepter. Cette nouvelle avait blessé le conseiller Wissmayer, surtout dans l'embarras où il s'était vu. Il avait été jusqu'alors très-favorable à Schmid, autrement il ne l'aurait pas invité à plusieurs reprises d'accepter cette place de professeur; mais dès ce moment ses dispositions envers lui furent toutes différentes, et dans la situation où se trouvaient à cette époque les affaires de la Bavière, il fut impossible à Schmid de se relever.

Un soir, comme il était assis dans sa chambre, réfléchissant sur sa position, le facteur lui apporta une lettre. Elle venait de M. de Jaumann, curé de Rottenbourg, dans le Wurtemberg, qui lui annonçait que le curé d'Oberstadion venait de mourir, et l'engageait à s'adresser au comte de Stadion, chargé de la collation de cette cure importante, pour la lui demander. Il assurait à Schmid qu'il serait partout bien accueilli dans le Wurtemberg. Schmid, dont le frère Martin était employé au bureau des finances du comte d'Oberstadion, vit en cela une disposition de la Providence. Il répondit à M. de Jaumann qu'il était disposé à se présenter pour cette place, mais qu'il y avait là un côté fâcheux, celui d'être obligé, conformément aux lois du pays, de se soumettre à un examen, qu'on appelait *le concours des curés*. M. de Jaumann écrivit aussitôt au conseiller ecclésiastique Werkmeister, à Stuttgard, et celui-ci assura positivement qu'on n'exigerait point d'examen de Schmid. Après bien des hésitations et des délais, Schmid adressa une supplique au comte de Stadion, qui se trouvait alors sur ses propriétés de Bohême.

Plus de vingt demandes furent faites en vue d'obtenir cette cure; celle de Schmid, rédigée sous la forme d'une lettre ordinaire, arriva la dernière. Sitôt que le comte de Stadion l'eut parcourue, il envoya à Schmid sa nomination, sans même ouvrir les autres suppliques. Schmid demanda alors ses

lettres dimissoriales et les obtint. Le 5 janvier 1816, sa nomination fut confirmée par le roi de Wurtemberg.

« La nouvelle du départ de ce maître, de cet ami si vénéré et si aimé de la jeunesse, de ce bienfaiteur de la paroisse, qu'il avait secourue dans ses besoins spirituels comme dans ses nécessités corporelles, cette nouvelle, écrit son élève, retentit comme un coup de foudre à Thannhausen, où pendant près de vingt années il avait produit tant de bien. Dans toutes les réunions on se demandait avec douleur si, par des prières et des promesses, il n'y aurait pas possibilité de retenir cet homme si hautement respecté. Malheureusement, des motifs trop puissants empêchaient Schmid de se rendre à cette prière. »

Lui-même abandonnait avec peine un poste où il avait travaillé si longtemps, car il y était étroitement attaché. Il se voyait sur le point de délaisser la semence qu'il avait cultivée avec tant d'ardeur et qui commençait à lever, pour aller fertiliser ailleurs un champ ingrat peut-être. En attendant, il prit toutes les mesures possibles pour que l'œuvre de l'instruction et de l'éducation de la jeunesse qu'il avait commencée fût continuée dans le même esprit. Avant son départ, il écrivit au président du comité scolaire de Munich, M. Muller, la lettre suivante :

« Avant de quitter Thannhausen, je vous offre encore une fois la main et vous remercie de tout

mon cœur pour la bonté ineffable que vous m'avez témoignée comme supérieur et ami. Je suis trop ému pour dire beaucoup de paroles. Ma consolation est que votre affection et votre estime m'accompagneront. Vous comprendrez aisément qu'en quittant Thannhausen j'ai particulièrement à cœur l'école de ce lieu, et que j'apprendrais avec plaisir qu'elle est maintenue en bon état. Je la recommande donc particulièrement à votre attention et vous prie, lors de votre prochain voyage, de ne point oublier Thannhausen. Je sais par expérience que vos visites raniment toujours l'ardeur des maîtres et des élèves.

» Il est encore un désir que je me permettrai de vous exprimer. M. le curé, moi ainsi que toute la commune de Thannhausen souhaitons que mon covicaire, M. Singer, puisse me remplacer.

» M. Singer étant un partisan et un ami de l'enseignement, pour lequel il possède les plus éminentes qualités, il n'est personne qui soit plus capable de bien diriger cette école. Si, comme il arrive pour de semblables bénéfices, cette place était confiée à un homme âgé et hors de service, M. le curé commençant à vieillir, et, dans ce cas, le vicaire ayant suffisamment à faire dans une paroisse de seize cents âmes, c'en serait fait de cette institution. Je vous prie donc instamment de prendre en considération les intérêts des enfants, et de faire tout ce qui dépendra de vous pour accéder à mon désir. »

C. Schmid adressa aux curés et aux instituteurs de son district la lettre suivante :

« Très-respectables et très-vénérés messieurs,
» très-chers instituteurs,

» Le soussigné, inspecteur scolaire du district, étant sur le point d'abandonner ses fonctions, remercie, le cœur profondément ému, messieurs les curés pour les nombreux témoignages de respect et de confiance dont ils l'ont honoré; il exprime sa satisfaction à messieurs les instituteurs pour la bonne volonté et le zèle sincère avec lesquels ils se sont efforcés de perfectionner leurs écoles.

» Il recommande à la tendre sollicitude de MM. les curés et instituteurs, les enfants au milieu desquels il a passé les heures les plus agréables, les priant de se souvenir de ces paroles du divin Ami des enfants : « Ce que vous ferez à l'un de ces petits, c'est à moi » que vous le ferez. » Il adresse à MM. les curés et les instituteurs, sans oublier les enfants, le plus cordial adieu, et il termine en protestant que, quoique éloigné, il les portera toujours dans son cœur, et se souviendra constamment d'eux avec estime et affection.

» Que le Dieu tout-puissant, et Jésus-Christ Notre-Seigneur et Sauveur vous bénisse tous!

» Thannhausen, le 3 mars 1816. »

C. Schmid donna en souvenir plusieurs centaines d'exemplaires de son *Histoire sainte* aux écoles de son district, et aux maîtres quelques ouvrages de pédagogie.

Il prit congé de la paroisse de Thannhausen dans le dernier sermon qu'il y prononça. Nous citerons quelques passages de ce discours si simple et si onctueux. On y verra quelles étroites relations existaient entre Schmid et cette paroisse. Il débutait ainsi :

« Il y a près de vingt ans, c'était en 1796, le jour de Noël, que j'entrai pour la première fois dans ce lieu sacré, et vous adressai cette salutation affectueuse : « Je vous annonce une grande joie, etc. » De combien de choses n'avons-nous pas été témoins depuis ce jour! Combien, parmi ceux qui alors entendirent mon salut, ne sont plus aujourd'hui! Hélas! nous ne sommes ici-bas que des pèlerins; nous n'y avons point de demeure permanente; tout y est périssable. Que pouvons-nous faire de mieux que d'élever nos regards vers Celui qui seul subsiste à jamais, et de mettre en lui notre confiance? » Puis il expliqua à ses auditeurs les trois vertus fondamentales du christianisme, la Foi, l'Espérance et la Charité, et s'adressant ensuite aux différents âges : « Chers enfants, continua-t-il, je vous recommande au divin Ami de la jeunesse, à Jésus-Christ; c'est en vous qu'il met sa plus grande joie. Il vous aime

de l'amour le plus tendre. Oh! restez dans sa compagnie et demeurez-lui à jamais fidèles! Soyez aussi soumis à vos parents et honorez-les. Soyez laborieux en classe, et suivez les enseignements que vous avez reçus de moi, et ceux que vous recevrez encore. Conservez vos cœurs purs de toute espèce de mal; veillez sur votre innocence : elle est votre plus précieux trésor. Jésus-Christ, le divin ami de la jeunesse, vous aidera à la protéger. Restez constamment bons et vertueux, afin qu'un jour vous soyez pour vos parents et pour tous les gens de bien un sujet de consolation.

» Et vous, jeunes hommes et jeunes filles, ne pouvant vous répéter aujourd'hui tout ce que vous avez déjà tant de fois entendu de ma bouche, je vous résumerai en ces quelques mots mes avertissements et mes désirs : C'est vous que j'ai instruits dès votre plus tendre jeunesse. Il n'est certainement aucun de vous qui ne se rappelle que j'ai fait tout mon possible pour vous conduire au céleste Ami de l'enfance. Souvenez-vous du jour de votre première communion! combien j'étais alors touché de vos larmes! Elles m'étaient une preuve de la piété de vos cœurs et de votre amour pour le Seigneur. Rappelez-vous tant de saintes émotions! Vous êtes maintenant au printemps de la vie; votre âge est celui où les tentations sont le plus violentes et le plus dangereuses. Vous vivez à une époque où la

débauche, l'impudicité, les actions déshonorantes règnent en souveraines. Oh! ne vous laissez pas séduire aux charmes du péché; préservez-vous de la tentation! Plusieurs d'entre vous, surtout parmi les vierges, sont encore purs et innocents. Restez fidèles à votre divin Sauveur; devenez de jour en jour meilleurs, conservez vos cœurs purs et immaculés. Dites à la passion impure : Vous n'êtes point ce qu'il me faut, je connais quelque chose de plus excellent, je veux dire l'innocence, la pureté et la paix du cœur. Qu'elles soient votre héritage et votre parure. Soyez et demeurez bons; alors aussi vous serez et resterez heureux! Demandez tous les jours le don de la persévérance dans le bien, et priez aussi pour ceux qui marchent dans les sentiers de l'erreur, afin que le bon Dieu daigne les ramener dans la droite voie. Il est grand parmi vous le nombre de ceux que j'ai instruits; Dieu veuille qu'aucun ne soit perdu! Je vous le répète une dernière fois : conservez mes enseignements, devenez des chrétiens tout-à-fait bons; alors vous serez la joie de Dieu, la joie des anges, la joie de vos parents et de tous les hommes de bien!

» Parents chrétiens, je vous répète aujourd'hui une dernière fois ce que je vous ai dit si souvent : Elevez vos enfants dans la crainte de Dieu et dans la doctrine du salut; surveillez-les et les mettez en garde contre les piéges de la séduction; ne les laissez point

errer à l'aventure, crainte qu'ils ne s'égarent dans de mauvaises compagnies; envoyez-les assidûment à l'école et au catéchisme, sans néanmoins croire que cela suffise. Vous devez encore les former, établir dans leurs cœurs un bon et solide fondement; c'est seulement alors que vous en pourrez faire des hommes vertueux. Je vous recommande tout particulièrement ces enfants; ils sont le plus grand trésor que le ciel vous ait confié. Conservez-les pour le ciel, et avant tout donnez-leur le bon exemple. Vivez ensemble dans la charité et la concorde, et rétablissez la paix là où règne la discorde. Souvenez-vous de la fidélité que vous vous êtes mutuellement promise à la face de Dieu; tendez-vous la main, et jurez-vous de nouveau l'union, la fidélité et l'amour. Alors seulement la bénédiction descendra sur vous et sur vos enfants.

» Serviteurs et servantes, soyez soumis à vos maîtres; soyez fidèles et sincères, gardez-vous de rien soustraire à vos supérieurs; comportez-vous comme des enfants de la maison!

» Et vous, maîtres et maîtresses, ne soyez point durs et cruels envers vos serviteurs; songez aux nombreuses fatigues qu'ils supportent; traitez-les avec bonté et douceur; intéressez-vous non-seulement à leur bonheur temporel, à leur nourriture et à leur salaire, mais encore au bonheur éternel de leur âme; considérez-les comme vos propres enfants!

» Pour vous, vieillards, dont, sans doute, je ne reverrai plus la figure vénérable, voici les paroles que je vous adresse : Si peut-être vous aviez consacré non à Dieu, mais au monde, la plus belle partie de votre existence, ne différez pas plus longtemps ; commencez dès aujourd'hui à vous donner à Dieu sans réserve, afin qu'un jour vous puissiez dire avec Siméon : « Maintenant, Seigneur, vous renvoyez en » paix votre serviteur ! »

» Que nul d'entre vous, mes chers auditeurs, n'oublie jamais les dernières paroles que je viens de vous adresser !

» Je remercie publiquement toutes les personnes qui m'ont fait du bien ; je vous remercie surtout de l'attention avec laquelle vous avez écouté ma parole, des preuves d'affection que vous m'avez données, principalement pendant les derniers instants de mon séjour au milieu de vous. Dieu veuille vous rendre tout au centuple ! Je sens parfaitement que j'aurais pu faire beaucoup plus de bien, et tel eût été aussi mon désir ; mais, vous le savez, la surveillance d'une multitude d'écoles ne me permettait point de vous consacrer toutes mes forces. Si donc des affaires extérieures m'ont fait négliger l'un ou l'autre devoir, soyez indulgents envers moi. Je ne laisserai pas, quoique éloigné, d'agir encore sur vous, et les livres que j'ai écrits continueront de parvenir à vos enfants. Il en est plusieurs parmi vous qui m'ont

accordé une confiance illimitée et dont j'étais le directeur; le bon Dieu continuera de s'intéresser à eux.

» S'il en était parmi vous que j'eusse blessés involontairement et à mon insu, je leur demande ici publiquement pardon. Quant à ceux qui m'auraient offensé, je leur ai depuis longtemps pardonné. Mon cœur ne connaît point le ressentiment. Nous voulons nous séparer dans la charité et dans la paix. Gardez-moi dans votre souvenir et priez pour moi, comme à mon tour je prierai pour vous. Oh! combien je serai heureux quand, éloigné de vous, j'apprendrai que vous êtes encore pieux et bons. Quelle ne serait pas, au contraire, ma désolation si j'étais condamné à entendre que tant d'avertissements de vos pasteurs ont été inutiles, et que vous êtes tombés dans le péché! Dieu veuille prévenir un semblable malheur!

» Et maintenant, vivez heureux et recevez une dernière fois ma bénédiction sacerdotale.

» Bénissez, Seigneur, ces enfants, et conservez leur innocence!

» Bénissez tous ces jeunes gens, afin qu'ils vivent dans la pureté et la chasteté!

» Bénissez les parents, afin qu'ils élèvent chrétiennement leurs enfants!

» Bénissez les vieillards, afin qu'un jour ils meurent consolés!

» Bénissez toute cette paroisse!

» Bénissez ce zélé pasteur et son digne confrère!

» Bénissez les autorités civiles!

» Bénissez le roi, le comte, la Bavière tout entière, qui, jusqu'à ce jour, fut ma bien-aimée patrie; bénissez toute l'Allemagne! Que Dieu ait pitié de vous et vous pardonne vos péchés! Que le Dieu tout-puissant et miséricordieux, Père, Fils et Saint-Esprit, vous bénisse, ainsi soit-il! »

Le lendemain, C. Schmid partit. « Lorsque la voiture fut prête, écrit son élève, tous ceux d'entre les jeunes gens de Thannhausen qui étaient capables de conduire un cheval se rassemblèrent. Deux voitures étaient préparées pour les fonctionnaires religieux et civils qui attendaient C. Schmid afin de l'accompagner, eux et les jeunes gens à cheval, jusqu'à Krumbach, situé à deux lieues de là. La dernière visite de Schmid fut faite à l'école, où il dit à mon père et aux enfants un dernier adieu, puis monta en voiture. En ce moment, tous les enfants se mirent à pleurer et à pousser des cris, et prièrent mon père de les laisser partir. Toute la place qui s'étend devant la demeure de C. Schmid fourmillait d'enfants et de jeunes gens. Plusieurs d'entre eux, versant des larmes et sanglottant, coururent longtemps après la voiture, jusqu'à ce qu'enfin elle disparut dans le lointain. »

III.

CHRISTOPHE SCHMID, CURÉ D'OBERSTADION.

C. Schmid arriva à Oberstadion au printemps de l'année 1816. C'est une vaste paroisse située dans la Haute-Souabe, à trois lieues de Biberach. Le comte de Stadion possède dans cette dernière localité un magnifique château, d'où la vue s'étend au loin sur la belle et fertile vallée du Danube et sur une foule de villages. Au fond du tableau s'élève les montagnes de la Souabe. Ce château, célèbre dans l'histoire d'Allemagne, a de tout temps appartenu à l'illustre et antique famille des comtes de Stadion. La première démarche de C. Schmid, après son arrivée à Oberstadion, fut de se rendre à l'église pour y implorer la bénédiction du ciel sur lui et sur sa paroisse. Il fut heureux d'y trouver un temple digne de la majesté du Très-Haut. Cette église, vaste et construite dans le vieux style gothique, possède plusieurs tableaux remarquables de l'ancienne école germanique, des bustes et des statues provenant de l'époque où la sculpture était à son apogée, ainsi qu'un autel construit par Jœrg Stocker d'Ulm (1547).

Quant au presbytère, C. Schmid le trouva dans un grand délabrement. Ses deux prédécesseurs,

obligés, en leur qualité de décimateurs, aux frais de réparations, n'avaient presque rien fait pour son entretien. Schmid se mit donc aussitôt à l'œuvre. Afin de pouvoir vivre plus tranquillement, il se fit construire sur le sol un petit cabinet d'études tourné vers le levant. C'est là qu'à ses heures libres il écrivit une foule de ses récits; mais dans le principe, il trouva peu de temps à consacrer à ses travaux littéraires.

Cette paroisse, quoique composée de plus de treize cents âmes, outre une foule de succursales plus ou moins éloignées, n'avait qu'un vicaire. Schmid inaugura ses nouvelles fonctions avec courage et plaisir. Dans son premier sermon, il disait à ses paroissiens : « Transporté au milieu de vous par une disposition de la divine Providence, j'éprouve une grande satisfaction à vous annoncer pour la première fois la parole de Dieu.

» Quoique j'arrive au milieu de vous d'un pays qui n'est point le vôtre, et qu'il y ait à peine quelques jours que vous avez vu ma figure pour la première fois, je ne vous suis pourtant point étranger. Nous avons au ciel un Père commun, nous avons été rachetés par le sang du même Rédempteur, sanctifiés par le même Saint-Esprit, nous vivons au sein de la même Eglise catholique, et nous sommes tous destinés à une même vie éternelle. Cependant, des liens plus étroits encore vont désor-

mais exister entre nous; car ce n'est point en vain que vous vous appelez mes paroissiens. Un pasteur, selon la volonté de Dieu et de Jésus-Christ, doit être le père et l'ami de ses ouailles, et celles-ci doivent avoir pour lui une affection d'enfants. Votre pasteur a pour mission de vous montrer, à travers le voyage de la vie, le vrai chemin qui conduit au ciel. »

Puis il exhorta les fidèles à écouter la parole de Dieu qu'il allait leur annoncer; précaution en quelque sorte superflue, car la douceur et la bonté naturelle de Schmid lui avaient tout d'abord concilié tous les cœurs.

Ses paroissiens, les jours de dimanches et de fêtes, accouraient joyeux pour entendre de sa bouche la parole divine. Schmid préparait toujours ses sermons avec beaucoup de soins. Le plus souvent il les écrivait mot pour mot, et, doué qu'il était d'une excellente mémoire, il les prononçait tels qu'il les avait composés. Les manuscrits qu'il a laissés en contiennent un grand nombre qui, tous, sont conçus dans l'esprit de saint Paul. Le ton qui y domine est la charité. Il se mettait tout-à-fait au niveau du peuple. Ainsi, dans un de ses discours où il parle de la bonté de Dieu envers les hommes, il conduit ses auditeurs comme par la main à travers toute leur maison. « Dieu, dit-il, a versé ses dons dans vos greniers, car c'est lui qui les remplit de ses

abondantes bénédictions ; il les a répandus dans vos étables, car c'est lui qui fait prospérer votre bétail et le préserve de la contagion. Vous avez journellement sous vos yeux des preuves de la bonté divine ; car les gerbes fécondes qui passent si souvent dans vos mains sont des dons de Dieu ; l'herbe que vous fauchez, le chanvre et le fil que vous maniez à tant de reprises et sous des formes si diverses, sont des dons de Dieu ; le bois dont vous préparez votre nourriture et dont vous vous chauffez ; le soleil, la lune et les étoiles, les nuages, la rosée et la pluie, le ciel qui s'étend au-dessus de vous, la terre que vous foulez, vous sont autant de témoignages de la bonté de Dieu envers vous. Vos yeux, qui vous servent à contempler les miracles de sa générosité, et vos mains, avec lesquelles vous recevez ses dons, sont eux-mêmes des bienfaits de son amour. »

C. Schmid aimait que ses discours eussent un caractère actuel et local. Un jour, c'était à une fête de la Dédicace, il parla de la fondation de la paroisse et de l'église, et, montrant dans la maison de Dieu les tombeaux des nobles chevaliers qui l'avait fondée et dotée, il exhorta les fidèles à prier pour eux. Une autre fois, il expliqua l'origine de la confrérie, son introduction dans la paroisse et une foule d'autres circonstances. Par ce moyen, il arrivait à captiver l'attention de ses auditeurs et à les mieux préparer pour le but plus noble où il les voulait conduire.

Il invitait aussi des prédicateurs étrangers, afin de réveiller l'attention du peuple, si prompte à s'assoupir.

C. Schmid allait tous les jours faire le catéchisme en classe. Quant à celui qui avait lieu le dimanche dans l'après-midi, il le faisait toujours lui-même. Il expliquait peu de matières, mais ses paroles étaient d'une clarté et d'une précision remarquables. Dans les questions qui venaient ensuite, il s'efforçait d'incruster en quelque sorte les vérités chrétiennes dans la mémoire et dans le cœur de la jeunesse. Il aimait à parsemer ses sermons d'histoires puisées soit dans la vie des saints, soit dans la vie commune. Doué qu'il était d'un talent merveilleux pour reproduire et dépeindre les faits historiques, il captivait à un haut degré l'attention de la jeunesse, d'ailleurs si inconstante. Plus d'une histoire, en soi passablement aride, gagnait dans sa bouche en intérêt; car il savait admirablement donner du relief aux circonstances propres à faire impression sur le cœur et sur la volonté des jeunes gens.

Schmid introduisit aussi à Oberstadion les méditations sur le Sauveur au jardin des Olives, qu'il avait faites à Thannhausen. Cet exercice fut également très-fréquenté. Une foule de personnes pieuses, non-seulement d'Oberstadion, mais encore des paroisses voisines, y assistaient. Comme il faisait le plus souvent sombre quand on sortait de l'église,

un individu avait coutume de précéder, une lanterne à la main, les personnes qui s'en retournaient à la maison et qui le suivaient en priant. Les jeudis soirs, pendant le carême, on apercevait des groupes nombreux de fidèles qui, retournant chez eux, traversaient les plaines et les montagnes une lanterne à la main.

Quant aux revenus considérables de l'église de Stadion, dus à la munificence du chevalier de Stadion, en 1458, Schmid, en sa qualité de président du conseil, en fit un emploi entièrement conforme aux intentions du donateur. Il administra également avec beaucoup de sagesse la fondation des pauvres, sans négliger d'aider les malheureux de ses propres ressources, lesquelles, étant plus abondantes qu'auparavant, lui permettaient de faire plus de bien. Plusieurs pauvres recevaient du presbytère du vin et une excellente nourriture. La sœur de Schmid, qui faisait toujours la cuisine elle-même, ne rougissait point de porter de ses propres mains de la soupe et de la viande dans la cabane des pauvres, qu'elle exhortait en même temps à endurer patiemment leurs souffrances et à élever leurs pensées vers le ciel.

Il n'y avait pas jusqu'aux malades aisés, mais dont les familles étaient incapables de leur fournir une nourriture convenable, pour lesquels, sur la demande de son frère, elle ne préparât à manger.

Schmid fit surtout un bien immense pendant la cherté qui éclata en 1817.

Il disait lui-même à ce sujet : « C'était une année affreuse; le prix du blé s'était élevé à des proportions immenses. Une association de bienfaisance fut organisée. Dieu veuille en récompenser sainte Catherine dans l'autre monde ! Un district spécial m'ayant été assigné, j'y travaillai avec plaisir, ou plutôt avec un zèle de feu. Mes confrères, les instituteurs, les écoliers et jusqu'aux femmes étaient obligés de transcrire les rapports, propositions, tableaux et enquêtes que je faisais. Je me réjouis à la pensée du bien qui s'opéra. »

A la fin de la disette, les autorités gouvernementales écrivèrent à Schmid pour le féliciter de sa sollicitude envers les pauvres.

Mais c'était surtout sa générosité, aussi libre que désintéressée et pure de toute considération accessoire, qui lui avait gagné les cœurs de ses paroissiens. Ils le prévenaient par des témoignages d'affection et de respect, et étaient fiers d'avoir un pasteur aussi dévoué. Leur attachement se manifesta un jour de la manière suivante, qui est entièrement dans le goût des gens de la campagne. Le maire de la paroisse reçut une communication officielle dans laquelle on l'invitait à abolir une ancienne et pieuse coutume qui existait dans l'église. L'invitation portait cette menace que, si le curé montrait de la né-

gligence dans cette affaire, il devrait s'attendre à un châtiment exemplaire. Schmid donna lecture de cette pièce au conseil communal. Lorsqu'il eut fini, tous les conseillers se levèrent avec indignation et s'écrièrent en frappant du poing sur la table : « Ils n'ont qu'à vous toucher, monsieur le curé, seulement vous toucher ! » Les paysans s'imaginaient que, par châtiment exemplaire, les autorités avaient voulu parler d'une peine corporelle.

Dans son rapport à l'autorité, Schmid, que cette scène avait fort égayé, la rapporta littéralement. Il ne vint point de réponse, et l'ancien usage continua de subsister.

Parmi les paroissiens de C. Schmid, il s'en trouvait sans doute qui ne suivaient point ses conseils et qui l'affligeaient par leur conduite scandaleuse. Comme il soupirait, comme il devenait saisi et consterné, quand il apprenait quelque chose de désavantageux sur le compte de l'un d'eux !

C'est ainsi, comme il le raconte lui-même, qu'un individu de sa paroisse lui occasionna pendant longtemps bien des soucis et des inquiétudes. Il n'y avait sorte de tours habiles qu'il ne fît, de vols qu'il ne commît. Plusieurs fois il fut enfermé dans la maison de correction. Ni les prières ni les exhortations ne servaient à rien. Un jour, il alla jusqu'à enlever une vache dans l'écurie du vicaire d'Unterstadion. Découvert et accusé en justice, il chercha à s'excuser

en disant « que cette vache appartenant à un vicaire qui avait de grands revenus, il n'en éprouverait presque point de dommage. » Comme on le conduisait dans la maison de correction, il rencontra chemin faisant, des soldats natifs de la paroisse de Stadion qui, ayant obtenu un congé, rentraient dans leurs foyers. Cet homme léger les saluant d'un air souriant : « Vous allez en vacance, leur dit-il; moi, je rentre. »

Retourné à la maison quelques années après, il tomba dangereusement malade. C. Schmid alla le trouver et le pria avec bonté de songer au salut de son âme; mais ce malheureux ne voulut entendre parler ni de conversion ni de mort. Il alla même jusqu'à dire à un paysan qu'il avait l'intention de faire venir le tailleur, afin de prendre mesure pour un habit. « Ce n'est pas le tailleur, lui répondit en souriant le paysan, que vous devez faire venir, mais le menuisier, afin qu'il vous prenne mesure pour une robe de bois. » Ce mot énergique, disait Schmid, emprunté à la langue du peuple, fit plus que toutes les exhortations. Le malade se convertit, et Schmid eut la consolation de le voir mourir dans des sentiments de repentir. Comme cet homme était connu dans toute la contrée pour sa vie aventureuse, une foule immense de peuple accourut à son enterrement. « Nous sommes curieux, disait-on, d'entendre quel sermon M. le curé prononcera à ses funérailles. »

C. Schmid choisit pour texte ce passage de l'Ecriture : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre! » Loin de raconter la vie scandaleuse du défunt, l'orateur parla de la sincérité de sa conversion, et ajouta que le mourant l'avait chargé de demander pardon à tous ceux à qui il avait pu nuire pendant sa vie, de quelque manière que ce fût; puis il termina en recommandant son âme aux prières des assistants. Les auditeurs s'en retournèrent émus, et plusieurs de ceux qui étaient venus animés de mauvaises dispositions, rentrèrent chez eux heureux et satisfaits.

Le séjour de Stadion plaisait à Schmid; dans la suite, il rappelait avec bonheur les jours heureux qu'il y avait passés. Les occupations nombreuses et souvent désagréables, occasionnées par les biens immenses attachés à cette paroisse, ne lui causaient aucun souci; ils étaient administrés par sa sœur et son frère. Ce dernier, homme cultivé et d'une grande sérénité de caractère, contribua pour beaucoup à rendre à Schmid le séjour de Stadion agréable. C. Schmid parlait volontiers de ce frère. Voici, entre autres, une petite histoire qui le concerne :

Depuis son arrivée à Stadion comme employé aux finances du comte, ce frère avait l'habitude de suspendre la clef du magasin de blé, non pas à un clou, comme on avait fait jusqu'alors, mais à un

aimant. Le domestique ayant un jour cherché inutilement cette clef, le frère de Schmid la lui montra suspendue en l'air. Le domestique resta immobile d'étonnement et n'osa pas la toucher. « Tirez seulement, lui dit gravement le maître des finances, elle ne manquera pas de venir. » Le domestique se mit à tirer, et s'éloigna en branlant la tête. Lorsqu'il revint et voulut suspendre la clef à son ancienne place, le maître des finances lui dit de la remettre où il l'avait prise. Nouvel étonnement de la part du domestique lorsqu'il vit que la clef restait suspendue. Comme il ignorait les effets de l'aimant, il jeta un regard terrifié sur le maître des finances, qui continuait tranquillement d'écrire. Le domestique fit part de ce prétendu miracle à ses connaissances, et ajouta qu'il ne serait pas facile de tromper le nouveau maître des finances, attendu qu'il savait faire des tours de magie.

Il y avait au château de Stadion, de même qu'à Thannhausen, un parc magnifique dans lequel Schmid aimait à se promener. Le jardinier, s'étant aperçu qu'il affectionnait les fleurs, avait l'habitude de lui porter toujours les plus belles pour en orner sa chambre et le maître-autel de l'église. Schmid conservait encore à un âge très-avancé le souvenir de ce bon jardinier. En été, le comte revenait presque toujours avec sa famille de Vienne à Stadion, où il témoignait à Schmid toutes les marques de défé-

rence, et passait, ainsi que la comtesse, des heures entières en sa compagnie. Quand Schmid fut devenu chanoine d'Augsbourg, ils allaient lui rendre visite chaque fois qu'ils passaient par cette ville, et les enfants du comte lui écrivaient.

Parmi les ecclésiastiques du voisinage, Schmid honorait principalement le prélat Frédéric de Walter, alors curé de Kirchbirlingen. Cet homme si vénérable et si pieux était le dernier prélat de l'abbaye de Marchthal, de l'ordre des prémontrés, située dans la Haute-Souabe. Lorsqu'en 1803 cette prélature fut supprimée, et échut avec tous ses domaines et ses revenus à la maison princière de Taxis, Frédéric de Walter reçut une pension de 5,500 florins, et eut à sa disposition une voiture et quatre chevaux, avec la faculté d'habiter le château de Scheer ou celui de Schemmerberg. Ce prélat pouvait donc mener une vie douce et commode; mais il préféra une existence active et laborieuse. Au lieu d'habiter l'un des châteaux qu'on lui offrait, il demanda au prince de Taxis la paroisse de Kirchbirlingen, paroisse très-difficile, où il fut curé jusqu'à sa mort et produisit un bien considérable. Ses immenses revenus étaient presque entièrement consacrés à des œuvres de bienfaisance; il fit des fondations pour les pauvres et pour les enfants, de même que pour les domestiques qui, ayant longtemps et fidèlement servi dans sa

paroisse, s'étaient comportés d'une manière irréprochable.

C. Schmid se sentit attiré vers cet homme aux sentiments si élevés, et, de son côté, M. de Walter conçut pour Schmid, considéré comme homme, comme prêtre et comme écrivain, une estime sans bornes. N'étant éloignés l'un de l'autre que d'une lieue et demie, ils se fréquentaient très-souvent, et il n'était pas rare de voir ce digne prélat, qui portait constamment l'habit de son ordre et une croix d'or sur la poitrine, s'arrêter avec ses magnifiques chevaux devant le presbytère de Stadion. Comme il était en grande vénération dans toute la contrée, où le peuple l'appelait ordinairement du nom de « gracieux seigneur, » les paysans de Stadion étaient flattés que leur curé fût ainsi honoré de lui, et ils ne l'en respectaient que davantage. Pendant les belles journées de printemps et d'été, Schmid allait volontiers à pied à Kirchbirlingen. Le chemin passait à travers des forêts de hêtres et de sapins, et à travers des collines où la vallée du Danube et la chaîne des Alpes présentaient le plus ravissant spectacle. Pendant ces promenades, Schmid se récréait en prêtant l'oreille aux douces mélodies des oiseaux et en se laissant aller au charme paisible de ces lieux solitaires. Ses ouvrages, notamment celui de *Rose de Tannenbourg,* contiennent des descriptions de cette contrée.

Ces deux amis se communiquaient leurs expériences dans le ministère des âmes et leurs vues sur les productions les plus intéressantes de la littérature. Le prélat avait une bibliothèque très-vaste, que Schmid utilisait avec soin. M. Walter était lui-même écrivain et avait rédigé sur son ancien couvent une intéressante chronique anonyme.

Dans la maison de Frédéric de Walter, Schmid fit la connaissance du peintre Huber, de Weissenhorn, beau-frère du prélat. Ce peintre, artiste célèbre dans toute la Bavière et la Souabe, fit, à la demande et aux frais du prélat, trois tableaux à l'huile et une foule de peintures à fresque pour l'église de Kirchbirlingen. Au moment où Huber travaillait à l'un de ces tableaux représentant la descente du Saint-Esprit, le prélat lui demanda quel était celui des apôtres qu'il croyait le mieux travaillé. Huber indiquant saint Pierre du bout de son pinceau : « Quand, répondit-il, M. Schmid verra cet ouvrage, il sera de mon avis. » Schmid étant arrivé ce jour même, le prélat le conduisit à l'église, et lui demanda lequel des apôtres lui semblait le mieux représenté. « C'est évidemment saint Pierre, répondit Schmid. »

Le prélat et l'artiste se regardèrent en souriant, et comme Schmid paraissait embarrassé, le prélat le mit au courant et le félicita de son talent artistique.

Cet artiste ayant peu de travail cette année-là, à cause de la cherté des vivres, Schmid lui com-

manda quatre grands tableaux à l'huile, dont les sujets étaient empruntés à l'histoire de Jésus-Christ; c'étaient : *la Salutation angélique, la Salutation de sainte Elisabeth, Jésus au mont des Oliviers* et l'*Ecce Homo*. Huber les exécuta avec beaucoup d'ardeur et entièrement selon l'esprit de l'Eglise. Le coloris, comme dans tous les tableaux de Huber, en est très-doux et très-délicat. Des cadres tout en or paraissant trop coûteux à Schmid, il ne fit dorer que les parties les plus évidentes, et fit peindre avec de la couleur jaune d'orange les moulures les plus profondes, ce qui produisit un excellent effet. Il les suspendit dans celle de ses chambres qui était destinée aux étrangers. Schmid fit encore faire à ses frais, par le même artiste, un tableau à l'huile pour l'église de Stadion, qu'il plaça sur l'autel collatéral du côté gauche. Il représente la naissance de Jésus-Christ; Marie tient l'Enfant sur son sein, Joseph est agenouillé devant lui, et les bergers, également à genoux, l'entourent et l'adorent. Ce travail est aussi parfaitement exécuté.

C. Schmid se rendait de temps en temps à la ville de Biberach, où il ne manquait jamais de faire sa visite au célèbre artiste Pflug. En été, à cause de ses souffrances rhumatismales, il allait souvent aux bains situés non loin de cette ville; il parcourut aussi la Suisse à la même époque. Il disait, dans une lettre, en parlant de ce voyage : « Parmi les

œuvres d'art, j'ai été surtout ravi d'un tableau exécuté par une femme artiste, nommée Ellenrieder, et, parmi les œuvres de la nature, des magnifiques perspectives qu'offre le Rigy. Comme je craignais beaucoup le mauvais temps, j'étais sans cesse attentif à la température; mais je finis par trouver que c'était folie de me tourmenter, même un seul instant, par cette préoccupation. La température fut extrêmement favorable; elle était surtout délicieuse au moment où nous nous trouvions dans ces belles contrées. Il en est des soucis de la vie comme des inquiétudes de voyage; il est facile de s'en convaincre. »

Schmid, pendant son séjour à Stadion, reçut l'une ou l'autre fois la visite de Sailer. A l'époque des vacances, les professeurs Drey et Eschenmayer, de Tubingue, allaient le trouver, de même que Demeter, alors curé de Sasbach, dans la province de Baden, et Wagner, doyen de Rottenbourg, tous deux disciples de Sailer.

Peu de temps après son arrivée à Stadion, Schmid fut nommé inspecteur des écoles du district; mais comme il avait une paroisse considérable et qu'il ne voulait point renoncer à ses travaux littéraires, il refusa ces fonctions. Il se réserva simplement, sur le désir de son supérieur, le doyen Vanotti, alors curé d'Ehingen, plus tard doyen de Rottenbourg, de lire et de critiquer les conférences que les ecclé-

siastiques de son chapitre étaient obligés de lui remettre deux fois dans l'année, avant l'établissement des conférences sur *la Théologie pastorale*. En sa qualité de directeur, il s'efforça de donner aux conférences sur cette dernière branche une impulsion nouvelle. Elles avaient constamment lieu dans son presbytère, et, la séance levée, Schmid priait ses confrères de vouloir bien être ses hôtes. Dans le diocèse de Rottenbourg, il était d'usage que le doyen du chapitre donnât lui-même les questions à traiter. Schmid n'approuvait point cette mesure ; il pensait qu'on servirait mieux les intérêts de la science en laissant chacun libre de choisir et de traiter le sujet qu'il voudrait. « Ces sortes de travaux forcés, disait-il, dégénèrent facilement en compositions de style et en exercices scolaires sur des sujets le plus souvent rebattus. » Il ne parvint point à abolir cet abus. Schmid travailla également à affranchir l'Eglise de l'état d'asservissement où la retenait la bureaucratie.

Entre une foule d'anciens usages religieux, les pèlerinages ayant été défendus dans le Wurtemberg, et cela par ordonnance de police, le doyen du chapitre donna à cette occasion le sujet de conférence que voici : « Quelles sont les causes qui font courir les paroissiens dans des églises étrangères et qui favorisent ces excursions? » Schmid, en travaillant cette matière, blâma sincèrement les abus qui accom-

pagnent si souvent ces pérégrinations, tout en faisant généreusement ressortir ce qu'il y avait d'étroit dans une mesure qui, en prétendant renfermer dans l'enceinte de l'église paroissiale l'expression du culte que le peuple rend à Dieu, peut être un obstacle à la piété. « Une ordonnance de police, disait-il entre autres, qui défend les pèlerinages dans un but religieux, m'a semblé une mesure extrêmement malheureuse. Quand on parcourt *le Guide des voyageurs,* de Stern, où du reste il n'est point fait mention des pieux voyageurs, à moins qu'ils ne soient compris dans la catégorie des voyageurs sentimentalistes et innocents, on n'y trouve aucune classe à laquelle l'Etat ait interdit les voyages, à l'exception de ceux qui ont pour but de favoriser l'impunité d'un crime. Si l'on permet et approuve les pérégrinations des savants et des artistes, celles des négociants qui cherchent à se perfectionner dans leur état, depuis le spéculateur en grand qui va à la foire de Francfort, jusqu'au petit colporteur qui se rend à la foire avec ses marchandises sur le dos, il ne saurait être permis d'inquiéter dans sa route celui qui espère gagner quelque chose en voyageant pour Dieu, à moins qu'on ne veuille dire que les intérêts religieux sont inférieurs aux intérêts temporels. Les pèlerinages, abstraction faite de leurs inconvénients, ont du moins cet avantage qu'ils fournissent à des personnes pieuses une récréation con-

forme à la nature humaine, et peuvent même, là où il sont faits sous la direction d'ecclésiastiques éclairés, versés dans la connaissance de la religion et du cœur humain, guérir certaines maladies intellectuelles. »

Après avoir développé les raisons pour lesquelles les fidèles vont visiter des églises lointaines, Schmid ajoutait :

« Un autre motif pour lequel les hommes visitent des églises étrangères, c'est la puissance que les arts exercent sur l'âme humaine. Les magnifiques églises catholiques dont est parsemée l'Allemagne, ainsi que les admirables chefs-d'œuvre qu'elle renferme, existent-ils uniquement pour la ville qui les possèdent? Ne sont-ils pas le commun héritage de la nation? L'homme du peuple lui-même entre pénétré d'une sainte horreur dans ces respectables monuments du talent et de la piété de nos ancêtres, et ces édifices imposants et gigantesques éveillent le sentiment de l'infini. Combien le son majestueux des cloches agit puissamment sur le cœur de l'homme sensible ! Et les flots d'harmonie, que l'orgue répand du haut des voûtes élevées et qui accompagnent les voix innombrables de l'homme, que de fois n'ont-ils pas ému et ébranlé le pécheur qui ne les entendait qu'en passant? Combien sont éloquents les tableaux des grands maîtres qui représentent sous une forme si frappante ce qu'il y a de

divin dans l'homme? Que si, à la sublimité et à la majesté du temple, au charme des mélodies, aux formes célestes reproduites dans les tableaux et les statues, se joignent la gravité et la pompe des cérémonies religieuses, quel est le cœur humain qui s'en retournera sans se sentir meilleur et sans se dire qu'il est autre chose qu'un peu de boue, qu'il est d'origine divine! Qui oserait savoir mauvais gré à l'homme d'éprouver le désir d'y entrer une fois en sa vie et d'y assister à l'office divin? Qui aurait le cœur, ou plutôt l'esprit assez étroit pour vouloir limiter son culte à une petite église de campagne, laquelle, pour me servir de l'expression d'un spirituel écrivain, s'élève derrière un misérable village semblable à un point d'exclamation?... » Et il terminait ainsi :

« Je ne saurais, en aucune façon, approuver ces sortes d'empiétements qui ont lieu çà et là de la part de la police. Si le haut clergé éloigne sagement les abus, si les ecclésiastiques d'un ordre inférieur font leur devoir en temps et lieu, tout se passera aussi bien que possible. En matière spirituelle, du moins en ce qui concerne les personnes arrivées à l'usage de raison, il est rare que la coaction physique amène de bons résultats. L'emploi des moyens violents, pour empêcher le peuple de courir à des églises étrangères, pourrait, surtout chez le peuple, qui ne fait point distinguer et qui juge tout *in concreto,*

avoir ce résultat malheureux, qu'au lieu de le faire assister aux offices de paroisse, on l'éloignerait de sa propre église, comme cela se voit dans les villes. Or, il n'y a pas de doute qu'il vaut encore mieux fréquenter une église étrangère que de n'en fréquenter aucune.

» Si intéressant qu'il puisse être de rechercher pourquoi le peuple fréquente des églises étrangères, il le serait davantage encore de découvrir pourquoi tant de gens qui se croient instruits n'en fréquentent aucune. Cette dernière question est manifestement plus grave et entraîne des conséquences tout autrement sérieuses. Le peuple lui-même ne laisse pas de s'en apercevoir et d'en faire de temps en temps la remarque, comme on le voit par cette épigramme qui court les rues :

Le curé : « Pourquoi, vous autres paysans, allez-vous si volontiers dans les églises de villes ? »

Le maire : « Parce que les messieurs ont la politesse de nous y laisser leur place. »

Schmid ne pouvait supporter les écritures dont le clergé du Wurtemberg était inondé à cette époque, comme il l'est de nos jours encore. Voici en quel sens il s'exprimait à cet égard dans une lettre adressée à Sailer :

« On désire généralement que nous ayons enfin un évêque, et que nous lui soyons entièrement soumis en matières spirituelles. Un grand nombre

souhaiteraient que nous fussions hors de ce déluge d'écritures, car elles ne sont trop souvent qu'un obstacle aux occupations de l'esprit. Pour moi, ces travaux-là me deviennent de jour en jour plus insupportables. Peut-être la faiblesse de mes nerfs est-elle l'une des causes pour lesquelles ils me sont si contraires; quoi qu'il en soit, je trouve une excuse dans cette considération, que j'aime mieux écrire des choses utiles que des frivolités. Plusieurs fois, obligé que je suis d'être plus souvent homme de bureau que pasteur, j'ai eu sérieusement la pensée de renoncer à ma paroisse pour chercher quelque humble bénéfice qui me permît de me vouer tout entier au ministère, et de rendre peut-être, comme écrivain, quelques services à mes semblables, en me débarrassant de ces montagnes de paperasses dont le monde d'autrefois se passait fort bien. »

Cependant Schmid ne laissa pas, pendant son séjour à Stadion, de publier en faveur des parents et des enfants un grand nombre d'ouvrages, notamment *la Corbeille de fleurs, Rose de Tannenbourg, la Veillée de Noël, le Petit Mouton,* et autres petites histoires dont il avait déjà conçu le plan à Thannhausen et qu'il ne fit qu'élaborer. Des lettres que des enfants lui écrivirent, soit pour le prier de leur donner une nouvelle histoire, soit pour le remercier de celles qu'ils avaient déjà reçues, tel est le motif qui le décida à publier ces écrits. L'école primaire

de Munich lui ayant envoyé, en 1818, son recueil de cantiques, en y joignant une charmante adresse, Schmid se détermina à publier ses *Fleurs,* qu'il dédia à la jeunesse et envoya en réponse à l'école primaire de Munich, en y ajoutant ces mots :

« Chers enfants,

» C'est au jeune âge, et à vous principalement, chers amis et amies, que je dédie ce petit ouvrage. La bonté que vous avez eue de m'envoyer votre excellent livre de chants, est ce qui m'a déterminé à livrer à l'impression ces cantiques et ces récits, et à vous les envoyer en témoignage de ma reconnaissance.

» J'ai donné à ces petites bagatelles le nom de *Fleurs*, moins parce que la plupart ont été composées pendant ma jeunesse, que parce que je me suis efforcé d'y exprimer le vrai et le bon dans un langage fleuri, et de le rendre sensible par d'aimables comparaisons et de gracieuses peintures. Mais il ne dépend que de vous de faire en sorte que ces petits sujets puissent, dans un sens plus élevé encore, mériter le nom de *Fleurs*. Le moyen d'y réussir, c'est de vous approprier ce qu'ils renferment de vrai et de bon, et de le transformer en fleurs qui orneront votre intelligence, et y produiront peut-être quelque fruit.

» Dieu veuille réaliser pleinement les magnifiques

espérances que votre patrie et la mienne conçoivent de vous.

» Tel est le vœu sincère et la prière,

» *De votre affectueux ami,*

» CHRISTOPHE SCHMID.

» Stadion, en janvier 1818. »

En 1821, C. Schmid reçut de l'institution d'Indersdorf, en Bavière, dirigée par des dames, une lettre qui, ne fut-ce que par le ton de cordialité qui y règne, mériterait déjà d'être citée :

« Très-digne et très-révérend monsieur le curé,

» Il y aurait certainement de l'audace, de la part d'une troupe de jeunes filles, d'écrire à votre révérence, et nous n'aurions jamais osé le faire, si nous ne vous considérions point comme notre meilleur ami, dont nous avons constamment les écrits entre les mains. Vous ne voudrez pas, sans doute, nous savoir mauvais gré de vous témoigner par écrit une reconnaissance qui vous est due à tant de titres et qui déborde de nos cœurs. Quel plaisir nous a procuré notre premier livre de lecture, où vous parlez de Dieu en termes si touchants! Quelles heures délicieuses nous avons passées dans la lecture de *Geneviève,* des *Œufs de Pâques*, d'*Henri d'Eichenfels,* du *Bonheur d'une bonne éducation!* Que de fois déjà

nous les avons lus ou entendus lire, et que de fois nous les relirons encore, et toujours avec nouveau plaisir! Que de larmes ils nous ont fait verser! Nous lisons votre *Histoire sainte,* et quant à vos *Fleurs,* nous les savons presque toutes par cœur. C'est là que nous choisissons de préférence nos sujets de déclamation. Le cantique intitulé *l'Enfant Jésus* est récité par les plus jeunes d'entre nous. Nous aimons surtout à chanter *l'Innocence,* et *les Enfants devant la crèche.* Comment pourrions-nous ne point vous aimer, vous qui nous avez fait tant de bien? et comment ne saisirions-nous pas avec joie la belle occasion qui nous est offerte de vous exprimer nos sentiments de reconnaissance? Déjà, l'année précédente, nous apprîmes que vous alliez faire cadeau aux enfants d'un nouveau petit livre, *la Corbeille de fleurs;* nous l'attendîmes avec plus d'impatience qu'on n'attend la violette de mars. Nous respirions d'avance le parfum de ces fleurs, et souvent nous devenions tristes quand, demandant ce petit livre, on nous répondait : « Pas encore! » Recevrons-nous encore longtemps cette désolante réponse? Oh! nous vous en prions, contentez donc notre désir, et veuillez ne plus tarder de nous réjouir, nous et tous les enfants de l'Allemagne, par un si beau cadeau! Nous permettrez-vous de pousser encore plus loin notre demande et de vous dire tout ce que nous désirons depuis longtemps? Souvent, pendant nos lectures

dans *l'Histoire sainte,* nous avons ardemment souhaité que vous racontiez l'histoire des miséricordes de Dieu envers son Eglise, depuis les apôtres jusqu'au souverain pontife actuel, ou que vous nous fassiez cadeau, à nous autres enfants, pour chaque jour de l'année, d'une légende des saints du Seigneur. Quel bonheur, si vous alliez entreprendre ce travail! Quelle récompense le bon Dieu vous accorderait! Nous baisons avec reconnaissance la main qui nous a été si bienfaisante; nous prierons pour la conservation d'une santé qui nous est si chère, et nous resterons avec un amour filial

» *Vos très-soumises et très-reconnaissantes,* etc. »

(Suivent trente-quatre signatures.)

Après avoir reçu cette lettre, Schmid mit la dernière main à sa *Corbeille de fleurs,* et l'envoya à ces jeunes élèves, en l'accompagnant des lignes suivantes :

« L'invitation gracieuse que vous m'avez faite, il y a déjà bien longtemps, m'a déterminé à reprendre de suite ma petite histoire de *la Corbeille de fleurs* et à la finir pour l'impression. Mon intention était de vous répondre sur-le-champ par l'envoi du petit livre; mais une série d'obstacles, la maladie et les occupations, m'en ont jusqu'ici empêché.

» Bien que ce petit livre paraisse plus tard que je ne le pensais, il est probable que, sans votre désir, il se serait fait encore attendre longtemps. Si cette publication produit quelque bien, c'est à vous qu'on le devra.

» Puis donc que c'est à vous que ce petit ouvrage est redevable de son apparition, je prends la liberté de vous l'envoyer pour vous prouver que je n'ai point perdu de vue votre lettre, et pour vous donner un témoignage de la joie qu'elle m'a fait éprouver.

» Ce qui m'y a le plus touché, ce sont les nobles sentiments exprimés à chaque ligne; ils honorent tout à la fois vos dignes maîtresses et vous-mêmes, et un jour ils feront votre bonheur.

» J'espère que vous trouverez aussi dans ce récit quantité de choses qui seront d'accord avec ce que vous enseignent vos dignes maîtresses, c'est-à-dire qu'en Dieu seul et en Jésus-Christ se trouvent la vraie vertu et le parfait bonheur. Tel est le principal dessein de ce petit livre; le reste n'est qu'un encadrement, ou, pour me servir d'une autre expression, qu'une guirlande de fleurs jetée autour d'une coupe d'eau froide.

» Priez pour moi, afin que le bon Dieu me conserve la santé; alors je contenterai encore vos futurs désirs et je continuerai de vous raconter une foule de choses touchant la vie des saints. Assurez vos dignes

maîtresses de mon respect, et que les anges de Dieu soient avec vous!

» C'est là le vœu et la prière

» *De votre sincère ami,*

» CHRISTOPHE SCHMID. »

Je rapporterai encore le fait suivant, emprunté à la carrière littéraire de Schmid, et que lui-même m'a raconté. Un jour, une femme de Stadion se rendit au presbytère et demanda à parler à M. le curé. La sœur de Schmid répondit que son frère étudiant en ce moment-là, elle pourrait peut-être satisfaire à sa demande. « Non, répondit la femme, je veux parler à M. le curé en personne; la chose est importante. » La sœur conduisit la paysanne dans la chambre de son frère. Après l'avoir saluée, Schmid lui demanda ce qu'elle désirait. « J'ai ouï-dire que M. le curé savait écrire des livres magnifiques, dit la paysanne; je désirerais que vous pussiez en écrire un pour moi. » C. Schmid se mit à rire et répondit : « Quel livre voulez-vous que je vous écrive? — Un livre de prières, reprit la femme; mais il faut qu'il y ait toutes les prières possibles, prières pour moi, pour mon *homme,* pour mes enfants, pour mes parents défunts, pour mon parrain et ma marraine, bref, pour tous. Du reste, je ne permettrai pas que vous l'écriviez gratuitement, je ferai volontiers quelque sacrifice. — Eh bien!

demanda Schmid, en prenant un air de gaieté, combien voulez-vous dépenser? — Deux francs! et si le livre réussit aussi bien que je le souhaite, cinq francs ne me feront pas peur. — Bonne femme, s'écria Schmid, il m'est impossible de vous écrire un livre pour deux francs, ni pour cinq, ni même pour deux cents. » Quand la paysanne entendit parler de deux cents francs, le rouge lui monta à la figure. « Pourquoi pas, reprit-elle d'un ton qui indiquait qu'elle avait été scandalisée? quel est celui qui serait assez fou pour acheter un livre si chèrement? » — Schmid eut une peine infinie à lui donner une idée de la manière dont se faisaient les livres.

Schmid perdit sa mère pendant qu'il était curé à Stadion. Cette femme, qui avait passé par tant d'épreuves, mourut âgée de soixante-quinze ans, à Dinkelsbuhl, où elle dirigeait le ménage du frère de Schmid, Joseph, chantre et prédicateur à l'église paroissiale de cette ville. A la nouvelle que sa mère était dangereusement malade, Schmid accourut aussitôt à son lit de mort, et accompagna, en versant des larmes amères, sa dépouille mortelle jusqu'au tombeau.

Quelques années après, son frère Joseph tomba aussi gravement malade, et fit écrire à Christophe Schmid de se rendre auprès de lui. Christophe partit aussitôt avec sa sœur pour Dinkelsbuhl. Il trouva

son frère en danger de mort, mais si joyeux et si content, qu'il en fut tout surpris. — Lui ayant demandé comme il pouvait être si heureux dans un pareil état : « Cher Christophe, lui répondit-il, je t'ai attendu toute la journée avec une impatience impossible à rendre, et je n'ai cessé de prier Dieu de m'accorder la grâce de voir encore une fois ta figure en ce monde. Dieu ayant exaucé ma demande, je crois pouvoir en conclure que je suis et mourrai en état de grâce. Tel est le motif de ce grand contentement que tu remarques en moi. » Une heure après l'arrivée de Christophe, son frère n'était plus.

C. Schmid disait souvent qu'il n'avait jamais vu à la mort une figure plus rayonnante que celle de son frère, et il regrettait de n'en avoir pas fait prendre l'empreinte sur du plâtre. Ce frère, dont C. Schmid a raconté dans ses *Souvenirs* quelques tours de jeunesse, était devenu dans la suite un ecclésiastique d'une piété remarquable, tout en conservant une grande originalité de caractère. Il portait constamment un costume ecclésiastique très-ample, un long bâton et un large chapeau, exactement comme les prêtres français. La beauté de sa voix lui valut d'être admis pendant sa jeunesse en qualité d'enfant de chœur à la cathédrale d'Augsbourg, où il fut élevé et formé par les jésuites. On ne le voyait jamais ailleurs que dans les églises, auprès des malades et des pauvres.

Il se levait à quatre heures, en été comme en hiver. La première sortie qu'il faisait était pour se rendre à l'église et y réciter son bréviaire. Comme il avait coutume de prier à haute voix, chemin faisant, les ouvriers qui habitaient dans les rues à travers lesquelles il passait ne l'appelaient que leur horloge.

« Il est temps de se lever, disaient-ils, M. le chantre prie déjà par les rues. » Il ne conservait de son petit revenu que ce qui lui était nécessaire pour vivre; le reste, il le donnait aux pauvres. A un certain jour de la semaine, il allait dire la messe dans une chapelle située à une demi-lieue de Dinkelsbuhl. Toutes les fois qu'il arrivait là, il était attendu par une légion de pauvres auxquels il distribuait le pain qu'il ne manquait jamais d'apporter dans les poches de son costume ecclésiastique. Rencontrant un jour sur la rue un paysan qui lui amenait du bois en guise de paiement, il le conduisit devant la maison d'un pauvre père de famille et lui fit décharger son bois. Quelque temps après, sa mère se plaignant que le paysan n'amenait pas le bois: « Il a déjà trouvé son maître, lui répondit-il; pour faire compensation, il faudra chauffer un peu moins ma chambre. »

A un certain jour de l'année, il conduisait une foule d'habitants de la ville en procession sur la belle montagne qui se trouve près d'Ellwangen. Dès

qu'il apercevait les deux tours de l'église du pèlerinage, qui s'élevaient au-dessus des cimes des sapins d'une forêt, il s'agenouillait avec les pèlerins et récitait le *Salve, Regina*. Arrivé à l'église, il prêchait, célébrait l'office et entendait à confession. C'est seulement ensuite qu'il prenait quelque nourriture; puis il revenait avec la procession, qui récitait des prières et chantait des hymnes sacrées. Sa seule récréation était la musique et un étourneau qui, quand il jouait du piano, venait se percher sur le pupitre et faisait chorus avec lui. Il composa de très-beaux cantiques religieux. A l'exception de l'Ecriture et des Pères, il ne lisait généralement aucun ouvrage. Un jour, Christophe Schmid lui ayant donné à lire la philosophie morale du professeur Salat, il la lui rendit presque aussitôt en lui disant : « Ce livre a deux défauts : le premier est qu'on ne le comprend point; le second, qu'on ne saurait s'en servir pour la prédication. »

Christophe parlait volontiers de ce frère et déplora sa mort prématurée, en faisant observer qu'avec sa conduite si sacerdotale et l'ardeur de son zèle, il aurait pu encore travailler avec fruit au salut des âmes.

La mémoire de ce vertueux prêtre est encore aujourd'hui en bénédiction auprès des habitants de Dinkelsbuhl.

Après la mort de ce frère, C. Schmid se rendit à

Ellwangen pour y rendre visite à mes parents. L'un de mes frères, dont il était le parrain et qui s'appelait Christophe, se trouvait alors malade. Schmid lui témoigna la plus tendre sympathie, s'assit auprès de son lit, et répondit gracieusement à toutes les questions que l'enfant lui adressa. Ayant reçu, après son retour à Stadion, la nouvelle que la maladie de l'enfant s'était aggravée et qu'il souffrait beaucoup, il écrivit aux parents, vivement affligés, la lettre suivante :

« Très-chers frère et sœur,

» Nous tous, qui sommes ici, prenons la part la plus intime à la maladie de votre cher enfant et à votre douleur paternelle et maternelle. Qui pourrait seulement songer aux souffrances de cet aimable petit ange sans se sentir ému? Que ne doit pas surtout éprouver votre cœur de père et de mère, vous qui avez sans cesse sous les yeux le spectacle de ses souffrances? Evidemment, une telle épreuve serait insupportable, si nous n'élevions pas plus haut nos pensées. Mais il nous suffit de porter vers le ciel un regard plein de confiance pour éprouver aussitôt de la consolation dans nos souffrances d'ici-bas; car, quoi de plus rassurant que cette pensée : Nous avons là-haut un Dieu qui nous aime, et dont toutes les œuvres sont inspirées par l'amour le plus pur et le plus saint? Il n'y a pas jusqu'aux douleurs les

plus amères qui ne nous soient offertes par la main de Dieu : qui oserait les repousser? Il n'y a pas jusqu'aux souffrances les plus pénibles qui ne soient une croix que Dieu, dans son amour et sa sagesse, nous impose en vue de notre salut : qui voudrait ne les point endurer en patience? Sans doute, il est impossible de comprendre qu'un enfant innocent soit obligé de tant souffrir; mais ce que nous pouvons comprendre, c'est qu'une couronne l'attend au ciel, et que cette couronne veut être méritée.

» Cher frère et chère sœur, remettez entièrement votre enfant entre les mains de Dieu. Qu'il fasse de lui ce qu'il plaira à sa sainte volonté; ce qu'il fait est toujours bien fait. S'il devait exiger de vous le plus douloureux des sacrifices, souvenez-vous des grands exemples qui nous ont été proposés pour modèles : Abraham, prêt à sacrifier son fils chéri; Marie, la meilleure des mères, condamnée, au pied de la croix, à être témoin des souffrances du meilleur des fils, du Fils de Dieu, et, bien qu'un glaive acéré transperçât son cœur maternel, restant néanmoins debout auprès de la croix, pleine de confiance en l'ineffable bonté du Père céleste.

» Nous unirons nos prières aux vôtres pour demander à Dieu qu'il vous inspire une confiance telle, que s'il demandait de vous quelque grand sacrifice, il vous donnât la force de le faire. Un jour viendra où ces souffrances se tourneront en joie. C'est en

passant par les ténèbres qu'on arrive à la lumière; c'est par la croix qu'on arrive au salut : telle est la voie royale qui nous conduit à Dieu.

» Offrez à ce cher malade mes salutations les plus affectueuses et les plus tendres. Racontez-lui quelle a été la patience de l'Enfant Jésus; dites-lui que tout ce qu'il a souffert, c'est par amour pour nous. Parlez-lui de la magnificence du ciel, et dites-lui combien il fait bon là-haut, auprès du Père céleste. Expliquez-lui combien les saints anges, auxquels nous ressemblerons alors, seront heureux de nous recevoir dans leur assemblée; dites-lui que tous ceux qui souffrent ici-bas en patience seront de nouveau réunis au ciel, et y goûteront un bonheur sans fin.

» Heureux celui qui, encore innocent et exempt des souillures de ce monde pervers, peut passer dans un monde meilleur! Inutile de vous dire que nous nous unissons de cœur pour vous saluer tous, vous et vos enfants, avec l'amour le plus tendre et le plus compatissant. Puisse le Seigneur, qui est proche de ceux qui souffrent, être au milieu de vous; qu'il daigne répandre dans vos cœurs ses consolations divines, et, après ces jours de douleurs, vous faire trouver le repos! Je suis encore une fois, de tout mon cœur,

» *Votre affectueux frère,*

» CHRISTOPHE. »

L'enfant mourut et fut, trois ans après, suivi dans la tombe par une sœur âgée de douze ans. Schmid, en apprenant cette désolante nouvelle, écrivit aux parents la lettre suivante :

« La nouvelle aussi lugubre qu'inattendue de la mort de la chère Nannette m'a sensiblement ému, et a rempli mon cœur d'une tristesse profonde. Je me figure aisément ce que votre cœur de père et de mère a dû ressentir à la perte de cette enfant chérie. Votre douleur surpasse sans aucun doute tout ce qu'il est possible de dire. Et pourtant, chers frère et sœur, si légitime que soit votre affliction, si sincère que soit l'intérêt que nous inspire une perte si cruelle, et malgré les larmes que nous avons accordées et accordons encore à cette chère enfant, il nous faut absolument reprendre nos sens. Nous craignons bien sérieusement que ce malheur ne vous affecte trop vivement et ne soit préjudiciable à une santé dont dépend le bonheur des deux enfants qui vous restent encore. Combien il me tarde d'apprendre que vous êtes consolés, et que vous vous soumettez pleinement à la volonté de Dieu ! Volontiers je vous adresserais quelques paroles de consolation ; mais je sens combien c'est difficile. Ce que je puis vous dire, vous le savez déjà d'avance. Pourtant, il est bon de vous le rappeler. Dans de si tristes conjonctures, notre devoir est de nous bien pénétrer

des promesses et des vérités divines, et de ne les point perdre de vue.

» C'est assurément une perte immense de se voir privé d'une enfant si aimée, si pleine d'avenir; de se voir enlever son appui, sa joie, sa couronne. Arrachons nos regards de cette tombe pour les élever jusqu'au ciel; car si la poussière de cette enfant repose dans la terre, la plus noble partie d'elle-même est aujourd'hui un ange glorieux. Rien ne lui manque; et tandis que nous sommes dans les larmes, elle est dans la joie. Envions-lui son bonheur, à cet ange magnifique!

» Plût à Dieu que sa voix pût se faire entendre à vos oreilles! c'est elle qui pourrait le mieux vous consoler. N'est-ce pas elle qui, tout enfant qu'elle était, a le mieux réussi à consoler sa mère de la perte de son bien-aimé frère? Que ne dirait-elle point maintenant qu'elle habite au séjour de la gloire? Je n'ose lui mettre la parole à la bouche; mais il me semble qu'elle ne dirait point autre chose que ce que disaient Jésus-Christ, les apôtres et l'ange qui se trouvaient un jour auprès d'un tombeau : « Ne cherchez point les vivants parmi les morts, elle n'y est point, elle vit au ciel. » Elle vous dirait : « Les mortels ne sont ici-bas que des pèlerins. Pour moi, j'ai de bonne heure achevé ma course, et me voici maintenant dans la maison de mon père. Quelque temps encore, et nous nous reverrons!

» Qui sait tout ce que la bonne Nannette aurait encore eu à endurer? A combien de dangers une fille n'est-elle pas exposée dans le monde? C'est à elle qu'est échu le meilleur sort; elle a été enlevée dans son innocence! »

Une femme de distinction perdit aussi dans le même temps sa fille à la fleur de l'âge. Dans sa désolation, cette mère écrivit à C. Schmid pour lui faire part de son abattement et lui demander des consolations. Schmid lui répondit :

« Il est peu de lettres qui ait produit sur moi une impression aussi profonde que celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : c'est le cœur et le sentiment d'une mère qui l'ont dictée. L'affliction où elle m'a jeté serait plus grande encore, si ce qu'elle contient de triste n'était compensé par ce qu'elle offre de consolant.

» La noble et gracieuse Marie était donc destinée à arriver si tôt à la fin de sa carrière! C'est pour vous, madame, qui lui étiez si attachée, et pour toute votre famille une perte irréparable. Tandis que je lisais la triste nouvelle de sa mort, il me semblait voir flotter sa douce image devant mes yeux. Elle était si modeste, et avait des sentiments si élevés! Le doux sourire, qui souvent illuminait sa figure, ne pouvait venir que de son innocence.

C'était un cœur noble et pur. Oh! combien il doit être douloureux pour un cœur de mère d'assister au trépas d'une enfant si aimée!

» Mais autant cette mort a été douloureuse, autant elle est consolante. Quel bonheur pour vous de l'avoir vue si patiente au milieu de tant de souffrances! si soumise à la volonté de Dieu, au point de s'être écriée après la réception des sacrements : « Oh! ma mère, comme je suis heureuse et contente! » de l'avoir entendue, la nuit même qui a précédé sa mort, prononcer ces paroles : « Je suis si bien qu'il me semble que je n'existe plus! » et le lendemain de l'avoir vue s'endormir d'un sommeil si doux et si calme! Qui pourrait en entendre le récit sans se sentir ému jusqu'au plus profond de l'âme? C'est ainsi que cet ange a disparu de la terre. Elle n'a point vu la mort, selon le mot de Jésus-Christ; elle s'est endormie doucement pour se réveiller dans le ciel.

» Si en ce moment, madame, votre fille pouvait, du sein de la gloire, parler à sa mère bien-aimée, elle lui dirait : « O ma mère, combien est ineffable le bonheur que je goûte maintenant! Il me semble que je ne suis plus moi-même. » La félicité que votre fille goûte maintenant auprès de Dieu est si grande, que nul œil ne l'a vue, nulle oreille ne l'a entendue, nul cœur humain ne l'a éprouvée. Qui voudrait ne point mourir à cet âge et d'une mort si rassurante?

Ce bonheur-là, Dieu ne l'accorde qu'à ses privilégiés. C'est au printemps de sa vie que cette aimable enfant a été transférée dans un monde meilleur. Il lui a été donné de passer la plus belle période de son existence en compagnie de sa tendre mère et de ses bien-aimés frères et sœurs, sans éprouver ni les orages de l'été, ni les tristesses de l'automne, ni les rigueurs de l'hiver.

» Il est aisé de comprendre quels immenses regrets elle a dû laisser dans sa famille, les larmes amères versées sur la place qu'elle a laissée vide; il est aisé de comprendre que plus d'un plaisir a dû être troublé par la raison qu'elle n'a pu y prendre part.

» Mais aussi la voilà maintenant affranchie de toutes ses souffrances. De combien de peines la vie humaine, même la plus heureuse, n'est-elle point encombrée!

» Et puis, ne l'oubliez pas, vous avez maintenant en elle dans le ciel une avocate qui ne cessera de demander des faveurs pour ses parents, pour ses frères et sœurs, et un moment viendra où tous vous serez de nouveau réunis. Quel triomphe, quand un jour vous reverrez votre enfant entourée d'une légion de bienheureux! De telles joies, dont nous pouvons nous rendre dignes par une vie semblable à celle de l'enfant que vous regrettez, la terre n'en connaît point! »

Voilà comment Schmid compatissait aux douleurs des affligés, et les consolait charitablement en utilisant les ressources qu'offre notre sainte religion.

Schmid savait également s'associer à la joie de ses amis. Lorsque, en 1825, l'évêque Sailer, son maître et son ami, célébra à Ratisbonne le cinquantième anniversaire de son sacerdoce, l'élève reconnaissant aurait vivement désiré de prendre part à cette fête; mais comme il y avait impossibilité, il dut se contenter d'exprimer dans une pièce de vers les sentiments qui agitaient son cœur, et de les envoyer à Sailer. Voici en quels termes il s'exprimait:

A l'occasion du 23 *septembre* 1825.

« Volez, mon esprit, sur les cimes de ce temple auguste, vers les lointaines contrées du Danube, où les premiers rayons de l'aurore inaugurent la fête d'un peuple entier; où, revêtu de la mitre et appuyé sur sa crosse pastorale apparaît à l'autel, en qualité d'évêque, celui que la main du Très-Haut a élevé des rangs du pauvre peuple à une dignité si éminente.

» L'image de ce maître illustre, entouré d'une légion de nobles jeunes gens, brille encore à mes yeux d'une douce clarté à travers les années qui nous séparent de cet âge heureux.

» Comme nous soupirions après l'heure où il apparaîtrait au milieu de nous! Chacun était suspendu à ses lèvres; tous les yeux étaient fixés sur lui.

» Ce que Jésus-Christ nous a apporté du ciel, ce que l'Ecriture et l'Eglise nous ont transmis, ce que les Pères nous ont enseigné, vous nous l'avez redit à leur manière.

» Nous vous avons vu au milieu du peuple comme en compagnie de l'aimable enfance; ici dans la cabane du pauvre, là à l'autel du Seigneur.

» Combien de ceux qui vous ont vu vous doivent le bonheur de leur vie! Les faibles eux-mêmes, vous les reteniez dans les bornes du devoir par la tristesse de votre regard.

» Vous avez été pour plusieurs une cause de salut, depuis les lieux où la neige couvre le sommet des Alpes jusqu'à ces lointaines contrées du Nord, où l'Océan baigne les rivages de la Germanie.

» L'envie, sans doute, s'est montrée sur votre route sous le voile du zèle et de la piété ; mais vous êtes resté inébranlable, et bientôt ce faux éclat a disparu.

» Le roi, honorant en vous le sage, vous appelle auprès de son trône. Quelle lumière vous avez répandue dans cette école qu'il a lui-même créée!

» Il vous témoigne la confiance d'un père, à vous le plus noble et le plus méritant des hommes, vous, le plus beau joyau de sa couronne, l'espoir de la patrie!

» Le chef de l'Eglise, auguste vieillard, dont la vertu égale les épreuves et dont le monde étonné

admire encore le courage héroïque, Pie, le vertueux pontife, aujourd'hui dans la gloire, avant d'incliner sa tête, vous a témoigné par un écrit de sa main en quelle haute estime il avait votre vertu.

» Et Léon, dont nous avons contemplé la face avec ravissement et vénération, et qui, de son regard pénétrant, voyait l'Allemagne dans un jour si obscur, il vous a prouvé qu'il vous considérait comme l'ornement de l'Eglise d'Allemagne, en vous élevant, du haut de son siége de Pierre, à une dignité plus éclatante.

» Votre personne est une sorte de monument qui atteste que le bien finit toujours par triompher, et que Dieu, dans sa bonté, s'abaisse vers celui à qui il suffit d'être *bon*.

» C'est ainsi, pontife bien-aimé, qu'après tant de luttes et de souffrances, vous nous apparaissez, en ce jour de fête, inondé de joies célestes.

» Vos amis, partageant votre bonheur, vous assistent en esprit à l'autel du Seigneur, et tous, ne formant qu'un cœur, lui adressent cette prière :

« O Dieu, Père excellent, vous qui nous l'avez » donné, conservez-le à notre amour; prenez aux » jours de notre vie pour ajouter à sa propre » existence. »

C. Schmid fut pendant dix années à la tête de la paroisse de Stadion. Le gouvernement de Wur-

temberg, appréciant les services qu'il avait rendus dans l'éducation du peuple et de la jeunesse, le nomma professeur de théologie morale et pastorale à l'Université de Tubingue. On lui offrit aussi la place de supérieur du séminaire de Rottenbourg ; mais il n'accepta ni l'une ni l'autre de ces offres. Il voulait rester simple pasteur des âmes et ne point s'éloigner du voisinage des enfants. Le prince de Sigmaringen, qui l'avait souvent invité à prêcher dans sa résidence le jour de la fête de saint Fidèle, chercha, mais en vain, à le gagner pour sa principauté.

En 1825, Louis I de Bavière monta sur le trône royal. Connaissant et appréciant depuis longtemps les services que Schmid avait rendus dans l'éducation de la jeunesse, il le rappela en 1826 en Bavière, sa patrie, et, sur la proposition de Sailer, le nomma chanoine de la cathédrale d'Augsbourg. Schmid, quelque agréable que fût pour lui le séjour de Stadion, ne pouvait ni ne devait se soustraire à une distinction si honorable. Il se rendit à l'appel du roi; mais son état maladif l'empêcha d'aller occuper son poste avant l'année suivante. Son ami Sailer, évêque de Ratisbonne, impatient de le voir arriver, lui écrivit la lettre suivante :

« Mon désir, mon espoir et ma prière est qu'au retour de la bonne saison vous puissiez venir occuper votre nouveau poste d'Augsbourg, à la grande

satisfaction de toutes les personnes bien pensantes, qui vous y attendent avec impatience, principalement notre gracieux évêque et notre cher Weber.

» Ce dernier écrivait naguère : « C. Schmid n'a » pu encore entrer dans ses nouvelles fonctions, » parce qu'il est malade; nous voulons donc lui » venir en aide et prier qu'il recouvre la santé. » Oui, nous voulons prier Dieu, qui vous a appelé là d'une manière si admirable, et sans aucune démarche de votre part, de vous donner la santé, la force et le courage d'y arriver, et d'y faire ce que demande sa volonté et ce qui contribuera à sa gloire. La douce température qui règne à Augsbourg, et qui est si différente de l'air inclément et du climat rigoureux du Wurtemberg, contribuera beaucoup à hâter votre parfait rétablissement; et alors quelle belle carrière s'ouvrira devant vous! Un évêque animé des plus sincères intentions, un vicaire général inspiré par les meilleurs sentiments, une foule d'hommes bons et affectueux qui vous aiment, vous estiment et soupirent après le moment de votre arrivée! Et qui sait ce que le bon Dieu se propose encore, *in petto,* de faire de vous! La suite de votre histoire ne sera pas différente de celle que vous avez si magnifiquement dépeinte dans vos récits et vos poésies : la gloire de Dieu, la manifestation de ses sages et mystérieux conseils, la récompense du mérite, le triomphe parfait de tout ce qui est bon et

juste. Celui qui vous a appris à écrire et à exprimer par la pensée de si belles choses, voudra les réaliser en vous.

» Courage donc, et partez avec Abraham pour cette lointaine contrée que le Seigneur vous montre. Croyez comme lui, espérez comme lui, et comme lui vous expérimenterez combien le Seigneur est bon et combien ses voies sont équitables!

» Votre SAILER. »

Autant l'évêque Sailer saluait avec effusion de cœur le retour de Schmid en Bavière, autant l'évêque de Rottenbourg, J.-Baptiste Keller, le voyait quitter le Wurtemberg avec douleur. Il lui écrivait à ce sujet : « Quelle que soit ma satisfaction en apprenant, prêtre vénéré, que vous êtes nommé chanoine d'Augsbourg, et en voyant les marques de confiance dont on récompense vos mérites, je ne laisse pas d'être vivement affligé en voyant sortir l'un des membres les plus dignes, les plus distingués et les plus méritants, du diocèse dont l'administration m'est provisoirement confiée. Je suis surtout peiné de ne pouvoir vous retenir, en récompensant comme il convient les services que vous avez rendus à la religion. Les sentiments nobles et délicats que vous avez exprimés dans la lettre où vous preniez congé de moi, votre indigne supérieur, n'ont fait qu'ajouter à mes regrets; ils ont arraché

des larmes à mes yeux et agité mon cœur de sentiments douloureux. Sachez au moins que vous emportez avec vous l'estime, l'affection, le dévouement, la reconnaissance et le respect de tout notre clergé, y compris votre supérieur. Tous reconnaissent unanimement le don que vous avez de donner à la jeunesse une éducation profondément religieuse, et le zèle avec lequel vous travaillez à l'extension du royaume de Dieu. J'espère, cher monsieur, quand vous viendrez vous faire délier de vos pouvoirs, avoir l'occasion de vous rendre publiquement cet hommage. En attendant, je suis tellement éloigné de croire à votre prochain départ, que je nourris encore l'espoir.....

» J'attends impatiemment votre bonne visite, et vous invite à prendre chez moi votre logement. Que Dieu vous bénisse selon toute la plénitude de sa charité, en Jésus-Christ Notre-Seigneur!

» Je suis, avec un profond respect,

» *Votre très-obéissant serviteur et ami,*

» JEAN-BAPTISTE, *évêque.* »

Les espérances et les vœux de l'évêque Keller ne s'étant point réalisés, le 12 avril 1827 il envoya à Schmid ses lettres dimissoriales, en y joignant les lignes suivantes :

« J'ai déposé dans vos lettres dimissoriales le témoignage de mon profond respect envers vous,

monsieur le chanoine, tout en déplorant qu'il ne soit pas en mon pouvoir de vous retenir et de vous gagner pour notre Eglise. Dieu vous prête sa force, afin que votre lumière brille encore longtemps et enflamme la jeunesse d'amour pour Jésus-Christ, comme elle l'a fait jusqu'à ce jour. Je ne puis vous dire combien je regrette de ne vous avoir pas vu une dernière fois auprès de moi. Dieu renvoie ce bonheur à une époque plus reculée. Priez aussi pour moi! Votre image restera éternellement gravée dans mon souvenir.

» *Votre ami,*

» JEAN-BAPTISTE, *évêque.* »

Au mois de mai 1827, C. Schmid quitta Stadion, où il laissa d'amers regrets. Bien que cette paroisse fût une des plus lucratives du pays, il y avait fait peu d'épargnes. Sans parler de sa bienfaisance, le revenu de cette paroisse fut pendant tout le temps qu'il le perçut peu considérable, et pendant de longues années le blé fut à un prix très-inférieur. Il écrivait pendant l'automne de 1822, à sa sœur Thérèse, ma mère, qui vivait retirée à Ellwangen : « Je vous enverrais volontiers davantage, mais les souris mangent actuellement la meilleure part du revenu de la paroisse. » En revanche, C. Schmid emporta en s'en allant quelque chose de préférable à l'argent et aux richesses : les bénédictions de toute

sa paroisse et la reconnaissance des pauvres. Plus tard, alors qu'il était déjà à Augsbourg, ses anciens paroissiens allaient encore le trouver pour lui demander assistance et conseil, et une foule de familles conservèrent longtemps l'habitude de réciter chaque soir un *Pater* pour Christophe Schmid.

IV.

CHRISTOPHE SCHMID, CHANOINE D'AUGSBOURG.

Quand C. Schmid approcha d'Augsbourg, et que, du haut du Sandberg, il aperçut cette ville magnifique avec sa forêt de tours où se réfléchissaient les rayons du soleil couchant, il dit à sa sœur, assise à côté de lui dans la voiture : « Comme le bon Dieu dispose admirablement toutes choses dans la vie humaine! Il y a plus de trente ans que, jeune prêtre, je passais par ici à pied, au printemps, pour me rendre à Augsbourg, afin d'y subir mes examens et d'y présenter mes respects aux chanoines, à la porte desquels j'allai sonner, non sans éprouver un certain saisissement. Et voilà que maintenant je m'en vais en voiture dans cette même ville, pour y vivre et travailler en qualité de chanoine. »

C. Schmid fut accueilli par l'évêque d'alors,

Ignace-Albert de Riegg, avec beaucoup de condescendance et de bonté, et par le vicaire général, M. Weber, son ancien maître, avec une cordialité affectueuse. Ce dernier invita Schmid et sa sœur à loger chez lui jusqu'à ce que ses appartements fussent préparés.

Le 24 mai 1827, C. Schmid fut installé dans ses nouvelles fonctions, à la cathédrale d'Augsbourg. Une foule nombreuse assistait à cette cérémonie; on était heureux de voir face à face cet écrivain de l'enfance, dont un si grand nombre avaient lu les ouvrages. Plus d'un père et plus d'une mère de famille montraient à leurs enfants l'auteur des *OEufs de Pâques*.

Schmid ayant vécu jusqu'alors à la campagne, dont il avait pris le calme et la solitude en très-grande affection, eut peine à s'habituer au séjour de la ville. Ajoutez à cela que le jeune chanoine n'avait point de résidence officielle et avait été obligé de louer un logement. Celui que le vicaire général lui avait procuré se trouvait, il est vrai, près de la cathédrale; mais il fallait, pour y arriver, monter plusieurs escaliers; il était situé dans un des quartiers les plus bruyants de la ville, et le soleil n'y arrivait que sur le soir. Il était donc bien naturel que, dans le principe, C. Schmid regrettât la vie paisible des champs, à laquelle il était habitué, et le beau cabinet d'études qu'il avait à Stadion.

Il n'était pas loin de se repentir d'avoir échangé, contre l'existence tumultueuse des villes, la vie de la campagne, si favorable aux muses. Et puis, il éprouvait de la difficulté à se plier aux arides et nombreux travaux de chancellerie dont il dut s'occuper en qualité de chanoine. Il lui fallut donc pour le moment renoncer à sa muse enfantine, car elle refusait de sympathiser avec la lecture des actes. En général, il n'aimait point à écrire. Ses amis usèrent de tous les moyens pour l'encourager. Sailer lui écrivait :

« J'ai un plaisir infini de savoir que vous êtes enfin arrivé à Augsbourg. J'ai la plus ferme, oui, la plus ferme conviction que vous êtes là à votre place, et que le Seigneur, qui vous y a envoyé, vous donnera le courage, les lumières et les forces nécessaires pour accomplir, et, qui plus est, avec joie, votre œuvre journalière. Malgré toutes mes fatigues, ma santé est excellente, et je suis revenu bien portant de mon voyage d'affaires : ce qui est pour moi une nouvelle preuve que l'on peut supporter beaucoup quand on prend pour appui celui qui soutient le monde. Le fardeau qui pèse sur vous serait-il trop lourd pour de si puissantes épaules? Non, assurément. Déposez-le sur lui en toute confiance ; il saura porter vous et lui. »

La sœur de C. Schmid savait mieux que personne ce qu'il fallait à son frère pour travailler avec joie et écrire de nouvelles histoires.

Il lui fallait un logement qui lui appartînt exclusivement et qui lui convînt, un cabinet d'études calme, visité par le soleil, et, autant que possible, un petit jardin de fleurs. Aussi, quelle ne fut pas sa joie quand elle apprit qu'on offrait à vendre une petite maison située non loin de la cathédrale? On résolut aussitôt de l'acheter, et C. Schmid s'y rendit. Il y trouva ce qu'il demandait : un cabinet d'études tranquille et éclairé par le soleil matinal, un petit jardin contenant quelques arbres fruitiers et un jet d'eau. Il revint à la vie, travailla avec joie à sa tâche, et se remit à écrire des histoires pour les enfants.

Il rédigea pendant quelque temps, sur le désir du vicaire général Weber, une publication éditée en 1829 par la librairie Wolf, sous ce titre : *Conférences du clergé d'Augsbourg*, et paraissant par livraisons. Il écrivit aussi un courrier pour les familles chrétiennes dans *le Palmblœtter*, publié à Wurtzbourg par Hœnninghaus.

A l'ordinariat, il était chargé des rapports sur les affaires scolaires. On lui a rendu ce témoignage d'avoir toujours fait le plus aimable accueil à tout prêtre du diocèse qui s'adressait à lui dans n'importe quelle conjoncture, de l'avoir écouté, et, quand c'était possible, d'avoir parlé en sa faveur au conseil ecclésiastique.

Jamais il ne se contentait d'entendre les plaintes

d'une seule partie : « Il faut, disait-il, entendre l'un et l'autre. » Les airs altiers, le ton impérieux et repoussant des bureaucrates étaient tout-à-fait contraires à sa nature. Il savait, même dans les plus jeunes ecclésiastiques, honorer le prêtre. Aux examens de concours, il était plein d'égards pour les candidats, les aidait et les encourageait à ne point se déconcerter. Quand, selon la coutume, ils allaient lui rendre visite, il s'informait avec bonté de leurs affaires, de leurs parents, etc., les exhortait, avec une douce sévérité, à se vouer entièrement à leur sublime vocation, et se recommandait à leurs prières.

Dans les premiers temps de son séjour à Augsbourg, Schmid prêchait souvent à la cathédrale dans les grandes solennités. Tous les dimanches, à neuf heures, il y disait la messe de la bénédiction, comme on l'appelait. Tous ceux qui y assistaient étaient réjouis et touchés de voir à l'autel ce vénérable vieillard, offrir avec la plus profonde piété le saint sacrifice de la messe.

En 1832, Schmid fut chargé par le roi d'instituer une commission d'école pour la Souabe et le Neuburg. Comme il connaissait à fond ces sortes de matières, il contribua puissamment à l'amélioration de l'instruction et de l'éducation de la jeunesse. Son principe, en ce qui concerne les écoles de la campagne, était qu'on s'en tînt au plus nécessaire, mais

que ce nécessaire, on l'enseignât à fond : *Multum, non multa.* « Les nouveaux pédagogues, disait-il, portent trop loin leurs prétentions. » Quand il s'agissait de nommer un instituteur, il exigeait non-seulement des connaissances profondes, mais surtout une bonne culture religieuse et morale. Aux nombreux instituteurs qui s'adressaient à lui, il répondait avec bienveillance et les aidait dans la mesure de ses forces. Il eut toujours le ministère de l'enseignement en haute estime; ayant été pendant plusieurs années « maître d'école allemand, » selon son expression, il connaissait par expérience ce qu'a de pénible la mission d'instituteur.

En 1834, il fut nommé membre de la commission chargée de l'examen et de la composition des ouvrages destinés aux écoles de la Bavière. Il rédigea, de concert avec le célèbre naturaliste Schubert, la partie qui, dans le livre de lectures admis dans les classes moyennes et supérieures de la Bavière, est consacrée à l'histoire naturelle.

En 1836, il édita, sur la demande de l'évêque Albert de Riegg, un *Petit Catéchisme de la religion catholique*, à l'usage du diocèse d'Augsbourg. Mgr. de Riegg, dans le mandement qu'il publia pour le faire adopter, s'exprimait ainsi : « Quand nous avons été convaincu que ce catéchisme répondait à nos vues, nous l'avons présenté à Sa Sainteté, qui, après en avoir confié l'examen à un choix de

théologiens et à une congrégation de cardinaux, nous en a félicité dans un écrit vraiment paternel, et a manifesté l'espoir que son adoption produirait les plus heureux résultats. Ce nous est un grand sujet de joie de pouvoir remettre entre les mains de nos bien-aimés diocésains ce *Catéchisme de la religion catholique.* »

Son successeur, Pierre de Richarz, jugea à propos de le conserver; Léopold, évêque de Mayence, l'introduisit dans son diocèse, et Jean-Baptiste Purzell, évêque de Cincinnati, dans le nord de l'Amérique, en fit une édition stéréotypée qu'il recommanda avec instance dans un mandement adressé aux catholiques de son diocèse.

En 1837, le roi de Bavière voulant récompenser les services de C. Schmid, le nomma chevalier de l'ordre du Mérite de la couronne de Bavière. Quand Louis allait à Augsbourg et donnait audience au chapitre, il s'entretenait chaque fois affectueusement et longuement avec Schmid, et ne manquait jamais de parler de l'évêque Sailer. Il en était de même des princes et des princesses de la cour, qui furent toujours animés envers lui des sentiments les plus bienveillants. Jamais Schmid n'a été investi d'aucune dignité pendant qu'il était chanoine de la cathédrale, bien que cela lui eût été facile. La place de doyen de la cathédrale étant devenue vacante après la mort du doyen Pichler,

Schmid, qui se trouvait alors à Munich pour des affaires scolaires, fut appelé devant le roi. Louis, qui voulait l'entendre formuler son avis sur une question d'école, profita de cette occasion pour lui demander s'il n'avait point quelque désir à exprimer. Schmid répondit négativement. Immédiatement après cette audience, le roi nomma le chanoine Egger doyen du chapitre. Comme on s'étonnait un jour en présence de Schmid qu'il n'eût point reçu quelque fonction au chapitre : « Je n'en ai jamais recherché aucune, répondit-il; comment, moi qui suis déjà surchargé de tant d'affaires, pourrais-je encore, dans ce cas, écrire quelque chose pour les enfants. »

Quant à la vie privée que Schmid menait à Augsbourg, il se levait à quatre heures du matin, en été comme en hiver. Les heures du matin étaient celles qu'il préférait; il pouvait alors travailler sans être distrait, surtout en hiver; car tout le monde était encore enseveli dans le sommeil. « Le temps qui s'écoule entre quatre et huit heures, disait-il, est presque le seul de toute la journée que je puisse appeler mien. »

Quand les boutiques et les volets des maisons voisines commençaient à s'ouvrir, C. Schmid avait déjà écrit tout un chapitre d'histoire. Vers six heures, quand il n'était point retenu par ses rhumatismes, il allait au chœur et disait sa messe.

Tout le reste de la matinée, surtout quand il y avait conseil, était consacré aux affaires de l'ordinariat. A midi, son repas était toujours très-simple; mais quand il avait des hôtes, ce qui n'était pas rare, sa table était mieux servie. Avant de commencer, il disait le *Benedicite* avec une grande dévotion, en tenant dans ses mains son petit bonnet de soie, qu'il portait toujours quand il était chez lui; puis, avec cette grâce qui lui était naturelle, il indiquait aux convives la place qui leur était destinée. Quelques-uns, par politesse, faisaient-ils des difficultés en matière de préséance : « La vie est beaucoup trop courte pour faire de longs compliments, » leur disait Schmid en souriant. Pendant le repas, il était toujours très-gai et savait entretenir ses hôtes fort agréablement; il ne pouvait se lasser de raconter des anecdotes. Tous ceux qui se sont assis à sa table se rappelleront avec bonheur ces doux moments. Suivant les hôtes qu'il avait, il faisait après le repas quelque lecture amusante et instructive. Il était extrêmement rare que C. Schmid parlât des fautes d'autrui, et, dans ce cas, il le faisait en gémissant. Il amenait aussitôt la conversation sur leurs bonnes qualités, ou bien il se taisait complètement. En général, les jugements qu'il portait sur autrui étaient inspirés par la douceur et la prudence. Dans ses conversations comme dans ses histoires, il préférait la lumière aux ténèbres.

L'après-midi, quand le temps était favorable, il avait coutume de faire une promenade dans les magnifiques allées qui environnent Augsbourg. Tandis qu'il parcourait à loisir ces beaux lieux ombragés de tilleuls, il aimait à faire l'éloge des anciens habitants de la ville qui avaient construit ces délicieuses promenades. Les enfants accouraient à lui pour lui porter des fleurs et lui baiser la main. Il souriait gracieusement et remerciait avec bonté à la vue de ces aimables cadeaux que lui offrait l'innocence. Il était presque toujours accompagné dans ses promenades par un chanoine auquel il était particulièrement attaché; Eustache Rieger, nommé chanoine quelque temps après lui, était son compagnon à peu près journalier. Schmid, qui le connaissait depuis plus de trente années, louait la loyauté, la sincérité et la droiture de son caractère, la solidité de son jugement, la variété de ses connaissances en théologie, et en général dans toutes les autres branches de la science. Il avait contribué pour beaucoup à faire entrer au chapitre cet homme si noble et si apte au travail. Il me semble voir encore ces deux amis se promener ensemble, Rieger, d'une stature élevée, et, comme il était boîteux, appuyé sur un bâton; Schmid, petit de sa personne, mais marchant toujours sans bâton, la main droite passée dans son habit bleu foncé, et la main gauche sur son dos, comme on a coutume de représenter Napoléon, né

la même année et le même jour que lui. Comme le chanoine Rieger était grand connaisseur et partisan de l'histoire, qu'il savait par cœur les années et jusqu'aux jours où les batailles les plus mémorables de l'âge moderne avaient été livrées, et qu'il avait vécu à l'époque de la révolution française, l'histoire faisait le plus souvent le sujet de leurs entretiens. Schmid amenait surtout la conversation sur Napoléon, dont le regard pénétrant et les brillants talents militaires l'étonnaient au plus haut degré. Il racontait qu'un officier français lui avait dit entre autres que quand les maréchaux de Napoléon, à bout d'expédients, ne pouvaient arriver à prendre une détermination, ils se disaient mutuellement : « Attendons jusqu'à ce que l'empereur arrive. » Lorsque, selon sa coutume, il apparaissait subitement au milieu d'eux et qu'il apprenait de quoi il s'agissait, il réfléchissait un instant et disait : « Voilà comme on fait; » et alors la solution paraissait à tous si simple et si claire, qu'ils s'étonnaient de ne l'avoir point trouvée. Selon ce même officier, Napoléon aurait dit du peuple français « qu'il ressemblait à un coursier généreux, qui n'a besoin que d'un bon cavalier. » Schmid parlait aussi de l'entretien que Sailer avait eu, au camp de Landshut, avec Napoléon. Il est à regretter qu'on n'ait point relaté les communications que ces deux amis ont faites sur ce qu'ils avaient vu des guerres de la France. La lecture

en serait certainement aussi instructive qu'intéressante.

Quand, le soir, le ciel était pur et serein, Schmid allait quelquefois à l'observatoire, où le chanoine Stark, célèbre par ses connaissances astronomiques, faisait ses observations; car le même amour que Schmid avait pour les fleurs, qu'il n'examinait jamais sans élever ses regards vers Dieu, il l'avait pour les étoiles du ciel. Il savait le nom et la place des constellations les plus remarquables, possédait d'excellentes cartes astronomiques, dont un ancien officier, grand partisan de l'astronomie, lui avait fait cadeau, voici à quelle occasion. Cet officier se trouvait un jour aux eaux de Biberach, où Schmid allait souvent de sa paroisse de Stadion. C'était pendant une chaude soirée d'été, et les étrangers étaient assis en plein air. Comme l'officier était occupé à regarder le ciel : « Il est impossible, dit-il, de voir aucune constellation! — Cette lueur pâle qu'on voit là, dit une voix, et qui est la seule qu'on aperçoive, c'est Cassiopée! » A ces mots, l'officier se tournant vers les hôtes : « Qui a dit cela, demanda-t-il? » Tout le monde se tut; il n'y eut que Schmid qui répondit : « C'est Schiller qui met ces mots dans la bouche de Wallenstein. » Lorsque le vieux militaire, qui prenait Schmid pour un curé ordinaire de la campagne, entendit combien il était familiarisé avec les classiques allemands, il le traita

avec un grand respect, s'entretint avec lui pendant tout le reste de la saison, et, remarquant qu'il aimait l'astronomie, lui fit cadeau de l'excellente carte dont nous avons parlé.

Non moins grand était l'attachement du chanoine Stark pour C. Schmid; aussi l'invitait-il souvent à son observatoire. Un soir qu'ils y étaient tous deux, le domestique vint annoncer un monsieur accompagné de deux dames. « Le monsieur peut venir, dit le chanoine Stark; mais pour les dames aucune n'entrera plus ici. » Schmid lui demanda la cause de cette défense. « La voici, mon cher collègue, répondit le chanoine. Il y avait là dans ce coin, depuis longtemps, une toile d'araignée où j'observais les changements de température. Or, une dame, venue ici tout récemment, a balayé avec son parasol, probablement par amour de la propreté, et la toile et l'araignée. J'en ai été singulièrement vexé, et j'ai pris la ferme résolution de ne plus jamais permettre à aucune dame d'entrer dans mon observatoire; non, jamais, jamais! » ajouta l'astronome en appuyant fortement sur cette expression. Depuis lors, toutes les dames furent renvoyées sans plus de compliments.

Le soir, après avoir mangé deux œufs pour son souper, Schmid lisait les journaux. Quand sa sœur avait achevé son ouvrage, elle venait dans sa chambre, où Schmid lui faisait habituellement la lecture pen-

dant une heure. Elle lui copiait aussi très-nettement tous les manuscrits de ses histoires avant de les livrer à l'impression. Françoise avait elle-même composé pendant sa jeunesse une foule de charmantes poésies; aussi, quand ses travaux le lui permettaient, lisait-elle volontiers quelque bon et intéressant ouvrage. Sa passion pour la lecture lui causa un jour une frayeur presque mortelle. *La Voyante de Prévorst,* par Justin Keller, que Schmid connaissait personnellement, faisait alors grande sensation. C. Schmid communiqua ce livre à sa sœur, qui, n'ayant pas le temps de lire pendant la journée, se dédommageait de nuit. Minuit était sonné, et Françoise était encore absorbée dans son intéressante lecture. Au moment où elle lisait le chapitre où il est question d'un petit esprit de couleur brune, la porte de sa chambre s'ouvrit doucement, et Françoise vit entrer une petite figure brune. Elle poussa un cri affreux, et peu s'en fallut qu'elle ne tombât de son siége, tant elle eut peur. Heureusement, la petite figure n'était autre que celle de son frère C. Schmid, qui avait coutume de porter chez lui une robe de chambre de cette couleur. Ayant aperçu de son cabinet le reflet de la lumière qui se projetait sur le mur du jardin, il venait s'informer si sa sœur n'était pas indisposée. La frayeur de Françoise fut heureusement sans conséquence.

C. Schmid aimait à avoir dans sa chambre un

oiseau qui l'égayât de ses chansons. Déjà, lorsqu'il était vicaire, il avait constamment un rouge-gorge, un canari ou un rossignol. Comme il les nourrissait lui-même, ils étaient très-familiers avec lui. Un canari, qu'il eut pendant longtemps, allait souvent sur sa table pendant qu'il écrivait, et becquetait sa plume jusqu'à ce qu'il reçût un quartier de pomme ou une feuille verte. Il s'envolait dans le jardin et revenait dans sa cage de son propre mouvement. Son rossignol le reconnaissait à la voix. Quand, la nuit, Schmid entrait sans lumière dans son cabinet d'étude, et que le rossignol, effrayé, voltigeait çà et là et se heurtait contre les murs, il suffisait qu'il parlât pour le tranquilliser. Les pinsons et les embérizes, qui séjournaient sur les sommets des arbres de son jardin, venaient, surtout en hiver, voler à sa fenêtre, où il leur donnait à manger. Un jour qu'il était parti pour un voyage, sa sœur lui écrivit : « Vos chers petits oiseaux vous ont bien regretté ; les premiers jours ils ont fait entendre des cris perçants autour de la maison. Quand ils se sont approchés de la fenêtre, et qu'ils ont aperçu un maçon, un potier, un menuisier ou un peintre, ils s'en sont retournés tout effrayés. Je les nourris avec soin, et jamais, à cause de vous, je ne les oublierais. »

Quelle ne fut pas la désolation de l'auteur du *Serin* lorsqu'un jour un chat étranger enleva les petits d'une fauvette qui avait construit son nid

dans les buissons de son jardin, sous lesquels il s'était glissé si souvent pour examiner ces jeunes oiseaux!

Le cœur tendre d'un enfant n'en eût pas été plus douloureusement affecté. Parmi les fleurs, C. Schmid aimait surtout les roses; aussi sa sœur faisait-elle en sorte qu'il y eût toujours dans le jardin un magnifique rosier. Il n'était pas rare de voir Schmid, quand il s'y promenait, s'arrêter longtemps devant une rose et la considérer attentivement. « La rose est bien la reine des fleurs, disait-il un jour; si elle était plus rare, les princes feraient d'incroyables dépenses pour en avoir dans leurs jardins, et ils la considéreraient comme en étant le plus bel ornement. Le bon Dieu a voulu que le dernier laboureur pût avoir dans son jardin cette fleur admirable, afin qu'il louât la toute-puissance du Créateur. C'est là une nouvelle preuve de la bonté et de la tendresse du Seigneur. » Les petits insectes verts qu'on aperçoit sur les branches et les feuilles des arbres attiraient particulièrement son attention. Il les observait avec un microcospe, et avait composé sur ce sujet un ouvrage intitulé : *le Rosier et ses habitants,* qui se trouve parmi les papiers qu'il a laissés.

Outre les roses, Schmid aimait aussi spécialement les giroflées; on en voyait sur ses fenêtres de toutes les couleurs : rouge cramoisi, bleue obscure, blanche. Il les cultivait et les arrosait lui-même. Il avait écrit sur un petit papier les lignes suivantes :

Les giroflées.

« Celui qui a pu former avec de la poussière ces belles et délicates couleurs, et faire sortir d'un grain de semence ces formes gracieuses; celui qui, d'une terre aride, a fait jaillir ces doux parfums, quelles ineffables jouissances ne nous fera-t-il pas goûter un jour dans les belles et spacieuses demeures de sa gloire! »

On ne pouvait faire à Schmid un plus grand plaisir que de placer dans sa chambre un bouquet de fleurs odorantes, un pot de fleurs ou des fruits mûrs. Parmi les fruits, il aimait surtout les pêches et les raisins. Souvent il les laissait longtemps sur sa table avant d'en goûter, afin de pouvoir les contempler à loisir. Il ne pouvait se rassasier de considérer le rouge si doux et si suave de la pêche, la couleur bleue et parfumée du raisin. Il y admirait la beauté et la toute-puissance de Dieu. C'est à ces intéressantes méditations que la jeunesse est redevable d'une foule de charmantes histoires.

C. Schmid ne se souciait nullement que sa maison fût élégamment ornée. Son sopha, ses chaises et ses meubles étaient généralement vieux et sans éclat. Des glaces, il n'en avait ni dans sa salle de réception, ni dans son cabinet d'études. « Je préfère, disait-il, un beau tableau à la glace la plus précieuse. » Il

acquit insensiblement, dans des ventes à prix réduits, une belle collection de tableaux à l'huile. Outre les quatre déjà mentionnés, dus au pinceau d'Huber, il en avait encore deux de cet artiste qui étaient surtout bien exécutés; c'étaient : *Jésus, l'ami des enfants,* et *Jésus sur la croix.* Il possédait, de plus, une *Naissance de Jésus-Christ,* par Bassano, et un délicieux petit tableau de la sainte Vierge, attribué à Sassoférato; deux grands paysages italiens, *le Matin et le soir,* qui, vus sous leur vrai jour, produisaient un singulier effet; trois sujets en fleurs, de l'école des Pays-Bas, les portraits, fort bien touchés, de ses maîtres Sailer et Weber, et enfin plusieurs petits paysages. Le peintre Butziger, d'Augsbourg, celui qui sut faire les portraits de Schmid les plus ressemblants, lui copia quelques sujets des grands maîtres. Il possédait, en outre, d'anciennes gravures d'un grand prix et de belles lithographies du temps présent. Toutes les fois que des affaires scolaires l'appelaient à Munich, il passait la plus grande partie de son temps libre dans les galeries de tableaux. Dans ses deux histoires : *la Nuit de Noël* et *Angélique,* il révèle d'une manière aussi touchante qu'instructive son goût pour la peinture.

On peut dire néanmoins que Schmid aimait encore davantage les bons livres. Il y avait de son temps, à Augsbourg, un antiquaire aveugle, nommé Windprecht, qui avait sa boutique dans un coin de la

rue Maximilien. Chez cet aveugle, le sens du toucher avait remplacé celui de la vue. Il le possédait à un tel degré, qu'il lui suffisait de palper un livre pour savoir aussitôt ce que c'était. Schmid ne passait presque jamais devant sa boutique sans le saluer et sans acheter l'un ou l'autre ouvrage. Schmid lui ayant demandé un jour le dictionnaire anglais d'Arnold, l'aveugle répondit qu'il se trouvait au fond de son magasin, et qu'il allait le chercher. Schmid s'offrit à l'accompagner, afin de lui aider à le découvrir. « Laissez-moi, je vous prie, aller seul, monsieur le chanoine, répondit l'aveugle en souriant, vous ne le trouveriez pas, car il règne là bas une obscurité profonde; il n'y a que moi qui se puisse tirer d'affaire. » Au bout de quelques instants l'aveugle revint avec le dictionnaire.

Une autre fois, Schmid retourna chez l'aveugle, accompagné du curé Albrecht. L'aveugle, reconnaissant aussitôt C. Schmid à la voix, lui tendit la main suivant sa coutume. Au lieu de Schmid, ce fut le curé Albrecht qui lui donna la sienne. « Ce n'est point là votre main, monsieur le chanoine, dit l'aveugle dès qu'il sentit celle du curé; je la connais bien, elle est douce et petite; pour celle-ci, jamais elle n'a été dans la mienne. » Schmid lui expliqua l'énigme, et les deux prêtres admirèrent la finesse du tact de l'aveugle. C. Schmid se fit peu à peu une riche collection de livres précieux; il fit mettre

des couvertures en papier jaune, et y écrivit lui-même les titres en lettres très-élégantes.

Pendant les vacances, il recevait la visite de ceux de ses neveux qui étudiaient, et il leur témoignait son contentement quand ils pouvaient lui présenter des prix ou des témoignages attestant leur application et leur bonne conduite. Il les exhortait à bien profiter de leur temps, et leur faisait de riches cadeaux. S'il arrivait qu'il eût achevé une histoire, il leur lisait son manuscrit et écoutait leurs observations.

Le jour de l'anniversaire ou de la fête de Schmid était toujours une petite fête de famille; il invitait ses parents et ses amis, et se montrait fort gai dans leur compagnie. Pendant l'été de 1829, cette fête domestique fut troublée par un accident qui aurait pu avoir pour lui et pour les personnes qui y prenaient part des conséquences terribles. C'était le 26 juin, un dimanche; C. Schmid, assis au milieu de ses amis, était heureux et content. Vers quatre heures, le ciel s'obscurit. Un orage menaçant, annoncé par des nuages d'un gris foncé et par des coups de tonnerre qui se succédaient sans relâche, s'avança du côté du sud-ouest vers la ville d'Augsbourg. C. Schmid se leva de table et se rendit avec son frère Louis à l'étage supérieur de la maison pour observer l'atmosphère. Ayant ouvert les guichets des fenêtres, « l'orage est maintenant au-dessus de

la maison, dit Schmid un instant après; c'est maintenant que le danger est le plus grand. » Il n'avait pas encore achevé ces mots, qu'un éclair accompagné d'un coup de tonnerre considérablement plus fort qu'une détonation de canon, passa sur la maison, qui en fut tout ébranlée. On eût dit qu'elle était tout en flammes, et on y respirait une forte odeur de soufre. C. Schmid et son frère n'avaient point de mal. Dès qu'ils furent revenus de leur émotion, ils descendirent à l'étage inférieur pour s'informer de l'état des personnes qui s'y trouvaient. Aucun accident n'était arrivé; seulement, la plupart éprouvèrent un tintement d'oreilles et des douleurs de tête qui durèrent plusieurs heures. Tous rendirent grâces à Dieu de les avoir si visiblement protégés. Voici en quels termes Schmid décrivit les effets du tonnerre :

« Il tomba d'abord sur le petit toit de la cheminée, qu'il enleva, fit sauter une partie de la corniche, tordit et endommagea la partie de la cheminée qui sort de la maison. A l'endroit où commence le toit, le courant électrique se divisant, s'échappa des deux côtés de la charpente et en enleva plusieurs pièces, dont les unes avaient jusqu'à six pieds de longueur. Le toit percé, l'éclair parcourut les deux parties de la maison, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des murs, et y laissa plusieurs ouvertures très-larges. Du côté de l'ouest,

près de la corniche de la fenêtre, se trouve une issue par laquelle il se dirigea vers la ferrure de la fenêtre, qu'il brisa en mille morceaux; puis, après avoir cassé un carreau, fondu quelque peu le plomb, il descendit à la fenêtre de l'étage inférieur, et disparut dans le sol, près du mur, après avoir fait quelques légers dégâts, par exemple, une petite ouverture au plafond, à côté de la clochette. Près du pied en fer du fourneau on aperçoit une petite tache noire qui s'étend jusqu'au clou du plancher le plus rapproché. Il est à remarquer que plusieurs édifices plus élevés entourent celui-ci, et que la prison, qui est éloignée de deux cents pas, est pourvue d'un paratonnerre. »

Toute la ville s'intéressa à cet accident, et un grand nombre de connaissances et d'amis vinrent examiner les effets du tonnerre. A ceux qui félicitaient Schmid d'avoir échappé à un tel danger, il répondait : « Remercions avant tout le Seigneur de nous avoir si bien protégés, moi et toutes les personnes présentes; mais que cet événement nous apprenne aussi à être toujours prêts, puisque nous ne savons ni l'heure ni le jour où le Seigneur viendra nous redemander notre âme. »

V.

VOYAGES D'AGRÉMENT. — AMIS EXTÉRIEURS DE SCHMID. — SERMONS DE PREMIÈRES MESSES.

Quand Schmid fut devenu chanoine, il faisait presque tous les automnes un voyage d'agrément, ou bien, d'après le conseil du médecin, il allait aux eaux. En 1828, au mois de juillet, Sailer lui écrivait de Barbing pour l'inviter à se rendre avec lui à Karlsbad : « Je pars demain, en compagnie du Dr Proske, pour Karlsbad, où, comme l'assurent mes médecins, je boirai une santé parfaite et durable. Demandez donc aussi à votre docteur si peut-être Karlsbad ne vous conviendrait pas, puis faites aussitôt votre paquet et sauvez-vous. Quelle joie si nous pouvions nous y rencontrer! Il est probable qu'ensuite je ferai encore une cure à Franzensbrunn. La Bohême est si riche en sources, qu'il est impossible que la santé ne jaillisse pas pour nous de l'une d'elles. Venez donc! » — La lettre se terminait par ces mots : *Vale, veni, ama.* S.

Schmid accéda aux désirs de Sailer, et ces deux amis passèrent à Karlsbad les jours les plus heureux. Schmid y fit la connaissance d'une foule de

personnages distingués, entre autres de la famille de Stolberg, comme on le voit par les lignes suivantes, trouvées dans ses papiers : « Aux enfants du comte : Alfred, Mathilde et Elisabeth de Stolberg, leur ami Schmid dédie ces pages, tout en exprimant l'ardent désir et en priant le Seigneur qu'ils grandissent pour la joie de leurs parents, et restent constamment dignes du nom de Stolberg.

» Karlsbad, le 23 août 1828. »

Sur la même feuille se trouvent en vers les lignes suivantes :

« Ce livre, tombé du ciel pour être notre étoile à travers le pèlerinage de la vie, vaut mieux que l'or et les perles. Voulez-vous vivre contents ici-bas et être heureux dans le ciel, faites ce que ce livre vous enseigne. »

C. Schmid profita des loisirs que lui procura la saison des bains pour écrire le petit ouvrage intitulé : *Ferdinand, histoire d'un jeune comte d'Espagne*. Le fond de ce sujet, une histoire qui s'est passée en Bohême et en partie en Espagne, lui fut fourni par un vieux livre qui lui tomba entre les mains à Karlsbad. Les principaux traits de ce récit, un peu abrégé, lui offrirent, comme il le dit lui-même dans sa préface, une telle abondance de faits et de

caractères, qu'il ne put résister au désir de les reproduire à sa manière.

Pendant son retour, C. Schmid fit, à Ratisbonne, la connaissance de Diepenbrock, alors secrétaire de Sailer. Diepenbrock travaillait alors à son *Bouquet de fleurs spirituelles, extrait des poètes espagnols et allemands*. Il fut heureux d'entrer en relations avec Schmid, et le lien d'une amitié étroite réunit bientôt ces deux amis, entre lesquels existait déjà une sorte de parenté intellectuelle. L'année suivante, Diepenbrock envoya à Schmid un exemplaire de son ouvrage, en l'accompagnant des lignes suivantes :

« Cher ami,

» Je vous envoie l'exemplaire que je vous avais promis de mon *Bouquet de fleurs spirituelles,* actuellement achevé, en vous priant de l'accueillir comme un souvenir amical, et en exprimant le désir que votre odorat si fin et si délicat puisse y trouver quelques parfums agréables et vivifiants. Je vous ferai en même temps observer que les morceaux indiqués à la table sous les lettres E. S. sont de M. le ministre Schenk; ceux qui suivent (excepté quelques-uns de Brentano) viennent d'une demoiselle de Berlin, très-pieuse et très-spirituelle, devenue catholique il y a près de dix ans, et qui maintenant se voue à l'éducation des filles dans un couvent.

» Je profiterai de l'occasion pour vous rendre attentif à un livre que vous lirez certainement avec un vif intérêt : je veux parler du dernier roman de Manzoni, poète de Milan, que Gœthe appelle le noble poète, mais qui, comme Brentano l'observait dernièrement avec beaucoup de justesse, doit néanmoins être placé, quoique immédiatement, après Gœthe, poète plus noble encore. Ce livre est intitulé : *J. Promessi sposi,* et a été traduit par Bulow, sous ce titre : *les Fiancés* (1). Cette traduction n'est ni mauvaise ni tout-à-fait bonne. L'auteur se distingue par la peinture des caractères, par la profondeur de ses observations, par une grande connaissance de l'homme, et surtout par l'élévation de ses sentiments religieux. Son récit a pour but de montrer la religion triomphant de tous les obstacles que la méchanceté, la puissance, la tyrannie et jusqu'à une peste affreuse opposent au bonheur de deux fiancés, gens vertueux de la campagne. Le caractère de l'époux, celui d'un capucin, de Borromée, archevêque de Milan et neveu du saint; celui d'un impie noble, mais qui s'est converti, sont aussi touchants que grandioses. L'archevêque y apparaît aussi plein de sagesse et de charité pastorale que Sailer, notre digne père. — Il faut absolument que vous parcouriez ce livre; je le lis le soir à mon-

(1) Hartmann, Leipsick, 1828, 3 vol.

seigneur, qui y goûte un plaisir infini, et assure que cette lecture laisse la même impression qu'un bon livre de piété. Il y a là plus que Gœthe et que Scott; on y trouve autant d'art, avec infiniment plus de vérité intérieure et de profondeur de sentiment; car la vraie foi manque totalement à ces deux derniers.

» Brentano, qui me l'a fait connaître, m'a engagé à le transformer en livre de lectures pour notre peuple d'Allemagne, en l'abrégeant, en retranchant la partie historique, empruntée à la Chronique de Milan, et en réunissant dans un cadre restreint les peintures de caractères. Pensée excellente, assurément : ce livre, condensé en un volume, serait lu avec profit par le peuple; malheureusement, l'exécution n'en est point facile. Veuillez, quand vous l'aurez lu, me dire votre opinion à cet égard. Seriez-vous peut-être disposé à vous charger de ce travail, ce qui, pour vous, ne serait pas difficile? Ce serait le plus sûr moyen d'atteindre le but. Je vous procurerais l'original, en le demandant à Schlosser, de Francfort, qui me l'a offert. Vous vous convaincrez en le lisant qu'il en vaut la peine. Toutes les personnes d'ici qui le connaissent en sont enchantées. »

Les occupations de C. Schmid ne lui permirent point d'entreprendre ce travail.

Me promenant un jour à Augsbourg avec l'éditeur de cet ouvrage, il m'en parla et m'encouragea à me charger de cette affaire. Il me donna l'ouvrage de

Manzoni, que j'emportai à la maison. Je fis un plan sur la manière dont je voulais m'y prendre, et l'envoyai à Schmid. « Je comprends parfaitement, me répondit-il, autant que je puis en juger en rappelant mes souvenirs, le procédé que vous suivez dans l'élaboration de cet ouvrage. Vous faites bien de négliger tout ce qui n'entre pas dans le but que vous vous proposez, ou qui ne vous convient point, telle que l'histoire du couvent de Monza, et autres incidents, qu'il ne faut qu'indiquer : les longues descriptions d'insurrections, celles de la peste et des égarements de Christophore. Vous ferez bien de reproduire le curé Abbondio, qui, quoique trop scrupuleux, possède néanmoins une foule de bonnes qualités. Sa fidélité à sa vocation et la bonté de son cœur le font apparaître sous des traits aimables. L'essentiel est de mettre dans un jour favorable ce Père Christophore et le cardinal Borromée; tout le reste, comme vous l'avez fort bien observé, doit se rattacher à ces deux grandes figures. Suivez seulement vos inspirations, et une douce chaleur animant votre récit en formera au point de vue de l'art un tout harmonieux. Ne vous hâtez pas trop de mettre sous presse. »

Le manuscrit achevé, C. Schmid le parcourut avec moi et y fit une préface. L'ouvrage parut à Tubingen en 1847, et C. Schmid l'envoya à Diepenbrock, qui l'approuva par une lettre.

L'une des années suivantes, C. Schmid fit un voyage dans les contrées qui avoisinent le Rhin jusqu'à Cologne. Quand, à un âge plus avancé, il lui arrivait de parler de ce voyage, tout son extérieur s'animait, tant était grande l'impression que ces belles contrées du Rhin, ainsi que la superbe cathédrale de Cologne, avaient produite sur lui. Il eut pour compagnon de voyage le chanoine Wagner de Rottenbourg, qu'il avait en grande estime à cause de la noblesse de ses sentiments. Au moment où les deux voyageurs passaient à travers une forêt, et tandis qu'il pleuvait, une roue de leur voiture se brisa, et force leur fut de descendre. Le chanoine Wagner, qui était passablement lourd, se plaignit amèrement et parut fort embarrassé. « N'est-ce pas une chose incroyable, mon cher collègue, lui dit Schmid en plaisantant, qu'étant, vous un charron (wagner), et moi un forgeron (schmid), nous ne puissions pas sortir de là. » Wagner se mit à rire, et, résigné à son sort, se rendit avec Schmid au village voisin pour y chercher un wagner (charron) et un schmid (forgeron).

Schmid allait aussi de temps en temps à Baden-Baden, et pendant son voyage ne manquait jamais de rendre visite à son ancien ami Demeter, qui, à cette époque, était encore curé de Sasbach. Il se dirigeait ensuite vers Strasbourg pour y voir la belle cathédrale de cette ville, avec sa magnifique

tour, dont il escalada le sommet le plus élevé. Dans ses lettres à Demeter, il n'appelait jamais la cathédrale d'un autre nom que celui de « trésor de pierre. » En 1835, à la fin de l'été, Schmid se rendit à Glœtt, près de Dillingen, pour y prêcher la première messe de son neveu Benoît, et en septembre 1837, dans son ancienne paroisse d'Oberstadion, pour y prêcher celle d'un autre neveu, nommé Auguste, qui avait reçu la prêtrise à Rottenbourg. Il était accompagné de son frère Louis, de sa sœur et de plusieurs autres parents.

La nouvelle de son arrivée produisit à Stadion et dans toute la contrée une allégresse universelle. Bien longtemps avant la solennité, l'église se trouvait entièrement remplie, et plusieurs n'y purent trouver place. Quand ce beau vieillard, qui, dix ans auparavant, avait annoncé la parole de Dieu dans cette église, parut en chaire en costume de chanoine et la croix sur la poitrine, tous les regards se fixèrent sur lui et il se fit un silence profond. Il commença son discours par ces mots : « Que la grâce de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous! Cette salutation, que l'apôtre saint Paul adressait aux communautés chrétiennes de son temps, je l'adresse en ce jour à cette paroisse qui m'est si chère. » — A peine eut-il prononcé ces mots, que toute l'assemblée se répandit en larmes. La voix de leur ancien pasteur venait de réveiller

tout-à-coup l'ancienne affection des paroissiens. C. Schmid lui-même eut peine à maîtriser les sentiments qui s'agitaient dans son cœur, et fut un instant sans pouvoir continuer, puis il reprit ainsi : « Dix ans se sont écoulés depuis que, mes bien-aimés dans le Seigneur, je vous annonçais pour la dernière fois, du haut de cette chaire sacrée, la parole de Dieu, et que, au milieu de vos larmes et des miennes, je prenais congé de vous. Aujourd'hui encore, ce souvenir éveille dans mon âme de pénibles sentiments, et ma douleur s'accroît en ne retrouvant plus dans cette enceinte tant de personnes que j'apercevais alors. Toutefois, une pensée me console, c'est que, si je ne vois plus leur figure, ils sont partis pour un monde meilleur et ont été transportées au ciel.

» Autant ma tristesse était grande en vous quittant, autant je me réjouis aujourd'hui de vous revoir; l'un des enfants de cette paroisse, baptisé dans ce lieu saint, monte aujourd'hui à l'autel pour la première fois. Ce jour, je n'en puis douter, sera une fête pour lui, pour ses parents et pour toutes les personnes ici présentes. Le jour où un jeune prêtre monte pour la première fois à l'autel pour y offrir au Tout-Puissant le plus auguste des sacrifices, a été considéré de tout temps et à juste titre, dans l'Eglise catholique, comme une fête de sainte allégresse. C'est que l'état sacerdotal, loin d'être une institution humaine, a été établi par Dieu lui-même. Le Père

qui règne dans les cieux a envoyé sur la terre son Fils unique; Jésus-Christ, Fils du Très-Haut, et grand-prêtre éternel, a dit à ses disciples et à leurs successeurs : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. »

» C'est par ces paroles, qui contiennent tout ce qui peut se dire de l'état ecclésiastique, que nous allons commencer nos réflexions. Ces quelques mots, mes chers frères, me fournissent l'occasion de vous rappeler les plus importantes vérités que je vous annonçais, il y a quelques années, du haut de cette chaire. Nous voulons donc en ce jour solennel méditer avec piété et reconnaissance envers Dieu sur ces deux questions : Pourquoi Dieu nous a-t-il envoyé du ciel son Fils unique, et pourquoi Jésus-Christ, le Fils de Dieu, continue-t-il, aujourd'hui encore, de nous envoyer des prêtres? » Après avoir développé ces deux parties, l'orateur, s'adressant de nouveau aux fidèles, termina en ces termes. « Et maintenant, chers paroissiens, je m'adresse une dernière fois à vous. Après nous être revus, il faut de nouveau nous séparer! Recevez donc tous mes adieux, et puisse la grâce du Seigneur habiter toujours au milieu de vous! Je ne sais si nous nous reverrons encore face à face; c'en est si tôt fait de la vie humaine! Mais aussi longtemps que je vivrai je vous porterai dans mon cœur, comme je l'ai fait jusqu'à ce jour. Priez pour moi comme je prierai pour vous;

c'est à peu près l'unique chose que nous puissions faire, étant si éloignés l'un de l'autre. Que le Dieu bon et miséricordieux vous fasse la grâce de mener toujours une vie pieuse et chrétienne, d'éviter tous les péchés, de supporter patiemment toutes vos souffrances et de mourir dans le Seigneur. Et si nous ne devons plus nous revoir ici-bas, faites, ô mon Dieu, que tous, tous, nous nous revoyions au ciel, et qu'aucun de ceux qui sont ici présents ne manque au rendez-vous de l'éternité! *Amen.* »

Nul œil ne resta sec après ces émouvantes paroles. Ce rendez-vous du pasteur et des brebis rappelait les temps apostoliques.

Cette solennité fournit aussi à d'anciens amis l'occasion de se revoir. Le prélat Frédéric de Walter, curé de Kirchbirlingen, s'étant rendu à Stadion, ces deux amis, vieillards encore en pleine floraison, se saluèrent de la façon la plus cordiale. Il s'y trouvait aussi quantité d'ecclésiastiques du voisinage, liés d'amitié avec Schmid. Tous ne formaient qu'un cœur et qu'une âme.

Voici ce que Schmid écrivait sur cette solennité à son ami Demeter, alors archevêque de Fribourg : « Le jour de la première messe de mon neveu a été pour moi une fête de réjouissance, en même temps qu'elle m'a profondément ému et ébranlé. Dès mes premières paroles de salutation, toute la paroisse a fondu en larmes. J'ai senti alors tout ce que j'avais

abandonné en la quittant. » Sur la prière de C. Schmid, son neveu Auguste fut admis comme vicaire chez le prélat de Walter.

Les années suivantes, C. Schmid se rendit fréquemment aux bains de Rippoldsau, où l'évêque Demeter avait aussi coutume d'aller. Il passait chaque fois par Rottenbourg, et logeait chez le chanoine Wagner. Vers la même époque, ma mère allait presque toujours à Augsbourg, afin d'être avec sa sœur pendant l'absence de son frère. Schmid envoyait alors à ses deux sœurs des lettres charmantes. Le 29 juillet 1838, il leur écrivait entre autres : « Comme vous le voyez (la maison des bains était dessinée au sommet de la lettre), me voici à Rippoldsau, où nous sommes heureusement arrivés après avoir traversé de hautes montagnes, de profondes et délicieuses vallées. Nous y avons tout trouvé agrandi et embelli, les bâtiments comme les jardins. Nous logeons dans trois magnifiques chambres contiguës les unes aux autres; l'une habitée par Son Eminence l'archevêque, l'autre par M. son frère, et la troisième par moi. Le nombre des étrangers n'est pas encore très-considérable; il y en a environ tous les jours cent soixante-dix à table. Tout va bien, et j'ai l'âme contente de me trouver à côté de mon respectable ami, que j'aime si intimement. J'ai aussi rencontré ici plusieurs hommes de mérite que je connaissais déjà depuis

longtemps, et j'ai appris à en connaître quelques nouveaux, dont l'amitié m'est souverainement précieuse; de sorte que j'éprouve infiniment de joie.

» Hier à midi, on voyait assis au sommet de la table un monsieur à l'attitude chevaleresque, et dont les traits étaient si pleins de noblesse et de dignité, que chacun l'admirait. Plusieurs disaient : « Ce serait-là une tête excellente pour un artiste qui aurait à représenter sur un tableau un général ou un chevalier; il lui serait impossible d'avoir un plus beau modèle. Le soir, comme j'étais assis sur un banc, dans le jardin, ce gentilhomme français, qui parlait très-bien l'allemand, et qui, officier, ou même général, si je ne me trompe, se distinguait comme orateur à la chambre des députés, vint à moi accompagné de trois charmants enfants. Ceux-ci, avec cette politesse et cet air dégagé naturels aux enfants de la France, m'ont remercié du plaisir et des salutaires récréations que leur avaient procurés mes petits livres. Le père m'a assuré que les traductions qu'on en a faites sont lues dans toute la France, et qu'à Strasbourg en particulier il n'y a pas une maison où ils ne se trouvent. Quelques dames ayant appris que je viendrais ici, avaient l'intention, lors de mon arrivée, de me faire remettre un bouquet de fleurs par leurs enfants; mais elles ont dû partir quelques jours avant mon arrivée. Je vous écris tout ceci simplement parce que je sais que cela vous fera plaisir.

» Autant les hommes me témoignent ici de bienveillance, autant la température se montre sauvage. Nous avons peu de soleil, beaucoup de pluie, et il fait passablement froid. Aujourd'hui le thermomètre n'était qu'à cinq degrés au-dessus de glace, et ces jours derniers il est tombé de la neige sur la Forêt-Noire. Cependant ma santé est bonne au-delà de toute attente..... Maintenant, portez-vous bien, très-chères sœurs, et que le bon Dieu soit avec vous et avec votre cher frère Christophe, qui vous aime si tendrement. »

Il écrivait le 12 août 1839 : « Avant de quitter cette vallée qu'enferme de toutes parts les sombres forêts du Schwarzwald, je dois encore, très-chères sœurs, vous dire en quelques lignes combien la cure que je fais ici m'est profitable. L'eau de la fontaine est délicieuse, et la température a presque toujours été à souhait. Souvent, pendant plusieurs jours, on n'a pas aperçu le moindre petit nuage au ciel pur et bleu. Le mouvement incessant qu'il faut se donner ici me convient parfaitement. Entre autres montagnes dont j'ai fait l'ascension, il en est une du haut de laquelle on aperçoit le Rhin, Strasbourg et les Vosges. Bien que j'aie été pendant trois heures continuellement sur mes jambes, je n'ai pas été fatigué; ce qui eût été impossible avant mon arrivée. Toutefois, ce qui m'anime et m'égaie le plus, c'est le commerce continuel de mon cher, ancien et

fidèle ami, Son Excellence l'archevêque. J'ai, en outre, revu ou appris à connaître une foule de personnages de mérite. M. le ministre de Reitzenstein m'a témoigné la plus grande amitié et a fait avec moi une longue promenade. M. le général et baron d'Imhof, qui jadis, à Stadion, passa la nuit chez nous, et qui fit jouer devant nos fenêtres la musique du régiment, a paru très-heureux de me revoir et est venu me rendre visite dans ma chambre. Il en est de même de M. le conseiller ecclésiastique Engel, de Sigmaringen, que j'ai rencontré ici, et d'une foule d'autres personnes.

» Un ecclésiastique français, natif de Paris, et maître de conférences dans un établissement de Strasbourg, aussi distingué par la noblesse de ses manières que par l'étendue de ses connaissances, et surtout par ses sentiments religieux, m'a apporté de la part de ses élèves une foule de salutations. « Ils savent presque par cœur vos petits livres, m'a-t-il dit, et on les a introduits dans une foule d'écoles. » Un autre ecclésiastique, Anglais d'origine et qui a séjourné longtemps dans le nord de l'Amérique, m'a assuré qu'ils étaient déjà répandus dans ce pays.

» M. le doyen Diepenbrock m'a écrit, dans la lettre qu'il a mise dans la vôtre, chère Françoise, que M. le Dr Passavant, de Franckfort, irait me rendre visite à Augsbourg. Dites-lui combien je regrette de ne point me trouver à la maison. Je suis égale-

ment peiné que M. Krummacher, dont les beaux ouvrages m'ont si hautement réjouis, ne m'ait point rencontré. »

Pendant l'été de 1840, C. Schmid retourna de nouveau aux eaux de Rippoldsau, et, selon sa coutume, passa par Rottenbourg. Le chanoine Wagner n'étant plus de ce monde, il descendit chez le doyen de Jaumann. Il fit aussi une visite au séminaire, où je me trouvais alors comme élève. Le supérieur, M. Supp, son ami, l'accompagna constamment. Schmid parcourut tous les pupitres de la salle d'étude et adressa à chaque élève quelques mots affectueux. Lorsqu'il nous fit ses adieux, il nous dit en s'adressant à tous : « Je souhaite de tout mon cœur que vous soyez heureux dans la sublime vocation où vous êtes sur le point d'entrer. L'état ecclésiastique possède sur tous les autres cet avantage, qu'il a pour objet les choses spirituelles, les intérêts les plus élevés et les destinées immortelles de l'homme. Je vous prie aussi de vous souvenir de moi dans vos prières. »

A midi, Schmid prit son repas à la table de Sa Grandeur l'évêque de Keller, où tous les chanoines, ainsi que le supérieur du séminaire, avaient été invités. Il y fut très-joyeux et raconta une foule d'anecdotes qui excitèrent l'hilarité universelle. Comme il voulait partir le lendemain et n'avait personne pour l'accompagner, j'eus la permission

d'aller avec lui. Il voulut se mettre en route à cinq heures. Je le trouvai tout au matin, prêt à partir, dans la galerie de tableaux de M. le doyen. Me conduisant devant le portrait de Sailer, peint à l'huile par Wocher : « Voilà, me dit-il, le portrait de Sailer pendant qu'il était professeur à Dillingen; c'est le seul que nous ayons de cette époque, que lui-même appelait le plus beau temps de sa vie. »

Quand, parvenu à une haute vieillesse, C. Schmid publia ses *Souvenirs,* il demanda ce portrait au doyen de Jaumann, le fit graver à Nuremberg par un excellent artiste, C. Mayer, et le mit en tête de son ouvrage. Parmi les tableaux qui composaient sa belle collection, C. Schmid vantait surtout deux combats de cavaliers, de P. Bugendas, et le buste d'un vieux moine, qui se trouvait précédemment dans la galerie de Leuchtenberg, à Munich, et qui était dû, incontestablement, au pinceau de Rembrandt.

Pendant le déjeuner, ces deux messieurs s'absorbèrent tellement dans la conversation qu'ils avaient entamée sur la peinture, que notre départ fut retardé d'une heure. La matinée étant pluvieuse, nous ne pûmes guère examiner le pays que nous traversions; mais la conversation n'en fut que plus animée. Schmid me parla de la vocation où j'allais entrer, me raconta une foule de détails de sa vie pastorale, qu'il inséra plus tard dans ses *Souvenirs,* et m'entretint longuement d'Heggelin, qu'il considérait

comme l'idéal du bon pasteur et qu'il avait en grande vénération. « Heggelin, me dit-il, avait un talent particulier pour consoler les affligés. Appelé un jour par la baronne de Freiberg, qui était inconsolable de la perte de son unique enfant, on le conduisit dans la chambre où cette mère désolée était assise sur un sopha, la tête cachée dans ses deux mains. Elle ne leva point la tête, et, de son côté, Heggelin ne dit mot. Il s'approcha de la fenêtre, et resta là, debout et silencieux. La dame se levant enfin lui demanda la cause de cette conduite singulière. Heggelin répondit que, bien qu'il eût été appelé, il n'avait point osé la troubler dans sa légitime douleur. Cette réponse lui gagna la confiance de la baronne; elle le pria de s'asseoir et entra en conversation avec lui. Heggelin la laissa pleurer et se plaindre tout à son aise, et c'est seulement ensuite qu'il essaya de la consoler.

» Excellente dame, lui dit-il entre autres, si vous vous livrez encore quelque temps à cette excessive douleur, votre santé en souffrira et vous vous enlèverez l'espoir de vous voir naître d'autres enfants. » Ce fut cette dernière considération qui agit le plus puissamment sur elle.

» En général, continua Schmid, le pasteur qui veut consoler des affligés ne doit pas moins s'adresser à leur intelligence qu'à leur cœur. Les preuves de raison sont souvent les seules efficaces chez un grand

nombre d'hommes. La déraison et l'entêtement ont fait presque autant de mal dans le monde que l'immoralité. » Il me recommanda de lire très-souvent les sermons de Winkelhofer. « La manière claire et simple de cet orateur distingué, ajouta-t-il, est ce qui convient le mieux pour la chaire; quant à la lecture continuelle et à la méditation journalière de l'Ecriture sainte, elle est absolument indispensable à l'orateur chrétien. »

Tandis que nous conversions ainsi, nous arrivâmes à Freudensadt, où nous dînâmes. Le ciel s'était éclairci, et lorsque nous voulûmes partir, le soleil brillait dans toute sa pureté et sa force. Schmid se penchait continuellement hors de la voiture pour regarder tantôt à gauche, tantôt à droite. Les montagnes de la Forêt-Noire, avec leurs sombres sapins, les scieries échelonnées dans les profondeurs d'une vallée solitaire et verdoyante, les ruisseaux qui s'enfuyaient en murmurant et allaient se précipiter sur les roues grandes et noires d'un moulin voisin, lui plaisaient infiniment. Il me parla des belles promenades qu'on pourrait faire à travers ces forêts. « Un peintre, disait-il, trouverait là de quoi faire un beau paysage. » Comme nous passions auprès d'une cascade qui du haut d'un rocher placé entre de noirs sapins tombait en flots blancs comme la neige, il me dit qu'il avait dépeint dans son petit livre *la Soirée de Noël* une cascade tout-à-fait semblable. « C'est là,

dit-il, ce qu'il y a de plus naturel; je ne puis comprendre que tant d'auteurs dépeignent la nature en des termes si recherchés et si peu vraisemblables; il la faut dessiner avec la plume telle qu'elle se présente elle-même; plus le dessin est ressemblant, mieux il vaut. » Les ouvrages de Schmid offrent bien réellement ces peintures vraies et fidèles de la nature.

Nous arrivâmes sur le soir à Rippoldsau. Son Eminence y étant déjà arrivée, Schmid se fit aussitôt conduire dans sa chambre. Comme nous passions dans un corridor, nous entendîmes crier derrière nous : « Christophe! Christophe! » C'était Son Eminence en personne. L'archevêque avait appris dans la salle de conversation l'arrivée de Schmid, et s'était mis à sa poursuite. Ces deux amis s'embrassèrent de la façon la plus cordiale. Je n'ai jamais vu une amitié plus intime et plus tendre que celle qui existait entre ces deux hommes. Le lendemain, ils allèrent visiter la source, et se promenèrent dans les allées. Je pus alors être témoin des marques d'affection et de respect que Schmid reçut de la plupart des étrangers, surtout des dames, qui honoraient en lui l'ami des enfants. Quand la saison des bains fut passée, Schmid accompagna l'archevêque jusqu'à Fribourg. Il écrivait de cette ville à sa sœur, le 19 août 1840 :

« Mgr. l'archevêque et moi sommes arrivés ici

heureusement et tout rajeunis. Notre voyage à travers la pittoresque vallée du Kinzigthal, favorisé par un temps charmant, a été tel qu'on pouvait le désirer; comme nous avions pris l'extra-poste, nous volions comme des oiseaux. Partis à neuf heures du matin, après avoir bu une dernière fois à la source, nous étions déjà ici à sept heures du soir.

» J'aurais tant de choses à vous raconter sur Rippoldsau, que je pourrais en remplir une feuille tout entière. J'ai vu une foule innombrable de hauts personnages, hommes et femmes, tant du Wurtemberg que de Baden, de la Suisse et de la France, que je connaissais déjà et qui m'ont témoigné toutes sortes de bontés. Mais je me réserve de vous conter tout cela verbalement. Je rapporte des vers allemands, français et anglais qui ont été composés en mon honneur.

» J'ai trouvé ici tous les chanoines et autres amis en parfaite santé. J'ai encore rencontré M. Vicari, évêque consécrateur; il était sur le point de partir pour un voyage d'agrément, pendant lequel il passera par Augsbourg. Le climat de Fribourg convient admirablement à M. le chanoine Hirscher; il s'y trouve mieux que nulle part ailleurs. Toutes les dames qui se vouent ici à l'enseignement dans les maisons religieuses se portent bien; elles sont heureuses et contentes, et travaillent avec une ardeur infatigable à l'instruction des jeunes per-

sonnes. Elles ont appris avec plaisir qu'une de mes nièces était professeur à l'institut anglais d'Augsbourg.

» Je passe ici des jours heureux en compagnie de Son Eminence l'archevêque, de monsieur son frère et de mademoiselle sa sœur. Ils vous saluent affectueusement. J'oubliais de parler de la magnifique cathédrale, où Son Eminence a dit la messe pour moi le 15 août (1). M. le maître de chapelle a fait chanter, pour me faire plaisir, une messe composée par M. Drobisch, d'Augsbourg; elle a été fort bien exécutée. Elle portait à la dévotion et élevait l'âme vers le ciel.

» M. Muller, conseiller de la cour et supérieur de l'institution des aveugles, est venu me visiter et m'a montré une édition des *Œufs de Pâques* imprimée à Philadelphie, en Amérique, pour l'institution des aveugles de Pensylvanie. Les caractères en sont tellement grands que les aveugles peuvent les lire avec les doigts. Le volume est passablement gros et épais. Je l'ai feuilleté avec autant d'attendrissement que de satisfaction.

» M. le comte de Stadion ayant bien voulu honorer d'une visite notre petite maison d'Augsbourg, j'ai un double motif de m'en retourner par Stadion et d'aller lui présenter mes hommages.

(1) Jour de la naissance de Schmid.

Cette circonstance pouvant retarder d'un jour mon arrivée, j'ai cru nécessaire de vous l'écrire afin que vous ne soyez point en soucis.

» J'ai appris avec plaisir que M. Hurter a voulu m'honorer de sa visite à Augsbourg. En ce moment-là je lisais à Rippoldsau son voyage à Vienne; il m'a fait un grand plaisir; j'ai vu qu'il y parle avec beaucoup d'éloges du Père prieur Kœlin, du chanoine Stadler et du peintre Cent-Livres (Hundertpfund).

» Les environs de Fribourg me causent, chaque fois que je les revois, un nouveau ravissement. Ils sont, au reste, d'une beauté ineffable; pour moi, je n'oserais me hasarder d'en faire la description. Nous sortons tous les jours, et chaque fois je trouve une nouvelle occasion d'admirer la magnificence des vignes et des jardins, la beauté des fleurs et des fruits, les montagnes lointaines, et les Vosges plus lointaines encore. Les jardins de Son Eminence renferment également en abondance de beaux fruits mûrs, des mirabelles et des pêches. Quant aux raisins, ils ont encore besoin de quelques jours de soleil pour donner de l'excellent vin. Autant j'ai de plaisir à être ici, autant j'en aurai à vous revoir, et je suis, dans cette attente,

» *Votre tout dévoué frère,*

» CHRISTOPHE. »

Devant célébrer ma première messe l'automne de cette même année, j'invitai C. Schimd à prêcher ce jour-là. Lui ayant écrit que je voulais la dire sans appareil, dans l'église située sur la belle montagne d'Ellwangen, il me répondit : « J'entre parfaitement dans le dessein que vous avez de célébrer votre messe sans solennité sur cette charmante montagne. Aux raisons que vous alléguez il faut joindre celle-ci, qu'étant moi-même âgé de soixante-treize ans, et ma santé étant souvent fort endommagée, je ne serais pas sûr de pouvoir faire un discours solennel devant un public nombreux, d'autant plus que je viens encore tout récemment de perdre deux dents, ce qui m'empêcherait de m'exprimer avec la clarté suffisante.

» J'assisterai certainement à la cérémonie, à moins que, contre mon attente, ma santé ne me le rende impossible. Je pense arriver à temps à Ellwangen le 20 septembre.

» Il faudrait, pour n'incommoder personne, donner le repas dans un hôtel, et faire toutes choses honnêtement et convenablement, sans néanmoins qu'il y eût trop de magnificence. Ecrivez tout cela à votre mère, qui, je pense, sera de mon avis.

» Je me recommande au souvenir de M. le supérieur et de MM. ses collègues, et je salue tous vos condisciples de la façon la plus cordiale.

» Le 16 septembre, jour de votre ordination,

sera pour nous tous qui sommes ici, une fête de dévotion. C'est ici, surtout à l'autel de la cathédrale, que je la célébrerai.

» *Votre affectueux oncle,*

» CHRISTOPHE.

» Augsbourg, le 12 septembre 1840. »

Dès que M. Diem, curé de Schœnenberg et natif de Stadion, à qui C. Schmid avait autrefois enseigné les éléments de la langue latine, apprit que ce dernier assisterait à la solennité, il pria son ancien pasteur et maître d'aller loger dans les vastes appartements qu'il occupait dans l'ancien séminaire. Schmid accepta avec joie l'invitation. Ce fut une touchante entrevue. Dans son bonheur, le curé mit tout en œuvre pour faire à son ancien maître une réception aussi honorable que possible. Il alla jusqu'à faire peindre devant la porte de la chambre où logerait Schmid une corne d'abondance de laquelle tombaient des œufs de Pâques, des roses blanches et rouges, des pensées, des fleurs de houblon, des marguerites, etc. C. Schmid fut très-touché de cette ngénieuse prévenance.

Le jour de la solennité était une belle journée d'automne. Selon sa coutume, Schmid se leva de bonne heure, et contempla avec ravissement, du haut des fenêtres de la maison curiale, placée sur

une belle montagne, les lointaines perspectives qui se déroulaient devant lui. Quand l'heure de l'office approcha, il remarqua que, bien que ce fût un jour ouvrable, des légions tout entières de laboureurs et plusieurs habitants de la ville voisine se dirigeaient vers l'église, et escaladaient la montagne pour assister à cette auguste cérémonie. Touché de tant de piété et de zèle, et satisfait de voir qu'on s'associait à notre bonheur avec tant de générosité : « On ne saurait, dit-il, laisser ce peuple s'en retourner avec la faim ; » puis il se retira dans sa chambre pour consacrer à étudier un discours le peu de temps qui devait encore s'écouler jusqu'à l'office. Et c'est ainsi que cette fête de famille devint une solennité publique. Le discours que ce vieillard de soixante-treize ans adressa à cette nombreuse assemblée dura près d'une heure. Ses paroles, tout inspirées par le cœur, ne pouvaient manquer d'agir puissamment sur celui de ses auditeurs. Elles furent imprimées sur la demande expresse qui en fut faite. Pendant l'après-midi, Schmid fut très-gai au milieu de ses nombreux amis et partisans, accourus les uns d'Ellwangen, les autres de sa ville natale, éloignée de quatre lieues. Il partit le lendemain, après avoir dit la messe dans la *chapelle des grâces,* et examiné une dernière fois cette magnifique église : « Il y a maintenant plus de soixante ans, dit-il en partant, que je suis venu pour la première fois de Din-

kelsbuhl en pèlerinage dans cette belle église. Je ne me figurais guère à cette époque que, vieillard, j'y viendrais faire le sermon de première messe d'un fils de ma sœur. Comme les voies de Dieu sont pourtant admirables ! »

Conformément au désir exprimé par Schmid, je devins vicaire de son ami, le prélat de Kirchbirlingen, qui, malheureusement, mourut déjà l'année suivante. C. Schmid pleura amèrement sa mort et lui érigea, dans la feuille *le Sion,* qui paraissait à Augsbourg, un monument digne de lui. Il avait fait de même dans une brochure spéciale pour son ami Weber, décédé à Augsbourg en 1831.

Depuis cette époque jusqu'à la mort de Schmid, j'allai presque tous les ans à Augsbourg, et je passai de longs instants dans sa compagnie, où il se montrait aussi spirituel que sympathique et affectueux. Il m'a lu une foule de ses histoires avant de les livrer à l'impression, et, en général, il parlait beaucoup de littérature et de belles-lettres. Je veux essayer de reproduire ici, aussi exactement que psssible, ce que ma mémoire en a conservé et ce que j'ai retrouvé dans des notes.

VI.

CHRISTOPHE SCHMID COMME ÉCRIVAIN.

A ceux qui lui demandaient comment il s'y était pris pour assurer à ses ouvrages une si grande vogue auprès de la jeunesse, Schmid répondait en souriant : « Je suis allé moi-même à l'école auprès des enfants, et j'ai écouté leurs leçons. Quand je commençai à faire l'école, on manquait de livres qui fussent à la portée des enfants. Alors la pensée me vint de composer pour eux de petites histoires, afin de rendre ainsi les vérités de la religion plus accessibles à leur intelligence. J'avais l'habitude de leur lire ou de leur raconter ces sortes d'histoires, puis de les leur faire écrire de mémoire. Je voyais par leurs copies, que je parcourais avec soin, ce que la plupart des enfants avaient reproduit ou négligé. Quand, par exemple, le récit était encombré de longs discours, la plupart des enfants les passaient sous silence, en se contentant de cette remarque : « Ici on a beaucoup parlé. » J'acquis ainsi la conviction que les enfants n'aiment ni les longs discours, ni les monologues. Je les supprimais, et refaisais mon histoire, en ayant soin d'y mettre plus d'action et d'abréger les discours, conformément aux expé-

riences que je venais de faire. Je trouvai aussi que les enfants s'enquéraient d'une foule de circonstances et de causes dont j'avais d'abord cru inutile de parler. Ces causes, claires et évidentes pour moi, ne l'étaient pas pour eux. Ils remarquaient une foule de lacunes que moi, plus exercé à penser, je n'apercevais point. Par leurs questions enfantines ils me rendaient attentifs à une multitude de détails qui m'étaient échappés dans mon récit. Voilà comment, tout en instruisant les enfants, ils m'instruisaient à leur tour. Je ne songeais alors ni à l'impression, ni aux commentaires des critiques. J'écrivais sans prétention, mon seul souci étant de parler le langage des enfants. »

Quant aux sujets de ses histoires, Schmid n'allait pas les chercher bien loin; il les empruntait, comme il le dit lui-même dans la préface qu'il a mise en tête de ses œuvres complètes, « soit aux récits qu'enfant il avait entendus de la bouche de feu son père, et que d'ailleurs il n'avait lus nulle part; soit aux événements dont lui-même avait été témoin, ou qui s'étaient passés de son temps : cette dernière circonstance explique pourquoi il y en a tant qui sont extraits des annales de la guerre. »

Il plaçait ses lecteurs dans le monde qu'eux-mêmes avaient vu en petit. Pour les histoires qu'il avait lues dans des ouvrages, il les façonnait de manière à les rendre intéressantes et instructives pour ses

élèves. Ainsi la légende de ce corbeau qui, ayant emporté un bijou dans son nid, fut cause que de graves soupçons planèrent sur un innocent, lui suggéra l'idée de sa *Corbeille de fleurs*. Le sujet de *Rose de Tannenbourg* lui fut fourni par la touchante histoire d'une fille qui avait nourri secrètement de son lait son père condamné à mourir de faim.

Il emprunta aussi des sujets à l'antiquité chrétienne. Un rosier en fleurs, un hanneton, un rouge-gorge, un jeune mouton ont pu aisément servir de thème à sa féconde imagination.

Petit de sa personne et aimant les petits objets, C. Schmid avait un charmant petit bureau à écrire, et il rédigeait ses histoires sur de petites feuilles. Il commençait ordinairement par dresser son plan, puis il l'exécutait. Il écrivait toute une histoire, surtout quand il était à un âge moins avancé, sans y faire aucun changement. Quand il avait fini, il la remaniait avec soin, corrigeait, intercalait, effaçait et ajoutait. Ses manuscrits, surchargés de ratures, sont extrêmement difficiles à lire. Il n'avait point hâte de se faire imprimer; ses manuscrits reposaient souvent des années entières avant de paraître à la lumière. « Une histoire, disait-il, est une œuvre d'art. L'unité doit y régner de même que dans un tableau bien fait, où il n'y a ni trop ni trop peu de coups de pinceau. Elle doit faire sur le lecteur l'impression douce et bienfaisante qu'un beau ta-

bleau produit sur celui qui le regarde. Rien n'y doit troubler ni égarer le lecteur. Il faut, de plus, y faire parler aux hommes le même langage que celui qu'ils emploient dans le cours de la vie.

Dans son histoire intitulée : *l'Orage*, l'auteur met dans la bouche d'une paysanne les paroles suivantes : « Ce n'est pas vous que je demandais, mais mon petit François. Il garde les oies là-bas, auprès du ruisseau ; sans doute, il se sera mis par ici à l'abri de l'orage. » L'auteur, prétendait un critique, aurait dû joindre ces deux phrases en une seule, et dire, par exemple : « Ce n'est pas vous que je demandais, mais mon petit François, qui, etc. Mais il n'y a point de paysanne qui parle ainsi, observait Schmid ; pour les enfants, les points ne sauraient être trop fréquents. » Ses expressions étaient très-pittoresques, surtout les adjectifs qu'il employait. « Un qualificatif bien choisi, disait-il, rend inutiles les longues descriptions. Quand il est dit, dans la *Veillée de Noël :* « Au même instant, Louise apporta sur un *brillant* chandelier de cuivre une bougie *enflammée,* l'adjectif brillant fait qu'on aperçoit d'un seul coup d'œil tout le ménage de la femme du garde-forestier, et il n'est plus besoin d'ajouter que l'ordre et la propreté régnaient partout dans la maison. Plusieurs, parmi les traducteurs de mes ouvrages, ont laissé de côté de tels adjectifs choisis à dessein. Il y a un charme infini à écrire des histoires,

disait-il encore; on se sent transporté dans un monde nouveau et à part; on croit voir revivre les personnages au milieu desquels on se trouve, et on s'associe à leurs destinées. » C. Schmid soupirait souvent quand on frappait à sa porte, et qu'une visite venait tout-à-coup dissiper les brillantes images qu'entrevoyait son imagination.

C. Schmid lisait et étudiait la Bible avec beaucoup de soin. Il avait écrit ces mots dans son journal : « De toutes les histoires, celles de la Bible sont les plus parfaites :

» 1° *Quant à la manière dont elles sont racontées.* J'ai lu à mes élèves des histoires de toutes sortes; j'ai choisi les plus convenables et les plus attrayantes dans divers auteurs et dans ceux qui ont le mieux écrit pour le peuple et pour l'enfance; eh bien! j'ai toujours trouvé qu'il n'y en avait point qui fissent une si vive impression et captivassent autant les esprits que les récits bibliques. Tout était alors si calme, qu'on aurait pu entendre tomber une aiguille.

» D'où vient donc la puissance de ces histoires sur le cœur humain? Elle vient, on n'en saurait douter, de la poésie, de l'animation et des vives peintures qui les caractérisent.

» Là, tout est vie; on y voit tout de ses propres yeux; le monde y apparaît tel que nous le voyons encore aujourd'hui devant nous.

» Le théâtre de l'histoire y est toujours bien cir-

conscrit. Ici, on est dans un jardin de délices placé dans le paradis ; là, à l'ombre d'un arbre planté devant la porte d'une chaumière ; ailleurs, auprès d'une fontaine entourée de troupeaux ; plus loin, dans un désert ou dans une prison. Partout le monde réel ; on ne flotte point dans les nuages ; on est sur un terrain solide, entouré de montagnes et de vallées, d'arbres et de rochers, de sources et de forêts.

» L'époque où l'histoire a eu lieu y est indiquée. Maintenant c'est le matin, maintenant c'est le soir, maintenant le soleil de midi darde ses plus chauds rayons. Tantôt c'est le temps de la moisson, tantôt celui de la tonte des brebis, tantôt celui de la vendange.

» Toute la nature visible y est en action. Là aussi on voit luire le soleil, étinceler les étoiles ; là aussi apparaît l'arc-en-ciel aux brillantes couleurs. Ici, c'est un champ de blé, là une vigne, plus loin un jardin d'oliviers.

» La nature y est peuplée de créatures vivantes. On y voit des bœufs et des vaches, des brebis et des chèvres, des corbeaux et des tourterelles, des cigognes et des moineaux, et ils y sont peints d'après nature.

» Le timide corbeau se réfugie dans les régions de l'air ; l'aimable tourterelle rentre dans sa demeure ; le coq fait entendre son chant ; la chèvre remplit

l'air de ses cris plaintifs; le chien témoigne sa joie en agitant sa queue.

» Dans ce monde d'images et de tableaux, on n'aperçoit pas un seul détail qui figure comme simple ornement. Tout revêt une signification; et malgré cette variété de circonstances, jamais le récit biblique ne tombe dans le mauvais goût et la trivialité. Jamais on n'y trouve de longues descriptions du soleil levant, de paysages, etc. Toutes les circonstances, même les plus détaillées, ne servent qu'à donner à l'ensemble plus de grâce, d'attrait et de vie. Partout la narration y tient un sage milieu entre une aride concision et une excessive prolixité.

» Mais qu'est-ce que tout cela, comparé avec les personnes qui sont en scène. Ces personnes, ce ne sont point des ombres de figures sans parole, sans intelligence, sans mouvement et sans vie; ce sont des hommes qui parlent et agissent comme nous. Là, on n'entend plus l'historien; il disparaît tout entier pour ne plus laisser place qu'aux acteurs. Tous les personnages y sont pris dans la vie réelle; ce sont des laboureurs, des pêcheurs, des bergers, des marchands; ici, un enfant qui garde les troupeaux; là, une jeune fille qui ramasse des épis. Quand on y voit apparaître des monarques, ce ne sont point des rois de théâtre; ils parlent et se comportent comme le reste des mortels. On sait qu'ils sont, comme nous, formés de chair et de sang.

» Les hommes y sont représentés au milieu de leurs occupations domestiques et champêtres. Abraham fend du bois et attèle son âne; Jacob fait la cuisine; Esaü revient tout fatigué de la chasse à la maison; Rachel mène boire les troupeaux; David porte dans le camp du pain et du fromage à ses frères.

» Les personnages y ont constamment la parole, et ils parlent, non le langage des livres, la langue des savants et des professeurs d'esthétique, mais le langage du cœur et de la nature. « Hé! mes frères, s'écrie Jacob en s'adressant aux bergers debout près de la fontaine, d'où êtes-vous? Connaissez-vous aussi Laban? — Nous le connaissons. — Se porte-t-il bien? — Il se porte très-bien; voilà justement sa fille qui arrive avec les troupeaux, etc. »

» C'est absolument le même langage que celui que parlent tous les jours nos gens de la campagne.

» Ils éprouvent aussi les mêmes sentiments que nous, et ils les expriment par les sons les plus vrais et les plus naturels, et sans longues déclamations. Deux ou trois mots suffisent à rendre leur pensée. Siméon s'écrie : « L'enfant n'est plus ici, où dois-je aller? — Consumé de douleur, répond Jacob, je descendrai avec mon fils dans la tombe. » — Joseph s'écrie : « Je suis Joseph! Mon père vit-il encore? »

» Les actions y sont souvent plus expressives encore que les paroles. Agar dépose Ismaël sous un arbre

et se tient à la distance d'un jet de pierre, parce qu'elle ne saurait se résigner à voir périr son enfant. Rebecca s'empresse de descendre sa cruche du haut de ses épaules pour donner à boire au serviteur d'Abraham. Joseph se détourne et pleure.

» Chaque personne a son caractère bien déterminé; et ce caractère est si inimitable, si naturel, si vrai, qu'on le dirait calqué sur l'original. Il suffit de quelques mots ou de quelques actions pour dévoiler l'homme tel qu'il est. Cela ne vaut-il pas mieux que mille généralités telles que celle-ci : Il était de telle et telle manière, esprit léger, vain, insouciant, etc.

» Cette peinture de caractère s'étend souvent jusqu'aux formes extérieures. Ainsi, Esaü était rude de mœurs et de sentiments, et son corps velu avait quelque chose de sauvage. Caïn, l'envieux, porte sur sa figure la couleur pâle et livide de la passion qui le dévore. Joseph, cette âme si candide et si belle, est aussi beau de figure. David, ce petit et innocent berger, est paré de la couleur de l'innocence.

» Il n'est pas jusqu'aux personnages les plus importants qui n'aient quelque chose d'original et de distinctif qui provoque l'attention. Joseph a sa robe bigarrée; Moïse, sa corbeille de joncs; David, sa harpe; Samuel, son petit costume sacerdotal fait de lin; Tobie, son petit chien.

» Ce qui prête à l'histoire un intérêt plus grand

encore, ce sont les faits merveilleux, les péripéties surprenantes, la marche dramatique des actions : Ismaël mourant de soif ; Isaac sur le bois où il est sur le point d'être consumé ; Joseph dans la citerne ; les Israélites dans la mer Rouge.

» Comme tout cela est attachant ! Comme on est attentif à considérer la marche des événements pour en voir le résultat !

» 2° *Par rapport au contenu.* — La doctrine morale de la Bible communique à ce livre une immense valeur. C'est un tableau de mœurs, grand, magnifique et plein de vie.

» L'histoire biblique nous offre des caractères moraux de toutes les espèces. Point de vertu, point de vice qui n'y soient dépeints dans une foule d'individus tels qu'ils existent en réalité. On y voit tour à tour des orgueilleux et des humbles, des colériques et des doux, des cœurs avares et des cœurs généreux, des âmes loyales et des âmes perfides, des hommes envieux et des hommes désintéressés. Maint caractère est l'image frappante de telle vertu ou de tel vice. Ainsi Abraham est la foi vivante et personnifiée, Caïn, l'envie incarnée. L'idée suprasensible de la vertu et du vice se revêt de chair et de sang. Ces caractères-là représentent bien mieux l'image de la vertu et du vice que les créations enfantées par l'imagination des poètes. La vertu invisible montrée, par de tels exemples, dans sa beauté et sa grâce

extérieures, excite à l'imitation, de même que le vice inspire le dégoût, la répulsion et l'horreur.

» Les caractères de la Bible ne sont point un pur idéal; ce ne sont ni des anges ni des démons : ce sont des hommes. A côté de leurs grandes vertus, ils ont des faiblesses humaines; et malgré la perversité de leur naturel, ils ont pourtant leurs bons moments, leurs belles qualités. Les exemples de vertus provoquent l'imitation, en même temps qu'ils en inspirent le courage; les exemples de vices montrent ce qu'il faut éviter, et, en faisant voir la possibilité de tomber dans les mêmes écarts, ils prouvent que le conseil de les éviter n'est point superflu.

» La Bible offre des peintures de mœurs prises dans toutes les conjonctures de la vie, dans toutes les situations où l'homme peut se trouver. Nous y voyons l'homme vertueux dans la pauvreté et dans l'abondance, dans la joie et dans les souffrances, au milieu de sa famille et loin de sa patrie, dans un doux repos et dans les plus terribles perplexités, assistant à un festin de noces et étendu sur son lit de mort. Nous y voyons comment il se comporte envers ses parents, ses enfants, ses frères et sœurs, son maître et son serviteur, envers le riche et le pauvre, envers ses amis et ses ennemis. La vertu, descendant du ciel nuageux des conceptions générales, y apparaît dans les régions de la vie commune. On n'y montre point une vertu idéale, sur

laquelle les hommes puissent disserter, argumenter, subtiliser.

» C'est un miroir fidèle où nous nous voyons en personne, et où nous pouvons apprendre à corriger nos mœurs.

» Un autre avantage qui fait que les caractères moraux y apparaissent dans un jour encore plus frappant, c'est qu'ils y sont constamment opposés l'un à l'autre. Tels sont, par exemple, Abel et Caïn, Noé et ses contemporains, Cham et ses frères, Loth et les habitants de Sodome, Isaac et Ismaël, Jacob et Esaü, Joseph et ses frères, Samuel et les fils d'Héli, David et Abisaï, Elisée et Giézi, Vasthi et Esther, Mardochée et Aman, etc. Qui n'aimerait mieux ressembler aux premiers qu'aux derniers?

» L'exactitude minutieuse qui règne dans la peinture des caractères mérite également d'être remarquée; ils se soutiennent constamment et restent semblables à eux-mêmes. La cupidité de Laban se révèle dès le premier instant. Comme il veut aussi des pendants d'oreilles et des bracelets d'or, il court aussitôt vers l'homme qui est près de la fontaine, et lui dit : « O vous, le béni du Seigneur! » Abimélech, près de mourir, n'a rien perdu de sa fierté ni de son arrogance. « Etouffe-moi, dit-il à son écuyer, afin qu'on ne puisse pas dire : Une femme l'a tué! »

» Mais ce qui communique à ces peintures leur

plus haute valeur, c'est qu'on n'y voit pas seulement quelques éclats passagers de vices ou de vertus; les hommes de bien montrent clairement par leur conduite que toutes les vertus découlent d'une même source. Nous n'y voyons pas seulement le but où nous devons tendre, mais encore le chemin qui y mène. Les sentiments des hommes vertueux, comme les passions des méchants, y apparaissent avec toutes leurs racines et leurs plus subtils détours; voyez, par exemple, l'envie des frères de Joseph; elle a son germe dans le bonheur de leur frère, dans la couleur bigarrée de sa robe. Elle se révèle en ce qu'ils ne peuvent plus lui parler amicalement, et l'appellent un songeur. Elle a pour conséquences le dessein de le tuer, l'enlèvement de sa robe, la vente de ce frère, le mensonge dont ils se rendent coupables envers leur père, le trouble de cette famille, l'affliction du père, l'esclavage du fils, puis les agitations intérieures et les angoisses de la conscience, qui se manifestent après un grand nombre d'années : Nous avons péché envers notre frère, et enfin l'effroi qu'ils éprouvent en entendant ces mots : Je suis votre frère! Quelle profondeur psychologique et quelle vérité dans cette peinture des ravages qu'exerce une passion, quand elle a franchi toutes les barrières! On se sent porté comme involontairement à détester cette passion. La description de ses débuts montre comment il faut la fuir et se précautionner contre

elle. Changez ces propositions particulières en propositions générales, et vous aurez tout ce que le chapitre de la morale qui traite de l'envie offre de plus parfait.

» Il en faut dire autant de Caïn, de Saül, d'Achab; la peinture qui en est faite en quelques mots présente toujours toute une vie humaine, et cela avec plus de naturel et de vérité peut-être que dans les caractères si vantés de Shakspeare et de Gœthe. »

C'est de ce don d'observation, joint à un talent naturel, que sont nés les ouvrages que C. Schmid a écrits pour la jeunesse. Nous ne les apprécierons pas ici; les lecteurs les connaissent suffisamment depuis cette époque de leur existence qu'on appelle le plus beau temps de la vie. Ces délicieuses soirées d'hiver, pendant lesquelles leurs parents leur lisaient ces charmantes nouvelles, sont sans doute au nombre des beaux souvenirs de leur enfance. Qui sait si aujourd'hui encore ils ne reçoivent pas volontiers de la main de l'auteur des *OEufs de Pâques* un de ces petits livres? Il est probable qu'ils partagent l'avis d'un critique, qui, dans un article publié dans *la Gazette littéraire et catholique,* sur *la Corbeille de fleurs* et *Rose de Tannenbourg,* disait : « Ces deux ouvrages du tendre ami du peuple et de la jeunesse, C. Schmid, curé de Stadion, sont dédiés à la jeunesse. Pourtant l'auteur de ces lignes doit avouer que, bien qu'il n'appartienne plus à cet âge, il a lu

ces deux ouvrages avec satisfaction, ou plutôt que cette lecture l'a édifié et attendri; et il espère que quand sa jeunesse fleurira pour la seconde fois, il éprouvera encore les mêmes sentiments en relisant les opuscules de cet homme si aimable et si digne de respect. On pourrait peut-être appliquer à l'auteur ce qu'un orateur illustre disait d'Homère : « Les jeunes gens l'écoutent avec plaisir, et les vieillards avec dévotion. »

« Combien parmi nous, ajoute-t-il, qui désireraient pouvoir écrire avec cette ingénuité et ce naturel de notre ancien *Wandsbecker-Bote,* avec cette franche, vive et populaire gaieté de Claudius, avec ce ton et ce style si évangéliques, cet accent si aimable et si profondément pieux de notre Schmid! Tout y est si naturel et d'une lecture si facile, qu'on serait tenté de croire qu'on en peut faire autant, comme l'ont effectivement pensé un grand nombre qui ont régalé le public de leurs appendices sur *Geneviève, Henri d'Eichenfeld,* etc. Mais, dès qu'on met la main à la plume, on sent bien vite, pour peu qu'on ait d'humilité et de goût, qu'une telle entreprise n'est ni si aisée, ni si naturelle. Combien alors on tombe facilement dans le genre fade et inanimé des écrivains vulgaires, ou dans le ton plus inconvenant encore des fabricants de romans, si brillants d'expressions, et si pauvres de sens et d'esprit! En un mot, quiconque veut écrire pour les

enfants dans le langage des enfants, et pour le peuple dans le langage du peuple, doit, comme les hommes cités plus haut, être né pour cela, il doit être un génie. *Orator fit, poeta nascitur,* dit l'ancien proverbe. »

Les ouvrages de Schmid ont eu non-seulement en Allemagne, mais encore à l'étranger, un immense retentissement; ils ont été traduits dans les principales langues de l'Europe. De magnifiques éditions en furent envoyées à Schmid, de Paris, de Londres et de Milan. Le célèbre journaliste J. Janin, à la demande de la duchesse d'Orléans, les traduisit pour le comte de Paris. Cette édition est très-soignée; elle est en grand format et ornée de gravures sur bois.

La reine actuelle de Suède, princesse de Leuchtenberg, a traduit elle-même en langue suédoise quelques-uns des ouvrages de Schmid. Un professeur de langue française à Berlin, qui avait habité la France pendant quarante-cinq ans, et qui traduisait alors les ouvrages de Schmid, lui écrivait en 1837 :

« Bien que je n'aie pas l'honneur de vous connaître personnellement, je demande néanmoins la permission de vous témoigner ma reconnaissance la plus sincère et mon admiration respectueuse pour les inestimables ouvrages que vous avez écrits en faveur de la jeunesse. Cette admiration est partagée non-

seulement par les habitants de votre pays, mais encore par tous les Etats civilisés, et surtout par la France. Combien je me sens heureux d'avoir été l'un des premiers qui ont conçu et réalisé la pensée d'en donner en français une traduction complète!

» Il ne m'appartient pas, à la vérité, de décider si ma traduction a été assez heureuse pour reproduire fidèlement le ton plein de simplicité et d'attrait qui règne dans vos charmants récits. Ce que je puis assurer, c'est que j'ai tâché, autant qu'il a été en moi, d'atteindre ce noble but; et j'ose me flatter que mes efforts ne sont pas restés sans résultat, puisque j'ai déjà eu le plaisir de voir plusieurs éditions très-considérables de ma traduction de vos excellents ouvrages, se répandre non-seulement dans les villes et les villages, mais encore dans les plus humbles hameaux de l'empire français. Le public voit se réaliser de jour en jour la vérité de cette assertion d'un journaliste français, qui, parlant de la vogue extraordinaire que vos écrits trouvaient parmi le peuple, disait : « Les pères et les mères de famille, curieux de voir le plaisir qu'éprouvent leurs enfants en lisant les charmants petits contes du chanoine Schmid, sont souvent surpris de se voir eux-mêmes prendre goût à une lecture qui semble n'appartenir qu'au jeune âge. » La justesse de ces paroles du publiciste français a trouvé en moi une vérification nouvelle. »

Les ouvrages de Schmid pénétrèrent également en Amérique. Le médecin de l'impératrice du Brésil, le Dr J.-G. Etienne, écrivait à Schmid en 1848 : « Lors de mon dernier séjour dans le sud de l'Amérique j'ai eu le plaisir d'entendre retentir votre nom vénéré dans les forêts du Brésil, où l'on vous louait des salutaires résultats que vous obteniez comme écrivain de la jeunesse. J'ai pensé qu'il vous serait agréable d'apprendre que la semence que vous avez répandue dans la patrie allemande, pour l'anoblissement du genre humain, porte aussi, de l'autre côté de l'équateur, des fruits magnifiques. Je prends la liberté, monsieur, de vous envoyer ces deux petits volumes pour vous prouver qu'il existe dans ces lointaines contrées un peuple naissant qui prend plaisir à entendre votre parole. »

Les contrefaçons contribuèrent pour leur part à cette immense propagation des ouvrages de Schmid; mais, en revanche, elles lui causèrent bien des désagréments et des peines. On poussa l'impudence jusqu'à publier ses œuvres complètes, et à vendre sous son nom des écrits dont lui-même n'avait jamais entendu parler. Déjà, en 1824, il s'était vu forcé de faire insérer dans les journaux la note suivante :

« Une annonce littéraire insérée dans *le Mercure de Souabe,* par les imprimeurs B.., de Reutlingen, et B.., de Rottenbourg, fait connaître la publication

par voie de souscription des *OEuvres complètes* de Schmid. Cette annonce me met dans la nécessité pénible de déclarer publiquement que cette édition de mes œuvres a été entreprise à mon insu, et que je n'ai aucune part à ce dommage porté à mes éditeurs légitimes ainsi qu'à mon honneur. Je déclare, en outre, que la continuation *d'Henri d'Eichenfeld,* publiée sous ce titre : *Vie et destinées d'Henri d'Eichenfeld,* 2 vol., n'est point de moi, et que c'est à tort qu'on m'attribue cette œuvre misérable; je n'ai, de plus, aucune connaissance du troisième volume d'une prétendue continuation ayant pour titre : *Courtes histoires pour les enfants et les amis des enfants,* n'ayant rien composé de semblable; enfin, je ne suis point l'auteur de *la Comtesse Idde de Toggenbourg,* et c'est à tort qu'on la répand sous mon nom, etc. »

Mais ce qui affligea Schmid plus encore que ces contrefaçons, ce furent les attaques injustes que quelques feuilles, peu importantes il est vrai, dirigèrent contre ses ouvrages. C'est avec regret que je viens troubler, par ce fâcheux désaccord, la douce harmonie qui règne dans ces *Souvenirs;* cependant, je ne crois pas possible d'omettre cette circonstance.

Quelques critiques ont reproché aux ouvrages de Schmid de n'être point écrits pour la jeunesse catholique, attendu qu'on n'y trouve pas l'expression des doctrines catholiques. Cette accusation est fausse de

tout point. Dès les premières pages de *Geneviève,* on voit apparaître un évêque qui bénit son mariage avec Sigéfroi; et lorsque Geneviève se croit sur le point de mourir, elle marque du signe de la croix la bouche, le front et la poitrine de son fils. Dans *Rose de Tannenbourg* figure un abbé qu'on représente comme un religieux distingué par sa piété et sa sagesse; il est de plus évêque consécrateur, et à la fin de l'ouvrage il bénit une chapelle; ce qui est bien, sans doute, une cérémonie catholique.

Dans toute l'histoire de *l'Enfant perdu,* il est question d'une image de Marie, la mère des douleurs, représentée avec un glaive qui lui perce le cœur. Un pieux pasteur la donne en cadeau à une mère affligée de la perte de son fils, et fait de si touchantes réflexions sur la patience et sur la confiance en Dieu, qu'il est impossible de les lire sans en être ému. Dans *le Serin,* madame d'Erlau, entendant sonner la petite cloche de la chapelle voisine, cette pieuse tyrolienne accourt en toute hâte et annonce que le curé du village situé de l'autre côté de la montagne viendra dire la messe, puis elle se rend aussitôt à la chapelle, accompagnée de son petit Charles. Dans *la Veillée de Noël,* on trouve une belle et gracieuse description d'une crèche. Or, l'usage d'ériger des crèches est exclusivement catholique. *La Croix de bois* repose sur une idée entièrement catholique; la croix de diamant d'un

prélat forme le sujet principal de ce récit, et Mme de L... meurt avec la croix sur sa poitrine. *Timothée et Philémon* se termine par une courte description du saint sacrifice de la messe. Dans *l'Histoire d'Adelaïde de Thalheim* est racontée la conversion d'une pécheresse au célèbre pèlerinage des Ermites.

Je m'en tiens à ces citations; elles suffisent pour faire apprécier l'assertion de ceux qui prétendent qu'on ne trouve rien de catholique dans les ouvrages de Schmid. Le but de l'auteur n'était point de composer des livres de prières ou des ouvrages de piété proprement dits, mais d'écrire d'innocentes histoires.

Ajoutons qu'il a fort bien fait de ne point introduire dans ses ouvrages le genre polémique, et de s'abstenir de parler des dissensions religieuses, les enfants n'en ayant d'ailleurs aucune idée. La seule objection qu'on pourrait peut-être faire, c'est que dans ses écrits l'auteur ne montre pas la vie humaine sous son côté exclusivement religieux, comme l'ont fait quelques auteurs récents, notamment en Angleterre. Mais il ne faut pas perdre de vue l'époque à laquelle Schmid apparut comme écrivain de la jeunesse. C'était au commencement de ce siècle, alors que l'incrédulité se propageant de France en Allemagne, infectait la littérature et l'enseignement public. Il s'agissait avant tout de défendre et de sauver le principe chrétien en face de l'élément contraire qui débordait de toutes parts. Sailer le faisait

comme théologien, Schmid, comme écrivain de la jeunesse ; le premier, en s'efforçant de transporter à travers une époque d'incrédulité dans un siècle où l'on s'enquérait de nouveau de la croyance de l'Eglise, le précieux dépôt de la révélation que le passé nous a transmis ; le second, en sauvant, gardant et conservant, au milieu des orages de la révolution française et dans une époque d'impiété, pour des temps meilleurs, cette plante délicate qu'on nomme l'éducation chrétienne de la jeunesse. En observant avec attention la marche que Schmid a adoptée dans ses écrits, on découvrira que dans ses premiers ouvrages il n'est question que des vérités fondamentales de notre sainte religion, et que ses histoires suivent une marche proportionnée au développement de la conscience chrétienne. Tout auteur doit être jugé d'après son époque, et il est injuste d'apprécier un homme qui a vécu au commencement d'un siècle d'après le développement intellectuel réalisé au milieu de ce siècle.

Des hommes de la plus rigoureuse orthodoxie, investis des plus hautes dignités ecclésiastiques, et placés au sommet de la science contemporaine, ont su parfaitement reconnaître et apprécier les services qu'a rendus Schmid comme écrivain de la jeunesse, et ont jugé plus équitablement que les critiques inconnus dont nous venons de parler. Ils sont allés lui rendre visite, dans le but de faire sa connais-

sance et pour le féliciter du mérite de ses ouvrages. Ainsi l'archevêque Ladislas Pyrker, auteur des *Perles de l'antiquité* et de *Rodolphe de Habsbourg,* ayant passé à Augsbourg en 1840, l'honora d'une visite, quoique la soirée fût déjà fort avancée. Schmid lui ayant envoyé les ouvrages intitulés : *Josaphat, Pensez-y bien,* et *l'Etranger dans le jardin anglais,* qu'il venait de publier, l'archevêque lui répondit, en date du 15 août 1840 : « J'ai eu l'honneur de vous dire verbalement, à Augsbourg, quel cas je fais de vos ouvrages si généralement estimés. Ces derniers, que je ne connaissais pas encore, me sont d'autant plus précieux que je les ai reçus de vos mains. Veuillez donc agréer ma plus sincère reconnaissance! »

Les mêmes motifs lui valurent la visite des archevêques Vicari de Fribourg, Urbain de Bamberg, Milde de Vienne; des évêques de Linz, de Dresde, de Trèves, de Rottenbourg, de l'évêque de Milwauki, dans le nord de l'Amérique, de Diepenbrock, archevêque de Breslau, de Geissel, archevêque de Cologne, sans parler d'une foule de chanoines. Il en faut dire autant des plus célèbres écrivains catholiques, tels que Mœhler, Hurter, Héfelé, etc.

Sulpice Boisserée, qui a si bien mérité de l'art chrétien, envoya à Schmid, pour la fête de Noël de 1843, une copie du tableau de saint Christophe, qu'il accompagna des lignes suivantes :

« Très-vénéré monsieur, vous avez fait tant de plaisir aux enfants et aux parents par vos excellents ouvrages, que nous voudrions aussi, en cette fête de Noël, vous causer une petite satisfaction. Pour cela, nous avons choisi l'image de votre patron, qui porta à travers les flots soulevés, l'orage et la tempête, un enfant sous la figure duquel il reconnut Notre-Seigneur.

» La pensée qu'a eue l'auteur de ce tableau de marquer par le lever du soleil le moment où saint Christophe reconnut le Sauveur, donne, selon nous, à ce tableau, que nous n'avons d'ailleurs rencontré nulle part, une valeur particulière.

» L'entrevue, malheureusement trop courte, qu'il y a trois ans nous eûmes avec vous, ma femme et moi, à Ulm, nous a laissé une impression si profonde et si agréable, que nous avons cru devoir vous donner une marque de ce précieux souvenir. Nous le faisons en exprimant l'ardent désir et la ferme espérance de vous voir encore une fois et plus longuement en ce monde, et de procurer à mon cher frère le bonheur de faire votre estimable connaissance. »

Le traducteur français des œuvres de Schmid, dont nous avons parlé plus haut, écrivait à l'auteur dans une lettre subséquente : « Nosseigneurs les archevêques et évêques de Lyon, de Tours, de Nantes, de Bordeaux, d'Angoulême, de Bourges,

de Nevers, de Saint-Claude, etc., ont, par des lettres pastorales, donné à vos pieux et tendres récits les éloges qu'ils méritent, et autorisé l'introduction de ma traduction française dans toutes leurs écoles et dans tous leurs établissements d'éducation. »

Ces quelques lignes devraient, ce semble, fermer la bouche aux critiques. Qu'on se rappelle d'ailleurs *le Télémaque* de Fénelon.

L'auteur, qui était archevêque, a puisé les matériaux de son sujet dans la mythologie païenne. Ce livre a eu un immense succès et a été traduit dans toutes les langues de l'Europe.

En Allemagne, dans les familles nobles et foncièrement catholiques, c'est le livre de lecture qu'on met entre les mains de la jeunesse pour lui apprendre la langue française. On est allé jusqu'à le traduire en latin, et à le lire aux écoliers en place de *Cornelius* et de *Quinte-Curce*. Or, il n'est venu à la pensée de personne d'accuser cet évêque de ne point respecter la religion catholique, sous prétexte qu'il n'en est point parlé dans son ouvrage.

Personne n'a été assez injuste pour soutenir que ce livre, si plein de charmes, de fleurs et de poésie, ferait perdre au prince que Fénelon élevait le goût des fortes études, ni qu'après l'avoir lu la jeunesse ne voudrait plus entendre parler de religion.

Les récits de Schmid conserveront leur prix aussi longtemps qu'il y aura une langue allemande ; nos

arrière-neveux les parcoureront encore, et y chercheront de quoi former et ennoblir leurs cœurs. L'Allemagne, qui se félicite de posséder des écrivains et des poètes célèbres dans toutes les branches de la littérature, et dont elle honore la mémoire, peut se vanter de posséder dans Schmid un écrivain du peuple et de la jeunesse qui, de l'aveu des hommes compétents, n'a jamais été surpassé dans son genre, et dont la muse juvénile a des accents qui sont répétés avec joie et émotion non-seulement par les enfants de la Germanie, mais encore par les peuples qui habitent de l'autre côté du Rhin et des Alpes, et par-delà les rives lointaines de l'Océan.

VII.

JUGEMENTS QUE SCHMID A PORTÉS SUR QUELQUES ÉCRIVAINS.

De tous les classiques de l'Allemagne, *le Wandsbecker-Bote,* de Claudius, était celui que Schmid lisait de préférence. Il avait constamment sur sa petite table à écrire un volume des œuvres de cet écrivain si véritablement poétique, si profondément chrétien, et pourtant si gai. Souvent on l'entendait dire le soir : « Il nous faut encore lire quelques pages de

Claudius ; » puis il allait chercher le livre et faisait une lecture. Il lisait surtout volontiers *l'Audience auprès de l'empereur du Japon, les Lettres à Andres* et ce beau chant : *La lune s'est levée, les petites étoiles d'or brillent de tout leur éclat.* « Settelé, un de mes amis mort tout récemment, disait Schmid, et qui était précepteur du jeune comte de Fugger-Glœtt, alla un jour visiter Claudius à Wandsbeck, et eut avec lui un long entretien. Claudius prit tellement en affection ce jeune homme plein de talent, qu'il entra avec lui en correspondance. J'ai extrait pour Sailer les plus beaux passages des lettres que Claudius écrivit à Settelé ; malheureusement il est probable qu'ils sont perdus. Plût à Dieu que j'en eusse pris copie ! »

Deux de ces lettres se sont retrouvées parmi les papiers que Schmid a laissés. La première, écrite de Wandsbeck, le 12 janvier 1791, est ainsi conçue :

« Bonne année, cher monsieur Settelé, et soyez le bien-venu à Karlsruhe, séjour du célèbre fanatique Schlosser, comme le dit et le pense le professeur de Marbourg.

» Très-souvent on se trouve mieux auprès d'un hérétique qu'auprès de ceux qui en inspirent l'horreur; je pense qu'il en sera de même pour vous dans le cas présent. J'ai eu grande envie de vous envoyer un morceau de cette viande enfumée de Hambourg, recherchée dans le monde entier, pour

faire la *fête* chez Schlosser, et pour me venger en quelque manière de la fête du déisme qu'il a donnée au théologien soyeux du Braunschweig. Mais Karlsruhe est si éloigné, que, s'il faut dire vrai, le port m'a fait reculer.

» Merci pour les nouvelles que vous m'avez données de votre voyage, et pour tout ce que vous avez trouvé çà et là de nouveau sous le soleil. Ici, tout est comme par le passé. Fritz a toutes ses dents, jusqu'à celles des yeux; et, Dieu merci, elles sont de grosseur raisonnable; il se porte bien, ainsi que nous tous.

» Je suis chargé de leur part de vous saluer mille fois. Item pour les gens de l'aubergiste. Mes compliments à Schlosser; vivez et voyagez bien.

» Je prie Dieu qu'il vous ait sous sa main.

» M. C.

» Que possède l'homme qui n'a point quelque grande et éternelle occupation? »

Dans la seconde lettre, on lit ces lignes :

« Ce bon Buchkolz, d'être toujours si hypocondre! Pourtant nous avons appris que son état s'est amélioré. Notre corps est un mauvais et effronté voisin : accordez-lui long comme la main, il en prendra long comme le bras; aussi agit-on fort sagement de ne lui céder rien, pas même la largeur d'un doigt.

» Je prie Dieu qu'il vous ait sous sa main. Continuez à ne vous point laisser détourner du vrai chemin, par la raison qu'il est bon.

» Nous vous saluons tous nominativement : ma femme, Caroline, Christine, Anne, Augusta, Trinetta, Jean, Rebecca et Fritz; car tous, jusqu'au dernier, veulent être nommés. Dito, dito, dito de votre quartier.

« MATHIAS CLAUDIUS. »

Schmid citait encore de Claudius un trait extrêmement touchant, mais je n'en conserve plus qu'un vague souvenir. Une excellente place d'organiste se trouvait vacante, à Hambourg, autant que je me rappelle. Plusieurs aspirants se présentèrent, entre autres Claudius. Tous les candidats durent se soumettre à un examen et occuper successivement l'orgue. Claudius, qui jouait parfaitement, obtint la place. Tandis que les assistants le félicitaient, il aperçut dans un coin un de ses compétiteurs qui était fort affligé et paraissait pleurer. Il s'approcha de lui et lui demanda la cause de sa tristesse. Cet homme lui répondit qu'il était fils de l'organiste défunt, qu'il avait de la famille, ainsi qu'une mère âgée, et que si lui, Claudius, n'avait point concouru, il aurait obtenu la place. Claudius déclara sur-le-champ qu'il n'accepterait cette place à aucune condition, et qu'il y renonçait en faveur du fils de l'organiste défunt.

Schmid se sentit attiré vers Schiller à cause de l'élévation, de la sublimité et de la noblesse des sentiments qui éclatent dans ses poésies. Il se plaisait à sortir de la réalité de la vie pour s'élever vers les pures régions du bien et du bon, où l'enthousiasme du poète entraîne comme malgré lui le lecteur. Il aimait ses héros de fantaisie. Il lisait surtout volontiers *Marie Stuart, Wallenstein, le Chant de la cloche* et *le Comte de Habsbourg*. Mais ce qui l'attirait vers Schiller était précisément ce qui l'éloignait de Gœthe; chose facile à comprendre quand on connaît la trempe d'esprit de Schmid.

Le caractère d'Edmond, par exemple, lui répugnait souverainement! « Gœthe, disait-il, a dépeint un Edmond tout différent de celui qu'offre l'histoire. »

L'Edmond de l'histoire est un caractère d'une moralité sévère, tandis que celui de Gœthe est un bon vivant, léger et frivole, qui traite de bagatelles les plus austères devoirs de la vie, et qui, le soir, s'en va trouver sa maîtresse. L'empoisonnement et la transfiguration du petit Charles lui étaient tout-à-fait insupportables. Quant aux *Souffrances de Werther,* il disait qu'on y trouvait décrit de main de maître le développement paisible, comme aussi la flamme dévorante de la passion de l'amour se consumant lui-même; mais il ajoutait que Gœthe n'aurait pas dû lancer ce roman dansle monde sans y joindre

quelques observations. Lessing, continuait-il, a eu parfaitement raison quand il a dit dans une lettre à Eschenbourg : « Pour qu'un produit si chaud ne fît pas plus de mal que de bien, n'êtes-vous pas d'avis qu'il eût fallu mettre à la fin une petite et froide remarque, et jeter çà et là quelques mots indiquant comment Werther était arrivé à se faire un caractère si aventureux, et comment un jeune homme ayant les mêmes dispositions naturelles devait s'y prendre pour éviter de tels écarts. »

« Une foule de jeunes gens, disait Schmid, durent prendre la beauté poétique de ce roman pour de la beauté morale, et croire que celui-là devait être bon, qui s'intéressait si vivement à eux. Claudius aussi avait su en quelques mots apprécier parfaitement ce roman, qui excitait alors une si grande sensation. Il applaudissait entièrement à ces paroles de Schmid « qu'il fallait à côté du mausolée de Werther, élevé sous un tilleul près du mur d'un cimetière, construire un banc de gazon, s'y asseoir, et, tenant sa tête dans ses deux mains, pleurer sur la faiblesse humaine. »

Parmi les petits poèmes de Gœthe, Schmid lisait surtout avec plaisir *les Années d'apprentissage*. Il disait que *Hermann et Dorothée* était un chef-d'œuvre accompli. *Faust* ne lui convenait point, quoiqu'il fût loin de méconnaître les beautés de détail de cette tragédie, et les profondes vérités psychologiques qu'elle renferme. Il était de l'avis de Gœrrès, qui

disait : « Gœthe s'est enivré en buvant à la coupe de la nature; il lui faudrait de la lumière et encore de la lumière. » Schmid racontait que Gœthe ayant un jour prié Boisserée de lui prêter pour quelque temps son beau tableau de saint Christophe, le poète l'avait suspendu au-dessus de la table où il écrivait. Boisserée étant retourné plus tard chez le poète et ayant demandé des nouvelles du tableau, le poète lui répondit qu'il l'avait éloigné de sa table à écrire et suspendu à un autre endroit. « La tête sévère de saint Christophe me regardait toujours, ajouta Gœthe, comme s'il avait voulu me dire : Te convertiras-tu bientôt, vieux païen? »

C. Schmid connaissait personnellement, depuis qu'il avait étudié à Dillingen, l'aveugle Pfeffel, poète fabuliste. Il vantait la structure facile de son vers, le style énergique et concis de ses poésies. La pièce intitulée : *la Pipe turque,* qu'il savait par cœur, lui plaisait extrêmement. Il disait que Pfeffel y avait décrit avec une concision admirable et une grande vérité de caractères, un fait sur lequel on aurait pu composer une histoire plus longue, qui eût été fort attrayante. Il aimait également à lire les fables de Gellert. Quand on parlait philosophie, Schmid avait coutume de rappeler *l'Histoire du chapeau*, et quand il s'agissait de travaux littéraires, il citait les pièces intitulées : *Hans Nord* et *le Peintre d'Athènes.*

Schmid admirait la prose de Lessing. Il lisait souvent sa tragédie intitulée : *Emilia Galotti,* et vantait l'art merveilleux avec lequel les personnages y étaient représentés. Il s'égayait aussi des fines plaisanteries d'Abraham à Sancta Clara; mais il se servait toujours d'une ancienne édition, disant que si ç'avait été une pensée malheureuse de traduire en allemand moderne les poésies allemanniennes de Hébel, on avait commis la même faute pour les ouvrages d'Abraham, et qu'ainsi on leur avait enlevé tout leur charme primitif.

La plupart des poètes récents souriaient peu à Schmid. Il ne pouvait supporter leur manie incessante de parsemer de réflexions leurs poésies, de quereller le ciel et de gourmander les rois. « Ils ont constamment, disait-il, le cœur rempli d'angoisse et la tête pleine de doutes. » Il détestait également ces répétitions fréquentes de *je, mon, moi, à moi,* qui encombrent leurs ouvrages. Lorsque, à un âge fort avancé, Schmid se vit prier de toutes parts d'écrire *les Souvenirs de sa vie,* il fut longtemps avant de pouvoir s'y résoudre, et lorsqu'il eut fini par consentir, on l'entendit souvent répéter : « Il me répugnait d'employer à tout instant les expressions de *je, moi, à moi.* Je me rappelais sans cesse ce mot d'un homme pieux et modeste qui, bien qu'il me précédât de trois ans, étudiait de mon temps la théologie. Cet homme avait fait beaucoup de bien

et avait beaucoup souffert; aussi parlait-on souvent de lui. Nous étant rencontrés longtemps après, la conversation tomba sur le bruit immense qu'il faisait : « Hélas! s'écria ce digne homme, Dieu sait combien je voudrais ressembler à la goutte d'eau qui, payant son petit tribut à la terre qu'elle contribue à féconder, disparaît dans le sol, obscure et ignorée. »

Schmid ne pouvait approuver les applaudissements excessifs qu'on donnait à *l'Amaranthe* du poète Redwitz. Tout en reconnaissant la tendance chrétienne de ce poète, la beauté de son talent et la magnificence de son langage, il déclarait que cette pièce manquait d'une foule de qualités qu'il est indispensable de trouver dans une œuvre qui veut être classique.

De tous les poètes étrangers, Shakspeare était celui que Schmid préférait. Il le lisait dans la langue originale, et appréciait surtout le côté dramatique de ses œuvres : *Hamlet* et *Macbeth* étaient les pièces qu'il lisait le plus souvent. « Ce poète vraiment grand, disait-il, veut non-seulement être lu, mais encore étudié à fond. Quelques mots de ses dialogues, qui semblent jetés là nonchalamment, témoignent de la profonde pénétration et de la science psychologique de l'auteur. Macduff, par exemple, à la nouvelle que Macbeth a tué sa femme et son enfant, reste immobile, la tête enfoncée dans son chapeau,

silencieux et comme pétrifié. Puis il réitère la question déjà faite, et tombe de nouveau dans une muette douleur. Et il finit par s'écrier : « Il n'a point d'enfants ! » — Pendant cet intervalle, Macduff vient de réfléchir sur la meilleure manière de venger sur Macbeth la mort de sa femme et de son enfant ; mais comme ce dernier est sans enfants, il s'écrie avec douleur : « Il n'a point d'enfants ! »

« Plus d'un lecteur, ajoute Schmid, reste indifférent à la lecture de semblables passages. Bien des morceaux préparés avec art pour le théâtre, n'apparaissent que là sous leur véritable jour. On peut faire trois classes des pièces dramatiques ; la première comprend celles qui se prêtent bien à la lecture et médiocrement à la représentation ; la seconde, celles qui se prêtent bien à la représentation et ne supportent guère la lecture ; la troisième, celles qui peuvent supporter l'une et l'autre avec un égal succès. »

Parmi les classiques de l'antiquité, Schmid aimait surtout Homère et Plutarque. Déjà, comme étudiant, il portait constamment dans sa poche l'Iliade et l'Odyssée. Voici à peu près en quels termes il s'exprimait sur les poèmes d'Homère : « Autant sont fausses et enfantines les idées qu'on y donne des dieux, autant les vertus et les vices des hommes y sont représentés avec vérité et naturel. Il n'y a rien de mort dans ces magnifiques poésies ; tout y vit et y

respire. Il n'est pas jusqu'aux animaux auxquels le poète ne prête des sentiments humains. Les coursiers d'Achille pleurent la perte du cocher Patrocle, tué par Hector. Ils ne veulent plus ni retourner auprès des vaisseaux, ni marcher au combat. La tête tristement baissée vers la terre, ils restent immobiles devant le siége étincelant du char.

» Homère anime jusqu'aux objets insensibles. Il ne fait point une description détaillée du héros, mais il le représente armé de pied en cap, et se ceignant les reins des différentes pièces qui composent sa brillante armure ; et c'est ainsi que la beauté inerte reçoit le charme de la vie et du mouvement. La même observation peut s'appliquer à *Hermann et Dorothée* de Gœthe. Une mère parcourt, pour chercher son fils, les écuries, les granges, les jardins et les vignes, redresse en passant les tuteurs des arbres, et enlève quelques chenilles aux choux qui déploient leur luxuriante végétation. »

Schmid lisait très-souvent les adieux d'Hector et d'Andromaque. Cet ami de la jeunesse trouvait incomparable la scène où Hector tendant les bras vers son fils, celui-ci, effrayé par le brillant panache de son père, se presse en pleurant contre le sein de sa nourrice. Le père et la mère souriant, Hector enlève aussitôt le panache de dessus sa tête, le place à terre, et c'est alors seulement que l'enfant lui permet de l'embrasser et de le prendre dans ses bras.

« De tels passages, disait Schmid, sont les perles de la poésie; Voss a traduit de main de maître les poèmes d'Homère. »

VIII.

SCHMID CÉLÈBRE SA CINQUANTIÈME ANNÉE DE PRÊTRISE.

Au mois d'août de l'année 1840, cinquante ans s'étaient écoulés depuis que Schmid avait été ordonné prêtre. Après avoir passé l'été avec son ami, l'archevêque Demeter, aux bains de Rippoldsau, il l'accompagna jusqu'à Fribourg pour célébrer le cinquantième anniversaire de son sacerdoce dans la magnifique cathédrale de cette ville. Son plus sincère désir était que cette fête restât secrète et qu'on n'en sût rien dans le public. La seule particularité qui la devait signaler était cette circonstance fort rare, que trois chanoines de Fribourg, tous trois prêtres depuis cinquante ans, et dont l'un était le célèbre professeur Hug, devaient assister Schmid à l'autel. Mais voilà que le 2 août Schmid reçut d'Augsbourg une lettre par laquelle sa sœur lui mandait que des délégués, ayant à leur tête le bourgmestre Raab, venaient d'arriver de Dinkelsbuhl pour le prier, au nom de leurs concitoyens, d'aller célébrer son anniversaire dans sa ville natale. Cette lettre en renfermait une

autre, écrite par les députés, dans laquelle ils le priaient de vouloir bien honorer de sa présence sa ville natale, afin que sa fête devînt leur fête à tous.

Schmid répondit aux députés : « L'invitation d'aller célébrer mon anniversaire dans ma chère ville natale, que je n'oublierai jamais, est pour moi si honorable et me remplit d'une si profonde émotion, que je l'accepte avec la plus grande joie, malgré ma haute vieillesse et ma faible santé. »

Il partit pour Augsbourg, où il trouva une lettre de M. le curé de Dinkelsbuhl, qui l'invitait à loger chez lui pendant son séjour, et lui annonçait que les autorités de la ville iraient le recevoir à Willburgstetten, limite de leur territoire.

Schmid répondit : « J'accueille avec reconnaissance et plaisir l'offre de loger au presbytère pendant mon séjour dans ma ville natale. Je me permettrai de joindre à l'expression de ma reconnaissance la prière d'oser emmener avec moi ma sœur, dont les services me sont indispensables. Je suis on ne peut plus sensible à l'honneur qu'on veut me rendre en allant me recevoir sur les limites du territoire de la ville. Bien que je me croie indigne d'une telle distinction, je ne puis néanmoins repousser des offres qui témoignent tant de bonté. Je ferai donc en sorte d'arriver à Dinkelsbuhl le 27 de ce mois, à six heures; je vous prie de l'annoncer aux honorables chefs de la magistrature et de l'Eglise. »

Arrivé à Willburgstetten, le 27 août, Schmid fut reçu par les députés, qui, montés sur un grand nombre de voitures, l'accompagnèrent jusque dans sa ville natale. La jeunesse des écoles, vêtue comme aux plus beaux jours de fêtes, le reçut à la porte de Wœrnitz, avec des guirlandes et en chantant des cantiques. Au-dessus de la porte brillait entouré de verdure, au milieu des armoiries de la famille de Schmid, qui se composaient de trois fers à cheval, et au milieu de celles de la ville : trois épis de blés et trois collines, le monogramme de Schmid, et au sommet on lisait ces mots : « Soyez le bien-venu! »

Profondément ému d'une si cordiale réception, Schmid descendit de voiture, salua tendrement les enfants, et reçut avec des démonstrations de joie et de reconnaissance les fleurs et les vers qu'ils lui offrirent. Puis, entouré de ses jeunes amis, il se rendit à pied à l'église, vieil et imposant édifice gothique, qui avait été magnifiquement orné. Arrivé dans le lieu saint, où soixante-treize ans auparavant l'eau régénératrice du baptême avait coulé sur sa tête, et où, enfant, il était venu prier avec tant de piété, le vieillard s'agenouilla devant l'autel, et adora pendant quelques instants en silence celui qui préside aux destinées humaines.

Il se rendit ensuite au presbytère, que le pasteur, heureux d'une si agréable visite, avait fait transformer en une villa toute parsemée de fleurs.

Le dimanche matin, C. Schmid fut accompagné solennellement à l'église par le clergé, la magistrature et les délégués de la population, au son de toutes les cloches et au milieu des détonations de mortiers. Tous les habitants de la ville, ainsi qu'une foule de peuple venu de la campagne, se pressaient à cette solennité, à laquelle étaient venus s'associer un grand nombre d'amis du Wurtemberg.

C. Schmid monta en chaire, et commença par ce texte emprunté à l'Evangile du jour : « Il est revenu sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix, et s'est prosterné aux pieds de Jésus pour lui rendre grâces (1). » Après avoir salué l'assemblée, il continua en ces termes : « Ce n'est pas sans éprouver une vive émotion que j'entre aujourd'hui dans cette chaire sacrée ; mon âme est agitée par les sentiments les plus profonds et les plus divers. Quand je promène mes regards dans ce temple antique et majestueux, magnifique monument de la foi et de la piété de nos ancêtres ; quand j'aperçois ces fonts baptismaux où, il y a soixante treize ans, je fus régénéré par les eaux du baptême ; cet autel où, il y a cinquante ans, j'offris pour la première fois le saint sacrifice de la messe ; quand je me rappelle les grands et innombrables bienfaits que le Dieu bon et miséricordieux m'a dispensés pendant une si longue

(1) Luc, XXI, 16, 17.

existence, j'éprouve un indicible bonheur à répéter avec cet homme, dont il est parlé dans l'Evangile de ce jour, que le Seigneur avait comblé de ses bienfaits : « Je reviendrai sur mes pas, glorifiant le Seigneur, et je me prosternerai aux pieds de Jésus pour le remercier. »

Cependant, quelques raisons que j'aie de louer Dieu et de me réjouir, je ne puis me défendre d'un sentiment douloureux. Lorsque, il y a cinquante ans, je parcourais de mes regards cette assemblée, aussi nombreuse qu'elle l'est aujourd'hui, que de personnes respectables de l'un et de l'autre sexe je voyais ici présentes, et qui aujourd'hui ne sont plus sur cette terre ! Le clergé de cette paroisse, le magistrat de la ville, le prédicateur qui faisait retentir la parole de Dieu du haut de cette tribune, alors mon précepteur, et plus tard évêque, ne sont plus de ce monde ! D'autres ont occupé leurs places. Une nouvelle génération s'est formée ; les enfants, alors âgés de dix ans à peine, touchent aujourd'hui à leur soixantième année. Une génération tout entière a disparu sous terre ; tous ceux qui, à cette époque, comptaient cinquante ans, reposent maintenant dans les tombeaux. Quelle terrible vérification nous trouvons ici de cette antique vérité : « L'homme, pèlerin sur la terre, n'y a point de demeure durable !..... »

C. Schmid termina ainsi son éloquent discours :

« Qu'il me soit permis, en finissant, de remercier encore une fois publiquement le Dieu tout-puissant pour les bienfaits que j'en ai reçus pendant un demi-siècle de sacerdoce, ou plutôt pendant soixante-treize années. Malheureusement, je ne puis que répéter ces paroles que le patriarche Abraham, retournant dans sa patrie, adressait au Seigneur, dont il avait reçu tant de faveurs : « Je ne mérite point la miséricorde et la protection que vous m'avez accordées ! »

» Je voudrais, en outre, remercier publiquement tous ceux dont Dieu s'est servi pour répandre ses bienfaits sur moi et sur les miens.

» Je me rappelle avec émotion l'époque où, agenouillé dans les bancs des enfants, je reçus les premiers éléments de la religion de Jésus, le jour où je m'approchai pour la première fois de la table du Seigneur, le temps où j'apprenais à lire et à écrire dans l'école de cette ville, et où, plus tard, je fus préparé par un excellent maître de langue latine à entrer dans des écoles plus élevées. Grâces soient rendues à ces maîtres laborieux, à ces chers parents, qui nous ont envoyés si assidûment à l'école et à l'église.

» Mon père étant mort de bonne heure, ma mère éplorée se trouva sans secours, sans fortune et entourée de neuf enfants en vie, devenus autant d'orphelins. Prier, travailler, tâcher de bien élever ses enfants, mettre sa confiance en Dieu, c'était toute

sa ressource. Le Seigneur, qui est le père des veuves et des orphelins, a eu pitié de son sort. Il a attendri le cœur de plusieurs personnes de cette ville, qui se sont intéressées charitablement en faveur de ses enfants. Le magistrat, les chefs de cette église l'ont assistée autant qu'il était en eux. Ailleurs aussi le bon Dieu nous a suscité de généreux bienfaiteurs et de nobles amis. Dieu veuille leur rendre à tous dans l'autre monde ce qu'ils ont fait pour nous dans celui-ci!

» Je cite cet exemple de la protection visible que la Providence a accordée à une veuve et à ses enfants en bas-âge, parce que chacun peut tomber dans une pareille situation. Dieu a veillé sur chacun de ces pauvres enfants avec une tendresse toute paternelle. Il a pris auprès de lui deux d'entre eux dans un âge encore tendre, et un autre est mort, attaché à cette église. Dieu a procuré à tous ceux qui survivent une position honorable et un entretien suffisant. Dieu n'abandonne point celui qui se confie en lui!

» Je prie aussi toutes les personnes ici présentes, le magistrat, les autorités communales, le clergé, l'administration ecclésiastique, la bourgeoisie, qui nous ont témoigné, à moi et à mes frères et sœurs, la même bienveillance que leurs ancêtres et leurs parents, de recevoir l'expression de ma plus sincère reconnaissance.....

» Il y a cinquante ans, alors que je venais d'être ordonné prêtre, je bénissais du haut de cette chaire l'assemblée qui s'y trouvait réunie. Aujourd'hui, parvenu à la vieillesse, je donne de nouveau ma bénédiction sacerdotale à toute l'assistance, en la recommandant à Dieu, et à la puissance miséricordieuse de celui qui est assez puissant pour tout renouveler, et pour lui accorder une place parmi ceux qui se sont sanctifiés.

» Que le Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit vous bénisse! Ainsi soit-il! »

Ce touchant discours ébranla tous les cœurs et arracha des larmes à tous les assistants. C. Schmid, qui était aussi visiblement ému, retourna à l'autel pour y offrir à Dieu le grand sacrifice de la réconciliation, de la reconnaissance et de l'adoration. Deux ecclésiastiques, fils de ses frères, dont les pères étaient présents, le servaient à l'autel, l'un en qualité de diacre, l'autre de sous-diacre.

C'était une rare et émouvante solennité; elle restera éternellement gravée dans la mémoire des habitants de Dinkelsbuhl.

Le soir de cette belle journée, la maison où Schmid avait reçu le jour, et celle où il avait été élevé, furent magnifiquement illuminées.

Le lendemain, accompagné de ses frères et de ses sœurs, Schmid se rendit au cimetière, qui se trouve devant la ville, pour y visiter les tombeaux de ses

parents et de son frère. Il trouva leurs tombes toutes parsemées de fleurs. Ce pieux vieillard pria longtemps en silence sur la terre où reposaient des objets si chers, qu'il avait honorés pendant sa vie autant qu'un bon fils peut honorer ses parents. Quiconque avait assisté à la brillante solennité du jour précédent, et qui, le lendemain, apercevait C. Schmid sur la tombe de ses parents, voyait de ses propres yeux se réaliser dans cet intéressant vieillard cette promesse du Seigneur : « Celui qui honore son père et sa mère prospérera et vivra longtemps sur la terre. »

En quittant sa chère ville natale, Schmid remercia d'une voix émue les habitants de Dinkelsbuhl de la fête qu'ils lui avaient préparée. Sa voiture était toute couverte de couronnes de fleurs et de guirlandes. Il fut accompagné jusqu'aux limites du territoire de la ville par la députation qui était allée à sa rencontre.

Arrivé à Augsbourg, Schmid envoya cinq cents florins à l'institution qu'on venait d'établir à Dinkelsbuhl en faveur des petits enfants délaissés. Quant aux autres enfants, qui lui avaient fait une si gracieuse réception, il leur expédia neuf cent quarante-cinq exemplaires de ses histoires. Quelle fête ce dut être pour eux quand on leur distribua ces charmants petits livres!

En souvenir de cette solennité, le magistrat de la

ville fit planter un chêne sur une place libre qui s'étend devant la ville : cet arbre fut appelé *le Chêne de Christophe Schmid.*

Parmi les lettres de félicitations qui arrivèrent à Schmid de toutes parts, à l'occasion de cette fête, nous en citerons deux. La première, écrite par le chapitre d'Augsbourg, est ainsi conçue :

« Les cinquante années d'illustres et glorieux travaux que M. le chanoine de la cathédrale et chevalier de Schmid, aura, le 17 août de cette année, consacrées au service de l'Eglise, sont pour nous un trop joyeux événement pour que nous n'adressions pas nos félicitations les plus chaleureuses à notre cher et vénéré confrère, bien que nous sachions qu'il est intentionné de passer ce jour mémorable dans une tranquille et modeste solitude.

» Constamment appliqué à remplir avec toute la perfection possible sa mission sacerdotale, ce digne vieillard s'est toujours efforcé, depuis les premiers instants où il est entré dans sa carrière, de donner ses soins partout où la nécessité s'en faisait le plus sentir, et principalement à l'éducation chrétienne de la jeunesse. Les succès obtenus par l'illustre écrivain sont attestés par ses romans chrétiens, véritables chefs-d'œuvre lus avec admiration non-seulement en Bavière et dans le reste de l'Allemagne, mais encore dans les contrées les plus lointaines.

» Puisse la semence abondante que l'auteur y a

déposée produire encore, sous l'influence de ce tendre ami de l'enfance, parmi les générations les plus reculées, les résultats les plus salutaires. Puisse ce noble vieillard en voir encore longtemps les fruits sur cette terre; et puisse-t-il nous être accordé de passer encore de nombreuses années dans l'amour fraternel et l'amitié cordiale de celui que nous sommes fiers de compter parmi les nôtres, que nous reconnaissons et vénérons comme l'ornement de notre compagnie et la gloire du clergé diocésain.

» Dr Allioli, *prévôt de la cathédrale.* »

L'autre lettre est de Mgr. Richard, évêque d'Augsbourg. Voici en quels termes il s'exprimait :

« Nous approchons du jour où il y aura un demi-siècle que vous avez commencé votre belle carrière ecclésiastique. Les travaux que vous avez accomplis durant ces cinquante années, comme pasteur et comme écrivain de la jeunesse, les anges les ont inscrits au Livre de vie, et le divin Ami de l'enfance les récompensera au jour de la rétribution. Pour moi, dont le diocèse a ressenti plus immédiatement les effets de votre dévouement, je me fais un devoir et un plaisir, à l'approche de ce jour de fête, de remercier le Seigneur pour tant de bien qu'il a opéré par vous. Je le prie de vous accorder une douce et sereine vieillesse, de répandre sur le soir

de votre vie un reflet de cette lumière et de cette chaleur qui ont jailli de vos ouvrages, et de vous conserver longtemps encore une existence si chère à tous les gens de bien.

» A Seeg, où j'ai administré la confirmation le 3 de ce mois, j'ai appris qu'on se souvenait encore avec reconnaissance du temps où vous et M. Bayer étiez vicaires sous Féneberg.

» Portez-vous bien, très-cher et très-vénéré ami, et recevez, avec mes souhaits, l'assurance de la plus sincère estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

» Votre dévoué serviteur et ami,

» RICHARZ, *évêque d'Augsbourg.*

» Augsbourg, le 12 août 1841. »

IX.

AUTRES ÉVÉNEMENTS. — TRAVAUX LITTÉRAIRES DE SCHMID.

Peu de temps après cette joyeuse solennité, Schmid eut à déplorer la mort de l'archevêque Demeter, son plus cher ami. C'est pourquoi, au lieu d'aller, l'été suivant, aux bains de Rippoldsau, il partit avec une ancienne connaissance pour ceux d'Imnau, d'où il se rendit à Kannstadt, en passant par Rottenbourg et Tubingue. Il écrivait de là à sa sœur :

« J'ai passé un temps fort agréable dans la petite et charmante Imnau, et les eaux m'ont fait un bien infini. Tous les étrangers, grands et petits, m'ont traité comme un vieil ami de la maison, bien que la plupart n'eussent jamais vu ma figure. Tous les ecclésiastiques du voisinage sont venus rendre visite à M. le conseiller ecclésiastique et à moi, de sorte que nous avons eu presque journellement des visites. J'y ai fait la connaissance de plusieurs hommes de mérite ; celle de M. Kœstlin, de Stuttgard, président du conseil médicinal, m'a surtout réjoui. C'est un homme fort instruit, aux habitudes nobles et courtoises, et sans prétention. Il m'a donné des marques d'une bonté et d'une estime sans bornes. Nous avons passé plusieurs soirées ensemble dans la plus agréable conversation. Il m'a témoigné sa satisfaction de ce que l'année précédente, vers la même époque, j'ai passé une pareille soirée avec M. son frère, le prélat de Kœstlin.

» Cependant, quelque agréable que fût le séjour d'Imnau, M. le conseiller et moi convînmes de partager le temps de la saison des bains entre Imnau et Kannstadt, ce que l'on croit très-favorable à la santé. Un marchand d'Ebingen, homme très-loyal et très-complaisant, déjà âgé de soixante-dix-huit ans, mais encore plein de vie et de force, allant à Kannstadt, nous offrit son excellente voiture. Nous partîmes donc avec lui, et passâmes par Rottenbourg et Tubingue.

Mgr. l'évêque, auquel nous avons fait visite, jouit d'une santé parfaite; il a été d'une gaieté et d'une affabilité extrêmes. Il voulait à toutes forces nous retenir pour midi; mais nous n'avons pu accepter. Nous avons aussi fait notre visite à tous les chanoines; mais nous n'avons point trouvé M. le doyen chez lui.

» A Tubingue, nous sommes allés voir MM. les professeurs Drey, Héfelé, etc., et après avoir passé la nuit à l'excellent hôtel de la poste, nous sommes partis le lendemain pour Kannstadt.

» Notre compagnon de voyage, M. Hœckle, ayant écrit à une personne de cette ville huit jours avant notre arrivée, nous y avons trouvé trois chambres toutes préparées. Elles sont élégamment tapissées, meublées, exposées au soleil, et donnent sur un magnifique paysage, arrosé par le Neckar qui, ici, est déjà navigable. Je vous ferai à mon retour la description des édifices et des établissements superbes qui ont été construits depuis mon dernier voyage ici.

» Comme nous nous promenions hier dans le jardin de Frœssner, qui est ouvert au public, et surtout fréquenté par les classes élevées, je vis un monsieur s'approcher de moi; c'était le conseiller d'Etat, M. de Soden. Après m'avoir salué de la façon la plus amicale, il me dit que sa femme, assise avec sa mère non loin de là sous des arbres, désirerait

ardemment me parler. Ces dames ont paru fort contentes de me voir ainsi inopinément au milieu d'elles. Il a fallu accepter une invitation à dîner pour le dimanche suivant, et partir ensuite pour le château royal de Rosenstein. Ayant été si souvent, à Augsbourg, l'hôte de M. le président, je ne pouvais m'y refuser, bien qu'il dût paraître surprenant que je n'eusse point accepté l'invitation de l'évêque.

» Il est probable que nous partirons d'ici le 11 du mois d'août, et qu'après avoir séjourné quelque temps à Vehringendorf, nous rentrerons chez nous après une excursion à Schaffouse. Je vous laisse à décider, chère Franzy, si, ayant à m'écrire ou à m'envoyer une épreuve, vous devez la diriger sur Kannstadt ou sur Vehringendorf.

» Mes salutations à l'ami Rieger, au frère Louis, etc.

» Portez-vous bien, très-chères sœurs. J'espère, avec la grâce de Dieu, qu'après avoir fait une excellente cure, je vous retrouverai bien portantes et toutes rajeunies.

» *Votre affectueux frère,*

» CHRISTOPHE SCHMID.

» Kannstadt, le 6 août 1842. »

Cette année-là, ainsi que l'année suivante, Schmid publia, sur la demande de ses amis, surtout de

Diepenbrock, une édition de ses œuvres complètes à la librairie Wolf, d'Augsbourg.

Il consacra à ce travail beaucoup de temps et de soins, fit plusieurs corrections, changea une foule d'expressions qui pouvaient n'être pas comprises de tout le monde, et s'efforça de mettre de l'ordre dans l'ensemble de cette collection, comme il le dit lui-même dans la préface.

L'un des nombreux amis auxquels Schmid fit cadeau de l'édition de ses œuvres complètes était le célèbre naturaliste Schubert, de Munich. Celui-ci lui répondit :

« Lorsque j'ai remis à ma chère et fidèle épouse, qui a déjà bu du café dans trois parties du monde, l'exemplaire de vos œuvres, en lui disant que c'était vous-même qui le lui envoyiez, elle en a éprouvé une joie profonde. Elle avait lu, en versant bien des larmes d'attendrissement, ces histoires où se reflète, comme le soleil dans la goutte de rosée, l'âme d'un homme pieux, rempli d'amour de Dieu et des hommes. Elle s'unit à moi pour vous remercier de tout son cœur de ce magnifique présent. »

Schmid publia également le catéchisme dont nous avons déjà parlé, et le dédia à Sa Grandeur l'évêque Pierre Richarz.

Ce laborieux écrivain travailla aussi à son petit ouvrage : *les Apôtres de l'Allemagne,* histoire de l'introduction et de la propagation du christianisme

dans ce pays. Cet excellent ouvrage embrasse trois petits volumes. L'auteur débute par les lignes suivantes, si propres à éveiller le sentiment national :

« Tout Allemand qui aime sa patrie, tout chrétien pour qui la religion est ce qu'il a de plus cher sur la terre, doit être heureux d'apprendre comment nos ancêtres, les vieux Germains, sont arrivés à la connaissance de la religion chrétienne, et quels ont été les hommes qui les premiers leur ont annoncé la céleste doctrine de Jésus-Christ. Ces hommes, doués de grandes qualités naturelles, d'une volonté énergique, d'une activité infatigable, et surtout éclairés par le Saint-Esprit, sont dignes de toute notre admiration et de toute notre reconnaissance. Avec la charité sans bornes qui les animait, ils se sont soumis à des peines et à des privations de toutes sortes pour propager le christianisme dans notre patrie. Il serait déshonorant pour un Allemand, et surtout pour un chrétien, de ne les point connaître. »

Une chose qui mérite d'être observée dans cette préface, c'est ce que l'auteur dit en parlant des rapports qui existent entre la légende et l'histoire, et de la manière de traiter la première.

En 1845, Schmid avait l'intention d'entreprendre le voyage de Kremsmunster, où le prélat du monastère l'avait invité. M. Butsch, d'Augsbourg, devait l'accompagner jusqu'à Vienne. Malheureusement, l'âge et la maladie le forcèrent de renoncer

à ce voyage d'agrément. En revanche, il eut cette même année un autre sujet de joie : son ancien ami, Diepenbrock, doyen du chapitre de Ratisbonne, fut nommé archevêque de Breslau.

Avant de se mettre en voyage, Diepenbrock envoya à Schmid la traduction de l'ouvrage intitulé : *Mœurs paisibles de la vie flamande,* et lui écrivit les lignes suivantes :

« C'est évidemment porter de l'eau au Danube ou du miel sur l'Hymète, que d'envoyer à l'auteur des *OEufs de Pâques* des œufs fraîchement pondus. Cependant, comme les trois œufs ci-joints sont éclos au milieu du cri désagréable du coq français, qui ne s'en est pas montré reconnaissant, notre vieil ami et notre maître dans l'art de conter voudra bien ne pas dédaigner ces trois petites et agréables histoires empruntées aux Flamands, surtout s'il veut bien considérer ce livre comme un léger souvenir d'un ami qui, malheureusement, va bientôt partir pour une terre lointaine. Vous aurez probablement observé avec intérêt les coups de vent, dirigés sans doute par une influence supérieure, qui ont lancé sur la haute mer la paisible et solitaire nacelle de votre pauvre ami. Ni les rames ni le gouvernail n'ayant rien pu contre cette force suprême, le nautonier s'abandonne tout entier au gré de la Providence, plein de confiance en Celui qui commande aux vents et à la tempête, et qui seul peut faire aborder au rivage ma fragile

nacelle. Que votre prière, cher ami, accompagne celui qui se souviendra éternellement de vous !

» M. Diepenbrock.

» Ratisbonne, le 10 avril 1845. »

Diepenbrock, avant de partir pour Breslau, écrivit encore à Schmid une magnifique lettre pour le remercier des ouvrages qu'il en avait reçus. Il lui disait entre autres :

« L'assurance que vous m'avez donnée, d'avoir réellement contribué à la publication d'une édition complète de vos œuvres, m'a rempli de joie. Vous vous êtes élevé ainsi, dans le cœur des enfants, de leurs amis, comme dans celui de la plus noble et de la meilleure partie du genre humain, un *monumentum œre perennius.* »

Il lui écrivait de Breslau, en date du 28 décembre 1845 :

« Très-cher et très-vénéré ami,

» Permettez-moi, avant la fin de l'année 1845, si grosse d'événements, de vous adresser de loin le salut cordial et les vœux d'un ami pour lequel votre personne et votre amitié ont toujours été d'un prix inestimable. Vous êtes pour lui une de ces brillantes étoiles qui, du ciel bleu de la Bavière, viennent illuminer les ténèbres du présent. J'ai à peine besoin de vous dire quelle est ma situation ; votre perspicacité

à juger des questions politiques et religieuses vous aura fait comprendre depuis longtemps que ma position est difficile et épineuse. Cependant, malgré cette divergence d'idées produite au milieu des catholiques par les derniers événements, on commence à distinguer certains points lumineux. Ces idées sont non-seulement le fruit d'opinions politiques passionnées, mais encore de sentiments religieux bien arrêtés, d'où naissent, pour ma personne, un amour, un respect et un attachement tels, qu'on ne connaît rien d'aussi vif en Bavière. C'est ainsi que Dieu mêle constamment les consolations aux maux de la vie. Au surplus, il est manifeste que l'esprit de secte est arrivé à son dernier période; le charme de la nouveauté perd de son prestige; le jeu devient insensiblement trop coûteux, les chefs se compromettent de plus en plus, et, sans l'appui que les parents apportent dans les questions électorales, l'affaire serait étouffée depuis longtemps. Le danger est passé.

» Cette petite lettre vous sera envoyée par l'ami Zech; puisse-t-il me remettre aussi quelques lignes de votre main!

» Je suis avec affection et respect votre ancien et fidèle ami,

» M. DE D., *prince-évêque.* »

Les années 1846 et 1847 furent signalées par une

disette terrible. La générosité de Schmid fut invoquée de toutes parts d'une façon prodigieuse ; toute la journée la petite clochette de sa maison était en branle, et des pauvres de toute espèce s'adressaient à lui oralement ou par écrit : il était littéralement assiégé.

La charité et la commisération qu'il avait recommandées dans ses ouvrages, et qu'il avait exercées durant toute sa vie, se manifestèrent principalement dans ces temps difficiles. Il participait pour une somme considérable à toutes les quêtes qui se faisaient, et il était de règle que les collecteurs commençassent par s'adresser à lui.

Ils sont nombreux les pères de famille qu'il a tirés d'embarras, les orphelins qu'il a protégés, les étudiants qui ont reçu de lui tous les mois une somme déterminée, les artistes capables, mais sans ressources, auxquels il a procuré du travail, les hommes de mérite qu'il a aidés par ses recommandations à trouver une place.

Pour ses parents, c'était vraiment un père. Dieu comptera les larmes abondantes que sa main charitable a essuyées !

Je ne citerai qu'un seul exemple de sa bienfaisance : il servira à prouver que la fondation établie dernièrement en faveur des gens de lettres peu aisés, et dont l'idée était venue récemment de Stuttgard, était une excellente pensée.

Le traducteur des œuvres de Schmid, dont il a

été question plus haut, tomba plus tard dans un besoin extrême, par suite de difficultés survenues entre lui et son éditeur, et autres revers de fortune. Il écrivit de Berlin à Schmid, pour lui faire connaître sa position.

« Quelques amis, lui disait-il, m'avaient conseillé de transporter mon entreprise en Amérique. J'eus le malheur de suivre ce conseil, qui devint pour moi la source d'un malheur sans bornes. A peine étions-nous arrivés dans ce pays, que ma chère et excellente femme, avec laquelle j'avais vécu pendant vingt-quatre ans dans l'union la plus heureuse, tomba malade. Pendant son passage de la Nouvelle-Orléans à Philadelphie, elle mourut et fut jetée dans la mer sous mes propres yeux. J'avais le cœur brisé; joie, courage, espérances, tout était disparu; rien ne me réussissait plus; mes affaires empiraient à vue d'œil, mes forces intellectuelles et physiques étaient anéanties. Comme j'avais pris l'Amérique en horreur, je profitai du premier vaisseau qui retournait en Europe pour partir. Je revins pauvre et malade à Berlin, ma ville natale. Ayant publié, pendant un séjour de quarante-cinq ans en France, une foule d'ouvrages à l'usage de la jeunesse, qui tous avaient eu la chance d'être favorablement accueillis, je pensais trouver ici, à Berlin, un éditeur qui se chargerait d'imprimer mes manuscrits français. Nouvelle déception! Ma position actuelle est donc très-mal-

heureuse, extrêmement malheureuse. Après avoir écrit tant d'ouvrages qui, je puis le dire sans orgueil, ont été utiles à la société, je me vois réduit, vieillard, à un état voisin de la misère; la souffrance et le besoin ont dévoré mes forces. Je perds de plus en plus l'ouïe et la vue; mes pensées s'égarent. Je ne puis plus travailler, et pourtant le travail était mon bonheur et ma joie unique. Me voilà seul et abandonné du monde entier sans savoir à qui m'adresser. Cependant je ne veux ni perdre courage, ni être ingrat. Le Seigneur m'a aidé jusqu'ici; bien des fois déjà il m'a sauvé d'une manière miraculeuse. Je continue d'espérer en lui. Pendant que j'élevais des regards attristés vers votre cher portrait, entouré d'un cadre d'or et suspendu au-dessus de mon bureau, tout-à-coup la pensée m'est venue de vous écrire pour vous ouvrir mon cœur et vous faire part de mes maux, et je me suis senti le courage de vous demander consolation, conseil et assistance... »

C. Schmid envoya aussitôt à cet écrivain malheureux une somme considérable, qu'il accompagna des lignes suivantes :

» Votre précieuse et touchante lettre m'a profondément ému. Autant je me réjouis de trouver en vous une âme qui sympathise avec la mienne, autant je suis affligé de vous savoir dans une si lamentable situation, après tant de nobles efforts et de si utiles travaux.

» Oh! combien je désirerais répondre à votre cordiale lettre de la façon dont elle le mérite! Malheureusement, en ce qui concerne l'âge et la maladie, ma situation ressemble à la vôtre; je suis actuellement très-souffrant. Cependant, parmi toutes les lettres qui m'ont été adressées et qui attendent une réponse, la vôtre est la première dont je m'occupe. Ce que je pourrais vous dire, vous l'avez dit vous-même dans votre lettre si pieuse et si chrétienne. Oui, ayez en Dieu une confiance inébranlable, il ne vous délaissera point. Acceptons avec soumission tout ce que sa main nous envoie, fermement convaincus que sa sagesse et sa bonté feront tout tourner à notre avantage. Au reste, puisque nous touchons au terme de notre pèlerinage à travers la vie, tâchons par notre abandon en Dieu et par notre patience de mériter le ciel. Les souffrances de la terre sont la semence des joies célestes. Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas dû entrer dans sa gloire par les souffrances?

» Je prends la liberté de vous envoyer ci-joint une petite offrande pour adoucir vos maux. Continuez à me donner des nouvelles de vos affaires, et priez pour moi comme je prierai pour vous.

» Je suis, avec l'affection et le respect le plus profond,

» *Votre sincère ami,*

» CHRISTOPHE DE SCHMID. »

C. Schmid ne tarda pas à recevoir une nouvelle lettre qui commençait ainsi :

« Louanges et actions de grâces soient rendues au Seigneur pour sa bonté et sa miséricorde ! Ainsi me suis-je écrié du plus profond de mon cœur en recevant votre chère et précieuse lettre : ma gêne et mon embarras étaient presque arrivés au dernier degré. Pas le plus petit brin de bois dans la maison, pas de chaud vêtement d'hiver pendant quinze jours ou trois semaines de la plus rigoureuse froidure ! — Mais pourquoi affliger ainsi votre cœur sensible par une peinture détaillée de ma misère? Le temps de Noël approchait, ce temps si cher aux enfants à cause des joies innocentes qui leur sont réservées, et qui concordent avec la réalisation des promesses que le ciel a faites au monde; et moi, pauvre ver de terre, j'étais là, dépourvu de tout, sans nul secours de la part des hommes, conjurant Dieu de me délivrer bientôt des souffrances que j'endure ici-bas.

» Et voilà qu'au moment de la plus extrême nécessité, le facteur entre chez moi et me remet, soigneusement cacheté, un paquet d'argent venant d'Augsbourg, ainsi que votre lettre. Vous m'apparûtes alors, en ce temps de Noël, comme un ange envoyé du ciel pour me consoler, relever mon âme abattue et m'inspirer une nouvelle confiance en Dieu. Oui, Dieu puissant, bon et compatissant, Père de grâce et de miséricorde, vous avez de nou-

veau délivré d'une manière miraculeuse un pauvre et misérable enfant des hommes, qui élevait vers vous, désolé et abattu, ses yeux mouillés de larmes et ses mains tremblantes de frayeur. Louange, gloire et adoration vous soient à jamais rendues! Pour vous, très-digne monsieur, vous dont le bon Dieu s'est servi comme d'un instrument pour me dispenser ses bienfaits paternels, recevez ma plus intime reconnaissance. Vous appelez ce que vous m'envoyez une faible offrande destinée à me soulager. Eh bien! monsieur, écoutez quel service vous m'avez rendu avec cette petite offrande. J'ai pu faire toute ma provision de bois, me procurer la chaussure et les vêtements d'hiver qui me manquaient, payer à ma bonne et vertueuse femme de ménage, qui est elle-même sans fortune, ses gages passablement élevés, qui étaient arriérés depuis six ou huit mois, et lui rendre les avances qu'elle m'avait faites avec un dévouement et une charité toute chrétienne. *Summa summarum,* je me vois maintenant habillé et chaussé convenablement; je suis de nouveau, Dieu merci, exempt de dettes, et il me reste encore de l'argent pour longtemps..... Je ne puis donc assez le répéter : Louange et actions de grâces au souverain Maître de nos destinées! Merci, mille fois merci à vous, monsieur, que Dieu a choisi pour être l'instrument et le propagateur de son éternelle miséricorde!...

» Il n'est pas probable que je vive encore longtemps. La souffrance et l'inquiétude ont épuisé mes forces; un dangereux mal de poitrine me conduit promptement, au milieu de douleurs quotidiennes, au terme de toutes les souffrances. Puisqu'il en est ainsi, je voudrais vous laisser après ma mort un tendre souvenir. C'est un crucifix que l'archevêque de Tours a bénit solennellement quelques jours avant mon mariage, et devant lequel ma femme faisait ses dévotions particulières. Je l'ai orné d'un grand voile noir, dont elle avait coutume de couvrir sa figure quand elle allait à confession ou qu'elle s'approchait de la sainte Table. Comme le corps de ma femme a été jeté dans la mer, par conséquent qu'il ne repose pas dans une terre bénite où je puisse aller prier et pleurer sur son mausolée, je lui ai érigé ce monument funèbre au-dessus de ma table à écrire. L'un et l'autre objets vous seront envoyés, ainsi que les deux chandeliers qui les accompagnent, dès que je sentirai que l'heure approche où il plaira à la divine Providence de m'appeler de cette vallée de larmes, pour me transporter dans un monde meilleur. »

On voit, par cette touchante correspondance, avec quelle délicatesse C. Schmid savait faire le bien, et quelle œuvre utile c'est de secourir dans leur vieillesse des écrivains de mérite, en proie aux rigueurs de l'indigence. Il est aisé de se figurer que

des hommes indignes durent abuser de la bonté et de la franchise de C. Schmid. Citons-en un exemple :

Dans un après-dîner, peu de temps après le nouvel an, un jeune homme convenablement habillé, d'un extérieur aimable et bien portant, se présenta dans la maison de Schmid. Il dit à la sœur de ce dernier qu'il avait à faire à M. le chanoine son oncle, de la part du prévôt Frédéric de Bamberg, toutes sortes de commissions ; qu'ayant été nommé assesseur à Bamberg, il venait chercher sa femme, avec laquelle il logeait à l'hôtel des Trois-Nègres. La sœur de Schmid répondit que son frère n'ayant pas encore fait sa méridienne, elle le priait de revenir à quatre heures. L'étranger dit que rien ne l'empêchait d'attendre. Lorsque Schmid fut réveillé, il reçut le jeune homme, qui lui présenta ses recommandations et le pria de s'intéresser à lui.

Il revint le lendemain annoncer d'un air abattu et en versant des larmes abondantes, que, la nuit précédente, sa femme était accouchée inopinément d'un gros garçon bien portant, mais qu'ayant éprouvé un refroidissement, et la fièvre s'étant concentrée, elle était morte subitement le matin même. Il ajouta qu'il était marié avec elle depuis seize mois, et qu'il n'était âgé que de vingt-deux ans. Schmid lui ayant demandé quel médecin il avait consulté, l'étranger nomma M. Duval. M. Duval, ajouta le

jeune homme, m'a recommandé une bonne d'enfant; car je veux emmener l'enfant avec moi. Puis il commença à se désoler en disant que n'ayant sur lui que trente guldens, il se voyait réduit à vendre son manteau, attendu que les frais de médecin, de sage-femme et d'enterrement dépassaient de beaucoup cette somme. Il pria instamment C. Schmid de vouloir bien lui avancer quelque argent, qu'il s'empresserait de le lui renvoyer.

C. Schmid, ému de compassion, ouvrit son secrétaire, en faisant remarquer que les cadeaux de Noël et du nouvel an, les comptes nombreux qu'il avait eu à régler, lui avait immensément coûté et qu'il lui restait peu d'argent. Il y avait encore dans son secrétaire plusieurs thalers et un peu de monnaie. Schmid donna les thalers à l'étranger, qui remercia poliment, en disant qu'avant son départ il prendrait la liberté de revenir encore une fois.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'il reparût. On alla aux informations; mais ni le docteur Duval, ni le maître d'hôtel n'ayant entendu parler de l'étranger, on vit clairement qu'on avait eu affaire à un adroit filou.

« Nous ne pouvons assez remercier le bon Dieu, écrivait la sœur de Schmid à ce sujet, d'avoir protégé avec tant de bonté notre excellent et généreux frère. S'il avait eu une pile d'écus dans son secrétaire, il est certain que cet infame imposteur aurait

donné à cet homme compatissant un coup qui l'eût terrassé; après quoi il se serait emparé de l'argent et aurait pris la fuite. Mais le juste n'a rien à craindre sous la main du Tout-Puissant. »

Vers ce même temps, la comtesse Thérèse de Brunswick, fondatrice de la première école des petits enfants, à Ofer, et d'une foule d'institutions semblables en Hongrie et en Autriche, se rendit à Augsbourg et alla rendre visite à Schmid. Il la conduisit dans l'école des petits enfants, établie à Augsbourg. La spirituelle et noble comtesse s'entretint longtemps avec lui, pendant son séjour dans cette ville, sur l'instruction et l'éducation de la jeunesse, et principalement sur la conservation de l'innocence des petits enfants. Le fruit de cet entretien fut la publication, de la part de Schmid, du petit livre intitulé : *Pauline ou l'Ecole des petits enfants*, qu'il dédia à la comtesse de Brunswick. La préface se termine par ces mots :

« Puisse s'accomplir votre désir de voir fleurir partout, même dans les petites villes et à la campagne, de telles institutions, pour le salut d'un grand nombre d'enfants; et puissent ces établissements porter des fruits abondants pour le temps et pour l'éternité ! »

X.

QUATRE-VINGTIÈME ANNIVERSAIRE DE C. SCHMID.

C. Schmid entra dans sa quatre-vingtième année le 15 août 1847. La ville d'Augsbourg, où il avait si longtemps vécu comme membre du chapitre, du comité scolaire et comme écrivain, lui prépara pour ce jour une magnifique fête en reconnaissance de ses mérites. Un correspondant de *la Gazette universelle* débutait ainsi dans l'article consacré à la description de cette fête : « Augsbourg a célébré une double fête de la moisson. La première a eu lieu dans l'après-midi du dimanche, par un magnifique soleil d'août, qui semble devoir couronner la belle moisson de l'été par les riches présents de l'automne. C'était une fête d'actions de grâces célébrée après une longue famine, pour remercier par des discours et des chants religieux, le Dispensateur de tout bien. Cette solennité d'actions de grâces rendues à Dieu pour la prospérité des fruits de la terre, a été suivie d'une autre, qui a beaucoup d'analogie avec elle. Le lundi, c'était la fête de la moisson de l'intelligence et du cœur, une fête d'honneur destinée à célébrer les utiles travaux d'un ouvrier qui vient d'achever glorieusement sa longue carrière.

Les villes impériales d'Augsbourg et de Dinkelsbuhl qui, depuis des siècles vivent en bonne intelligence, viennent de fêter en commun le quatre-vingtième anniversaire de l'écrivain de la jeunesse, C. Schmid, auteur des *Œufs de Pâques.* »

Dès la veille de cette solennité, les membres de la société musicale d'Augsbourg, composée de personnes choisies dans toutes les conditions, et dont le nombre s'élevait à plus de cent, se réunirent devant la petite maison de C. Schmid, et surprirent tout-à-coup ce vieillard par leurs chants joyeux. Trois morceaux furent exécutés, dont l'un composé par Louis Scharrer, d'Augsbourg.

Ce dernier morceau, que la société remit à Schmid, magnifiquement imprimé, était ainsi conçu :

« Ce que vous avez enseigné par votre douce parole retentit au fond de l'âme comme une harmonie céleste, et y élève un sanctuaire au Tout-Puissant. Nous voulons donc, par nos joyeux chants allemands, exprimer à ce tendre maître, pour sa parole allemande, notre plus vive reconnaissance.

» Des temps orageux auront beau multiplier les ruines, et braver du ciel la main vengeresse; la vertu chez nous trouvera toujours un asile : vous l'avez implantée dans nos jeunes âmes. Célébrons par nos hymnes nouveaux votre parole civilisatrice.

» Le peuple d'Allemagne vous tressera la couronne

de la gloire; qu'il nous soit donné d'y ajouter une fleur, gage de notre éternel amour. Quand, dans les âges futurs, nos lèvres seront muettes, l'amour et la vertu rediront encore, sous les chênes de la Germanie, votre gracieuse parole. »

Le lendemain, le président du gouvernement, le Dr de Fischer, vint chercher Schmid dans sa demeure pour le conduire à la maison de ville, qui avait été disposée pour cette solennité. Schmid fut reçu sous le portail de cet antique monument par le bourgmestre Forndran et par les membres de la commission scolaire. Sa Grandeur l'évêque Pierre de Richarz assistait aussi à la cérémonie. Schmid, accompagné de ces messieurs, franchit l'escalier occupé par une multitude de spectateurs, désireux de voir au moins passer le noble vieillard, et entra dans la salle d'or, magnifique salon de la célèbre maison de ville d'Augsbourg. Douze jeunes filles, en costume blanc, précédaient l'auguste vieillard et semaient des fleurs sur son passage. Lorsque Schmid eut franchi les vastes et hauts degrés de la salle d'or, toute cette immense assemblée de spectateurs, qui prenaient une part si intime à cette solennité, et parmi lesquels se trouvaient surtout un grand nombre de dames, se levèrent.

C. Schmid occupa le siége qui lui fut assigné entre Sa Grandeur l'évêque et le président du gou-

vernement; puis le bourgmestre Forndran lui adressa de magnifiques paroles au sujet de la fête. La députation de Dinkelsbuhl lui remit ensuite, sur un coussin, une couronne d'argent ornée de feuilles de laurier et de chêne, et de glands d'or. C'était un cadeau que lui faisait sa ville natale. Sur les bords d'argent qui entouraient la couronne étaient gravés ces mots :

A SON ILLUSTRE CONCITOYEN
CHRISTOPHE DE SCHMID,
LA COMMUNE DE LA VILLE DE DINKELSBUHL,
LE 15 AOUT 1847.

Le bourgmestre de Dinkelsbuhl accompagna la remise de ce cadeau d'une allocution et d'un poème festival qui se terminait par ces mots :

« Recevez cette couronne de la patrie après laquelle ne cesse de soupirer le vieillard, quand, loin de ses parents et de ses frères et sœurs ravis par le trépas, une douce aspiration vers les célestes portiques du vrai séjour paternel vient visiter la solitude et le silence de ses nuits. »

Une autre députation composée d'ecclésiastiques du Wurtemberg, où Schmid avait été autrefois curé, se trouvait aussi présente, et remit à l'intéressant vieillard une adresse renfermant l'expression de ses vœux et de sa reconnaissance.

Les enfants apparurent ensuite sur le fond de la

salle. Ils chantèrent d'abord un morceau à l'unisson, puis l'un d'eux félicita le noble vieillard dans une pièce de vers. Arrivée à ces mots du prologue :

« Nos cœurs palpitent d'émotion; nous payons à tant d'amour un faible tribut de reconnaissance; acceptez cette fidèle empreinte de votre image, dont l'or brille avec moins d'éclat que celui de vos bonnes œuvres, »

Une jeune fille, celle du président, offrit au vieillard une grande médaille d'or frappée à l'occasion de cette fête. Sur un côté était gravé le buste de Schmid d'une façon très-distincte, avec cette inscription :

A l'ami de l'enfance, Christophe de Schmid,
né le 15 *août* 1768,
à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire.

De l'autre côté était représenté un ange protégeant deux enfants qui sommeillaient; d'une main il tenait une toile suspendue devant un abîme, et de l'autre il éloignait un serpent qui faisait entendre son sifflement. L'inscription suivante, qui entoure cette allégorie : « Veiller sur les enfants est une occupation angélique, » est empruntée à l'ouvrage de Schmid intitulé : *Henri d'Eichenfels.*

Là-dessus, quelques enfants choisis, revêtus de magnifiques costumes, représentèrent six scènes extraites des plus belles histoires de Schmid.

On y voyait Geneviève avec son Souffre-Douleur, Rose de Tannenbourg agitant avec des transports de joie la clef de la prison, et le chevalier Edelbert, tous en riches costumes à l'antique, le petit ramoneur, Rosalinde, etc. Impossible de voir rien de plus charmant que ce groupe de beaux enfants avec leurs divers costumes, et leurs figures où respiraient la gaieté et la jeunesse. Pendant cette représentation, quelques jeunes filles exercées exécutèrent le morceau emprunté à la petite joueuse de harpe : *l'Amour de Dieu envers les hommes,* mis en musique par M. Drobisch, maître de chapelle.

Vinrent ensuite un jeune garçon et une jeune fille, qui présentèrent successivement une fleur à Schmid en prononçant ces mots :

« Prenez ce lis, gracieux symbole de l'innocence. Quel pur et doux éclat s'échappe de son calice ! Conserver la fleur de notre innocence, tel a été l'objet constant de vos actions et de vos écrits. Recevez-en nos remerciements.

» Agréez avec cette violette l'expression de nos vœux unanimes. Nous voulons fleurir semblables à cette fleur, pleins de fraîcheur et d'humilité. »

Enfin, un enfant rassembla dans un magnifique vase de porcelaine toutes ces fleurs artistement disposées, et les offrant au vieillard, s'exprima ainsi :

« Ce que nous vous offrons est une faible image de *la Corbeille de fleurs,* si aimable, si instructive et si consolante pour la vie, que nous avons reçue de votre main. Puisse notre intention donner de la valeur à ce don; et recevez-le avec indulgence. Soyez heureux! Quand déjà la tombe se sera refermée sur vous, la jeunesse d'Allemagne redira encore vos titres de gloire. »

Un chant exécuté par les enfants, et composé par le Père Th. Loë, termina la fête. En voici la dernière strophe :

« Salut, tendre ami, vivez joyeux au milieu de vos enfants et restez-nous fidèle. Nous vous aimons d'une ardeur sans égale. Puissent nos chants de ce jour porter leurs mélodies par-delà les montagnes et les mers. Quand toutes les bouches implorent sur vous les bénédictions du ciel, quand les pères et les mères versent des larmes de reconnaissance, daignez comprendre cette voix intime de leur cœur. Vivez heureux, noble vieillard, ami de l'enfance! »

Pressé par la foule joyeuse des enfants et par les parents, qui de toutes parts lui adressaient leurs félicitations, Schmid, profondément ému, remercia d'un ton plein de douceur et d'humilité. La voiture dans laquelle il était assis entre le président

et ces gracieux enfants, avançait lentement au milieu de cette multitude mouvante. Ce jour fut pour Schmid une fête de pure joie et de sainte innocence. Y a-t-il un coup d'œil plus ravissant que de voir un vieillard octogénaire, un ami de la jeunesse, avec ses cheveux blancs et ses joues qui ont conservé la fraîcheur du jeune âge, entouré d'une jeunesse ivre de bonheur? On voyait réunis dans un seul tableau la première fleur de l'enfance avec la dernière floraison de la vieillesse, la joie naïve de l'innocence avec la pieuse émotion d'un vieillard.

A midi, Sa Grandeur l'évêque d'Augsbourg donna, en l'honneur de Schmid, un brillant repas où il lui ménagea la plus agréable des surprises. Lorsque Schmid entra dans la salle à manger, il aperçut dans un tableau la reproduction exacte de son cabinet d'études. Schmid y est représenté debout, écrivant sur son pupitre, et se penchant vers un garçon et une fille. La fille lui offre une corbeille de fleurs, et le garçon tient à la main l'un des petits livres de l'auteur. L'évêque avait chargé Hundertpfund, excellent peintre, de lui faire ce tableau. Il est actuellement la propriété de Louis Schmid, frère de Christophe, encore vivant et résidant à Augsbourg.

Le collége catholique de Saint-Etienne organisa de son côté, le 18 août, un concert pour célébrer aussi le quatre-vingtième anniversaire de Schmid,

et lui fit remettre par une commission une adresse très-spirituellement conçue. A l'occasion de cette fête, un habitant d'Augsbourg, ancien élève de Schmid, donna au magistrat de la ville cent-cinquante florins pour être distribués à un établissement fondé en faveur des enfants pauvres; et la librairie Wolf, qui a publié l'édition des *Œuvres complètes* de Schmid, fit don de cette édition, magnifiquement reliée, aux deux établissements d'orphelins de la ville d'Augsbourg.

En reconnaissance de la belle fête que le magistrat de la ville et la jeunesse des écoles de l'une et l'autre confession lui avaient préparée, Schmid envoya au magistrat la somme de mille deux cents florins pour être employée à des œuvres de bienfaisance, ainsi que la lettre suivante :

« Très-honoré magistrat,

» L'honorable magistrat et les respectables habitants de la ville d'Augsbourg m'ont préparé un si beau et si magnifique anniversaire, une fête si splendide et si intéressante; ils m'ont tellement comblé d'honneurs, que je m'efforcerais en vain d'exprimer les vifs sentiments de reconnaissance dont je me sens pénétré.

» Cependant, afin de ne point paraître tout-à-fait ingrat, je vous prie de vouloir bien accepter, comme un faible témoignage de ma reconnaissance, les

petits dons indiqués sur cette feuille, en faveur des institutions de bienfaisance et des pauvres de la ville d'Augsbourg.

» Aussi longtemps que je serai en vie, je prierai tous les jours le Seigneur, à qui seul est dû tout honneur, pour la prospérité de la ville d'Augsbourg, et je resterai avec une vénération et une reconnaissance profondes,

» *Votre très-humble serviteur,*

» CHRISTOPHE DE SCHMID, *chanoine.* »

Il adressa également la lettre suivante au magistrat de la ville de Dinkelsbuhl :

« Très-honoré magistrat,

» L'intérêt que Dinkelsbuhl, ma chère ville natale, m'a témoigné à l'occasion de mon quatre-vingtième anniversaire, en envoyant ici une députation chargée de me présenter ses félicitations, ainsi que le précieux cadeau qu'elle m'a offert, m'ont tellement réjoui le cœur, que c'est pour moi un devoir sacré autant qu'agréable d'en témoigner par écrit ma reconnaissance la plus sincère à M. le magistrat, ainsi qu'à tous les habitants de la ville.

» Je choisis, pour m'acquitter de cette dette, le 29 août 1847, parce qu'il y a aujourd'hui six ans que ma chère patrie, que je n'oublierai jamais, organisa une fête semblable, et non moins solennelle,

pour célébrer ma cinquantième année de prêtrise. Recevez donc pour l'une et l'autre l'expression de ma double reconnaissance.

» Voulant donner une petite preuve de ma gratitude, d'abord envers Dieu, qui m'a fait parvenir à une si haute vieillesse et qui a accordé à mes efforts en faveur de l'éducation de la jeunesse une bénédiction si abondante, puis à ma bienveillante patrie, je joins ici cinq cents florins en une obligation sur l'Etat. Je prie l'honoré magistrat de consacrer la moitié de cette somme à la petite institution de *la Protection de l'Enfance,* et l'autre moitié aux pauvres les plus dignes de l'une et l'autre confessions.

» Je remercie encore une fois M. le bourgmestre et toute la magistrature, et je prends la résolution de prier journellement le Seigneur pour la prospérité de tous les habitants de la ville.

» Je suis avec un profond respect, etc.

» C. Schmid.

» Augsbourg, le 29 août 1847. »

« *P. S.* Je joins ici quatre exemplaires de la description de ladite fête, deux pour MM. les députés, et deux autres pour l'auteur de l'excellente pièce de vers marquée des initiales L. W. R., et pour M. Sinner, auteur du beau poème.

M. le Dr Fischer, président du gouvernement et promoteur de cette fête, en ayant informé Sa Majesté

le roi, en reçut les lignes suivantes, écrites de sa propre main :

« Monsieur de Fischer, président du gouvernement, etc.

» Il m'a été agréable d'apprendre que le quatre-vingtième anniversaire du chanoine de Schmid, ce prêtre si digne et qui s'est acquis tant de mérites en ce qui concerne les écoles et l'éducation de la jeunesse, a été solennisé d'une manière convenable. Présentez de ma part mes vœux les plus sincères à cet estimable vieillard, et recevez ma reconnaissance pour le programme de la fête que vous m'avez envoyé, comme aussi pour la médaille commémorative.

» Je suis, avec les sentiments que vous me connaissez,

» *Votre tout dévoué roi,*

» Louis.

» Aschaffenbourg, le 21 août 1847. »

C. Schmid, dans une lettre particulière, ayant remercié le roi des félicitations qu'il lui avait fait adresser, le prince lui répondit par les lignes suivantes :

« Monsieur le conseiller ecclésiastique et chanoine de Schmid,

» Ce que j'écrivais récemment au président de mon gouvernement de la Souabe et de Neubourg,

au sujet de votre personne, je vous le réitère ici, en vous exprimant ma satisfaction de ce que votre quatre-vingtième anniversaire a été solennisé d'une façon si belle et si ingénieuse.

» Mon sincère désir est que la divine Providence daigne vous accorder, à vous prêtre si digne et si méritant, de travailler longtemps encore dans le même esprit qui vous a animé jusqu'à ce jour. Je vous remercie du fidèle attachement pour ma personne dont vous me réitérez l'expression, et je suis, avec les sentiments les plus bienveillants,

» *Votre tout dévoué roi,*

» Louis.

» Aschaffenbourg, le 2 septembre 1847. »

Diepenbrock, prince-archevêque de Breslau, envoya à Schmid, du château de Johannisberg, la lettre suivante :

« Très-vénéré et très-cher ami,

» Je ne puis que m'associer aux nombreux amis qui, de loin et de près, vous entourent avec amour, soit en réalité, soit en esprit, pour vous présenter les souhaits et les félicitations de leurs cœurs. Vous célébrez la fête de votre moisson spirituelle à une saison où l'on soupire avec impatience après une autre moisson que l'on voudrait abondante. La se-

mence que vous avez répandue d'une main diligente pendant un demi-siècle a levé dans une foule de cœurs, et produit pour les greniers du Seigneur des fruits multipliés. Il ne vous reste plus qu'à attendre la véritable fête de la moisson de l'éternité. Daigne le Seigneur, afin que la couronne qui doit orner votre front soit d'autant plus riche, vous conserver encore pendant de longues années à vos amis, parmi lesquels je désire d'être compté.

» *Votre tout dévoué,*

» MELCHIOR, *archevêque.* »

C. Schmid répondit au prince-archevêque pour le remercier de ses félicitations aussi spirituelles qu'affectueuses, et lui fit la description de la fête instituée en son honneur.

« Le cahier ci-joint, lui disait-il, vous donnera une idée de la fête de triomphe qui a eu lieu à Augsbourg. Seulement, je dois vous faire observer que j'ai été honoré bien au-delà de mes mérites. Je suis particulièrement réjoui de ce que l'esprit de douceur de feu notre ami Sailer commence à prédominer. Quand je vins me fixer à Augsbourg, et que j'aperçus la ville dans le lointain, je me sentis le cœur oppressé et inquiet. Je savais que les ouvrages de Sailer, et par conséquent mes petits

livres, puisque j'étais son ami, n'étaient point tolérés dans l'établissement d'éducation d'Augsbourg, le seul qui existât alors dans cette ville. Comme tout cela est maintenant changé! Je me réjouis aussi de voir les deux confessions apprendre à mieux se connaître l'une et l'autre, à s'estimer et à s'aimer. Les polémiques interminables et odieuses ne produisent d'ailleurs rien de bon. J'espère, ce que sans doute je ne verrai plus, qu'il finira par n'y avoir plus qu'un troupeau et qu'un pasteur! »

Diepenbrock lui répondit :

« Je profite, cher ami, des derniers moments qui me sont encore accordés avant de quitter cet antique château, pour vous remercier de tout mon cœur de votre précieuse lettre du 6 septembre, et de l'intéressant petit livre où est décrite la fête qui vous a été donnée. C'est là une preuve consolante que dans notre temps matériel et frivole on sait encore reconnaître et apprécier d'autres mérites que ceux des constructeurs de chemins de fer et des héros du libéralisme et de l'antichristianisme. Quelle joie c'eût été pour Sailer s'il avait été témoin de cette belle fête donnée en l'honneur de son cher élève! Mais il en a été témoin là où tous ceux qui honorent Dieu célèbrent une fête continuelle. Puissions-nous bientôt prendre part à cette solennité! Je le désire... »

Outre ces félicitations et une foule d'autres, C. Schmid reçut une multitude de petites lettres qui lui furent adressées par des enfants, et qui contenaient toutes sortes de réflexions naïves et charmantes sur ses contes. Il en reçut dix-huit de l'institut de Wiesbaden, écrites par des élèves originaires de l'Angleterre, de l'Irlande, de la France et des contrées du Rhin.

Il n'y eut pas jusqu'à l'institut des enfants aveugles de Linz qui n'envoyât à Schmid ses pieuses félicitations. Schmid, de son côté, fit parvenir une somme d'argent à cet établissement, ainsi qu'un exemplaire de ses *Œuvres complètes,* qu'il accompagna des lignes suivantes, écrites en vers :

« Bons enfants, ne vous attristez pas, si vous êtes privés de la lumière du soleil; car Dieu, qui a tout fait avec sagesse, n'a eu sur vous que de bons desseins.

» Il vous a donné une intelligence plus claire, il a mis dans vos mains un sentiment plus délicat, il vous a faits susceptibles de tout bien, et vous a envoyé des maîtres et des maîtresses.

» Ces maîtres veillent sur vous avec une tendre sollicitude, et d'une main paternelle vous dirigent dans la voie du salut. Ils vous enseignent la religion, et vous apprennent à connaître Dieu et son Fils.

» Vous savez que Dieu vous aime tendrement,

qu'il vous envoie toutes sortes de biens; vous connaissez Jésus-Christ, vous l'aimez et lui obéissez volontiers.

» Continuez d'être bons et pieux; faites tout ce qu'il vous enseigne; alors il vous conduira, comme par la main, dans une meilleure patrie!

» Là, dans son beau royaume du ciel, il vous ouvrira les yeux; et, éclairés des rayons les plus éclatants et les plus purs, vous contemplerez la face du Seigneur. »

XI.

LES ANNÉES 1848-1853. — CORRESPONDANCE AVEC DIEPENBROCK. — ÉVÉNEMENTS DE FAMILLE.

A l'année 1847, si féconde pour C. Schmid en honneurs et en réjouissances, succédèrent les tempêtes de 1848. Il est vrai qu'à cette époque la tranquillité ne fut presque point troublée à Augsbourg; il n'y eut qu'une seule nuit pendant laquelle la rue des Carmélites, habitée par Schmid, fut occupée militairement, parce qu'on craignait qu'on ne vînt attaquer le fort qui se trouve dans cette rue. Schmid remarquait qu'il n'avait jamais mieux dormi que cette nuit-là, et que depuis qu'il habitait Augsbourg jamais la rue n'avait été plus calme, attendu que

personne ne pouvait y passer. Cependant, les nouvelles apportées de toutes parts que des insurrections, des meurtres et des troubles avaient eu lieu, firent sur son cœur, si doux et si pacifique, la plus douloureuse impression. Il ne pouvait plus lire aucun journal. Il disait qu'il n'aurait jamais cru qu'on verrait parmi le peuple allemand des scènes d'horreur telles que l'assassinat de Latour, à Vienne, celui de Lichnowsky et d'Auerwald, à Franckfort. « Plus d'un homme d'Etat, disait-il, peut s'appliquer ces paroles que Gœthe met dans la bouche de l'apprenti Wilhelm Meister :

« Maître, la détresse est grande ; je ne puis plus me défaire des esprits que j'ai évoqués. »

Une connaissance lui disant un jour, pendant cette époque orageuse : « Il y a deux partis, dont l'un veut toujours avancer et l'autre toujours reculer, » Schmid lui répondit en souriant : « Il en est encore un troisième, c'est celui qui veut toujours monter; je pense que nous voulons être de ce dernier. »

Ce fut, au commencement de cette même année, une grande inquiétude pour Schmid de voir sa sœur Françoise tomber dangereusement malade. Cependant, le ciel exauça sa prière, et lui conserva celle qui le servait avec tant de fidélité. Malheureusement, il lui fallut faire un autre sacrifice. Le 28 dé-

cembre 1847, il perdit son ancien et fidèle ami, le chanoine Rieger, qui allait tous les jours lui rendre visite. Rieger avait été enlevé par la grippe, qui régnait alors à Augsbourg. Tous les jours Schmid faisait demander de ses nouvelles, et chaque fois on lui donnait une réponse rassurante. Mais le troisième, on vint, dès six heures du matin, annoncer que pendant la nuit Rieger était tombé gravement malade, et désirait ardemment de voir encore une fois son cher Christophe. Ce vieillard octogénaire courut aussitôt vers lui, entendit sa confession et lui administra solennellement le saint viatique. Le soir, Schmid alla de nouveau lui rendre visite, et ne le trouva pas en danger; mais le 28 décembre, à midi, Rieger mourut inopinément.

C'était une rude besogne pour la sœur de Schmid d'annoncer à son frère cette perte irréparable. Tout d'abord il ne voulut pas y croire. Ce bon vieillard, sentant qu'il allait se trouver seul et abandonné, fut désolé de cette catastrophe, tout en se soumettant pleinement à la volonté de Celui qui est le maître de la vie et de la mort. Quelques mois après, survint la mort de son frère Martin, trésorier en retraite de la famille de Stadion; il s'était retiré à Augsbourg pour y finir le reste de ses jours. A trois heures de l'après-midi, il était encore chez son frère le chanoine, et à cinq heures du soir il n'était plus qu'un cadavre; il venait de succomber à une attaque

d'apoplexie. Cette perte fut de nouveau très-sensible à Christophe Schmid.

Enfin, une troisième séparation douloureuse vint encore s'ajouter à tant d'épreuves déjà subies. Trois de ses nièces, filles du frère dont nous venons de parler, et qui étaient entrées chez les sœurs des pauvres, furent envoyées en Amérique comme institutrices. Leur frère devait les accompagner en qualité de missionnaire. Les adieux que Schmid fit à ces trois jeunes filles, encore dans la fleur de l'âge, furent des plus émouvants. Après leur avoir mis encore une fois devant les yeux la noble, mais difficile mission de l'éducation de la jeunesse, il ajouta : « Je ne vous reverrai plus sur cette terre, car je suis vieux et touche au terme de ma carrière; mais j'espère, avec la grâce de Dieu, que nous nous reverrons au ciel. Que Dieu vous fasse traverser la mer sans accident, qu'il vous conserve la santé et vous accorde la grâce de conduire à son divin Fils les enfants qui seront confiés à vos soins et à votre sollicitude. Priez pour moi, votre vieil oncle, je veux aussi prier pour vous, et, de plus, vous donner ma bénédiction. » Là-dessus, les trois sœurs s'agenouillèrent sous sa main bénissante, et entreprirent leur lointain et périlleux voyage.

Les circonstances n'ayant pas permis que son neveu Auguste se rendît à Augsbourg pour prendre congé de lui, C. Schmid lui écrivit :

« Cher Auguste, j'ai vivement désiré de te voir encore une fois avant ton départ, pour te parler en détail du grand dessein que tu te proposes. Dieu en a disposé autrement. Je pense, du reste, que dans les établissements des sœurs des pauvres que tu as visités avec Mme la supérieure, tu en auras plus appris que je ne pourrais t'en dire.

» Le Dieu bon et miséricordieux, qui t'a inspiré la grande résolution de te sacrifier à lui sans réserve, et d'aller le servir dans une autre partie du monde, t'instruira, te donnera la force et le courage d'accomplir la tâche que tu t'es assignée.

» Prends avant tout pour modèle Jésus-Christ, le Bon Pasteur, qui alla à la recherche de la brebis égarée et la rapporta sur ses épaules, et ensuite l'apôtre saint Paul, tel qu'il nous apparaît dans les Actes des apôtres.

» Je viens de relire aujourd'hui même le voyage plein de dangers qu'il fit sur mer. Puisse le Seigneur, qui le protégea et le sauva, te prendre aussi en sa sainte garde, et te faire accompagner par ses anges tutélaires!

» Salue de ma part tes chères sœurs. Tout ce que nous pouvons faire pour vous en ce moment, ma sœur et moi, c'est de prier; nous le ferons tous les jours de grand cœur. Adieu! Que le Tout-Puissant soit avec toi et avec ton affectueux oncle Christophe. »

Ce tendre vieillard fut bien inquiet jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles de l'Amérique. Arriva enfin une lettre des émigrés annonçant qu'ils étaient heureusement arrivés à Baltimore, mais qu'ils avaient eu à essuyer sur mer une affreuse tempête.

Une année après, le jour des Rois, en 1849, Schmid écrivait à ce sujet à Diepenbrock :

« Durant l'année qui vient de finir, il s'est passé peu de jours où je n'aie pas pensé plusieurs fois à eux. Ce matin, ils ont été ma première pensée, et il m'a semblé que je voyais comme une étoile lumineuse briller au firmament, et m'annoncer la fête de ce jour, qui est leur fête patronale.

» Vous offrir en détail mes souhaits et mes félicitations, vous assurer de mon respect et de mon affection, serait chose superflue ; vous êtes suffisamment renseigné à cet égard.

» Oh ! que de fois je me suis trouvé en esprit auprès de vous à Breslau, dans votre beau château, de même qu'à Franckfort ! Combien de fois j'ai regretté qu'une indisposition ne vous ait pas permis de venir à Wurzbourg ! Que de fois les orages de la vie, auxquels ceux qui habitent les régions élevées sont plus exposés que les autres, m'ont rappelé votre souvenir, vous qui êtes d'ailleurs si accablé d'affaires et de travaux !

» Bien des choses ont passé sur ma tête depuis la

réception de votre chère et intéressante lettre, datée du château de Johannisberg. Le calme a régné et règne encore, Dieu merci, dans notre ville. Mais la mort de mon plus intime ami, feu Eustache Rieger, qui venait me voir tous les soirs, continue toujours de m'affecter péniblement, très-péniblement. Ma chère sœur, qui me décharge d'une foule de fardeaux dont je serais d'ailleurs accablé, a été longtemps gravement malade : elle ne s'est remise qu'à la longue; mais, Dieu soit loué! elle est parfaitement rétablie. Mon frère, l'ancien trésorier de la famille de Stadion, après avoir perdu sa femme peu de temps auparavant, est mort ici inopinément, quoiqu'il eût beaucoup baissé depuis quelque temps. Trois de ses filles sont parties pour l'Amérique en qualité d'institutrices; son fils Auguste, qui faisait un bien considérable à Rottenbourg, et y était en grande estime, est aussi parti récemment pour l'Amérique, comme confesseur et missionnaire.

» Pour ma part, je suis convaincu par expérience de la vérité de ce proverbe :

« La vie de l'homme dure soixante-dix ans, quatre-vingts ans au plus; le reste n'est que maladie et tourment. » Pourtant, je ne saurais assez remercier le bon Dieu de n'avoir point succombé à tant de peines et de douleurs.

» Pardonnez-moi de vous entretenir si longuement de ma personne et de mon petit entourage.

Quand je promène mes regards à travers le monde, quand je considère l'année qui vient de s'écouler et celle qui va suivre, je voudrais converser avec vous sur ces sortes de matières, pour recevoir de votre bouche quelque parole de consolation.

» Une seule chose nous rassure : c'est que le bon Dieu vit et gouverne encore, qu'il sait diriger ce qu'il y a de pire vers un but excellent, de même qu'après d'accablants orages le soleil resplendit de nouveau, et nous permet de respirer plus à l'aise.

» Ces temps meilleurs, je ne les verrai plus; mais mon plus ardent désir est que vous puissiez en jouir longtemps encore, bien longtemps. Ma sœur se recommande humblement à vous.

» Je suis avec un respect et un amour profond,

» *Votre admirateur et ami,*

» CHRISTOPHE DE SCHMID. »

Diepenbrock lui écrivait de Breslau, le 14 janvier 1849 :

» Très-cher ami,

» La vue seule de votre chère écriture, encore si ferme et si sûre, a suffi pour me causer une grande joie en ouvrant votre lettre ; mais qu'est-ce que cela, à côté des choses agréables qu'elle contient? Elle me prouve que sous la neige de la vieillesse et malgré les maux qui l'accompagnent, le cœur et

l'intelligence sont encore pleins de fraîcheur et de vie, et que mon souvenir, semblable à une tendre fleur, verdit encore en vous. Recevez-en mes remercîments sincères, ainsi que pour le souvenir du digne Eustache, qui, élevé déjà au-dessus des orages et des tempêtes de la vie, au milieu desquels il a livré sa part de combats, habite maintenant en lieu sûr, sous les ailes de Celui à qui il a si souvent adressé son *Sursum corda!* Je serais tenté d'envier son sort, s'il était permis d'avoir d'autres désirs que l'accomplissement des desseins de Dieu. Néanmoins, je suis sans cesse occupé de la pensée de la mort; car le choléra, semblable à une hyène en fureur, sévit dans cette ville d'une manière affreuse, et enlève journellement des centaines de personnes. Mais non, je retire cette expression. L'ange d'extermination envoyé par le Seigneur est aussi un messager de son amour, alors même qu'éclate son courroux; Dieu merci! je ne le crains point. J'ai mis ordre à ma maison; j'ai fait mon testament dès le mois de novembre, alors que la corde des jacobins était peut-être plus proche de moi que ne l'est maintenant le choléra. Je suis tranquille, et j'espère que le nouveau et éternel testament contient déjà les dispositions qui me concernent, et qu'il est scellé avec du sang.

» J'ai passé, l'année dernière, des jours bien pénibles. Aucune ville, peut-être, n'a été autant ravagée par les orages de mars que la ville de

Breslau et la province de Silésie. Si l'on n'en est pas venu ici à une lutte terrible et dévastatrice, cela me paraît un vrai miracle. Tous les éléments semblaient s'être concertés depuis le mois de mars jusqu'à la fin de novembre. J'ai fait mon devoir; j'ai prononcé une parole énergique et épiscopale contre le refus révolutionnaire de payer l'impôt, comme je le fais de nouveau maintenant à l'occasion des prochaines élections; et plus les furieux ont blasphémé, plus le Seigneur a béni. Partout mes bonnes intentions ont été accueillies avec reconnaissance. Des officiers ont lu aux soldats, dans les casernes, mes lettres pastorales; des pasteurs protestants les ont publiées en chaire, en présence de leurs ouailles. Au moment même où je reçois votre lettre, un prédicateur de la campagne, Schulze de Lochau, près de Halle, m'écrit une lettre où il commence par exprimer le désir que cette missive d'un ecclésiastique évangélique ne fasse pas sur moi une impression désagréable. Je lui ai répondu : « Comment une poignée de main de la part d'un honnête homme attristé, pourrait-elle?... » Ceci est une communication confidentielle, cher ami; la vaine gloire n'y a certainement aucune part; je vous en parle uniquement parce que je sais que cela vous intéressera et vous fera plaisir.

» En revanche les soucis et les inquiétudes, tant spirituels que temporels, ne font pas défaut. Les

belles forêts que je possède en Autriche ont été ravagées par des hordes indisciplinées ; chaque jour je me vois enlever plusieurs centaines de mètres de bois; et tandis que là tous les revenus sont arrêtés, ici la nécessité est si affreuse qu'on ne saurait assez donner.

» Notre nouvelle constitution est aussi une source de nombreux embarras. La question purement ecclésiastique y est parfaitement résolue, et toute liberté nous y est accordée; mais il s'agit encore de l'arracher des mains d'une bureaucratie tenace.

» Par contre, l'affaire des écoles, qui jusqu'ici avait été sur un bon pied, attendu qu'en Silésie la constitution avait reconnu que l'école était avant tout une institution religieuse, et que la loi m'accordait sur elle une grande influence, cette affaire est maintenant organisée d'après les vues d'émancipation du siècle. Quelle ligne de conduite suivra-t-on dans la pratique, pour que l'Eglise conserve son influence sur les écoles? C'est ce qui est encore à voir.

» Quant aux synodes diocésains, qui ont été sagement institués à Wurzbourg, ils ne me causent aucune inquiétude, parce que mon clergé est bien intentionné, qu'il m'est personnellement soumis et attaché. Mais ils exigent de grandes occupations, car il faut préparer d'avance les matériaux, et nous sommes dans un diocèse si vaste (sans parler de

deux nationalités et de deux langues), qu'étant déjà surchargé par les affaires courantes, je suis quelquefois sur le point de perdre courage en présence de cet immense surcroît de travaux.

» Notre ami se maintient vaillamment, et me réjouit souvent de ses aimables nouvelles. Ah! combien il en reste peu de ce cher cercle formé par Sailer! Restez, cher ami, longtemps encore parmi nous, et que Dieu vous conserve votre sœur bien-aimée, que je salue cordialement. Consolez-la de la perte de ses chers parents! *Vale, ama et ora.*

» *Votre* M. »

A ces temps nuageux succédèrent, en 1850, des jours plus sereins. Sa Majesté le roi de Bavière conféra à Schmid la croix de l'ordre de commandeur de Saint-Michel. Le roi voulut, dans un voyage à Augsbourg, remettre personnellement cette distinction à l'illustre écrivain; mais Schmid, obligé par suite de ses souffrances, d'aller aux eaux de Wemding, était alors absent. Comme les eaux minérales lui étaient favorables, et qu'il pouvait s'y rendre en une journée, il y allait encore presque tous les étés, malgré son extrême vieillesse.

Bien longtemps auparavant, C. Schmid avait reçu le grade de docteur à l'Université de Prague, à l'occasion du jubilé qui a lieu tous les cinq cents ans. Son diplôme, œuvre magnifique de calligra-

phie, avait été rédigé le jour même où, consacré prêtre, Schmid était monté pour la première fois à l'autel du Seigneur. Enfin, Christophe Schmid eut encore la joie de voir son cher ami Diepenbrock élevé à la dignité de cardinal par Sa Sainteté le pape Pie IX. Dans les derniers jours de l'année 1850, et avant d'avoir pu féliciter son ami, Schmid reçut de lui la lettre suivante, si pleine de sentiments :

« Ancien et vénéré ami,

» Aujourd'hui, en cette auguste solennité de Noël, que pendant votre séjour à Thannhausen vous avez parée de verdure pour la joie de tant de milliers d'enfants, en puisant dans les trésors de votre cœur et de votre féconde imagination; en cette solennité, que vous n'avez cessé d'embellir jusqu'à ce jour d'ornements toujours frais, et qui, semblables aux roses des Alpes qu'on voit fleurir aux bords des glaciers, jaillissent toujours odorantes des glaces de votre vieillesse; aujourd'hui, je voudrais me donner une fête de sainte allégresse en allant frapper confidentiellement à la porte de votre paisible cabinet, et en m'asseyant à côté de vous pour causer l'espace d'un petit quart d'heure. Maintenant que notre ami Zech vient de suivre dans la tombe, ou plutôt dans la bienheureuse patrie du ciel, notre bon Eustache, vous êtes le seul qui restiez de ce

cercle d'amis, dans lequel j'eus le bonheur d'entrer il y a trente ans, en qualité d'*amanuensis* (secrétaire) de Sailer, et où j'ai été témoin de tant de vertu et de sagesse. Zimmer, Weber, Gugler, Widmer, Eustache, Ruœsch, Imhof, Zech, Seitz et une foule d'autres, dont les noms sont écrits au livre de vie à côté de celui de Sailer, célèbrent avec lui, au ciel, la fête de ce jour. Pour vous, cher vieillard, qui la célébrez encore ici-bas avec vos enfants bien-aimés, puissiez-vous le faire longtemps encore; car, quelle regrettable lacune n'y aurait-il pas, si les enfants devaient la solenniser sans vous?

» En ce qui me concerne, je la célèbre ici, sur les rivages lointains de l'Oder, en habit de pourpre, dont le saint Père vient de me revêtir malgré ma résistance; car je me sentais suffisamment chargé d'honneurs et de fardeaux. Mais rien n'a servi; j'ai dû, comme il y a six ans, quand il s'est agi de me charger de ce diocèse, incliner la tête et me soumettre. Outre la confiance du saint Père, les nombreux témoignages de satisfaction et de sympathie qui m'arrivent de toutes parts à ce sujet, surtout la joie de mes diocésains, qui se sentent honorés dans la personne de leur évêque, pourraient me permettre de me réjouir de cet événement, qui, du reste, a aussi son mauvais côté.

» J'ai été à Berlin, la semaine dernière, présenter

mes hommages au roi, à l'occasion de cette nouvelle dignité. Savez-vous quelle est la personne qui m'y a vivement rappelé votre souvenir? C'est mon voisin à la table royale, Alexandre de Humboldt, à peu près du même âge que vous, quatre-vingt-deux ans. Il a conservé, à un rare degré, sa vivacité et ses facultés intellectuelles. Sa mémoire a encore toute la fraîcheur de la jeunesse, et son regard intérieur plonge dans le vaste trésor de ses connaissances en tout genre avec tant de lucidité et de clarté, qu'il peut fournir les réponses les plus précises à toutes les questions scientifiques qu'on lui adresse, surtout dans le domaine incommensurable des sciences naturelles; donner dans le langage le plus parfait et le plus net, une solution à tous les problèmes. C'est la nuit qu'il écrit ses ouvrages. J'ai trouvé que depuis cinq ans il était resté absolument le même. Son regard d'aigle, voilé par des cheveux blancs comme neige, m'ont vivement rappelé votre souvenir.

» Et maintenant, cher ami, je ne veux pas vous importuner plus longuement. Je ne voudrais point non plus vous tourmenter pour répondre à mes lettres, dans le cas où cela vous serait pénible. Chargez, dans l'occasion, quelqu'un de me donner des nouvelles de votre santé, et de me dire que vous vous souvenez de moi dans vos prières. Cela me suffit.

» Que Dieu vous bénisse en vous envoyant la plénitude de sa paix et de sa sainte joie!

» Je suis, avec le plus profond respect,

» *Votre dévoué ami,*

» MELCHIOR,

» *Cardinal et prince-archevêque.*

» Breslau, en la fête de Noël 1850. »

Christophe Schmid répondit :

« Monseigneur et très-vénéré ami,

» Je m'efforcerais en vain d'exprimer par des paroles le plaisir que m'a causé votre bonne et affectueuse lettre.

» Je n'ai point voulu me mêler à la foule des personnages éminents qui sont allés vous offrir leurs félicitations; mon dessein était de vous présenter les miennes un peu plus tard, lorsque votre lettre m'est arrivée contre toute attente. La vue seule de l'adresse, tracée par une main amie et vénérée, m'a transporté de joie; que dire de la lettre même? Non-seulement vous avez pensé à moi, en ce saint jour de Noël, mais encore vous m'avez écrit, et Dieu sait en quels termes affectueux!

» Votre lettre m'a rappelé ces heures précieuses que j'ai passées dans votre chambre à Ratisbonne, dans la demeure de Sailer, quand vous étiez occupé à traduire Calderon, que je lisais avec tant de plaisir. Déjà à cette époque il était question de vous

faire chanoine; mais vous ne montriez absolument aucune disposition pour cette place, résolu que vous étiez à retourner dans votre patrie. Lequel de nous deux eût alors pensé que vous deviendriez archevêque, et, qui plus est, que vous seriez revêtu de la pourpre? Cela vient de Dieu, et puisqu'il vous a élevé à de si hautes fonctions, il saura bien aussi vous donner la force de porter votre fardeau. C'est le sujet de mes prières quotidiennes. J'ai relu, le soir du nouvel an, le sermon que vous fîtes à Ratisbonne le soir de la Saint-Sylvestre. Impossible de prouver avec plus de force, de solidité et d'intérêt, que l'homme ne saurait trouver le repos et le bonheur qu'en Dieu, et non dans les biens, les voluptés et les honneurs du monde.

» Je viens de relire également le sermon que fit Sailer la veille au soir de l'année 1788. »

Ici Schmid raconte dans quelles circonstances ce sermon fut composé; il en a déjà été question au premier volume.

« En ce qui me concerne, ajoute-t-il, je ne saurais assez remercier le bon Dieu des forces qu'il m'accorde dans une si haute vieillesse. Mes yeux sont encore tellement bons, que je puis lire à la chandelle et sans lunettes, les impressions les plus fines. Ma mémoire est encore aussi fraîche qu'aux jours de ma jeunesse; seulement elle est un peu paresseuse à

se rappeler ce qui s'est passé tout récemment, bien que, quelque temps après, je m'en souvienne aussi parfaitement. Mes nerfs ressemblent aux cordes d'une harpe; une température humide les détend, mais ils reprennent leur consistance dès qu'arrive un temps plus favorable.

» Le Seigneur m'a fait une grande faveur en m'envoyant ma sœur. Non-seulement elle soigne ma correspondance avec mes nombreux parents, se charge de faire mes paiements et mes rentrées d'argent; elle transcrit encore correctement mes manuscrits pour l'impression, malgré les nombreuses abréviations, ratures, etc., qu'ils contiennent. Elle se recommande à vous en tout respect. Mais c'est trop parler de moi, vieil ermite, que l'âge et le mauvais temps tiennent renfermé dans sa cellule.

» J'ai reçu, d'un tiers, un rapport imprimé sur la fête donnée au cardinal-archevêque de Geisel, dans l'intimité duquel j'ai passé ici bien des heures.

» Un semblable rapport aura sans doute paru à Breslau. Oserais-je vous prier de vouloir bien m'en faire envoyer un exemplaire?

» Je suis, avec le plus profond respect et la plus sincère amitié,

» *Votre ancien admirateur et ami,*

» CHRISTOPHE DE SCHMID. »

Le cardinal envoya à Schmid le rapport demandé, et le 26 janvier 1851 il lui écrivit la lettre suivante :

« Très-vénéré ami,

» L'envoi de la description de la fête, que vous avez demandé, vous prouvera que j'ai reçu votre précieuse lettre; elle m'est parvenue le 6 de ce mois. Puisse votre sympathique désir en être satisfait! Il faut que je vous communique confidentiellement une nouvelle qui se rattache à cette circonstance : le 9 octobre, j'ai reçu, à ma grande surprise, la lettre suivante (1). »

Après cette citation, le cardinal continue :

« Cette lettre m'a profondément réjoui. J'ai répondu au roi : Je me considère comme redevable à Sailer des honneurs et des distinctions dont je suis l'objet. Ces hommages, qui reviennent au maître et qu'il n'a pas obtenus, je les reçois, quoique indigne, en son nom, et je suis en quelque sorte comme le porte-queue de son vêtement d'honneur. J'espère qu'il me sera accordé de le suivre comme tel dans le Saint des saints, etc.

» L'affaire du sermon que vous m'avez racontée m'a beaucoup amusé; je l'ignorais encore. Je me suis empressé de relire ce discours de Sailer, et j'en

(1) Voir le premier volume, page 384.

ai été édifié. Je vous remercie de vos communications. Et maintenant, à la garde de Dieu! Restez jeune et bien portant, et prenez solidement possession de ce nouveau demi-siècle! Mes affectueuses salutations à votre bonne sœur. Je me recommande de tout mon cœur à votre pieux souvenir.

» *Votre sincère ami,* M. »

Christophe Schmid répondit :

« Depuis la réception de votre bonne lettre, qui m'a rendu si heureux, je n'ai pas cessé d'être en esprit à Breslau. Grâce à votre obligeance, j'ai pu assister à toutes les solennités de votre promotion au cardinalat. J'ai vainement attendu un jour exempt de souffrances afin de pouvoir vous écrire tout au long; l'état de ma santé et la mauvaise température n'ont pas voulu s'y prêter. J'espérais pour le mois de mai; malheureusement, ce mois de délices a été, cette année, froid, humide et affreux. Pas le moindre petit zéphyr. Il en a été ainsi jusqu'aujourd'hui, dernier jour du mois. Un seul jour le ciel a été serein et sans nuage. Je pensais renaître à la vie; mais la nuit même une pluie violente est survenue.

» Je veux pourtant essayer de répondre quelque chose à votre chère lettre, que j'ai relue tant de fois depuis sa réception. La lettre pastorale que vous avez écrite le jour de votre promotion m'a singulièrement ému. Comme vous avez bien su attribuer à

votre troupeau l'honneur qui vous a été accordé par le saint Père! Cette lettre pastorale restera pour les temps futurs un remarquable monument d'histoire ecclésiastique. On est étonné des effets puissants que peut produire sur les peuples notre sainte religion catholique, là où elle est pratiquée. J'ai communiqué cette lettre au rédacteur de *la Feuille du dimanche,* qui paraît ici; il l'a insérée avec plaisir. Elle a fait une vive impression sur toutes les personnes avec lesquelles je me suis entretenu. Notre digne et nouveau chanoine, M. Gratz, ancien professeur de théologie à Dillingen, me disait, il y a quelques jours : « Cette lettre pastorale est, sous tout rapport, un magnifique chef-d'œuvre. » La lettre que vous a adressée Sa Majesté le roi, pour vous féliciter de votre promotion au cardinalat, m'a aussi profondément réjoui. Le respect qu'il y témoigne pour Sailer, cet homme si méconnu et à qui j'ai tant d'obligations, m'a fait grand plaisir. Ces marques de vénération honorent tout à la fois et le roi et vous-même. J'ai été très-sensible à ce que vous m'avez dit dans votre lettre touchant Sailer.

» Moi aussi j'ai reçu une lettre de Sa Majesté le roi Maximilien. Il avait l'intention de me remettre ici, de sa propre main, la croix de commandeur de Saint-Michel; malheureusement, je ne me suis point trouvé à Augsbourg en ce moment-là, et elle m'a été remise par le président du gouvernement, M. le

baron de Welden. Comme j'en avais témoigné par écrit ma respectueuse reconnaissance au roi, j'en ai reçu la lettre suivante :

« Cher monsieur le chanoine de Schmid,

» J'ai lu avec une vive satisfaction votre lettre du 17 courant, qui m'apprend quel grand plaisir vous a causé la récente distinction dont j'ai si volontiers honoré vos mérites. A moi aussi *vous m'avez procuré bien des heures agréables* pendant ma jeunesse, alors que je lisais vos belles histoires. Je m'en souviens avec une douce émotion. En vous remerciant de l'expression réitérée de votre affection et de votre dévouement sincères, je désire que la divine Providence vous favorise encore longtemps d'une vieillesse heureuse et sereine, et je reste avec les dispositions les plus bienveillantes,

» *Votre tout dévoué roi,*

» MAXIMILIEN.

» Munich, le 24 octobre 1840.

» Les mots soulignés sont du roi lui-même. Ces lignes précieuses m'ont fait autant de plaisir que la décoration elle-même, et, tout en étant bien au-dessus de mes faibles mérites, elles lui communiquent une haute valeur. »

Réponse de Diepenbrock à Schmid.

«Breslau, le soir de la Pentecôte 1851.

» Respectable et vénéré ami,

» Votre chère lettre, commencée en mai et achevée en juin, m'est arrivée comme un agréable cadeau de Pentecôte. Je ne veux point tarder de vous remercier de tout mon cœur pour les choses si intéressantes et si aimables qu'elle contient.

» Cette belle, pure, solide et juvénile écriture, devant laquelle la mienne est obligée de ramper honteusement, m'est une preuve consolante que votre œil et votre main — car pour le fond, votre cœur et votre esprit en témoignent suffisamment — ne vous refusent pas encore leurs services, et ont encore la force de mettre sur leur tête vos 81 ans, c'est-à-dire de les transformer en 18.

» Puisse ce prodige se continuer encore avec le chiffre 90. Si la distance qui nous sépare n'était pas trop considérable, j'essaierais de vous inviter à venir me faire une visite à mon *Tusculum* du Johannisberg. Vous vous y plairiez certainement; et en promenant vos regards autour de vous, du haut de la terrasse du château, vous ne vous figureriez point que vous êtes à une distance de quatre-vingts lieues au nord-ouest de la grande plaine polonaise-russe. Les plus beaux raisins mûrissent pour moi sur cette

terrasse! Malheureusement, la joie de vous y voir près de moi ne mûrira pas si facilement!

» Je vous félicite sincèrement de la lettre si honorable pour son cœur, que vous a envoyée le roi, ainsi que de la croix de commandeur; je me réjouis de n'être pas le seul porte-queue de notre cher père Sailer (comme je vous le disais dans ma dernière lettre), et d'avoir trouvé en vous un digne compagnon. Tenez-moi solidement par la main quand un jour il s'agira de faire le *Salto mortale,* afin que, arrivé à l'autre rive, je mette avec vous le pied sur un terrain solide et ne tombe pas dans le vide, où sont les pleurs et les grincements de dents! Je m'abandonne tout-à-fait à votre direction.

» Je vous félicite d'autant plus cordialement à l'occasion du diplôme de docteur que vous a accordé la faculté théologique de Prague, que je puis vous saluer comme mon collègue. Il y a un an, en effet, que ladite faculté m'a envoyé, à ma grande surprise, cette honorable distinction. Nous voilà donc encore une fois associés dans les fonctions de porte-queue de Sailer. Maintenant, cher ami, à la garde de Dieu! Puisse la charité que le Saint-Esprit vient de répandre de nouveau dans nos cœurs, nous conserver unis de pensées et de prières jusqu'au jour où nous nous reverrons ici, ou du moins là haut dans la vraie patrie!

» Je suis, avec le respect et le dévouement le plus profond,

» *Votre ancien ami,*

» MELCHIOR,

» *Cardinal et prince-archevêque.* »

Sur ces entrefaites, Schmid venait d'achever *l'Histoire des apôtres de l'Allemagne,* et de livrer à l'impression quelques autres ouvrages moins importants. Il envoya ces différentes publications à Diepenbrock, et lui écrivit en date du 17 novembre 1851 :

« Il y a aujourd'hui cent ans que Sailer est né : c'était le 17 novembre 1751. Je ne saurais mieux célébrer cette fête du cœur qu'en me donnant le plaisir de vous écrire. Vous avez su apprécier peut-être mieux que personne cet homme véritablement grand (suivent quelques détails sur Sailer et sur Schmid, mentionnés au premier volume). J'ai réellement commencé, continue Schmid, d'écrire les *Souvenirs de ma vie;* je m'y suis occupé de la carrière de Sailer. Son apparition a été pour moi semblable à l'aurore d'une belle matinée de printemps, où tout renaît à une vie nouvelle. Nul de ceux qui l'ont vu et entendu ne saurait en dire plus que moi ; car tous ceux de mes anciens condisciples qui, à cette époque, étudiaient avec moi la théologie à Dillingen, sont

morts. Je vais donc dès aujourd'hui reprendre ces *Souvenirs,* et tâcher de les achever.

» Pour vous, digne ami, votre souvenir me revient tous les jours. J'aurai lieu de parler souvent de vous. La nouvelle que la Société de tempérance établie en Silésie a été, grâce à vos efforts, élevée par le saint Père au rang de confrérie, m'a causé une joie sensible. Elle fera d'autant plus de bien qu'ayant reçu une consécration religieuse, elle agira sur toute la vie humaine. La nouvelle de la fondation Melchior m'a été également agréable. Là où les magnifiques paroles de l'évêque sont accompagnées de telles actions, il est naturel qu'elles impressionnent vivement, qu'elles gagnent tous les cœurs, et produisent pour le temps et pour l'éternité les fruits les plus abondants.

» Il arrive de temps en temps, à ma grande satisfaction, que nous nous rencontrons d'une façon tout inattendue. Ainsi j'ai trouvé dans *The Metropolitan Catholic Almanac,* de Baltimore, 1850, l'annonce d'une histoire traduite en anglais d'après votre traduction du flamand. Cette annonce, fort louangeuse, se termine par ces mots : *We know nothing of the sort to be preferred to the moral tales of Canon von Schmid, and Hendrick Conscience.*

» J'ai relu bien des fois déjà votre chère et intéressante lettre écrite le soir de la Pentecôte, où vous vous appelez le porte-queue de Sailer, et moi

votre digne associé. Malheureusement, je ne saurais accepter convenablement ce que vous dites à mon sujet. Hélas! quand je repasse en mon esprit ce que Sailer a fait pour moi, et le peu que j'ai fait moi-même, je me sens profondément humilié. En vous priant de m'accorder votre bénédiction épiscopale, je suis, avec le plus profond respect et la plus vive affection,

» *Votre ami,*

» CHRISTOPHE SCHMID. »

« *P. S.* Je prends la liberté d'ajouter à cet envoi mes dernières petites bagatelles, que vous n'avez pas encore. »

Diepenbrock à Schmid.

« Très-vénéré ami,

» Il est impossible d'être plus agréablement surpris que je l'ai été hier en recevant ces beaux livres et les lignes précieuses qui les accompagnaient. Si agréables que soient pour moi vos histoires, et quelque plaisir que j'aie à m'associer aux enfants pour me réjouir avec eux, à chaque récit nouveau qui coule de votre plume, je préfère encore les lignes que me tracent votre écriture si élégante, si pure et si ferme, où se reflète si bien la fraîcheur encore juvénile de votre esprit, et qui contiennent, pour moi tout seul, les plus aimables histoires,

tirées, non plus de votre féconde imagination, mais des réalités de votre vie et de celle de Sailer. Aussi, j'ai ressenti une joie ineffable en apprenant que, conformément à un désir que je vous ai exprimé depuis longtemps, vous avez commencé à écrire ces beaux souvenirs. Veuillez, je vous en prie, cher ami, continuer avec ardeur; et, loin de vous restreindre aux *Saileriana,* qui assurément sont de précieuses reliques, donnez aussi une place aux *propriis Schmidianis.* Racontez-nous toutes sortes de choses de vous-même et de la conduite de la Providence à votre égard; je suis convaincu que des millions de grands et de petits enfants, au nombre desquels je me placerais volontiers s'il n'y avait pas de la prétention, liront encore plus volontiers ce qui concerne leur ancien ami que ce qu'il n'a fait que raconter.

» Ainsi donc : vous allez en esprit mettre votre main dans la mienne pour m'assurer que vous vous rendez fidèlement et consciencieusement à mon désir! Topp! C'est fait!

» Le petit almanach de poche que vous m'avez envoyé me cause un plaisir tout particulier. L'année prochaine, je le porterai constamment sur moi et m'en servirai journellement, me rappelant chaque fois la personne chérie qui me l'a donné, et lui souhaitant le bonjour. Plaise à Dieu que durant cette année mystérieuse de 1852, qui va commencer,

il n'y ait point de jour néfaste. Dans ma lettre pastorale que je vous ai envoyée hier sous bandes, j'ai exprimé ouvertement mes craintes à ce sujet, en y joignant sous une forme précise mes conseils et mes exhortations. Puisse le Seigneur bénir ma parole!

» J'ai déjà voulu une fois vous demander si vous aviez lu les ouvrages de Meinhold, la *Bernstein-Hexe* et la *Kloster-Hexe?* L'auteur, une intelligence remarquable, mais qui se complaît trop dans les scènes infernales, est depuis longtemps entré en correspondance avec moi. Il a renoncé à la paroisse protestante qu'il occupait dans la Poméranie, et vit maintenant retiré à Charlottenburg au moyen d'une petite pension et en s'occupant de travaux littéraires. Il est encore protestant, bien qu'il soit catholique de sentiments. Son fils qui, lui, a embrassé le catholicisme, étudie ici la théologie.

» Le jugement favorable porté en Amérique sur vos ouvrages et sur ceux de Conscience, adoucit un peu ma colère de l'accueil solennel qu'on se prépare maintenant à faire à Kossuth dans ce pays.

» Puisque vous avez été réjoui de la fondation Melchior, vous le serez encore davantage, en votre qualité d'ami des écoles, en apprenant que je l'ai augmentée de dix mille florins, dont les revenus sont assurés aux instituteurs pauvres de mon patronat, dans la principauté de Neise.

» Et maintenant, je termine ces lignes en vous

présentant mes salutations et mes vœux les plus sincères. Je me recommande à votre pieux *Memento* et à la continuation de votre amitié.

» Je suis, avec un dévouement sans bornes, etc.

» MELCHIOR.

» Breslau, le 25 novembre 1851. »

Diepenbrock à Schmid.

« Le 10 janvier 1852.

» Cher ami,

» Depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, je suis tombé dangereusement malade. Tout-à-coup, pendant que je conversais avec M. le nonce de Vienne (qui est venu me voir à son retour de Fribourg), j'ai eu à deux reprises une hémorrhagie tellement violente, que j'en ai perdu connaissance et suis devenu si faible, que maintenant, après bientôt quatre semaines, je n'ai pas encore recouvré toutes les forces perdues. Obligé, dans les premières semaines, de renoncer complètement aux affaires, j'ai profité de ces loisirs pour un peu m'égayer, selon l'antique usage, à forger des vers, d'autant plus que le libraire Seidel, de Sulzbach, m'a écrit récemment qu'il désirait faire une nouvelle édition de mon *Bouquet de fleurs,* maintenant épuisé.

» La première édition étant dédiée à Sailer, je consacrerai celle-ci à sa mémoire. Pour cela, j'ai

composé deux sonnets, que je vous communique confidentiellement, dans la pensée qu'ils vous feront plaisir. Outre l'idée que j'y ai exprimée et que vous connaissez déjà, j'ai voulu profiter de l'occasion pour déposer sur Sailer, à la face du monde entier, mon témoignage personnel : je n'aimerais pas quitter ce monde sans m'être acquitté de ce devoir, c'est-à-dire sans avoir esquissé dans le langage précis de la prose, le caractère de cet homme, tel qu'il s'est révélé à moi dans une intimité de plusieurs années (1). Je l'ai fait dans l'espoir de rendre plus facile à la postérité qui lira ces pages, la juste appréciation de cet homme illustre, en même temps que j'ai acquitté une dette de reconnaissance personnelle. Une des raisons pour lesquelles je vous fait cette communication, cher ami, c'est afin de vous encourager dans le beau projet dont vous m'avez parlé dans votre dernière lettre, celui de consigner fidèlement et de publier vos *Souvenirs* sur Sailer. Cet appendice à la biographie de Sailer aura sans doute beaucoup plus de valeur que le mien, et voilà pourquoi je voudrais le savoir assuré. Je crois d'ailleurs qu'à toutes les époques c'est en lisant la vie des hommes de bien que les gens vertueux ont le plus profité.

(1) Cette notice biographique sur Sailer est reproduite en tête de *la Théologie pastorale* de Sailer, traduction française, chez LECOFFRE, 2 vol. in-8°.

» A la garde de Dieu!

» Conservez-vous de nouveau en 1852, frais et vigoureux.

» *Votre* M. »

Schmid à Diepenbrock.

« Votre bonne et affectueuse lettre m'a profondément touché, et a produit en moi mille sentiments contraires.

» La nouvelle de votre indisposition m'a puissamment effrayé et ébranlé; j'ai prié Dieu dans toute la ferveur de mon cœur de vous conserver encore à notre Eglise, pour le salut d'un grand nombre, *ad multos annos!*

» La nouvelle que vos forces reviennent me tranquillise de nouveau; j'en remercie Dieu de tout mon cœur, et je le prie de vouloir bien vous rétablir bientôt en parfaite santé. Seulement, je vous conjure de ne point reprendre trop tôt vos pénibles occupations. Faire moins pendant quelque temps, pour pouvoir faire davantage dans la suite, est un proverbe dont la justesse est attestée par l'expérience.

» J'ai relu plusieurs fois les deux sonnets que vous avez dessein de mettre en tête de la deuxième édition de votre *Bouquet de fleurs* si odorant, et j'en ai été ému jusqu'aux larmes. Les pensées qu'il contient, comme aussi l'hommage rendu aux mérites de

Sailer et le respect plein d'humilité que vous témoignez pour sa personne, ont ébranlé tout mon être. La forme m'a également paru tout-à-fait inimitable.

» Votre intention de retracer le tableau de Sailer, tel que vous l'a montré une intimité de plusieurs années, me cause une indicible joie. Prose et vers viendront un jour en leur véritable temps, car il est encore considérable le nombre de ceux qui ne savent pas apprécier les rares mérites de Sailer. Une parole prononcée avec énergie par un homme si haut placé, pourrait les amener à d'autres sentiments.

» Votre précédente et honorée lettre, de même que celle-ci, m'a fourni une nouvelle occasion d'achever mes *Souvenirs*. J'ai peu fait cette année, à la vérité; le nombre des visites et des lettres à écrire, sans parler des incommodités et des faiblesses de l'âge, ont été un obstacle; mais ils vont être désormais mon premier travail. Daigne le bon Dieu me faire la grâce, à moi, pauvre vieillard, de pénétrer dans le profond abîme du temps, comme dit Shakspeare, ou plutôt de me reporter tout entier à ces jours fortunés de ma jeunesse, alors que j'étais élève de Sailer, et d'oublier tant de causes d'inquiétude qu'apporte le temps présent.

» J'ai relu de nouveau cette année, à ma grande édification, votre sermon de la Saint-Sylvestre,

de 1836. Il est, ce me semble, impossible d'établir avec plus de force et de solidité en quoi l'homme ne trouve pas sa félicité, et ce en quoi seul il la peut trouver.

» Comme la fête des Trois-Rois, la fête de Saint-Jean, que j'ai marquée en rouge dans mon petit almanach, sera désormais pour moi une double fête, puisque c'est en ce jour que Sailer vous a consacré prêtre. Puisse cette fête revenir pour vous bien des fois encore ! Tel est l'objet des vœux et des prières

» *De votre ami,*

» CHRISTOPHE DE SCHMID. »

Diepenbroch à Schmid.

« Breslau, le 20 janvier 1852, le soir.

» Très-cher et très-vénéré ami,

» Obligé de me ménager encore pour le travail, je profite de cette heure du soir pour vous dire combien j'ai été réjoui de votre aimable lettre. Plus on vieillit, plus on sent le prix d'une vieille amitié; il en est de celle-ci comme du vin vieux; or, vos produits, à vous, viennent des plus riches coteaux et sont de la meilleure année.

» Que Dieu vous récompense de vouloir bien célébrer en esprit avec moi la fête des Trois-Rois et celle de Saint-Jean! Le commencement de l'année amène pour moi les jours les plus significatifs; le 15

était le jour de mon élection. Je suis on ne peut plus heureux de vous savoir content de ma dédicace à Sailer; puisse-t-il en être ainsi de la courte notice biographique! mais je crains que vous ne soyez pas satisfait. Si les traits de la figure de Sailer étaient tellement difficiles à saisir, qu'aucun de ses portraits n'est satisfaisant, que sera-ce quand il s'agira de dépeindre son âme si noble et si élevée, et dont le corps n'était que l'ombre et le rayonnement? Il était beaucoup plus facile de bien dessiner Wittman. Je me suis déjà occupé une fois de cet excellent homme : j'ai inséré dans le *Bouquet de fleurs* le chant que je composai en son honneur, en 1831, et que vous connaissez.

» Que ce soit là un sentiment vrai et profond, je n'ai pas besoin de vous l'assurer. Je suis heureux que vous ayez pris la résolution de consigner fidèlement vos anciens et délicieux souvenirs; j'aurai au moins une part éloignée à la joie et au bon résultat que ces mémoires produiront pour des milliers de lecteurs, à une époque où nous n'existerons plus depuis longtemps.

» Ma santé se rétablit insensiblement, mais je n'ai pas encore recouvré toutes mes forces. L'hiver, l'air de la chambre et le tourbillon continuel des préoccupations et des affaires rendent difficile un prompt rétablissement de la santé. J'ai ressenti de nouveau, dans cette maladie, les heureux effets de

l'homœopathie ; je ne sais si vous avez confiance en cette sorte de traitement. Pour moi, l'insuccès de l'allopathie, confirmé par plusieurs années d'expérience, m'a en quelque sorte imposé ce traitement immatériel, suivi des plus remarquables résultats, et je m'en trouve bien.

» Et maintenant, cher et vénéré ami, à la garde de Dieu ! Conservez-vous frais et dispos sans allopathie ni homœopathie; c'est là encore ce qu'il y a de mieux.

» Pour vos *Mémoires,* je vous en prie et vous en conjure, faites en sorte qu'il n'y ait *nulla dies sine linea !* Je me recommande de tout mon cœur à votre affectueux souvenir.

» *Votre* M. »

Peu après la réception de cette lettre, Schmid reçut de la librairie Seidel, à Sulzbach, un exemplaire de la nouvelle édition du *Bouquet de fleurs spirituelles.*

Il écrivit alors à Diepenbrock la lettre suivante :

« Monseigneur,

» Mon plus ardent désir, ma prière la plus fervente, est que ces lignes vous trouvent complètement rétabli de votre maladie. Depuis que Dieu vous a visité par ces souffrances, je suis constamment en esprit auprès de vous, et je prie tous les

jours, ou plutôt à chaque heure, pour votre guérison. Ce matin, entre autres, ç'a été ma première pensée. Comme il y a dans toute l'étendue de votre vaste diocèse des milliers de cœurs qui intercèdent en votre faveur avec toute la piété possible, j'espère que le bon Dieu exaucera leurs prières réunies.

» Je vous envoie ci-joint *les Souvenirs* sur Sailer que je vous avais promis. Il m'a fallu plus de temps que je ne pensais pour les achever, autrement je vous aurais écrit plus tôt. Je voulais d'abord ne raconter que ce que je savais sur Sailer; mais la matière s'est tellement étendue, que ces renseignements sur Sailer, à cause de leur multiplicité et plus encore de leur importance, occupent tout un petit volume. Si j'avais voulu me contenter d'écrire sa biographie, j'aurais traité le sujet différemment; tel qu'elle est maintenant, elle est rédigée dans la forme des *Souvenirs de ma vie.* Cette remarque pourrait d'ailleurs trouver place dans l'avant-propos.

» Veuillez effacer ce qui ne vous conviendra pas; je l'omettrai. Quant aux inégalités de style, fautes d'orthographe, expressions incorrectes, il n'est pas nécessaire que vous vous y arrêtiez; je les corrigerai avant de livrer l'ouvrage à l'impression.

» Je vous remercie de tout mon cœur pour *le Bouquet de fleurs spirituelles,* aux parfums si suaves, que vous avez eu la bonté de m'envoyer; il m'a

procuré une douce récréation. Quant à la notice biographique sur Sailer, que vous avez mise en tête, le docteur Passavant, que j'ai appris à connaître et à estimer à Franckfort, l'a très-bien appréciée. « C'est, a-t-il dit, le daguerréotype d'une âme. » En priant, moi et ma sœur, pour le prompt rétablissement de votre santé, je suis, avec le plus profond respect,

» *Votre tout affectueux,*

» CHRISTOPHE DE SCHMID. »

Diepenbrock à Schmid.

« Cher ami,

» J'emprunte, pour vous écrire, la main de ma nièce et gouvernante, Mme la conseillère de Woringen. J'ai reçu en son temps votre lettre, accompagnée du manuscrit; j'ai éprouvé le plus grand plaisir à la lecture de ce dernier, que je me suis fait lire dans mes heures de loisir. J'ai surtout admiré votre prodigieuse mémoire. Je vous remercie de m'avoir ainsi procuré une si douce jouissance. Je continue à souffrir d'une inflammation chronique de la membrane pituitaire des intestins, maladie affreuse qui, jusqu'ici, m'est restée complètement inconnue. Les médecins donnent de l'espérance; mais cela va lentement, très-lentement; et pour l'hiver, je suis condamné à le passer ici, attendu que je ne

puis quitter le lit. Demandez pour moi la patience ! »

Le cardinal écrivit lui-même, d'une main tremblante, les lignes suivantes à la fin de la lettre :

« Pardon pour tant de retard; j'ai vainement espéré d'un jour à l'autre que ma situation s'améliorerait. Je vous communique de nouveau ici, contre renvoi, une pièce renfermée dans une lettre reçue hier de Mme la conseillère de Tiedemann, ancienne connaissance et admiratrice de Sailer. Vous pourrez peut-être utiliser dans une note cette description d'une procession et des effets que produisit la présence de Sailer : ce témoignage a du prix. Une nouvelle édition de ma notice biographique se ferait attendre trop longtemps. Je ne puis plus continuer d'écrire. — Que Dieu soit avec vous et avec votre

» MELCHIOR.

» Johannisberg, dans la Silésie autrichienne, le 16 octobre 1852. »

La correspondance de ces deux amis fut quelque temps interrompue pendant l'hiver de 1852 à 1853. — Schmid tomba lui-même dangereusement malade. Dieu, il est vrai, le conserva à ses amis et à sa famille ; mais depuis ce temps il fut toujours extrêmement faible, et son état ne lui permit plus d'aller à l'église. Quant aux séances du conseil ecclésias-

tique, il y avait longtemps qu'il n'y assistait plus, tout en ne cessant de s'intéresser aux délibérations. Il aimait à en entendre parler, et déplorait que son âge et sa caducité ne lui permissent plus de s'y rendre.

Dès que Schmid se sentit un peu plus de forces, il écrivit à Diepenbrock :

« Monseigneur,

» J'aurais répondu de suite à votre bonne lettre, si une maladie violente et dangereuse ne m'en eût empêché. Maintenant que, Dieu merci, l'orage est passé, bien que je me sente encore très-faible, les premières lignes que j'écris sont pour vous.

» J'essaierais vainement de vous exprimer quelle part intime je prends à votre maladie et à votre longue convalescence. Je ne cesse point d'être toujours en esprit au pied de votre lit. Tous les matins vous êtes, avec Dieu, ma première pensée, tous les soirs la dernière, et celle dans laquelle je m'endors. Tout ce que je puis faire est de prier pour vous. Le bon Dieu pourrait-il ne pas exaucer tant d'autres prières incomparablement plus dignes que les miennes ?

» Ce m'est une grande consolation d'apprendre que vous êtes content de mes pages sur Sailer. Je suivrai fidèlement vos sages indications, et tirerai profit de l'important témoignage que contient sur Sailer la spirituelle lettre de Mme de Tiedemann.

» Je remercie votre excellente gouvernante et nièce, Mme O. R. R., qui vous a servi d'instrument pour m'écrire.

» Je suis pénétré de la plus vive reconnaissance pour les quelques lignes que vous avez ajoutées de votre propre main.

» J'éprouve encore quelque difficulté à écrire. Je ne puis donc, pour cette fois, rien ajouter de plus, sinon que moi et ma sœur ne cessons de prier Dieu qu'il vous rétablisse bientôt complètement, pour le salut d'un grand nombre et pour le bien de l'Eglise catholique. Puisse cette nouvelle si vivement désirée venir bientôt nous réjouir!

» Je suis, avec le plus profond respect,

» *Votre affectueux,*

» CHRISTOPHE DE SCHMID. »

Ce désir ne fut point accompli. Plus de joyeuse nouvelle, plus de lettre! Et bientôt l'Allemagne tout entière retentit de ce cri lugubre : le cardinal et prince-archevêque Diepenbrock, après de longues et amères souffrances, est entré, le 20 janvier 1853, dans un monde meilleur!

La perte de cet ami, auquel le rattachaient les liens d'une si étroite parenté spirituelle, et le seul qui restât encore de l'école de Sailer, causa au cœur si aimant de Schmid une profonde blessure : une année après, il suivait Diepenbrock dans cette patrie

céleste qui, dans leurs lettres, avaient été si souvent l'objet de leurs aspirations. *Les Souvenirs* promis par Schmid parurent en 1853, à la librairie Wolf, d'Augsbourg, en quatre petits volumes.

Outre les lettres de Diepenbrock que nous venons de rapporter, celles que les nièces de Schmid lui écrivaient de l'Amérique l'intéressaient aussi tout particulièrement. Cet ami de l'enfance aimait à apprendre comment l'instruction et l'éducation se donnaient de l'autre côté de l'Océan. Il écrivait souvent à ces jeunes sœurs des écoles, et les exhortait à gagner à Dieu et à Jésus-Christ la jeunesse confiée à leurs soins. Il soutenait leur institut, florissant mais pauvre de ressources, par des dons considérables. L'une de ces lettres, dont j'ai retrouvé la copie, est ainsi conçue :

« Très-chères nièces,

» Chère Emmanuel et chère Thérèse,

» Votre aimable lettre, signée par vous deux, a causé une grande joie à votre vieil oncle, âgé de quatre-vingt-trois ans. Je remercie Dieu de vous savoir si contentes et si heureuses dans la vocation que vous avez choisie. Votre mission d'initier des enfants ignorants à la connaissance de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'en faire de dignes membres de notre sainte Eglise catholique, est la plus belle et la plus salutaire qui soit au monde, bien que,

comme je me le représente, elle soit accompagnée de beaucoup de fatigues. Cependant vous y êtes à l'abri de bien des troubles et des dangers qu'offre le monde, et, comme vous le dites vous-mêmes, il y est pourvu et pour l'âme et pour le corps. Votre amour envers Dieu adoucit toutes vos peines. C'est pour votre vieil oncle le sujet d'une grande consolation, et, encore une fois, je ne saurais trop en remercier le bon Dieu.

» Je regrette que vous ne m'ayez rien dit de votre chère sœur Fanny. J'espère qu'elle est aussi contente et aussi heureuse que vous. Présentez-lui mes plus sincères salutations.

» Je ne saurai rien faire de mieux, mes trois chères nièces, que de prier pour vous, surtout au saint sacrifice de la messe. Priez aussi pour moi, afin qu'un jour nous nous revoyions au ciel, puisque sur cette terre cela n'est plus guère possible !

» *Votre affectueux oncle,*

» CHRISTOPHE DE SCHMID. »

Quelques extraits des lettres que ces trois nièces envoyèrent d'Amérique ne seront peut-être pas sans intérêt pour le lecteur. L'aînée écrivait de Milvaukée, sous la date du 25 juin 1852, les lignes suivantes à Ch. Schmid :

« Persuadée que vous vous souvenez toujours avec affection de nous, pauvres sœurs qui habitons

à l'autre rive de l'Océan, et que vous vous intéressez toujours à la propagation de notre ordre en Amérique, je ne puis m'empêcher de vous donner quelques nouvelles sur sa prospérité dans la partie nord-est du pays, et sur nos travaux à Milvaukée, dans l'Etat de Wisconsin.

» Vous savez, cher oncle, d'après nos précédentes lettres, qu'à notre arrivée ici, en décembre 1850, nous trouvâmes une maison agréablement située et bien construite, destinée peut-être, dans les desseins de la Providence, à devenir la maison mère de notre ordre. Notre bonne et respectable supérieure y a fait annexer, non sans beaucoup de peines, de difficultés et de dépenses, un autre bâtiment pour les écoles et l'institut; cette construction a été bénite avec beaucoup de solennité et de pompe par notre vénéré évêque (Henni) lui-même, l'année dernière, le jour de la fête de l'Ange gardien, et placée sous la protection de *Sainte-Marie-aux-Anges*. Tous les jours le saint sacrifice de la messe est célébré dans notre gracieuse chapelle; les dimanches, notre digne confesseur, M. Urbaneck, prêtre respectable, pieux et savant, que la Providence nous a envoyé de l'Autriche, et pour lequel nous ne saurions assez la remercier, fait l'office et le sermon. Les deux salles d'école, l'une pour les enfants allemands, l'autre pour les enfants anglais, sont contiguës à la chapelle, et mises en communication avec elle par deux bat-

tants qu'il suffit d'ouvrir pour que les enfants aient devant eux l'autel, et puissent assister à l'office sans sortir de place. Au-dessus des écoles sont les chambres des pensionnaires. Le bon Dieu nous en a déjà envoyé un grand nombre, et nous espérons qu'il nous en enverra encore davantage. Ce printemps, notre bonne et vénérée mère nous a fait préparer un magnifique jardin; il n'y vient point, il est vrai, des figues, des raisins et des pêches de la première qualité, et on n'y voit point non plus de colibris, comme dans notre jardin de Baltimore; cependant, il est beaucoup plus beau que ce dernier. Au milieu s'élève un monticule tapissé de verdure et de fleurs, et couronné d'une grande croix avec l'image du divin Sauveur.

» D'un côté du jardin se trouve une cour avec une magnifique maison en bois (*framehouse*), comme on en voit beaucoup à Milvaukée, et qu'on nous a offerte à vendre. Nous l'avons prise, sans pouvoir la payer, parce que nous en avions besoin pour nos candidats, dont le nombre augmente tous les jours, et que le bon Dieu nous amène des diverses parties du monde, pour ensuite les envoyer dans différentes contrées travailler à sa vigne.

» Des élèves nous arrivent aussi de tous les coins de la terre, de telle sorte qu'on peut entendre au milieu d'elles quatre langues différentes. Nous avons entre autres deux Indiennes, dont le père est le

premier qui ait émigré à Milvaukée; il n'a été baptisé, ainsi que toute sa famille, qu'à l'arrivée de notre digne évêque. Dans le principe, ces deux enfants étaient tout-à-fait sauvages; elles parlaient, chantaient et dansaient comme font les Indiens, et pouvaient à peine rester tranquilles pendant la prière. Sous le rapport physique, elles l'emportent de beaucoup sur nous; mais sous le rapport intellectuel, religieux surtout, elles sont bien inférieures.

» Comme je parlais un jour à l'aînée, déjà parvenue à l'âge adulte, de la création du monde, et que je m'efforçais de lui expliquer ce que c'était que le chaos, elle me demanda s'il y avait aussi dans ce chaos des chevaux, des buffles et des ours, comme ceux qu'on voyait courir chez eux dans les forêts. Cependant, comme elles ont de grands talents et qu'elles montrent des dispositions pour la religion, ce qui se voit chez la plupart des Indiens, elles font des progrès rapides. Déjà maintenant elles prient en allemand avec les autres enfants, exécutent de jolis travaux et jouent du piano. La plus jeune a fait, à Pâques, avec beaucoup de piété, sa première communion dans notre chapelle, et une autre y a reçu, le même jour, le baptême. Celle-ci, prenant dernièrement congé de nous pour retourner en Angleterre, sa patrie, nous a assuré, en versant des larmes d'attendrissement et de reconnaissance, qu'elle avait trouvé chez nous le repos et la tran-

quillité du cœur. De tels moments sont bien propres à compenser tant d'inconvénients qu'il faut subir dans l'éducation de la jeunesse américaine, eu égard à la vivacité de son tempérament et à cet esprit d'indépendance qu'elle suce avec le lait.

» .....Vos écrits, cher oncle, se répandent aussi dans cette partie du monde et s'y lisent avec plaisir. Dernièrement, une de mes élèves, petite Américaine fort vive, me remit un de vos ouvrages en s'écriant dans sa joie enfantine : « *Oh Sister, how nice that is! how beautiful!* » Cette jeune fille, Américaine pur sang, avec sa couleur jaune, ses cheveux blonds tombant sur ses épaules, sa robe plissée, courte et blanche, et ses *pettis* ornés de bordures, cette petite fille qui saute et bondit plutôt qu'elle ne marche, crie et chante plutôt qu'elle ne parle, et qui anime ainsi toute notre maison, montre un vif intérêt pour tout ce qui est beau et bon, mais elle ne saurait fixer pendant plus de cinq minutes son attention sur un même objet. Aussi, je vous laisse à penser combien il est difficile d'apprendre quelque chose à une telle enfant.

» Mais il me faut terminer, cher oncle, quelque plaisir que j'eusse à continuer encore; cependant laissez-moi, auparavant, vous prier de me donner votre sainte bénédiction, et de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur.

» M. Emmanuel, *sœur des écoles.* »

Après la réception de cette lettre, Schmid envoya à M. Muller, chapelain de la cour de Munich, trois cents florins pour l'institut des sœurs de Milvaukée, et écrivit à l'évêque Henni la lettre suivante :

» Le salut que m'a envoyé Votre Grandeur par l'entremise de mon vénéré collègue Stadler, m'a causé un sensible plaisir. Je me souviens encore parfaitement de la bonté que vous eûtes, il y a bien longtemps déjà, de venir me faire une visite à Augsbourg. Recevez pour l'un et l'autre ma profonde reconnaissance.

» A l'expression de ma gratitude, j'ajouterai une prière : M. Muller, chapelain à Munich, aura la bonté de vous envoyer trois cents guldens pour l'institut des sœurs de Milvaukée. Veuillez me faire la grâce de remettre cet argent à Mme la supérieure, en lui offrant mes respects, et en saluant cordialement en mon nom mes deux nièces Emanuéla et Aloysia.

» Mes quatre-vingt-trois ans, outre qu'aujourd'hui je me trouve très-indisposé, ne me permettent pas d'en écrire davantage.

» Agréez, etc.

» CHRISTOPHE DE SCHMID. »

Schmid envoya cette lettre au chanoine Stadler, en l'accompagnant des lignes suivantes :

» Vous recevrez ci-joint la lettre promise pour Mgr. l'évêque de Milvaukée. J'écrirais aussi à M. Muller, chapelain de la cour, si le malaise où je me trouve aujourd'hui ne me le rendait impossible. Cet homme si généreux et si dévoué à l'ordre de ces pauvres sœurs, a déjà eu la bonté de leur envoyer huit cent soixante florins. Veuillez le prier en mon nom de faire parvenir à Mgr. Henni, à qui j'en ai déjà parlé dans ma lettre, ces trois cents florins pour l'institut des pauvres sœurs. Je lui rembourserai avec reconnaissance ce qu'il aura dépensé pour cet envoi.

» Je suis avec respect et affection,

» *Votre vieux et maladif collègue,*

» CHRISTOPHE DE SCHMID. »

Le 24 juin 1852, la supérieure du couvent écrivit à Christophe Schmid la lettre suivante :

« Très-vénéré monsieur le chanoine,

» J'ai eu l'honneur insigne et le plaisir de lire, il y a quelques semaines, une lettre écrite de votre main. Dans votre charité paternelle et votre bonté si connue, vous avez de nouveau envoyé à notre pauvre institut un don de trois cents florins, qui nous est heureusement parvenu par l'intermédiaire de Sa Grandeur. Le bon Dieu, qui voit dans le secret, connaît seul la reconnaissance profonde que je vous ai pour ce bienfait. Je baise en esprit, avec

vénération, la main de M. le chanoine, le priant d'être assuré que nous lui en témoignerons toujours notre reconnaissance par de ferventes prières. Dieu nous a certainement donné ici, dans le pays de l'incrédulité, la plus belle mission, malgré les difficultés qu'on y rencontre. Jésus, le divin Ami de la jeunesse, nous amène des enfants de six à dix-neuf ans, que nous sommes chargées d'instruire dans la sainte religion et dans les connaissances nécessaires à la vie. Les missionnaires affirment tous unanimement que leurs travaux sont infructueux, leurs peines inutiles, quand l'éducation ne commence pas par les enfants. Une multitude prodigieuse d'Allemands se sont fixés dans nos sombres forêts, et, par leurs infatigables travaux, transforment ce désert en de riantes campagnes. Ils parviennent à gagner leur vie, et se sentent ainsi dédommagés de leurs peines et de leurs sueurs. Le contentement assaisonne leur existence, bien que la pauvreté reste leur inséparable compagne; mais une secrète inquiétude les tourmente et les accable : leurs enfants, eux, ne reçoivent pas ce qui leur est le plus nécessaire. Ils sont condamnés à grandir dans les forêts, semblables à des animaux privés de raison; et comme il n'y a d'école nulle part, qu'aucun des membres de la famille ne sait ni lire ni écrire, que ce qu'ils avaient appris sur les sacrements qu'ils ont déjà reçus, s'est effacé de leur mémoire, dans leur

extrême dénûment, ils n'auraient plus que la barbarie en partage, si Dieu ne nous envoyait vers ces malheureux. Déjà trois écoles, plus semblables, il est vrai, à des huttes qu'à des habitations, sont en voie de construction. Vivant au milieu d'une forêt, dans le voisinage de petites et chétives églises de bois, nous sommes bien, dans toute l'acception du mot, de pauvres sœurs d'écoles. En revanche, quel torrent d'ineffables délices inonde notre cœur quand nous pouvons servir Notre-Seigneur dans la personne des petits! Comme on oublie aisément les avantages, les commodités et les moyens d'existence qu'offre la ville! Comme on apprécie bien, dans ces huttes construites avec des troncs d'arbres, couvertes de planches et de paille, la douce paix de l'âme que procure la vie des missions! Daigne le Seigneur nous dispenser largement ses grâces, afin que nous élevions et formions pour le ciel, notre vraie patrie, un grand nombre d'enfants. Ici, à Milvaukée, nous avons construit une maison passablement vaste; et bien que nous soyons encore accablées de dettes énormes, je nourris, non sans quelque motif, l'espoir que le Père immensément riche que nous avons au ciel, nous aidera bientôt; car cette maison est la colonie d'où devront sortir les sœurs des écoles pour aller répandre le royaume de Dieu dans les contrées de Visconsin.

» A la campagne, ou plutôt dans les buissons,

puisque tout est encore forêt, on trouve, Dieu merci! des cœurs bons et simples, semblables aux bergers de Bethléem; c'est pourquoi, si le Seigneur daigne nous bénir, un avenir heureux nous est réservé. Dans les villes, au contraire, c'est une vraie misère : l'incrédulité et l'immoralité règnent en souveraines, et il est besoin d'une grâce et d'une prudence toutes particulières pour contenir les tempéraments de feu des enfants, et les retenir dans les bornes du devoir. Presque tous les enfants sont avides de s'instruire; malheureusement, cette soif de la science ne peut que leur nuire, car à peine savent-elles lire qu'elles apportent en classe des journaux corrupteurs où règne l'incrédulité, et où elles croient trouver la nourriture de leur esprit.

» Des faits si déplorables nous ont bien des fois causé d'amères douleurs et arraché ce souhait : Plût à Dieu que nous eussions les ouvrages de Schmid, afin de nous en servir pour inculquer aux enfants des sentiments nobles et religieux ; car je me souviens encore parfaitement quelle heureuse impression faisaient sur moi, pendant les années de mon enfance, les récits que vous avez publiés. Dans sa sagesse, mon oncle, le vicaire général Friess, d'Eichstadt, qui m'a élevée, me les faisait lire afin d'occuper mon imagination vive et vagabonde. Ces histoires ont beaucoup contribué à mon bonheur.

» Pardonnez-moi, monsieur, de m'égarer si loin

dans cette lettre. Si j'entre dans tous ces détails, c'est que j'honore en vous un protecteur de notre ordre. Je vous réitère ma respectueuse et profonde reconnaissance. Puisse le Seigneur vous récompenser dans une large mesure!

» Je suis, monsieur, avec la considération la plus distinguée,

» *Votre reconnaissante*

» MARIE-CAROLINE,

» *Pauvre sœur des écoles.* »

Mentionnons encore un petit morceau de poésie que Schmid écrivit dans l'album de Radetzki, sur la demande du chevalier d'Alpenbourg :

« Salut, salut à ce noble et vaillant héros, qui a combattu pour l'autel et pour le trône. Les palmes et les guirlandes de lauriers sont le prix dont les deux mondes couronnent son triomphe. Puisse Radetzki, ce noble vieillard, vivre encore de longues années avec l'éclat et la force de la jeunesse ! »

Puis venait la lettre suivante :

« Je remercie Son Excellence de l'honneur qu'elle m'a fait de m'admettre au rang des admirateurs du maréchal Radetzki. Ce m'est un bonheur insigne de rencontrer cette belle occasion d'exprimer mon respect envers ce héros aux cheveux blancs, que Dieu a choisi et armé de la force de la jeunesse

pour mettre un frein à la révolte et à cet esprit de destruction qui voudrait anéantir tout ce qui existe encore.

» J'ai écrit mon nom dans l'album en y joignant quelques lignes. J'ai ajouté, sur votre désir, le meilleur portrait, dessiné, il est vrai, depuis plusieurs années, qui ait été fait de moi. Pour le moment, j'ai atteint ma quatre-vingt-cinquième année. Je félicite le bon et loyal peuple du Tyrol, que j'ai appris à estimer et à aimer dès ma jeunesse, de son louable dessein de préparer une fête nationale au héros Radetzki.

» Agréez, etc.

» Dr Christophe de Schmid,
» *Chanoine.* »

XII.

DERNIÈRES ANNÉES DE SCHMID. — SA MORT.

Les deux dernières années de la vie de C. Schmid furent troublées par les souffrances et les infirmités de toute espèce que la vieillesse amène à sa suite. Son ouïe ayant baissé, il fallait lui parler d'un ton passablement élevé. Au-dessous de l'œil droit, le seul avec lequel il vît parfaitement, il lui vint, sans aucun accident extérieur, une plaie qui lui causa

bien des douleurs et des inquiétudes. Après avoir travaillé pendant plusieurs mois à la guérir, son médecin, le conseiller Reisinger, trouva nécessaire de faire une opération. Ce vieillard octogénaire la supporta avec la plus grande fermeté, et elle eut lieu sans qu'il perdît connaissance. Ajoutez à cela que sa sœur Françoise, déjà âgée, se trouvait très-souffrante par suite des préoccupations et des soucis qu'elle avait eus. Il voyait donc venir avec plaisir l'automne de 1853, où sa sœur, ma mère, devait arriver chez lui. Il m'écrivait à ce sujet, le 6 septembre :

« Nous nous faisions un grand sujet de réjouissance de voir votre mère ici. M. Butsch nous ayant donné à espérer qu'il la ramènerait peut-être avec lui au retour de son voyage, je restais le soir assis des heures entières près de la fenêtre, regardant avec impatience si je ne la verrais pas arriver, et, à mon grand regret, M. Butsch a fini par revenir tout seul.

» J'ai vu, par la lettre que vous avez écrite à votre cher cousin, le Dr Fritz, que c'était seulement pour la fin de ce mois que vous vous proposiez de venir ici avec votre bonne mère, voulant profiter du chemin de fer de Ulm à Augsbourg. Pour moi, je trouve que c'est bien tard ; la température risquerait d'être trop rigoureuse pour votre retour. La

première moitié de septembre conviendrait mieux. Le commencement des vacances, fixé à la Nativité, quand j'étudiais, était fort bien choisi. Par le chemin de fer, vous pouvez aller très-promptement d'Essendorf à Ulm, et, arrivés en cette dernière ville, vous prendriez une voiture de louage jusqu'à Augsbourg. Une voiture accélérée serait trop incommode pour la chère mère : quant aux frais de voyage, sois sans souci.

» Dieu soit loué! la blessure qui m'était venue d'elle-même sous l'œil, et qui menaçait de devenir très-dangereuse, est déjà complètement guérie. Il faut dire qu'elle m'a occasionné bien des souffrances, et que la chère Franzi a eu, en me servant, bien des inquiétudes et des peines. Elle en était devenue complétement épuisée, très-faible et très-souffrante! Mais, Dieu merci! elle aussi va beaucoup mieux.

» Veuillez, cher Albert, vous contenter de ces quelques lignes. Il m'est plus pénible maintenant d'écrire cette petite lettre sèche et insignifiante, qu'il ne m'en coûtait autrefois de transcrire des feuilles entières pour l'impression. Je ne suis pas encore tout-à-fait remis de mon indisposition, et peu s'en faut que le poids des ans ne m'accable depuis que je suis entré dans ma quatre-vingt-sixième année.

» Le médecin, qui était ici il y a un instant, a déclaré que ma plaie était complètement guérie. Quelle joyeuse nouvelle!

» Je vous en dirai bien davantage verbalement. La chère tante et tous les nôtres vous saluent, vous et votre bonne mère, de la façon la plus cordiale.

» *Votre affectueux*

» CHRISTOPHE SCHMID. »

Nous partîmes aussitôt pour Augsbourg, et trouvâmes le vieil oncle et sa sœur en bien meilleure santé que nous ne l'avions espéré. La douce température d'automne, qui régnait alors, avait beaucoup contribué à cette amélioration. Aux questions que nous lui adressâmes sur l'opération qu'on lui avait faite, il répondit : « J'ai eu en Dieu une très-grande confiance, je l'ai bravement prié, il m'a aidé, et tout est allé à merveille. »

Comme l'après-dîner était belle, C. Schmid put aller se promener dans son jardin. Dès que le soleil matinal donnait dans sa chambre, il allait s'asseoir à la fenêtre, afin, comme il disait, de réchauffer ses vieux membres à sa douce chaleur. Son vieil ami, le Dr Buchner, chanoine de Pussau et ancien professeur de dogme à Munich, lui avait envoyé un vin très-généreux, qui le fortifia beaucoup. Quand, de temps en temps, il en buvait un petit verre, il disait en souriant : « Il est une chose que nos ancêtres ont admirablement exprimée en peu de mots ; ils avaient coutume de dire en parlant du vin : « *Vinum lac senum,* le vin est le lait des vieillards. »

Il avait encore l'habitude de travailler pendant la matinée. Il recueillait ses notes pour le troisième volume de ses *Souvenirs,* et composait encore pour les enfants de petites histoires qui se trouvent parmi ses œuvres posthumes. Comme il ne pouvait plus travailler dans l'après-midi, il dînait à une heure, et même à deux heures. Sur le soir, il recevait presque régulièrement la visite du chanoine français de Paul Baader, qu'il avait en haute estime. Le comte de Taufkirchen et sa fille Amélie, dont Schmid était le directeur, allaient aussi lui rendre de fréquentes visites.

Pendant la soirée, il avait l'habitude de lire les journaux, et de s'entretenir avec ses frères et sœurs. Il déplorait fort de n'avoir pu, à cause de son grand âge et de sa caducité, prendre part à la mission que les jésuites donnèrent à Augsbourg pendant l'été, et il manifestait sa joie de ce que les Pères l'avaient honoré de leur visite. Comme nous nous entretenions un jour de cette compagnie, il en parla avec beaucoup d'éloges. Parmi les papiers qu'il a laissés, j'ai trouvé sur les jésuites le jugement suivant, écrit de sa propre main :

« J'avais à peu près cinq ans lorsque l'ordre des jésuites fut supprimé. Je fis plus tard la connaissance de plusieurs fonctionnaires et hommes d'Etat distingués qui avaient encore étudié chez les révérends

Pères. Ce qui me frappa et me frappe encore aujourd'hui, c'est que tous ces anciens élèves des jésuites parlaient de leurs maîtres avec une sincère et profonde vénération. « Il est vrai, disaient-ils, qu'on n'enseignait pas chez eux autant de choses qu'aujourd'hui, mais on y apprenait beaucoup, et ce qu'on apprenait chez eux, on le savait bien. La connaissance de la religion était placée au premier rang. Ils savaient nous inspirer un respect profond pour notre sainte religion. La conduite de ces hommes pieux était de tout point digne et irréprochable. Nous avions pour leurs personnes une véritable vénération, convaincus qu'ils étaient animés envers nous de sentiments tout paternels, et qu'ils ne voulaient que notre bien. Nous avions en eux une confiance toute filiale, et nous leur obéissions volontiers; aussi leur était-il facile de nous maintenir dans la discipline. Ils avaient un talent tout particulier pour empêcher les jeunes gens de s'égarer, etc.

» Personne ne contestera que l'ordre des jésuites n'ait eu des hommes vraiment grands, dont plusieurs se sont distingués dans toutes les parties de la science, mais surtout dans les mathématiques et la poésie. Herder avait traduit dans son *Terpsychore* trois volumes de poésies latines, avec promesse de nommer et d'apprécier le poète dans la troisième partie. On fit grand éloge de ces poésies traduites;

mais combien on fut étonné lorsque, arrivé à la fin, on apprit que l'auteur était un jésuite, Balde, mort en 1668, à Neubourg, sur le Danube. Herder avait bien prévu qu'en nommant le poète dès le début, on ne ferait pas un si bon accueil à ses œuvres. En général, il serait fort à désirer que nous eussions les biographies des hommes illustres qu'a produits l'ordre des jésuites. Un tel ouvrage offrirait un grand intérêt, et tournerait à la gloire de cette compagnie. »

Il est hors de doute que C. Schmid aurait inséré cette remarque dans le troisième volume de ses *Souvenirs,* s'il n'en avait pas été empêché par la mort.

Voici une autre observation qui mérite d'être consignée. Comme j'étais assis un soir à côté de lui, il me dit : « Quand je ferme les yeux, je vois devant moi les plus magnifiques paysages, des vallées éclairées par le soleil, des prairies émaillées de fleurs, des forêts touffues, des lacs, des alpes entrecoupées, et au-dessus, le ciel d'azur le plus splendide. » Ces images intérieures se présentaient à lui spontanément et sans cause extérieure, quand, le soir et la nuit, il fermait les yeux. Ces paysages s'offraient à lui plus magnifiques encore quand, auparavant, il avait vu en lithographie ou en peinture quelque beau paysage. Il avait aussi des rêves extrêmement dé-

licieux et consolants. Un jour, après s'être mis au lit très-souffrant, sa sœur le trouva le matin tout-à-fait joyeux et singulièrement fortifié. Il lui dit qu'il avait entendu en songe une voix d'une beauté ravissante chanter cette petite strophe :

Ich habe Muth
In jeder Noth,
Denn gut, o gut
Ist unser Gott.

« J'ai courage dans tous mes maux, car nous avons un Dieu qui est bon. »

Il faisait aussi en songe des sermons tout entiers. J'ai trouvé parmi ses papiers deux discours abrégés qui datent de cette époque, et qui portent cette remarque : « Prêchés en songe. » L'un se rapporte à la fête de saint Sébastien, et l'autre est sur la sainte Vierge.

Le premier débute par ces mots : « Je dois commencer par l'aveu sincère d'une grande faute dont je me suis rendu coupable. Invité, de la façon la plus gracieuse, à prêcher dans cette église en ce jour de fête, j'ai complètement oublié cette affaire, absorbé que j'étais dans d'autres occupations. Je n'y ai plus pensé que lorsqu'on est venu me dire : « Les fidèles réunis à l'église sont sur le point de perdre patience en attendant le prédicateur ; il est temps qu'il vienne. Je me vois donc dans la né-

cessité de vous parler du haut de cette chaire sacrée sans y avoir apporté la préparation suffisante. Heureusement, l'essentiel de l'histoire que j'ai à vous raconter vous étant connu depuis longtemps, je n'ai besoin que de vous la rappeler. Je trouve dans le tableau de l'autel une belle occasion de le faire. Saint Sébastien y est représenté levant les *yeux* au ciel, attaché à un arbre avec des *cordes* et percé de *flèches*. Ce que nous représente ce tableau, nous voulons le méditer en trois points. Dieu veuille, à cet effet, m'accorder sa grâce, dont, aujourd'hui surtout, j'ai un si pressant besoin! »

Ces trois points sont développés dans le manuscrit brièvement, mais avec beaucoup d'édification.

Dans une autre note, on trouve les lignes suivantes :

« Rimes à placer au-dessous de quatre paysages représentant les quatre saisons de l'année :

1. Im Frühling sehn wir Gottes Güte
   An frischem Grün, an Laub und Blüthe.
2. Der Sommer reift die goldnen Æhren,
   Die wunderbar uns Brod gewæhren.
3. Im traubenreichen Herbste geben
   Das edelste Getrank die Reben.
4. Des Winters scharfem Frost zu widerstehen,
   Hat uns der liebe Gott mit Holz versehen.

Ces vers sont accompagnés de cette remarque :

« Ces petits paysages m'ont été représentés en songe avec le désir que j'écrivisse des rimes au-dessous. Ces rimes, je les ai composées moitié endormi et moitié éveillé, à peu près telles qu'elles figurent ici. »

Ces détails montrent quelle vivacité et quelle vigueur d'esprit Schmid conservait encore à un âge fort avancé. Ce même automne, il réunit autour de lui tous ses frères et sœurs encore existants, c'est-à-dire deux frères et deux sœurs; les cinq réunis comptaient près de quatre cents ans. Quand Schmid se trouvait à table au milieu d'eux, il montrait une grande gaieté, et aimait à se rappeler les beaux jours de sa jeunesse. Cette joyeuse fête de famille devait être la dernière.

La mauvaise température de l'hiver suivant exerça de nouveau une influence très-défavorable sur la santé de Schmid et sur celle de sa sœur. Il m'écrivait le 15 décembre 1853 :

« Depuis quelques mois, Franzi et moi avons passé des jours bien difficiles. Nos forces intellectuelles et physiques ont été comme paralysées. Le grand nombre de lettres que je suis forcé d'écrire me coûte immensément. Il y a bien des jours où je ne puis pas écrire la moindre petite épître. Que de fatigues quand il me faut écrire à des personnages

haut placés, et que l'écriture doit être belle et sans ratures! Ajoutez à cela des visites presque journalières de la part de toutes sortes de personnes, depuis les plus hautes conditions jusqu'aux plus basses; visites qui ne me sont plus aussi agréables qu'autrefois, attendu que mon ouïe a baissé et que je ne suis plus disposé à parler. L'affluence des pauvres est aussi très-considérable; un grand nombre, qui précédemment avaient de quoi s'entretenir, sont maintenant dans le besoin, car le blé et le bois sont très-chers, et il n'y a presque plus rien à gagner. La misère grandit de jour en jour. La petite cloche de la porte est presque en branle depuis le matin jusqu'au soir. Mais assez sur ce sujet.

» Le Dr Fritz est maintenant médecin de la maison de correction de Kaisheim; le voilà tout-à-fait dans son élément, puisqu'il a l'occasion d'exercer sa bienfaisance envers ses semblables. Je le vois plus volontiers là qu'en Egypte, où il aurait pu aller en qualité de médecin du vice-roi. Nos chers parents, les trois sœurs qui sont dans le nord de l'Amérique, et la sœur de la Miséricorde, à Munich, jouissent d'une bonne santé et sont heureuses dans leur vocation. Elles..... Ici, j'ai été interrompu par M. le docteur, venu pour examiner et bander ma plaie, presque disparue, mais non encore complètement guérie.

» Les lourds et accablants nuages qui couvrent le ciel, joints au poids de plus de quatre-vingt-cinq années, ne me permettent pas de reprendre le fil de mon discours et de continuer à écrire. Je ne puis donc rien ajouter de plus, sinon que la chère sœur Franzy, le frère Louis, sa femme et sa fille, Anna, l'excellente institutrice de l'établissement anglais, et moi, vous saluons cordialement, vous et votre très-chère mère. Priez pour nous!

» Je suis, de tout mon cœur,

» *Votre très-affectueux vieil oncle,*

» CHRISTOPHE. »

Au commencement de l'année 1854, C. Schmid reçut inopinément une lettre écrite de la propre main de Sa Majesté le roi Louis. Cette lettre causa au vieil écrivain une joie ineffable et l'émut jusqu'aux larmes. Le roi, à qui il avait envoyé ses deux petits volumes de *Souvenirs* consacrés à Sailer, lui adressa la lettre suivante :

« Munich, le 15 janvier 1854.

» Je viens d'achever la lecture de vos *Souvenirs* sur Sailer. J'ai des larmes aux yeux. Ces mémoires, si honorables pour vous et pour lui, sont un nouveau mérite ajouté à tant d'autres. Quoi de plus délicieux que *les Petits Contes de Schmid dédiés à la jeunesse!* N'eussiez-vous fait que ces ouvrages, vous qui en

avez tant fait de bons, vous auriez déjà produit un bien immense. Tous les jours, le matin, le soir et à l'église, je m'édifie à la lecture du livre de prières de votre ami et maître Sailer. Ces *Souvenirs,* calqués sur sa vie et sur la vôtre, sont utiles et pleins de charme.

» C'est dans ces sentiments que je vous réitère l'expression de ma reconnaissance.

» Louis. »

La joie que cette gracieuse lettre causa à Schmid fut de nouveau troublée par l'état maladif de sa sœur Françoise, qui s'aggravait de jour en jour.

Vers le nouvel an, elle dut garder le lit presque toute la journée. Sa tendre sollicitude pour son vieux frère ne la quittait jamais; souvent il lui arrivait de se faire conduire, appuyée sur la servante, dans son cabinet d'études. Lui-même restait des heures entières assis auprès de son lit, la consolait et priait avec elle. Comme il avait depuis longtemps la permission d'offrir le saint sacrifice de la messe dans sa maison, il donnait de temps en temps la sainte communion à sa sœur. C'était un touchant spectacle de voir ce frère, âgé de quatre-vingt-six ans, présenter à sa sœur octogénaire, arrivée au terme de sa carrière terrestre, le pain qui nourrit et fortifie pour la vie future.

Au printemps, dès que la température le permit,

je partis avec ma mère pour Augsbourg. Ma mère se chargea de soigner la sœur malade et le vieux frère, ce qui fut pour tous deux un grand sujet de consolation. La sœur de Schmid mourut le 18 juillet, à deux heures du matin. Son frère, agenouillé auprès de son lit, pria en silence jusqu'à ce qu'elle eût fermé les yeux. C'était pour son cœur si aimant une séparation bien douloureuse; il la supporta avec la résignation calme d'un pieux chrétien et d'un vrai prêtre. Le lendemain, il signala sa mort dans les feuilles publiques, en faisant cette remarque : « Elle m'a servi comme gouvernante pendant plus de quarante années, avec une affection et un dévouement ineffables; après la réception des sacrements des mourants, elle s'est endormie doucement et parfaitement soumise à la volonté de Dieu. » La vieillesse et la caducité ne permirent pas à Schmid d'accompagner le cercueil de sa bien-aimée sœur.

Parmi toutes les lettres de condoléance qu'il reçut à l'occasion de cette perte douloureuse, celles qui lui furent envoyées par les évêques de la Bavière le consolèrent et le touchèrent tout particulièrement. Ces mêmes évêques, venus jadis à Augsbourg pour tenir des conférences, l'avaient honoré de leur visite. C'était le 26 juillet au soir; Schmid, alors assis dans sa chambre, au rez-de-chaussée, ne s'attendait guère à une aussi brillante visite. Tout-à-coup la porte s'ouvre, et les princes de l'Eglise, revêtus de

leurs ornements épiscopaux et précédés de Son Eminence l'archevêque de Munich, le comte de Reisach, maintenant cardinal résidant à Rome, entrent dans sa chambre et saluent gracieusement le noble vieillard. Ils prennent place, témoignent à Schmid étonné la part qu'ils prennent à la perte de sa sœur, et pendant quelque temps conversent avec lui en toute familiarité.

Lorsqu'ils voulurent partir, Schmid se tourna vers l'archevêque de Munich et lui dit : « Je suis au bord de la tombe; je n'aurai plus ici-bas le bonheur insigne de voir nos illustres pasteurs; je prie donc Son Excellence de me donner, à moi pauvre vieillard, sa bénédiction épiscopale. » Puis il se mit à genoux, et les évêques faisant cercle autour de lui, l'archevêque étendit ses mains bénissantes sur le respectable vieillard. Moment solennel et qui, semblable aux rayons vivifiants du soleil, transfigurait le soir de sa vie! C'était de plus une sorte de bénédiction anticipée répandue sur le tombeau de Schmid. Les prières et les vœux de ses souverains pasteurs devaient lui donner la force de boire avec patience et résignation le calice de souffrance que le Seigneur allait bientôt lui offrir.

La première goutte d'amertume versée dans ce calice fut la mort de la dernière de ses sœurs qui existât encore, Thérèse, mon excellente et incomparable mère! Je l'avais laissée pour soigner ce

vieil oncle, et, après de douloureux adieux, j'étais retourné seul à la maison. Elle avait été enlevée par le choléra, qui s'était aussi déclaré à Augsbourg. Je partis à l'instant même; mais, tandis que, le 12 août au soir, j'approchais de la petite maison de Schmid, j'aperçus de loin, à mon indicible douleur, le convoi funèbre devant la porte de la maison. Je trouvai ma tendre mère étendue dans le cercueil. Son charitable frère l'avait, elle aussi, assisté au lit de la mort, de ses consolations et de ses prières. Quand j'arrivai, il était au lit. Se soulevant péniblement, il me tendit la main, et, me pressant sur son cœur, me dit d'une voix entrecoupée : « Dieu l'a voulu! Hélas! tout cela me paraît comme un songe! Je puis à peine croire que ta bonne mère soit morte! » Je m'assis auprès de son lit. Je ne me souviens plus de ce qu'il me dit pour me consoler, tant j'étais abattu!

Le 15 août était le quatre-vingt-septième anniversaire de Schmid. Quand, le matin, j'entrai dans sa chambre, je le trouvai en prière. Après m'avoir remercié des souhaits que je lui exprimai : « Dieu, me dit-il, m'a fait passer avec mes chères sœurs quantité de joyeux anniversaires; maintenant, c'est sa volonté que je célèbre celui-ci sans elles. J'espère qu'elles le célèbrent au ciel encore plus gaiement que nous; d'ailleurs nous nous reverrons. »

Ouvrant ensuite le Nouveau-Testament, dans

lequel il avait coutume de faire tous les jours une lecture, il lut le cinquième chapitre de la première épître de saint Paul aux Corinthiens, sur la résurrection et la transfiguration des morts. Depuis ce moment, il répéta plusieurs fois qu'il voulait consigner sa dernière volonté, et prier son ami Baader de venir l'aider dans ce travail. « J'ai encore, ajouta-t-il, parmi mes papiers, une foule de choses qui vaudraient peut-être la peine d'être éditées. Tu pourras, après ma mort, y mettre ordre et les publier. Si Dieu prolonge encore mes jours, je raconterai dans un troisième volume les expériences de ma vie; pour la conclusion, je t'en laisse le soin. »

Les jours suivants furent des jours de tristesse et de deuil. Le choléra se propageait insensiblement dans la ville, et la frayeur gagnait les esprits. Pour nous distraire, C. Schmid lut une petite histoire qu'il avait composée l'année précédente, intitulée : *les Amis des fleurs*. C'est là une sorte de monument qu'il a encore voulu élever avant sa mort aux fleurs qu'il aimait tant. Dans cette histoire, on lit, entre autres, le passage suivant : « Les asters résistent à la température même la plus sauvage et continuent de fleurir. C'est là, à mes yeux, une belle image de l'homme, qui, dans les mauvais jours, dans l'adversité, et quand survient l'automne de sa vie, loin de se laisser abattre, conserve, comme au printemps de sa jeunesse, toute la gaieté et toute la fraîcheur de

son courage. Le nom d'*aster* (étoile) a aussi pour moi une touchante signification. Quand les fleurs des voluptés terrestres se flétrissent, des joies supérieures nous attendent par-delà les sphères étoilées. »

Pendant que Schmid lisait ce passage, la pensée me vint que cette figure pouvait parfaitement s'appliquer à l'auteur lui-même. Lui non plus, quand arrivèrent les jours nébuleux, l'automne de la vie, il ne désespéra pas; mais après avoir vu se faner pour lui les plaisirs de la terre, il espéra en ces jouissances supérieures et impérissables qui lui étaient réservées au-dessus des étoiles. Quand des amis, venant le visiter, déploraient la perte de ses deux sœurs et manifestaient des inquiétudes sur l'avenir, il répondait : « Dieu ne m'abandonnera pas non plus. »

Mes adieux à ce vieillard, courbé sous le poids des années et sous les coups de la fortune, furent navrants, des plus navrants. Pourtant je ne présumais point que c'était la dernière fois que je voyais ici-bas sa figure vénérable. Je lui promis de revenir encore une fois à Augsbourg pendant ce même automne.

Il m'écrivit, en date du 21 août : « Depuis votre départ, la terrible épidémie a fait en très-peu de temps un nombre considérable de victimes. M. Mayer, conseiller ecclésiastique et vicaire de chœur, mon voisin, très-digne ecclésiastique, sorti de la cathédrale à une heure de l'après-midi, n'était

plus qu'un cadavre à huit heures du soir. M. de Walk se rendait encore le matin au confessionnal en parfaite santé, et le soir c'était fait de lui. Je me réjouis donc de ne vous avoir point retenu, mais de vous avoir conseillé de partir, quelque regret que j'en éprouvasse.

» Les autorités civiles et ecclésiastiques ont pris d'excellentes mesures. La ville a été partagée en plusieurs districts, et l'on a assigné à chacun l'un des médecins et des chirurgiens de la ville. On fait journellement dans chaque paroisse des prières à tour de rôle. La cloche de l'agonie n'est plus sonnée que pour trois cas de mort; car ce bruit incessant de la cloche jetterait les habitants dans la plus extrême frayeur. Quelques familles ont quitté la ville. En ce qui me concerne, je suis sans crainte; ma santé est passablement bonne. Je dis avec toi : Dieu soit notre consolation et notre force! Dès que le choléra aura cessé, je te donnerai des nouvelles. Je désire ardemment de te voir.

» M. le chanoine Baader me rend de très-fréquentes visites. Louis, mon frère dévoué, est tous les jours chez moi; Thérèse, la servante, fait aussi très-bien ses affaires. Tous te saluent cordialement; et maintenant porte-toi bien jusqu'à ce que nous nous revoyons! Dieu soit avec toi et avec

» *Ton très-affectueux oncle,*

» CHRISTOPHE. »

Peu de jours après la réception de cette lettre, je lus dans les journaux que François-de-Paul Baader, chanoine d'Augsbourg, avait été victime du choléra. Je ne compris que trop combien cette nouvelle perte devait être douloureuse pour mon cher oncle. Je lui écrivis que j'étais intentionné de me démettre des fonctions que je remplissais dans le Wurtemberg, pour aller habiter avec lui jusqu'à la fin de ses jours. Il me répondit par la lettre suivante :

« Cher Albert,

» Quel coup terrible vient de me frapper au moment où j'allais vous écrire et où j'ai reçu votre précieuse lettre! Les journaux vous ont donc déjà fait connaître la mort de mon meilleur et très-cher ami. Que pouvons-nous dire, sinon « que la volonté du Seigneur soit faite! » Et, en vérité, je sens parfaitement que Dieu est ma consolation et ma force!

» L'affection que vous me témoignez me touche profondément. Vos deux propositions me sont une nouvelle preuve de votre attachement. Cependant, je ne puis, pour le moment, en utiliser aucune. Pourquoi non? Impossible de vous l'expliquer maintenant.

» J'ai reçu, ce matin seulement, la nouvelle que mon cher frère Sébastien est mort hier à Asting. Telle a été de nouveau la sainte volonté de Dieu! Que le Seigneur le fasse reposer en paix!

» Tant de personnes viennent me trouver pour me consoler ou pour recevoir des consolations, que je trouve à peine le temps d'écrire ces quelques lignes.

» Au reste, la terrible épidémie est en décroissance. Dès que l'épaisse et accablante température d'ici sera devenue plus sereine et plus légère, je vous prierai de venir, après en avoir obtenu la permission.

» Mes affectueuses salutations à Christophe de Stadion.

» *Votre cher oncle,*

» CHRISTOPHE.

» Augsbourg, le 1er septembre 1854. »

Cette lettre fut la dernière de C. Schmid, et en général les dernières lignes qu'il ait écrites. Le 3 septembre, à une heure de l'après-midi, je reçus d'Augsbourg, de la part de M. Butsch, l'ami de notre famille, la dépêche télégraphique suivante :

Christophe de Schmid a vécu!!!

Le lendemain, je partis par le chemin de fer pour Augsbourg. Peu de voyageurs se trouvaient sur le train. Arrivé à la station, je parcourus à pied l'espace qui me séparait de la ville. Dans les rues mornes et désertes, on ne voyait que des hommes habillés en noir, et çà et là un médecin ou

un prêtre; je rencontrai aussi une voiture chargée de cercueils. Quels sentiments se pressèrent dans mon âme quand j'approchai de la petite maison de C. Schmid, vers laquelle je m'étais si souvent dirigé, le cœur joyeux et content! La servante ouvrit la porte, et dès qu'elle me vit elle se mit à pleurer. Elle m'annonça que le cher défunt avait été conduit la veille au cimetière. J'entrai dans le cabinet d'études de Schmid. Tout y était encore à sa place comme de son vivant. Sur son petit bureau se trouvait encore la plume dont il s'était servi pour m'écrire sa dernière lettre : on eût dit qu'il venait de la déposer. Ses magnifiques giroflées, éclairées par le soleil de midi, déployaient devant les fenêtres leurs fleurs éclatantes, et son cher serin chantait dans sa cage aussi gaiement que si rien ne fût arrivé. Et pourtant la tristesse et la mort régnaient dans cette petite chambre! Tous ceux qui, naguère, s'y étaient encore assis avaient disparus. Christophe Schmid, ses deux sœurs bien-aimées, son cher ami François-de-Paul Baader, la noble comtesse Amélie de Taufkirchen, tous, dans l'intervalle de huit semaines au plus, s'étaient suivis successivement dans l'éternité. De cinq frères et sœurs, il ne restait plus qu'un frère pour pleurer leur absence. Un sentiment de tristesse accablante s'empara de moi dans cette chambre solitaire, et mes larmes coulèrent avec abondance.

Le 28 août, un lundi, C. Schmid avait été atteint du choléra et s'était mis au lit. Il avait fait appeler son collègue, le Dr Stadler, chanoine, qu'il avait choisi pour confesseur après la mort de Rieger, et avait manifesté le désir de faire une confession générale. Cette confession terminée, son confesseur lui avait parlé pendant quelques instants de saint Augustin, dont l'Eglise célébrait la mémoire; après quoi C. Schmid lui avait dit avec une émotion toute particulière : « Il y a aujourd'hui soixante-trois ans que j'ai célébré ma première messe. »

En ce moment-là il était encore si vigoureux, qu'il eût été impossible de présumer qu'il n'avait plus que cinq ou six jours à vivre, d'autant plus que le 1er septembre, un vendredi, il s'était levé, avait fait une longue lecture dans les sermons de Sailer, et m'avait écrit la lettre citée plus haut. Mais le samedi, pendant que son frère était auprès de lui, il eut de nouveau une attaque de choléra, accompagnée de vomissements violents. Il reçut les sacrements des mourants. « Ce jour là, écrit son confesseur, j'allai le voir à deux reprises; la dernière visite eut lieu fort avant dans la soirée. Sur la demande que je lui fis s'il était tout-à-fait tranquille, il me répondit que son calme était parfait, et qu'il était entièrement résigné à la volonté de Dieu; ce qui d'ailleurs se manifestait dans tout son extérieur. Je partis avec la pensée qu'il touchait à la fin de sa carrière. J'avais

prié qu'on vînt m'avertir dans le cas où, pendant la nuit, sa situation s'aggraverait; ce que j'avais prévu arriva, mais je n'en fus point informé.

» Une grande faiblesse s'étant manifestée dans le malade vers cinq heures du matin, la servante s'était empressée de courir chez M. Tischer, curé et chanoine de la cathédrale, qui demeurait à proximité. M. Tischer, qui s'était distingué pendant toute la durée du choléra par un dévouement et une abnégation au-dessus de tout éloge, et qui avait préparé à la mort les deux sœurs de Schmid, accourut aussitôt, et assista le vieillard mourant jusqu'à ce qu'il eût remis sa belle âme entre les mains de Dieu.

» Le 3 septembre, un dimanche, continue son confesseur, je reçus, à huit heures du matin, la désolante nouvelle que peu de temps auparvant, à sept heures un quart, alors que je disais la sainte messe, il s'était s'endormi doucement dans le Seigneur. Je courus sur-le-champ dans la maison du défunt, et je contemplai avec douleur cette enveloppe inanimée, cette figure douce et aimable, et ces respectables cheveux blancs. C'était un beau jour que celui où le divin Maître vint chercher son fidèle serviteur : celui dont la vie tout entière, et surtout dont les magnifiques écrits en faveur de la jeunesse avaient servi d'anges protecteurs à tant de milliers d'âmes, était mort le jour de la fête de l'Ange gardien. »

L'inhumation eut lieu le 5 septembre, à quatre

heures du soir. « En d'autres circonstances, disait un correspondant de *la Gazette universelle,* la moitié de la ville aurait suivi le cercueil de Schmid; le cortége fut peu nombreux; ni les fleurs ni les enfants, que le défunt avait tant aimés, n'y parurent point.

» Une terreur panique enchaînait les esprits. A la lueur du soleil couchant, le cher défunt fut porté lentement, au milieu des prières de l'Eglise, dans la tombe où reposait la dépouille de son ami mort depuis dix ans. M. le doyen Tischer bénit le corps et esquissa en quelques traits rapides, mais fidèles, la noble existence et les salutaires travaux du défunt. Nous tous, qui environnions la tombe de cet homme illustre, l'âme navrée de douleur, sentîmes qu'il venait de s'éteindre un autre soleil qui avait longtemps éclairé et vivifié le monde de sa bienfaisante lumière; une intelligence richement douée, un généreux ami de l'humanité, un prêtre pieux et zélé. Que la paix du Seigneur soit avec lui! »

Le tombeau de C. Schmid se trouve sur la place du cimetière réservée au chapitre de la cathédrale, presque vis-à-vis de la principale entrée du cimetière, non loin des tombes de la famille Schmid, où reposent ses deux sœurs.

Une simple plaque de couleur noire marque l'endroit où repose l'auteur des *OEufs de Pâques.*

Peu de temps après la mort de mon oncle chéri, je reçus une lettre anonyme, portant le timbre de la poste de Cannstadt. Elle contenait ces quelques mots :

« Une admiratrice de feu Christophe de Schmid, qu'elle a connu par ses ouvrages, apprenant la nouvelle de sa mort, a donné cours à ses sentiments dans les lignes suivantes. Je me permets de vous les communiquer, comme une faible preuve du talent qu'avait l'illustre défunt de réjouir le cœur des enfants. »

Le nom de l'auteur m'étant inconnu, je ne puis mieux lui exprimer ma reconnaissance pour ces pages si belles et si vivement senties, qu'en les insérant à la fin des *Souvenirs* de Schmid.

Sur la mort de Ch. Schmid.

Les fleurs y manquaient aussi ; et les enfants, que le défunt avait si tendrement aimés, n'y furent point représentés.

Transportée en songe dans un cimetière solitaire et lointain, j'ai vu, amoncelées les unes sur les autres, des tombes fraîchement recouvertes. Le sol où les défunts dormaient leur sommeil de plomb me parut encore humecté des larmes

versées sur ces victimes de la mort, et dans les airs j'entendis un bruissement étrange, comme si les soupirs des veuves délaissées et des mères en pleurs, semblables aux ailes de la colombe, se fussent abaissés sur ces sanctuaires de la mort, qui, parés de roses non encore flétries, renfermaient de si chères dépouilles.

Un seul de ces tombeaux devenu, récemment sans doute, la demeure d'un mortel, était là, froid et sans ornement. Pas la plus petite fleur, pas le moindre feuillage vert, n'ornait, en signe de souvenir et de regret, ce monticule funèbre. « Qui donc peut reposer ici? me demandai-je tristement. Hélas! cet infortuné aura vogué solitaire sur le fleuve de la vie; car il n'est pas une seule âme, une seule, qu'ait affligée son trépas! pas une main amie qui, pour gage suprême de son amour, ait paré la terre qui sert d'asile à celui que ne réchaufferont plus les rayons de la naissante aurore!

» Peut-être qu'avant de franchir le seuil de la mort, il fut sans amour pour ses frères, puisque l'amour reconnaissant ne lui a pas tressé la plus humble couronne. » Ainsi disais-je en moi-même, l'âme pensive et le regard fixé sur la tombe qui se dressait devant moi, silencieuse et inondée des flots argentins de la lune. Tandis que je méditais ainsi sur les destinées des hommes, sur leurs mérites et sur leurs qualités, inconnus souvent jusqu'au jour où ils ont disparu de la terre, je vis soudain s'ouvrir à deux battants la porte de la cité qui conduit au champ de la mort.

J'aperçois, s'avançant deux à deux, tout un essaim d'enfants vêtus de blanc, comme en un beau jour de fête. Recueillis et silencieux, ils se dirigent, à travers les rangs pressés des tombeaux, vers celui où nulle fleur n'attire les regards. Chacun s'incline en silence, et, baisant la terre froide et

humide, y laisse, avec ses larmes, une modeste offrande, et passe son chemin. Tous, successivement, s'approchent de cette tombe sans fleur et sans appareil.

Le premier enfant, — une tendre vierge, dont les cheveux tombent en boucles ondoyantes sur ses joues pures et vermeilles, — apporte une couronne de roses artistement entrelacées. Un garçon, à la taille svelte et aux yeux bruns, marche à sa suite. Son œil grave et méditatif est baigné de larmes. Il offre une petite corbeille, remplie d'œufs de Pâques, rouges, bleus, jaunes et blancs, où sont écrits maints proverbes non moins connus que ces pieuses légendes qui, depuis bien longtemps déjà, charment les beaux jours de la jeunesse.

Tenant sur sa poitrine une blanche tourterelle, une jeune fille se penche doucement, et dépose au milieu de la couronne de roses, que le reflet de la lune illumine d'un éclat merveilleux, cet objet de son amour. Un autre enfant apporte une modeste fleur, la messagère du printemps, d'où une lumière étrange, — c'était, je l'ai vu distinctement, un ver luisant, — répand une clarté magique. Une tendre fauvette, aux ailes dorées, est déposée délicatement par un autre enfant au milieu des fleurs qui ornent ce monument funèbre.

Une délicieuse corbeille, tressée avec des joncs cueillis dans la prairie, puis des couronnes, des fleurs, et jusqu'à des jouets bariolés de mille couleurs, en un mot, tout ce qui fait la joie des enfants, fut offert, humecté de leurs larmes, sur la tombe de leur ami. A voir ces cadeaux à l'aspect si varié, on eût dit un aimable petit jardin orné des fleurs les plus rares, au milieu desquelles brillait, par-dessus toutes les autres, la couronne de roses. « Qui repose ici?

demandai-je? quel est-il celui qui remplit le cœur de ces enfants de si amers regrets? »

A ces mots, tous les enfants me regardent, étonnés de mon ignorance, et moi — je m'éveille! — Il n'a donc pas épargné vos cheveux blancs, l'orage qui fait plier le chêne robuste de la forêt, et qui, sans pitié, effeuille les douces et tendres fleurs. Vous reposez dans cette tombe; que dis-je? votre corps seul y repose; votre âme s'est envolée vers les sereines régions de la lumière, et vos œuvres subsisteront éternellement. Celui qui a tant aimé, et dont la vie a été si féconde, vivra à jamais dans tous les cœurs.

Les petits enfants, objets de toute votre tendresse, n'ont pas, il est vrai, accompagné votre enveloppe terrestre en ce séjour de la mort; ils n'ont pu répandre des fleurs sur votre tombe, à vous qui avez jeté la semence de fleurs plus belles encore. Le terrible messager de la mort, posté devant chaque demeure, remplissait les cœurs de terribles angoisses. Pourtant, je les ai vus en esprit, ces enfants, s'avancer vers votre tombe, et y déposer le dernier gage de leur amour.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pag.

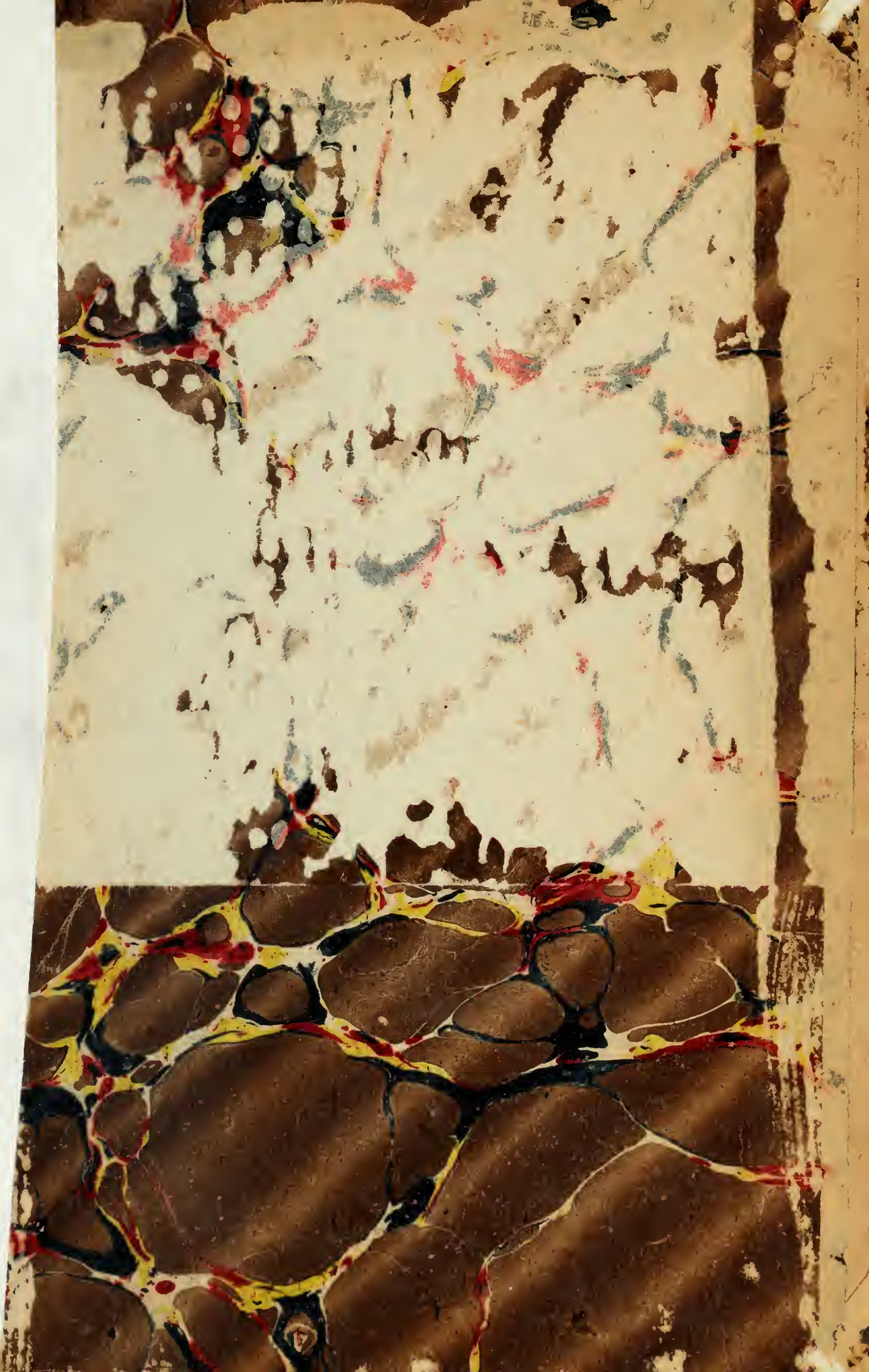
III. — Mon vicariat de Nassenbeuern. 1
IV. — Mes amis du voisinage. 19
V. — Vicariat de Segg. 30
VI. — Deux faits mémorables de la vie pastorale. 42
VII. — Le bénéfice scolaire de Thannhausen. 55
VIII. — Quelques mots sur ma méthode d'enseignement. . . 66
I. — Vocation et carrière littéraire. — Christophe Schmid bénéficier et inspecteur scolaire à Thannhausen. 84
II. — Schmid quitte Thannhausen, et devient curé d'Oberstadion, dans le Wurtemberg. 145
III. — Christophe Schmid, curé d'Oberstadion. 158
IV. — Christophe Schmid, chanoine d'Augsbourg. 206
V. — Voyages d'agrément. — Amis extérieurs de Schmid. — Sermons de premières messes. 228
VI. — Christophe Schmid comme écrivain. 255
VII. — Jugements que Schmid a portés sur quelques écrivains. 280
VIII. — Schmid célèbre sa cinquantième année de prêtrise. 291
IX. — Autres événements. — Travaux littéraires de Schmid. 302
X. — Quatre-vingtième anniversaire de Christophe Schmid. 321
XI. — Les années 1848-1853. — Correspondance avec Diepenbrock. — Evénements de famille. 337
XII. — Dernières années de Schmid. — Sa mort. 390

FIN DE LA TABLE.

BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. BONVALOT.

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due



U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 09 07 06 18 6